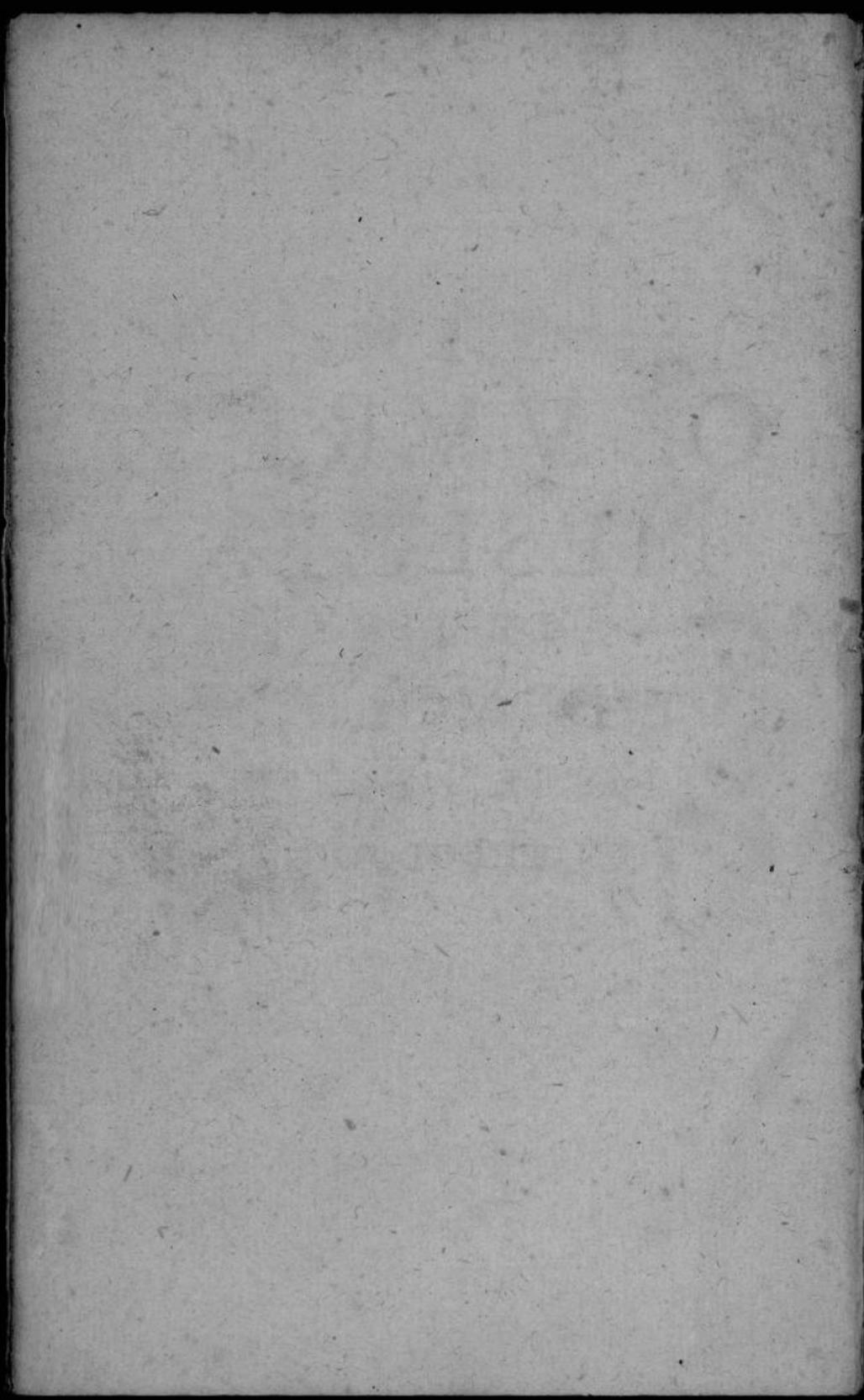


30





ie.
co.
sec

LES
OEUVRES
MESLEES

DE FEV

Mc. E. DE MOLINIER,

PRESTRE, DOCTEUR

EN THEOLOGIE.

OF THE
MILLS
IN THE
COUNTY OF
MIDDLESEX
AND THE
CITY OF
LONDON
AND THE
COUNTY OF
MIDDLESEX
AND THE
CITY OF
LONDON



Printed by
J. B. [illegible]

Resp P/xvii-258

LES
OEUVRES
MESLEES

DE FEV
M^e. E. DE MOLINIER,
PRESTRE, DOCTEUR
EN THEOLOGIE,

Recueillies apres son decés d'entre les
mains de ses amis.



ROYAL
BIBLIOTHEQUE
MAY 1651

A TOLOSE,
Par ARNAVD COLOMIEZ, premier
Imprimeur du Roy, & de l'Vniuersité.

Avec Privilège du Roy.

1651

LES
OEVRES
MÉSSES
DE
M. DE MOULNIER
PRESTRE, DOCTEUR
EN THEOLOGIE

Recueillies par son fils de ses leçons
dans les années



A TOULOUSE
Par Jean-Baptiste Colombe, imprimeur
et distributeur de livres, Palais National, ci-devant

chez l'auteur



A MONSIEVR
MONSIEVR
DE PVGET,
CONSEILLER DV ROY
EN SA COVR DE PARLEMENT
DE TOLOSE.



MONSIEVR,

*Comme les Fleurs
que la Nature pro-
duit en l'arriere-saison ne sont pas
moins agreables que celles qu'elle
pousse dès l'entrée du Printemps,*

à 3



i'ay creu que ce Recueil d'Oeuures
détachées de defunct Monsieur
Molinier ne plaira pas moins au
public que ce que i'ay imprimé de
luy durant sa vie. Bien qu'il ayt
desia merité l'approbation de ceux
qui l'ont veu, & que ie n'en espe-
re pas moins de ceux qui le ver-
ront, i'ay pourtant desiré qu'il pa-
rut au iour sous l'authorité de vo-
stre Nom, quand ce ne seroit que
pour luy faire auoir quelque part à
la gloire de l'estime que vous faites
des bons Liures, & pour luy faire
meriter vne place dans ce beau
Cabinet, dont les commencemens
ont desia dequoy donner de la ja-
lousie aux Bibliothèques les plus
acheuées. Je sçay bien, MONSIEUR,
que la faueur que vous me faites
de m'honorer de vostre amitié,

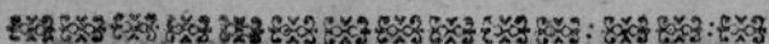


merite quelque autre reconnoissance que celle de la Dedicace des Oeuures d'autruy : Mais aussi quand il vous aura pleu de considerer que c'est icy que ie prens l'occasion de vous dedier mon cœur, & mes affections, vous aurez sans doute cette bonté pour moy que d'attendre que le temps me fasse naistre ces heureux & tant desirez momens ausquels ie puisse commencer de vous témoigner par des effets proportionnez à la grandeur de vostre merite, & à celle de mon affection, combien ie suis

MONSIEUR,

Vostre tres-humble, & tres-affectionné seruiteur,

A. COLOMIEZ.



EXTRACT DV PRIVILEGE
du Roy.



OVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & tous nos autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien-aymé Arnaud Colomiez, nostre Imprimeur & Libraire de nostre bonne Ville de Tolose ; Nous a fait dire & remonstrer qu'il a recouuert vn Liure intitulé, *Les Oeuures meslées de M. Estienne de Molinier Prestre, Docteur en Theologie*, lequel il desireroit faire imprimer, s'il auoit sur ce nos Lettres, humblement requerant icelles. A CES CAUSES, Nous auons permis & permettôs audit Colomiez d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter, en tels Volumes & charaictères que bon luy semblera, durant le temps & espace de sept ans finis & accomplis, à commencer du iour & datte que le Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois, faisant tres-expresses inhibitions & defences à tous Libraires & Imprimeurs, ou autres personnes de quelque condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny debiter desdits Liures, sans le consentement dudit Colomiez, à peine de trois mil liures d'amande, payables par chascun des contreuenans, sçauoir vn tiers à Nous,

vn tiers à l'Hosnel Dieu de nostre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers audit exposant, & confiscation de tous les Exemplaires contrefaits, despens dommages & interests, Voulons qu'en mettant vn Extraict ou Sommaire des presentes au commencement ou à la fin de chacun Exemplaire, il soit tenu pour bien & deuëment signifié, & que aux copies collationnées par l'vn de nos amez & feaux Conseillers ou Secretaires, foy soit adioustée comme à l'Original, à la charge de mettre deux Exemplaires en nostre Bibliotheque, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le sieur Seguier, Cheualier, Chancelier de France, à peine de nullité des presentes. Si vous mandons & enjoignons, que du contenu ez presentes vous fassiez jouyr ledit Colomiez, & tous ceux qui auront droit de luy; Et au premier Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire tous exploits & saisies, & autres actes requis & necessaires, sans demãder Visa, ne paratis, nonobstant oppositions ou appellations quelconques faites ou à faire, Chartre Normande, ou autre chose à ce contraire: Cartel est nostre plaisir. Donnè à Paris le 18. iour de May, l'an de grace 1651. Et de nostre Regne le neuuiesme. Signé, Par le Roy en son Conseil, CRAMOISY.

Acheué d'imprimé le 12, Octobre 1651.



TABLE DES
PIECES DIVERSES
CONTENUES EN
CE VOLUME.

P	<i>Anegyrique au Roy Tres-Chrestien Louys XIII. Roy de France & de Navarre,</i>	<i>pag. 1.</i>
	<i>Discours au Roy Louys XIII.</i>	<i>72.</i>
	<i>Conuersion de Madame & Madamoiselle de Fon- trailles.</i>	<i>97.</i>
	<i>Auis sur le Triomphe imaginaire de Daniel Chamier Ministre de Montauban,</i>	<i>138.</i>
	<i>AËtes de la closture de la Conference du 20. May 1618.</i>	<i>142.</i>
	<i>Discours Academique sur la Morale.</i>	
I.	<i>Discours. Que l'homme pour agir raison- nablement doit en toutes ses actions agir pour vne fin.</i>	<i>154.</i>
II.	<i>Discours. Des deux puissances de l'ame rai- sonnable, Entendement, & Volonté.</i>	<i>169.</i>
III.	<i>Discours. Que les passions bien réglées sont conuenables aux Sages.</i>	<i>196.</i>
IV.	<i>Discours. De la Peinture.</i>	<i>208.</i>

*Discours Academiques touchant les ceremonies
du Sacrement de Baptesme.* 215.

*Plaidoyé pour la presceance des Aduocats sur les
Medecins,* 266.

Diuerfes Lettres de l'Auther.

*Lettre de remerciement à vn Prelat, pour l'offre
de sa Chaire,* 291.

A vn amy, 293.

A Monsieur l'Euesque de Comenge. 295.

Lettre de Monsieur l'Euesque de Grenoble à l'Auther, 297.

Response de l'Auther à la precedente, 299.

*A Monseigneur le President de Mesme, Sur la
Dedicace d'une Oeuure.* 303.

A Monseigneur l'Euesque de Lauaur, 305.

A vn Prelat, 307.

*A vn Gentilhomme, sur vn debat suruenu entre
luy & son Vicaire,* 380.

*Lettre au nom de la Confrairie des Penitens
Noirs de Tolose, Escriuant à la Confrairie des
Penitens Noirs de Carcassonne, pour pacifier
vne querelle, & inimitié,* 314.

Lettre à vn Vicaire general d'un Euesque, 323.

*A Monsieur d'Acier Prieur de S. Girons, &
Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Conserans,* 325.

A Monseigneur l'Euesque de Comenge, 327.

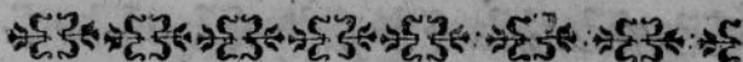
*A Monseigneur l'Euesque d'Alby, Pour remerciement
d'un don fait à la Chapelle des Pe-*

- Penitens Noirs de Tolose, pour dorer le Retable
 au nom de toute la Confrairie,* 329.
A un Prelat pour luy rendre graces, 331.
*Lettre de compliment à une personne avec qui
 l'Autheur auoit conuersé familièrement,* 333.
*Lettre de remerciement à un Prelat, qui auoit es-
 crit a Paris à l'Autheur,* 334.
*A Monsieur Rochefort, Vicair general de Mon-
 seigneur l' Archeuesque d' Auch,* 336.
*Lettre de congratulation à Monseigneur l' Eues-
 que de Couserans, sur son arriuée dans Tolose,
 pour y prescher le Carefme,* 338.
*A Mademoiselle de Gournay, sur le present de son
 Liure intitulé, l'Ombre,* 341.
*Lettre de remerciement à Monseigneur l' Euesque
 de Tarbe,* 351.
A Monsieur d'Hiarse Vicair general de Tarbe,
 353.
*A Monseigneur l' Archeuesque de Corinthe, Co-
 adinteur d' Auch,* 355.
*A Monsieur le Curé de S. Nicolas du Chardon-
 neret,* 359.
*Lettre du mesme, à Monsieur Hobier, Docteur en
 la faculté de Sorbonne à Paris,* 363.
*Lettre de Messieurs les Penitens Noirs de Tolo-
 se, à Monsieur de la Forest,* 375.
*A Monsieur de Labatut, sur la mort de Monsieur
 d' Auxerre, Euesque de Comenge,* 378.
A un sien amy, sur la mort du mesme Seigneur

<i>Euesque d'Auxerre,</i>	381.
<i>A vn amy,</i>	384.
<i>A vn Prelat,</i>	386.
<i>Au Tres-reuerend Pere Taillade, Prieur du grād Conuent des Augustins de Paris,</i>	388.
<i>A vn amy,</i>	392.
<i>A vn amy,</i>	395.
<i>A Monsieur Morrelon Recteur de Launac,</i>	399.
<i>Paraphrase de la Prose des Trespassez.</i>	405.
<i>Paraphrase sur la Prose du S. Sacrement,</i>	413.
<i>Complainte sur les miseres du temps, & sur les fleaux de Dieu, en forme de Chanson spiri- tuelle,</i>	413.
<i>Paraphrase en Vers sur les Litanies de la saintte Vierge,</i>	431.
<i>Stances à Nostre Dame du Rosaire,</i>	439.
<i>Stances sur les Mysteres du Rosaire,</i>	441.
<i>Meditations sur la naissance de nostre Seigneur Iesus-Christ,</i>	450.
<i>Autres Meditations sur le mesme subiet,</i>	453.
<i>Stances à la Reyne, pendant que le Roy Louys XIII. estoit au Siege de la Rochelle,</i>	458.
<i>Ode sur l'entrée de Monsieur le Prince de Condé, en la Ville de Tolose,</i>	461.
<i>Stances pour vn Remercement,</i>	471.
<i>Epitaphe,</i>	471.
<i>Autre,</i>	471.
<i>Dialogue, l'Espoux à l'Espouse,</i>	vid.
<i>A Monseigneur de Verdun, Sur sa promotion à</i>	481.

<i>L'Office de premier President du Parlement de Paris,</i>	481.
<i>Vœu des Pelerins à Nostre Dame de Guaraïson pour la prosperité du Roy,</i>	495.
<i>Paraphrase de la Prose de Pasques,</i>	498.
<i>Chant Royal,</i>	502.
<i>Six Sonnets sur des Anagrammes, à Monsieur d'Aligre Chancelier de France,</i>	505.
<i>A Monsieur Baynaguet neveu de l'Autheur, Sur son Poëme de l'Amour prisonnier des Nymphes,</i>	511.

Fin de la Table des pieces diuerfes contenuës en ce Volume.

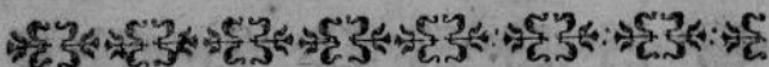


APPROBATION.

NOVS soubssignez Docteurs Regents
en la Sacrée faculté de Theologie &
Vniuersité de Tolose, certifions auoir leu at-
tentiuellement & avec plaisir vn Liure qui por-
te pour tiltre, *Les Oeuures meslées de feu Me.
Estienne Molinier Prestre, Docteur en Theolo-
gie, recueillies apres son decés*, auquel n'auons
rien remarqué contraire à la Foy Catholique,
ny aux bonnes mœurs, ains le tout fort vtile,
& que à raison de la diuersité des pieces inse-
rées en iceluy, & nettement deduites, don-
nera du diuertissement agreable & innocent
à ceux qui voudront prendre la peine de le
lire. A Tolose ce 27. Septembre 1651.

F. SIMPLICIAN Professeur Royal Augustin.

F. P. BERGVES Professeur Augustin.



PERMISSION.

VEu l'attestation cy-dessus des Professeurs en Theologie, Nous permettons l'impression du Livre intitulé, *Les Oeuures mêlées de feu Me. Estienne Molinier, Prestre, Docteur en Theologie, recueillies apres son decès.*
A Tolose ce 28. Septembre 1651.

F. CAVMELS Vicaire General.

P. FLOVS Vicaire General.

B. L. DELAFONT Vic. Gen.



PANEGYRIQUE
AV ROY
TRES-CHRESTIEN
 LOVYS XIII. ROY
 DE FRANCE ET DE
 NAVARRE.



ETTE mesme obligation qui exige de nos cœurs quelque mouuemēt de ioye pour le iour desiré de vostre Sacre & couronnement, SIRE, passe plus outre, & nous charge de produire quelque exterieure marque de cette interne deuotion. Car puisque les biens que nous receuons de vostre heureux aduenement, & esperons de vostre regne, ne sont pas cachés, mais exposez au iour, touchez au doigt, & veus de tout le monde, il n'est pas raisonnable qu'à la solemnité de vostre Sacre, nos vœux, nos prieres, nos acclamations, nos resiouyssances demeu-

A

rent cachées. Le remerciement ne peut estre priué, l'obligation est publique, vos bien-faits se representent nuit & iour à nos yeux, il faut que nos actions retentissent à vos oreilles. Cette seule pensée estoit desia capable de m'inuiter à cette action, quãd soudain le commun cry de la France m'a touché le cœur, & m'a feruy d'une recharge de persuasion, que ie ferois plus insensible qu'un rocher, si pour le moins ie ne rendois l'Echo de sa voix. Et ce n'est pas que la connoissance de mon incapacité ne me contraigne d'aduouier, qu'il me feroit plus feant de me tenir en la posture de Sigalion, le doigt dessus la langue : Mais oyant de tous costez resonner vostre nom Auguste, qui fait renaistre la parole en nos bouches, l'allegresse en nos visages, l'esperance en nos cœurs; oyant esclater les accents de tant & tant de voix qui entonnent vos loüanges, ie rougis de mon silence, & bien que ie ne sçache parler, i'ay honte de me taire. En vne telle occasion le silence est honteux, & parmy tant de faueurs du Ciel, il ne peut estre sans tache d'ingratitude. Et si quelqu'un assiegé de tant de bien-faits, pressé de tant d'obligations refusoit la parole pour rēdre à tout le moins quelque tēmoignage de sa reconnoissance, ie ne pense pas qu'il n'eust manque ou de bouche, comme les Astosmes, ou de ressentiment com-

me les Scythes. Outre qu'il me souuient de ce que dit le Prophete, que Dieu a pris plaisir d'ouyr dire ses louâges à la bouche begueyante des enfans du berceau, & cela sert d'vn aiguillon à ma temerité, & m'inspire assez de courage, pour oser, **SIRE**, parmy tant de langues disertes qui vous font hommage de leur douce eloquence, consacrer aux pieds de vostre Majesté mon rude begueyement.

Et qui se tairoit en ce iour de feste qu'on lit sur le frôt de chaque particulier la resiouyissance commune, en ce iour que le calme de nos faces sercines sert d'vn indice veritable que nos ames iouyissent d'vne pareille tranquillité ? Quand l'air est gros de frimas, & le Ciel espais si de nuës, nos esprits comme enuelopez de mesmes broüillards languissent tenebreux & sombres, leur lumiere s'offusque, leur pointe s'emouffe, leur vigueur se relâche; mais quand le Soleil se montre, & que l'air de tous costez ouuert laisse le passage libre à ses rayons, non seulement vne agreable clarté paroist à nos yeux, mais encore nous sentons poindre en nos ames ie ne sçay quelle serenité, qui dissipe les vapeurs de la melancolie, & fait couler en leur place vne gaye allegresse. Nous l'experimentons en ce iour, dont l'heureuse arriüée nous apporte autant de contentement, que sa longue attente nous a causé d'impatience; Car

voyant paroistre en sa splendeur vostre Majesté, SIR E, non seulement sur nos visages reluit vn ioyeux & tranquille maintien ; mais aussi dans nos cœurs tous les nuages des apprehensions disparoissent, toutes les peurs s'enanouissent, les esprits les plus assoupis s'éueillent, les plus abbatus se releuent, les plus glacez s'échauffent, les plus tristes s'esgayent. Mais s'ils s'éueillent c'est à vostre Orient, s'ils se releuent c'est à vostre presence, s'ils s'eschauffent c'est à vostre flamme, s'ils s'esgayent c'est à vostre lumiere. Tout retentit d'acclamations, tout resonance de chants, tout éclate de Panegyriques, acclamations pour vostre couronnement, SIR E, chants pour nostre bon-heur, Panegyriques pour vos loüanges. Aucun sexe, aucun âge, aucun estat n'est priué de sa part en ce present que nous receuons de la liberalité du Ciel, & s'il se trouue quelqu'un à qui l'iniure du sort fasse ressentir les pointes d'une infortune domestique, encore participe-il à cette commune allegresse, & pour l'amour de vous, SIR E, il sacrifie l'interest de ses priuées douleurs à la publique resiouissance. Ceux là mesmes à qui vne humeur melancolique flestrit le teint, mine le cœur & deuore tout le contentement qu'on reçoit en cette vie, ont auourd'huy quelque relasche, sentent le doux air de la ioye sous l'aspect fauorable de vostre Majesté, &

ore que le contrepoix de leur humeur grossiere les fasse pancher a la tristesse, neantmoins le zele qu'ils vous portent a plus de force, & leur affection est plus puissante que leur nature. Mais qu'employ-ie le temps a descrire vne chose qui se montre d'elle-mesme? la grandeur de nostre ioye ne se peut contenir en nos poitrines, elle paroist en nos gestes, elle luit en nos yeux, elle rit en nos visages, elle parle en nos bouches. Non seulement elle nous chatoüille en l'entretien de nos pensées, en la ferueur de nos oraisons, en la douceur de nos esperances; mais encore elle s'espand en la gaillardise de nos demarches, en la franchise de nos paroles, en la gayeté de nos actions: tellement qu'il semble que toutes les qualitez de nos corps, toutes les puissances de nos ames conspirent ensemble, & accordent la diuersité de leurs fonctions pour former l'harmonie d'une parfaite lieffe.

Que si la resiouyssance est grande, l'occasion n'en est pas petite, & si i'estends vn peu mon discours à en deduire les motifs, ie feray voir aysement que la France a encore plus de causes de se resiouyr, qu'elle n'en montre d'effects. Vne seule chose me fasche; c'est qu'à ce commencement il m'arriue comme à ceux qui veulent cueillir des roses, lesquelles ils ne peuent auoir qu'en mettant la main parmy

les espines; Ainsi desirant de représenter nostre bon-heur, ie ne puis commencer sans renouveler la memoire de nostre affliction; & puis qu'il me faut prendre le fil de ma narration au plus funeste accident qui soit arriué iamais à cet Estat, ie voy que pour trouuer les fleurs de nostre resiouyssance, il me faut trauerfer les pointes d'une sanglante douleur. Toutesfois si les peintres se seruent dextremement des ombres pour releuer les viues couleurs, si la mere pour augmenter l'aïse qu'elle a de voir son enfant, se plaist à se rememorer du trauail de l'enfantement, & si c'est la nature des choses humaines, qu'on reconnoist mieux les qualitez, les opposant à leurs contraires, que non pas les regardant en elles mesmes, ie ne penseray pas apporter du trouble, mais plustost du lustre, & de l'embellissement à la solemnité de cette ioyeuse feste, si ie melle parmy nos cantiques la souuenance de nos regrets.

HENRY le Grand vostre Pere, SIRE, ayant chassé tous les monstres qui rauageoient nos contrées, & avec le feu de son amour, & clemence estouffé l'hydre tant de fois renaissante de nos guerres ciuiles, pour la closture de tant de trauaux auoit espousé comme vn autre Hercule la Deesse Iouence, MARIE DE MEDICIS, veulx ie dire, dans le sein de laquelle voyoit rajennir sa vieillesse en sa po-

sterité. Il estoit au faiste du bon-heur & de la gloire, & ne luy manquoit aucune sorte de biens, que la vertu puisse acquerir, ou la fortune donner. Tout le monde soubscriuoit à sa renommée, & par vne commune sentence il estoit iugé le premier des Monarques de nostre siecle, si toutesfois on peut proprement appeller premier vn qui n'a pas de second. Tout luy estoit fauorable, & les lauriers de ses victoires iettés dans le giron de la paix, comme au milieu d'un brasier, rendoient vn tel bruit par tout l'Vniuers, que les nations les plus esloignées qui n'auoient esprouué sa vaillance, trembloient à sa reputation. D'où procedoit vne si heureuse paix à son Royaume, que ie me la figure comme le midy d'un beau iour, auquel le Ciel riant de tous costez, l'air rafreschy d'un doux Zephyre, la terre parée d'une diuersité de fleurs, enrichie d'une abondance de fruiçts, arrosée de ruisseaux de miel, & de fleues de laiçt, representoient à nos yeux vne idee du Paradis terrestre, & faisoient voir en France tout ce qu'on dit des Isles fortunées. Mais, ô fortune que tu as de licence sur les choses du monde ! parmy cette serenité nous auons veu leuer vne nuë, non pas veu leuer, mais ouy fondre son esclat & sa tempeste, qui nous a rauy d'entre les mains cet inuincible Monarque, comme vn autre Romulus

enleué du milieu des siens par vn soudain tourbillon. O Puissance quiconque tu fois, qui as la charge de la part de Dieu de presider à cette Monarchie, ayant desia destourné plusieurs fois d'autres semblables coups de la teste de ce Prince, tu deuois encore destournant ce dernier, augmenter le nombre de tes miracles enuers luy, & de tes bien-faits enuers nous. Mais, comme disoit vn Philosophe, il y a je ne sçay quel Demon enuieux, deputé pour auoir l'œil sur les prosperités humaines, & si elles montent en vne trop haute periode, leur donner l'Ostracisme. Cesar, Achille, & tous ceux quasi que l'Antiquité renomme comme les merueilles de bon-heur, & de valeur, ont eu de pareils accidens, & d'ordinaire les grands vents en veulēt aux grands arbres, & les grands mal-heurs aux grands personnages. Cependant ô que ce coup non preueu a esté bien senty ! O que la France en a souffert vne viue atteinte d'affliction ! Celuy seul en pourra iuger qui sçaura l'affection qu'elle portoit à vn si bon Prince, l'obligation qu'elle auoit à ses bien-faits, la gloire qui luy reuenoit de ses victoires, le repos dont elle iouysoit sous sa protection, les pretentions qu'elle fondoit en sa valeur, l'esperance qu'elle mettoit en son bon-heur, & la reuerence qu'elle rendoit à ses vertus. Au plus fort de ses sanglots, & en la

torture de son cœur elle a rendu ce tesmoignage, qu'ores que les siecles passez luy eussent fait voir sur son theatre de semblables tragedies, elle n'auoit iamais versé des larmes pour vne semblable douleur. Qu'à la verité durant les âges passés le Ciel auoir fait pleuuoir sur sa teste mille & mille defastres, mais qu'il sembloit à cette fois auoir espuisé son tonneau, pour luy faire gouster en vn si pitoyable mechef la lie de ses amertumes. Bref, que toutes les miserés souffertes durant la reuolution de tant de siecles, luy paroissoiēt n'auoir esté que comme les essais, & auant-jeux de la fortune, qui se preparoit à luy liurer ce combat. Et certes elle a bien eu occasion de dōner des pleurs à ta memoire, ô grand Henry, & quant le nombre de ses larmes auroit esté plus grand que celuy des flots de la mer, encore seroit-il moindre que celuy de tes merites, & de ses obligations.

Mais d'autant plus que sa douleur a esté grande, d'autant plus le Ciel a esté soigneux de luy preparer de salutaires remedes, & comme Socrate disoit que les Dieux n'ayant peu faire vn meslange du bien & du mal, les ioignirent au moins de si prés, qu'ils se tiēnent par la main, comme la Phrygie abondāte en serpens, porte quant & quant vne espece d'hōmes appellés Pnylles, qui guerissent avec la bouche

leurs morsures veneneuses : bref comme les Naturalistes remarquent que la terre ne produit aucun poison sans produire son antidote tout auprès, aussi cette playe n'a demeuré guere sans son onguent, ny cette aduersité sans sa consolation. Encore la France estoit pasmée, sans poux, sans sentiment, & percluse de tous mouuemens, pour la pesanteur & soudaineté de ce coup, quand Dieu touché de compassion de voir reduite à vn si piteux estat la fille aisnée de son Eglise, est incontinent descendu vers elle & luy a donné vne parfaicte guerison deuant qu'elle reuint de son assoupissement; si bien que quand elle s'est esueillée, & peu à peu a recueilly ses forces, croyant estre toute sanglante, elle a ietté l'œil sur son corps, & porté la main sur sa playe, mais son œil n'a veu rester aucune marque de sang, & sa main pensant trouuer vne blessure, n'a trouué qu'une cicatrice. Comme elle est encore esblouye, & que de nouveau ce qu'elle voit luy fait quasi perdre la memoire de ce qu'elle a senty, elle doute si aucun méchef luy est arriué, pense sortir d'un songe, & cherchant d'un & d'autre costé si elle verroit son Henry, elle s'estonne de ne trouuer plus que les marques de son immortelle memoire. Alors ce ne sont que sanglots, & plaintes, pleurs & gemissemens, vn effroy la prend, vn tremblement la faist, tant

elle craint les tenebres en l'absence de cest Astre. Quand soudain tournant son regard du costé de l'Orient elle a veu poindre vostre lumiere, *SIRE*, qui a essuyé les larmes de ses yeux, a faiët cesser les sanglots de sa bouche, & dissipant toutes ses vaines apprehensions a calmé les troubles de son ame. Tellement que sur le point qu'elle craignoit de se voir enuolopée d'une obscurité, elle s'est veüe au matin d'un agreable iour, & luy est arriué ce qui arriue en vn certain quartier d'Angleterre, où le Soleil ne se couche d'un costé, qu'il se leue aussi-tost de l'autre, & n'y a quasi pas vn quart d'heure entre son coucher, & son leuer. Alors a demy transportée d'aïse elle est accouruë entre vos bras, où laissant tomber la derniere goutte qui couloit encore de ses yeux, elle a receu le premier rayon qui sortoit à peine des vostres. Et bien-tost apres pour adiouster vn comble à sa consolatiõ a veu reluire sur vostre face Royale l'image expresse de cet vnique patron de generosité qu'elle pensoit auoir perdu, & a reconnu que ce qu'aux autres on appelle mort, n'est au Phœnix qu'un renouvellement.

O Diuine bonté qu'il est bien veritable que quand tu frapes les hommes c'est avec le bout du doigt, quand tu les releues c'est avec toute la main ! le veux dire que les fleaux de ta iustice

ne font rien en comparaiſon des graces de ta miſericorde. Tu as permis que nous ayons receu vne affliction, mais pour vn coup tu nous monſtres mille careſſes, pour vn chaſtiment mille faueurs, pour vne playe mille remedes. Pour nous eſclairer au iour tenebreux de noſtre aduerſité, non ſeulement tu nous as monſtré ce ieune Prince, dont nous nous promettons tout ce qu'on doit attēdre & d'un neveu de S. Louys, & d'un enfant de HENRY; mais encore tu nous as donné vne Reyne auſſi prudente pour remedier à noſtre douleur, que magnanime pour reſiſter à la ſienne. A peine l'Aſtre de la France eſtoit éclipſé, que nous auons veu paroître la vertu de cette Princeſſe comme la pierre precieufe qu'on appelle Phen-gite, laquelle n'ayant pas découuert ſon eſclat en la preſence du Soleil, le deſcouure quand il eſt couché. Cette prudence qu'elle tenoit cachée ſous le voile de ſa modeſtie ſ'eſt produicte à l'heure de noſtre beſoing, ſemblable à l'arbre qui porte le fruiet en ſa ſaiſon. Auſſi releuée en conſtance, comme en dignité, elle a mis le pied ſur ſa propre affliction, pour mettre la main au remede de la noſtre, & prenant la Regence du Royaume, nous à ja donné de ſi bons effets de ſon adminiſtration, qu'en recompenſe tous d'un cōmun conſentemēt nous luy rendons cette louange, qu'en vn tel beſoing

vne telle Princeſſe eſtoit neceſſaire à vn tel Eſtat, & qu'en pareilles neceſſitez la France en a ſouuent demandé, rarement trouué de ſemblables.

Si tant de bien-faiçts du Ciel ne nous font ouuir les yeux, nos yeux ſont bien ſillés d'vn profond aueuglement; ſ'ils ne nous eſueillent les cœurs, nos cœurs ſont bien aſſoupis d'vne ingrate meſcognoiſſance. Vn Ancien diſoit auoir eſté remarqué, qu'apres les grandes batailles le Ciel a accouſtumé de ſe desbonder en groſſes rauines d'eau, comme pour lauer la face de la terre ſouillée de ſang humain. Qui de nous conſiderât toutes ces choſes ſera ſi aueugle qu'il ne recognoiſſe, & ſi ingrat qu'il n'aduoüe, que pour effacer la playe donnée à cet Eſtat, & la honte imprimée à ce ſiecle par le ſang d'vn ſi braue Prince ſi iniuſtement reſpandu, Dieu a ouuert les cataractes de ſes graces, & a faiçt pleuoir dans le ſein de la France vn torrent de benediçtions? Qu'on regarde nos hiſtoires, que diſ-je nos hiſtoires, que chacun regarde ſeulement ce qu'autreſfois il a veu, & il cognoiſtra bien que la France n'a pas touſiours eſté ſi heureuſe, & que le Ciel ne ſ'eſt pas touſiours monſtré ſi doux. O eternelle prouidence tu gouuernes toutes les choſes du monde avec la conduicte que tu doibs, tu tiens la bride à la fortune, & fais reuſſir les deſſeins

mesmes de sa malice a des euenemens cōuenables à ta sagesse ! Elle auoit bandé tous ses nerfs, assemblé toutes ses forces, & r'assemblée toute sa rage pour lascher vn coup mortel à la France, quand tu as mis la main au deuant, & par vne façon du tout admirable, as fait que cestepierre qui venoit pour accabler sa teste, n'a esté qu'une pierre de touche pour esprouuer sa fidelité. A quelque chose sert le malheur, & les blesseurs apportent plus de gloire que de mal aux vaillans Soldats, qui en font les honorables marques de leur courage, & le feu de leur renommee : Aussi à la verité ce coup fatal nous a causé vne douleur indicible: mais ô diuine sagesse, tu en as pour le moins tiré ce bien, que ce nous a esté vn sujet de faire paroistre à tout l'Vniuers combien nous sommes affectionnés à nos Roys, & monstres aux nations estrangeres que nous auons des Medecins qui ont sçeu faire d'une playe sanglante vne cicatrice glorieuse. Que si le Senat Romain loüa publiquement Terentius Varro de ce qu'ayant perdu la bataille de Cannes, & souffert le plus sanglant eschec que iamais Capitaine Romain eut receu, neantmoins il n'auoit pas perdu courage, & sans desesperer du salut de ses citoyens il s'en estoit retourné dans le sein de sa patrie. Aussi croy-ie que tout l'Vniuers est maintenant à loüer la France de ce

qu'ayant senti vne si dure touche d'aduersité, ayant plus perdu en la seule perte de son HENRY, que Rome en la deffaicte de Cannes, toutesfois se surmontant soy mesme avec vn cœur magnanime, & digne de sa reputation elle n'a monstré aucune apparence d'estonnement, ny donné autre signe d'auoir changé de Roy, que par l'hommage qu'elle vous à fait, SIRE.

EN quoy les plus aueugles peuuent remarquer, que si iamais aucun à pris possession d'vne courōne sous l'heureux auspice du Ciel, c'est V. Majesté SIRE. Dieu installa Moyse chef du peuple d'Israël par les miracles de sa puissance, mais tant de graces euidentes dont il a fauorisé vostre aduenement, meritent bien que la France les nomme les miracles de sa bonté. Et que tous vos sujets ioignans vnaniment leurs vœux pour vostre salut, leurs cœurs & leurs affections pour vostre obeysance, reconnoissent les visibles merueilles de la faueur celeste, & vous donnent cet eloge, que Dieu vous a monstré vn plus apparent signe d'amitié qu'à tous les Roys vos predecesseurs; veu qu'en vne telle crainte de quelque sinistre malheur, il a si bien tourné toutes choses à vostre deuotion, que l'Occident du Grand HENRY vostre Pere n'à esté suiuy d'aucunes tenebres, ny vostre Orient troublé du moindre nuage. C'est vne heureuse prerogatiue dont le Ciel

vous aduantage mesmes sur vostre ayeul Saint Louys, duquel vous portez le nom, & faictes renaistre la vertu : Car bien qu'entre tous nos Roys, on l'appelle le mignon & le chery de Dieu, si n'a il peu obtenir ce priuilege que le commencement de son regne se soit passé sans luy donner a demesler quelques difficultez. Que si l'on veut dire que la gloire est plus esclatante en vne vertu que la fortune traueille, au moins ne peust on nier que l'assistance du Ciel ne se montre plus euidente en vn bonheur qui n'a point de trauerse. Voire à qui le voudra considerer de prés, il y a plus de gloire, car sans doute le Soleil à plus de vigueur au cœur de l'Esté quand il espure, & eschauffe tellement la moyëne region de l'air, qu'elle demeure nette, & seraine sans receuoir l'impression d'aucunes vapeurs, que non pas en Hyuer quand les broüillars s'esleuent, les nuës s'amassent, & nous desrobent pour vn temps les rais de sa lumiere. Et pareillement la vertu est plus esclatante, & reluit en vn plus haut degré, quand elle jette de si ardans rayons aux cœurs de tout le monde, que ses aduersaires ne peuuent exhaler aucun nuage de leur meschanceté, que les plus malicieux voyent à sa seule presence fondre leur malice, les plus enuieux leur enuie, & les plus puiffans ennemis leur courage, & leur force. C'est ce qui

confirme d'auantage vos peuples, SIRE, en la bonne opinion qu'ils conçoient de vostre naiffante vertu, quand ils considerent que les rays de vostre Orient ont eu la force de purifier, & d'eschauffer si parfaicte ment l'air de la France ordinairement trop disposé aux changemens, que le moindre petit nuage ne s'y est peu congeler: Et de là ils entrent non pas en espoir, mais en assurance que vous approchant de plus en plus de l'ardeur de vostre midy, vous ferés fondre comme neige tous ceux qui ne se tiendront à l'ombre de l'Oliuier. De faict, tous tant que nous sommes vos tres-humbles, & tres-fideles sujets, nous nous laissons si bien flater à ces considerations, que nous oublions peu à peu la douleur conceüe de la funeste mort de HENRY LE GRAND vostre Pere, & nostre restaurateur, dont la playe mortelle, sans ce remede singulier saigneroit à iamais en nostre memoire. Que si quelquefois ayant ietté les yeux sur le triste iour de son trespas, nous venons incontinent à regarder la tranquillité qui a suiuy cette menace de tempeste, il nous est aduis qu'vn iour si malheureux en vne si heureuse année, est comme vne tache en vn beau visage, ou comme vne espine poignante en vn chapeau de roses; tache qui releue la blancheur de cette face, espine qui fait paroistre plus gracieuse la beauté de ces

fleurs. Et ne nous pouuons tenir que tous d'une commune voix ne difions à sa Majesté ce que disoit vn ancien en son Panegyrique à Trajan, *A la verité ce Royaume a receu vn coup bien sanglant, & ce siecle vne flettrissure bien honteuse, mais comme les nuës rendent plus recommandable la serenité du Ciel, & les tempestes le calme de la mer; aussi voyons nous que ce tourbillon ne s'est leuë au iour serain de nostre repos, que pour le rendre plus agreable par sa dissemblance, & contrarieté.* Tellement qu'il nous est arriué ce qui arriua iadis au sainct feu du Temple de Hierusalem, lequel à la destruction de la ville, ayant esté caché dans vn creux par Hieremie, & par l'humidité du lieu changé en vne eau grosse & espaisse, fut trouué quelque temps apres en cet estat par les Sacrificateurs, qui r'allumerent facilement cette liqueur aux rayons du Soleil. Ainsi en ce tragique iour qui sera tousiours marqué de noir en nos Ephemerides, le feu de nostre affectiõ se resserra dãs nostre cœur, & fut tout reduit en eau de larmes; mais depuis sous la chaleur de vostre Orient, **SIRE**, nostre cœur s'est epanouy, cette eau s'est r'allumee, & toutes les larmes de douleur font maintenant autant de flammes de zele. Car comme les Peintres disent que les mesmes plis du visage qui seruēt au pleurer, seruēt aussi au rire, aussi nous auons connu euidentement que Dieu a permis ce mal-heur pour nous ser-

uir premierement de subiect de larmes, puis tout à coup de resiouyffances, larmes, & qui n'en eust versé, voyant descendre le corps de HENRY le Grand dans le Tombeau ? Resjouyffance, & qui n'y auroit part le voyant en vous, SIRE, remonter sur le throne ?

Il y remonte en vous, & nous croyons le voir renaître en vous, le voir regner en vous, non par cette imaginaire Metempicose de Pythagore, qui fait chāger de maison aux ames, & fortāt d'un corps les loge dans vn autre, mais par ceste expresse similitude de mœurs que la nature fait couler de l'ame des peres en l'ame des enfans, comme vne viue semence des vertus hereditaires. L'Aigle genereuse, dit quelqu'un, n'engendre pas la craintive Colombe, la mesme clarté qui est au Soleil s'espand aux rayons, la mesme douceur qui est aux fontaines s'écoule dans les ruisseaux, la mesme bonté qui est aux racines se communique aux branches, & aux fruiets, & ce seroit vn monstre si les tenebres sortoient du Soleil, si les eaux salees se deriuoient de la source du fleuve Alpee, ou de la fontaine Arethuse, si les puantes eschalotes naissoient de la tige des doux-flairantes Violetes. Il est vray que la correspondance de la lumiere au Soleil, des ruisseaux à leurs fontaines, des fleurs à leurs racines procedé de la necessité d'une Loy que la

Nature leur a imposée: mais ores qu'aux hommes il n'y ait point de necessité, & qu'ils puissent agir librement; neantmoins ce que la Nature laisse libre, le deuoir le rend necessaire. Car il n'y a espece d'obligation si puissante, ny loy d'honneur si rigoureuse sur nos deportemens que l'exemple domestique des vertus de nos Peres, & n'est pas tant deshonneste d'estre prodigue de leur heredité, que de la reputation qu'ils nous ont acquise par leurs vertus.

Vostre illustre & ancienne tige, SIRE, a seule plus d'exemples de pieté, de justice, de magnanimité, de prudence, de valeur, & de bonté, que les maisons du reste des Princes, & des Roys de la terre n'en sçauoiēt fournir toutes ensemble. Toutes les familles Romaines n'auoiēt tant de mortes images pour seruir d'une vaine pompe à l'entrée de leurs magnifiques Palais, que la vostre seule vous presente de viuans pourtraits d'où se tirent les patrons des accomplis Monarques. C'est vn iardin immortel d'où l'histoire a tiré les plus exquises fleurs de ses parterres, c'est vn thresor inépuisable de qui la vertu a emprunté les plus rares perles de ses exemples; c'est vn riche magazin à qui l'eternité doit les plus beaux ornemens de son Temple. Ou plustost encore c'est vn liure où se lisent les plus remarquables stratagemes d'une sage police en temps de paix, d'une pru-

dente valeur en temps de guerre, d'une amour paternelle envers les sujets, d'une genereuse clemence envers les ennemis, & de toutes les autres qualitez qui rendent un Prince recommandable. On dit qu'Auguste dressa dans son Palais Royal les statues de tous les grands personages que Rome avoit jamais porté: mais vostre lignée, SIRE, en a tant produit de signalez en toutes sortes de perfections, que come le monde est trop petit pour leur renommée, aussi vostre Louure ne seroit pas assez grand pour leurs pourtraits. Le Tout-puissant qui, comme dit l'Escriture, ostant les Sceptres aux indignes, les transfere quand il luy plaist, & ne laisse durer longuement que ce qui est fondé sur la vertu, rend un glorieux tesmoignage à tout l'Vniuers de vostre tige Royale, y faisant continuer la succession de la Couronne de France depuis tant de siecles, qu'il ne faut de ses merites autre preuve que sa duree. Ce n'est pas comme ces familles des Empereurs Romains qui s'estouffoient au berceau, & qui, come disoit un de leurs Orateurs, voyoient leur fin en leur commencement. Ce n'est pas encore comme ces tiges des Roys de Macedoine, qui ayant produit un Philippe, & un Alexandre n'eurent plus de seve & laisserent leur posterité fanée d'une flestrisseure d'honneur. La vostre, SIRE, a fleuri si heureusement qu'elle a

tenu le timon de la France durant la reuolution de plus de six siecles entiers, & s'est prouignee si plantureusement que ses branches ont mis à l'ombre des fleurs de Lis la meilleure part de l'Vniuers, fournissant des Empereurs à Constantinople, des Roys à Ierusalem, à la Sicile, à Naples, à la Hongrie, à l'Angleterre, & n'agueres à la Pologne, des Ducs, & des Comtes comme des fueilles sans nombre, quasi à toutes les Prouinces de la terre habitable. Mais ce qui la rend si feconde sur la terre, c'est qu'elle a ses racines au ciel, c'est que la pieté enuers Dieu, & le zele enuers l'Eglise la cultiuent, & la douceur enuers les peuples la rend tellement agreable à tout le monde, qu'il ne se faut pas estonner si les nations estrange-res ont bien souuent coupé les sauuageons de leurs Throsnes, pour y anter les greffes de cette Royale plante. Que si les autres peuples se sont estimez heureux d'en auoir quelques petits scions, en quel point de felicité, & en quel degré de contentement doit estre la France qui en possede la souche, souche en qui la vertu non moins hereditaire que le sceptre ne s'estouffe pas au tombeau des peres, mais rebourjonne dans le berceau des enfans; souche qui comme cet arbre que la Sibylle enseigna à Ænée parmy tant d'autres branches verdoyantes, a tousiours vn rameau d'or pour la

Couronne de France, lequel ne vient à estre retranché par le glaiue de la mort,

*Que la tige immortelle en produit vn esgal,
Et pouffe vn reietton de semblable metal.*

Nous le voyons maintenāt, que la mort ayant coupé le rameau d'or de cet arbre, vous auez paru tout incōtinent, SIRE, faisant reluire en V. M. l'esclat & la beauté de l'or, dont vn Philosophe disoit que les Roys sont composez, & decourant si parfaictemēt sous le bouton de vostre ieunesse la fleur des vertus de vostre Pere, qu'il est aysé à cōnoistre, que vous heritez à ses perfections, aussi bien qu'à son sceptre, & que d'vn commun accord la Nature vous a donné sa valeur, la Loy sa Couronne.

En cet endroit ie vois ouuert vn ample chāp à ce Panegyrique, veu que pour vous louer, SIRE, il m'est permis de m'estendre par toute la vie de HENRY LE GRAND vostre Pere, & de redire pour vous toutes les loiianges que l'Vniuers chāte pour luy. Car de quelque costé que ie me tourne, ie ne puis cueillir aucune fleur au chāp de ses vertus qui ne soit vostre maintenant par heredité, & bien tost par imitation. Arriere ce reproche que faisoit Vlysse à Ajax, quand il attribuoit à sa gloire les faits de ses Ancestres.

Les gestes des parens, les exploicts des ayeuls

Estant faits par eux seuls n'appartiennent qu'à eux.

Cela soit veritable en l'Empire des Assy-

riens où vn vaillant Ninus , & vne prudente & courageuse Semiramis , ont eu de successeurs qui n'ont de nom en l'histoire que pour leur moleste , & leur faineantise. Cela soit veritable en l'Empire des Perses , où vn Cyrus que Xenophon propose pour le modele des Royales vertus , n'a laissé apres soy qu'un sacrilege , & parricide Cambyses. Cela soit veritable en la famille des Cefars , où vn clement , & valeureux Auguste , a esté suiuy d'un cruel & lasche Tybere , & de ces trois plustost monstres que non pas hommes , Caligula , Claude & Neron. Cela soit veritable en ces tyranniques Estats , où vn ancien disoit que les noms de tous les bons Roys se pourroient grauer sur la pierre d'un anneau. Mais non pas en la famille de la Monarchie Françoise , où il ne s'est trouué aucun qui ait degeneré de sa tige , & qui n'ait laissé à ses descendans la vertu de ses predecesseurs aussi entiere que la Couronne. Car si l'on suit vn par vn tous les Roys vos ancestres, SIRE, depuis Hues Capet , on n'en verra pas vn feul qui n'ait prouigné de plus en plus la renommée hereditaire de sa maison , & si durant les regnes de deux ou trois , comme du Jean , & de Charles VI. on trouue quelques eschecs & deschiremens en l'Estat , outre qu'on les doit imputer , non pas à leur vice , mais à leur malheur , encore voit-on ces ruines bien-

toſt apres releuees avec plus de beauté n'auoir
feruy que pour faire paroistre combien vo-
ſtre illuſtre famille pouuoit fournir de per-
ſonnages capables de refaire ce grãd baſtimẽt.
En vne telle lignee doncques, où iamais on
n'a veu manquer à vn digne Roy vn digne
ſucceſſeur, ce ſeroit opiner contre le preiugé
du temps, que de penſer qu'on ne puiſſe iu-
ſtement attribuer au fils la gloire de ſon pere.
Nous ne ſommes pas hebetez iuſques là, SIRE,
mais ſans attendre que le progrès de voſtre âge
ouure le chemin à voſtre vertu, & le ſujet à nos
loüanges, ſans ietter nos eſperances ſur l'adue-
nir, nous iettons nos yeux ſur le paſſé, & trou-
uons par toute l'hiſtoire de voſtre pere, & de
vos anceſtres, vne auſſi ample, que digne
matiere de vous loüer. Nous eſtimons que
de nous rememorer leurs glorieux geſtes,
c'eſt premediter les voſtres, & tant de teſmoi-
gnages euidens en imprimant en nos cœurs
vne ſi certaine aſſurance, que jà nous com-
mençons de publier auſſi haut ce que vous fe-
rez, comme ce qu'ils ont fait. Nous courons
par toutes les branches de voſtre tige Royale,
& ayant ramaffé les fleurs de leurs merites,
dont l'odeur reſte, & flaire encore à la poſteri-
té, nous venons à ietter les yeux ſur voſtre Ma-
jeſté, comme ſur la cime du Pin, où on dit que
toute la vigueur, & la ſeue des racines & des

autres rameaux s'escoule, & se rassemble, & nous est aduis, que de mesme toutes les vertus des Roys vos predecesseurs se recolligent en vostre ame pour y former l'Archetype des Royales perfections. La Sainte Esriture, nous dit que Moyse seul possedoit tout l'esprit de science & de sagesse que Dieu apres diuisa en septante parties pour les communiquer aux septante personages qu'il establit sur le peuple d'Israël; Mais nous croyons que toutes les graces que Dieu a iamais departies à plus de soixante Roys qui vous ont precedé, sont ramassees en vous seul, pour combler vostre ame de vertu, vostre vie de gloire, vostre sceptre de grandeur, vostre regne de paix & de felicité.

A cette creance l'heureux commencement de vostre regne nous inuite, duquel nous goustons tant de contentement, que nos vœux sembleroient importuns & hors de saison, s'ils osoient rien plus souhaïter à nostre bon-heur, que d'estre perdurable. Et cela mesme nous semble superflu d'estre souhaité, tant la certitude que nous en auôs, est apuyée sur des maximes assurees. La concorde de tous vos peuples, SIR E, la fidelité de vos sujets, la vigilance de vos Magistrats, la sagesse de vostre conseil, l'affection & le zele de vos Princes, la prudence de vostre Mere nostre Reyne Auguste, tutrice de vostre jeune âge, & Regente,

de vostre Monarchie, & sur tout l'assistance particuliere de Dieu qui paroist aussi visiblement veiller sur vostre Sceptre, comme cet œil que le Prophete veit ouuert sur la verge d'Amandier, sont de veritables propositions qui nous font tirer cette consequence necessaire en faueur de nostre prosperité, qu'elle sera aussi stable comme elle est grande, & qu'il n'y a personne qui puisse tout ensemble & bien cognoistre ses fondemens, & douter de sa durée. Quelle gloire remportez vous, *SIRR*, qu'en vostre bas âge, & au commencement de vostre regne, la France jouysse d'une si pleine, & si ferme felicité, qu'elle n'a sujet de rien desirer, ny crainte de rien perdre, Tout y est si abundant que rien ne manque, ie ne diray pas à sa necessité, mais à ses delices. Tout y est si asseuré, que parmy tant de biens, elle ne sçait dequoy plus se resiouyr ou de leur abondance, ou de leur stabilité. Vante qui voudra tous les regnes passez, celuy d'un Charlemaigne, d'un Philippes Auguste, & de beaucoup d'autres de vos predecesseurs grands & inuincibles guerriers; ores qu'ils ayent porté bien loing les bornes de leur Empire, & de leur renommée, si est-ce que la suite du tēps a depuis monstré à la France que ces esclats d'armes ont fait plus de bruiēt que de fruit. Ie diray, & sans deroger à l'honneur de leurs siecles,

qu'à vostre commencement, *SIRE*, auant que le temps vous ait donné loisir de rien faire l'Estat est plus glorieux, & plus florissant, qu'il n'a esté pendant les regnes de tous ces autres, apres auoir beaucoup trauaillé. A la verité de ce repos dont nous jouyffons, l'honneur est deu à vostre pere, & à la faueur du Ciel, qui amoureux de voir poindre en vostre ame les rayons de quelque rare vertu, entretient cette douce paix pour vous rendre recommandable; mais en tout cas ce ne vous est pas vne petite gloire, & de conseruer si bien ce que vostre pere nous a acquis, & de meriter sifost ce suffrage du Ciel. Car c'est signe que le Ciel remarque en vos premieres actions quelque apparent indice d'vne future excellence qui le semond à vous departir ces graces. Le Ciel aduance quelquefois, & baille les recompenses, non seulement de ce qu'il a veu, mais de ce qu'il preuoit. Enquoy il nous sert pour V. Majesté de caution, & de plege, & croy-ie que pour la promesse de vos naiffantes vertus il nous baille ces gages. O quel gage precieux que cette douce paix? la paix est le thresor de Dieu, le Domaine de sa Couronne, & l'heritage de ses élus. Dieu ne pouuoit donner rien de plus digne pour arres des belles qualitez qu'il recognoit en vous, & nous ne pouuions receuoir rien de plus agreable pour a_uant-

gouſt du bonheur de voſtre regne. Et certes il nous eſt aduis que ce Zephire meſſager des graces diuines, cette paix delice des Anges, & des hommes, nous teſmoigne par ſa preſence la preſence de Dieu, qui vous vient installer de ſa propre main au throne de vos Peres, **SIRE**, & pour nous faire admirer les merueilles de ſa prouidence, & du ſoing particulier qu'il a de cet Eſtat, rend voſtre minorité plus heureuſe à la France, que de tous les Roys vos predeceſſeurs, met ſes Anges pour gardes à l'entour de voſtre perſonne, ſes inspirations pour eſprit mouuant en l'aſſemblée de voſtre conſeil, ſes menaces pour eſpouuentails au cœur de vos ennemis, le bruit de ſes tonnerres à leur oreille, l'image de ſes chaſtimens à leurs yeux, & fait couler les contentemens de ce repos dans les ames de vos ſubjets pour les attacher à vous par le ciment d'une auſſi puiffante que douce obligation. Il n'y a aucun ſi aueugle entre nous qui ouurant les yeux, & regardant autour de ſoy tant de faueurs ceſteſtes, ne s'eſcrie auſſi-toſt de joye que vous auez eſté pluſtot élu Roy au Ciel, qu'appellé en terre, & que de cette riche, & opulante Monarchie, vous auez receu pluſtot l'inueſtiture là haut, que la poſſeſſion icy bas. Il n'y a aucun ſi ingrat entre nous qui ne ſe contente des biens que nous gouſtons à l'entrée de voſtre regne, n'y aucun

si peu aduisé qui n'en espere dauantage du progrez.

Car bien que nous soyons au faiste de tous les contentemens où on peut atteindre en cette vie, toutesfois encore l'esperance qui se glisse par tout, non seulement parmy les infortunes, mais parmy les heureux succès qu'elle promet d'éleuer plus haut, encore, dis-je, l'esperance nous sert comme d'un comble de plaisir en la jouissance des biens que nous auons. Esperance qui ne procede pas de la defectuosité de quelque chose que nous puissions desirer. Les affaires de vostre Estat, SIRE, sont en vn tel point de bonheur, que le Ciel attend plustot de nous des actions de graces, que non pas des demandes. Souhaiter encore quelque chose parmy de si grands biens, ce seroit ou en estre mescognoissant, ou ne les cognoistre pas. Nostre fortune n'est pas en son croissant, elle est en son plein; Nostre gloire n'est pas en son progrès, elle est en sa perfection; Nostre repos n'est pas en herbe, il est en sa maturité, les biens regorgent autour de nous, & à pleines mains nous recueillons la moisson d'une plantureuse paix. Neantmoins comme iamais le Printemps ne peut estre sans fleurs, aussi ne se peut-il faire que l'Auril de vos ieunes ans, SIRE, ne fasse fleurir de nouvelles roses parmy nostre moisson, & n'adiouste à l'effet de nos

presentes felicitez la promesse de ie ne sçay quelle plus grande, & plus releuée prosperité. Nous voyons maintenant en France ce miracle qu'on voyoit iadis en l'Isle de Naxe, où les vignes portoyēt des raisins meurs, & des raisins en fleur tout à la fois, ce qu'on voit aux Pins où parmy les fruiçts des-ja faiçts, les nouveaux apparoissent, & cette merueille qui reluit chaque iour aux œuures de la Nature, laquelle par vne sage, & prouidente œconomie ménage tellement ses liberalités, que quand vn fruiçt est desia meur, vn autre commence de meurir, vn autre d'esclorre, & ainsi elle a tousiours de quoy donner, & de quoy promettre, de quoy contenter nos desirs, & de quoy flater nos esperances. La prouidence de Dieu faiçt voir le mesme en cet Estat; Nous jouysons des fruiçts des trauaux de HENRY le Grand vostre pere, fruiçts que nous trouuons aussi doux comme il en a trouué quasi tout le long de sa vie les racines ameres. Cette renommée de la France esclatant par tous les quatre coings de l'Vniuers, ces Palmes qui ont leur cime dans le Ciel, les branches au bout de la terre, cette paix, cette police, cet accord mutuel non seulement entre les Citoyens des villes, mais entre les villes de France, cette fertilité de la terre, cette benediction du Ciel, cette abondance de toutes sortes de biens que

Dieu peut donner, & les hommes receuoir, sont ce pas les effectz des peines, & des sueurs, des veilles, & des fatigues, des assauts, & des difficultez qui ont trauersé, mais non pas renuersé cet inuincible ? sont ce pas les miracles de sa valeur, & de sa clemence ? sont ce pas les fruiçts qu'il nous a laissez mourant en l'Autonne de son âge ? Qui penseroit qu'il restat encore matiere au Ciel d'adiouster quelque surcroit à ces felicitez ? Qui ne croiroit que la fortune de la France a acheué son progres, que son mouuement doit reposer en ce centre, & que son Hercule a icy planté ses colonnes ? Et cependant nous voyons encore vn grand champ s'ouuir à son auancement, & pour aller porter plus loing sa gloire, & ses colonnes nous voyõs que son Hercule rajeunit en vous, **SIRE.** Parmy les fruiçts des victoires de vostre pere nous voyons poindre les fleurs des vostres, & si regardant ces fruits nous sommes satisfaits, & nos desirs ne trouuent aucun sujet de reste, regardant ces fleurs, nos espoirs en trouuent beaucoup. Tellement que nos esprits emportés aux diuers obieçts & des biens que nous auons, & de ceux que vostre vertu nous promet, ioignent facilement deux choses qui iusques icy peut estre ne s'estoyent iamais rencontrées en vn mesme sujet, ne souhaiter rien, & beaucoup esperer. Et quand
ils

ils viennent à considerer l'occasion del'vn, & de l'autre ils s'espanouyffent d'aïse, ils se fondent en liesse, ils employent toutes leurs puiffances & tout leur loisir à cette seule fonction, ou s'ils estiment qu'il leur soit permis de se destourner quelque peu d'vne occupation si sainte pour faire quelque autre chose, c'est seulement pour douter en quoy plus ils doivent fonder cette ioye, ou aux biens qu'ils possèdent, ou en ceux qu'ils attendent. Que si pour retarder nostre allegresse, & dilayer nos esperances, vostre ieune âge, *SIRE*, se propose à nos yeux, quant & quant nous entendons retentir à nos oreilles cet oracle de l'Antiquité.

*Craintifs que contez vous les années des Rois,
Aux Princes la vertu ne conte pas les mois,
Mais elle les deuance, & leur noble courage
Honteux de dilayer anticipe leur âge,
Ainsi dans le berceau les serpents estouffant
Hercule estoit jà homme, & sembloit vn enfant.*

CE sont à peu près les motifs qui nous incitent à nous resiouyr, & à vous congratuler, *SIRE*, de vostre heureux aduenement; outre beaucoup d'autres considerations lesquelles ou nostre parole ne peut pas exprimer, ou nostre silence cache pour en gouster la dou-

ceur. Et principalement en ce iour que la Nature contribuë à vne si solemnelle feste toutes ses richesses, la grace tous ses thresors, l'Eglise toutes ses prieres, Dieu toutes ses benedictions : en ce iour que la terre donne de l'or, pour vous couronner, le ciel de l'huile pour vous oindre ; en ce iour que les Anges prennent plaisir d'estre spectateurs, & ont regret de n'estre ministres de vostre Sacre & Couronnement. En vn tel iour nous sommes de la feste, toute nostre occupation n'est que ioye, toutes nos paroles que loüanges, & toutes nos pensees que vœux. Et certes nous auons bien occasion de ne mettre pas borne à nos refiouyffances, puisque le ciel n'en met pas à ses faueurs.

Mais outre qu'à l'arriuée d'vn iour tant desiré nous goustons en nos ames vne extreme ioye, encore nous y sentons ie ne sçay quel saisissement d'vne secreete veneration, & croye que ce sont les sainctes & toutes diuines ceremonies d'vne si sacree solemnité, qui comme autant de viues femonces de la part du Ciel nous impriment cette reuerence. Car que voyons nous reluire en tout l'esclat de cette pompe, en toute la magnificence de cet appareil, qui ne porte les marques de l'approbation celeste, & ne se ressent de la presence de quelque Diuinité?

Il y a vne espece de miroir qui regardant le Soleil reçoit les ardeurs de sa lumiere, & en allume par reuerberation tous les obiects qu'il rencontre. Vous estes auourd'huy, SIRE, ce sacré miroir qui vous presentant deuant la face de Dieu, receuez les plus vifs rayons de sa grandeur & de sa Majesté, & en faites reuerberer la chaleur d'une nouvelle, & plus zelec deuotion enuers vous dans le cœur de toute la France. Car comme il n'y a nation au monde, qui soit naturellement touchée de tant d'affection, de tant d'honneur & de respect enuers ses Roys que la nation Françoisse : aussi ce qui luy gaigne plus le cœur, & luy graue plus profondement ce zele, c'est de voir reciproquement que ses Roys prestent hommage, & reconnoissent tenir leur autorité du Roy de l'Vniuers. Comme à la verité & l'ordre de la nature requiert que tout ainsi que les peuples dependent des Roys, les Roys confessent pareillement qu'ils dependent de Dieu, & le bien de l'Estat ne le semble pas moins requerir, veu que de la soubmission des sujets aux Princes, & des Princes à la Maiesté diuine, resulte cette parfaite harmonie qui cōserue l'ame des Estats, & cette iuste symetrie, & proportion que Platon disoit rendre les Republicques eternelles. Et quand les Thebains choisirent l'harmonie pour Deesse tutelaira de leur ville, quand les

Arcadiens dressèrent leur gouuernemēt selon les accords de la Musique, que vouloient-ils montrer sinon que comme en vn cœur les voix suiuent les signes du maistre Musicien, & les signes du maistre Musicien suiuent la note, aussi en vn Estat les peuples doiuent estre aussi souples, & maniables que la voix, au moindre signē de la volonté du Prince, & le Prince de son costé doit auoir les yeux fichez sur cette Loy souueraine qu'on appelle Dieu, pour en prendre comme d'une note le ton de ses commandemens.

Aussi puisque du commencement il n'y auoit aucune difference de rangs, & de qualitez, & que ces relatifs d'inferieur, & de superieur, de sujet, & de Roy ne nasquirent pas avec les hommes, il a fallu sans doute que çait esté le Souuerain qui ayt premierement estably la Royauté par sa prouidence, & puisque c'est luy qui a donné cette supereminence à ceux qu'il luy a pleu, il est bien raisonnable que ceux qui la reçoient, la referent à luy. A ce propos disoit vn ancien, que nos premiers peres viuans en egalité ne se sçeuient pas bien conduire, mais comme de nauires sans timon, comme de matelots sans pilote, comme d'auugles sans guide, comme de Cyclopes sans yeux, se precepiterent à mille desordres: dont les Dieux esmeus de compassion leurs enuoyerent leurs

enfans qu'on appella, *Heroes*, pour les gouverner. A quoy se rapporte ce qu'on lit en la Genese, que les fils de Dieu s'estans mariez avec les filles des hommes, engendrerent de Geans, qui surpassans tout le reste en majesté de taille, & en grandeur de courage, commencerent de s'en rendre maistres, & fonderent les Principautez. Et ceux qui vindrent apres eux pour mieux affermir leur autorité, ne se contenterent pas qu'on estimast qu'ils estoient fils des Dieux, mais encore deuant qu'entrer en charge par quelque diuination, ou du vol des oyseaux, ou du hannissement des cheuaux, ils vouloient tesmoigner que les Dieux les approuuoient, s'acquerans par ce moyen du credit en la superstition de la populace. Que vouloit Romulus par cette pronostication de la volée des Vautours, sinon persuader aux peuples que c'estoit la volonté des Dieux qu'il imposast le nom à Rome, & en prit le gouvernement? A quoy tendoient ces sept Capitaines Persiens qui disputans la Royauté en remirent la decision au sort du hannissement des cheuaux, sinon monstrier au peuple que celuy duquel le cheual hanniroit plus tost estoit leur Roy legitime, comme esleu par les Dieux, d'autant que les cheuaux estoient consacrés au Soleil, & le Soleil estoit le Dieu des Perses? Qu'estoit autre chose l'Aigle d'E-

gon, la Biche de Sertorius, la Colombe de Mahomet? Que vouloit dire rien plus cette Ægerie de Numa, cet Apollon de Lycurgus, cette Minerue de Solon, ce Iupiter de Minos, ce Saturne de Charondas, ce Mercure de Hermes, cette Vesta de Zamolxis, cet Oromasis de Zoroaster, & toutes ces autres inuentions dont les anciens Roys, ou Legislatours se seruoient pour estre authorisez parmy les peuples, par ces tesmoignages plustost de leur supercherie, que de leur approbation? On remarque en tous ces exemples, & en beaucoup d'autres pareils, que tous ceux qui ont iamais entrepris de commander, se sont presentez non seulement comme recommandez par le merite de leur propre vertu, mais encore comme confirmez, & alloüez par les suffrages du Ciel, & n'ayans pas la lumiere de la vraye Religion, ont au moins sur son ombre ietté la premiere pierre de leur Souueraineté, & dressé le bastiment de leur Estat.

Et la saincte Escriture laquelle doit seruir à tous nos discours, discours de charte, & de bouffole, n'a rien de si frequent que ces oracles, *Que Dieu procede toute domination, que c'est luy qui ceint les Roys, que c'est sous luy que les Potentats commandent, que c'est par luy que les Monarques regnēt, & les puissans escriuēt la iustice.* Ne fut-ce pas Dieu mesme qui establir la premiere Princi-

pauté dans le Paradis terrestre quand il installa Adam Roy sur tous les animaux ? Ne fut-ce pas luy-mesme qui constitua Moÿse libérateur, conduéteur, & legillateur du peuple d'Israël ? Ne luy donna-il pas luy mesme pour coadiuteurs de sa charge septante des plus sages ? Apres la mort de Moÿse, n'establit-il pas des Iuges sur son peuple ? Puis quand il vit que son peuple vouloit auoir vn Roy comme toutes les autres nations, ne fonda-il pas la Royauté au milieu d'Israël, & cōmanda à Samüel d'oindre Saül ? Quelque temps apres Saül s'estant forligné de ses commandemens, ne luy osta-il pas la Couronne, & la transfera de la tribu de Benjamin en la tribu de Iuda iusques à l'aduenement du Messie ? Et quand le Messie fut arriué, quoy qu'esgal à son Pere, & que pour se dire Roy des hommes, & de tout le monde, il n'eut besoin d'autre approbation que de ses propres œuures, quoy que son Pere l'engendrant en la connoissance de foy-mesme, l'eust fait Roy de toute eternité, neantmoins en l'assemblée de ses Estats qu'il tint sur la môtagne de Thabor, ayant fait venir du costé de la terre trois de ses Disciples, du costé des Limbes Moÿse, du costé du Paradis terrestre Elie, il voulut auoir du costé du ciel la publique declaration de sa Royauté, par la preséce du S. Esprit, & par la bouche de son Pere,

A suite de tous ces exemples, la deuotion, & la pieté de nos Roys TRES-CHRESTIENS, a esté telle, qu'ore que par la Loy de l'Estat le plus prochain malle soit Roy dès l'heure mesme du decés de son predecesseur, & n'est besoin d'autre confirmation que de l'efficace de la Loy qui a la force d'iuestir incôtinent le nouuel heritier, & d'empescher tout interregne: Toutesfois ils ont religieusement ordonné qu'ils seroient oingts, sacrez & couronnez solemnellement dans l'Eglise de Dieu. Comme auiourd'huy, V. Majesté, SIRE, qui vient reconnoistre deuant tout le monde que c'est Dieu qui vous a predestiné de toute eternité, que c'est luy qui vous a créé pour estre Roy, qui vous a conserué, & vous a fait le plus digne, comme le plus proche de la Couronne, solemnité que selon l'ancienne çoustume nous voyons accompagnée de vostre zele, & humilité enuers Dieu, que nous croyons que vous tenez en vous mesmes cette belle maxime que ceux qui sont esleués au feste de la grandeur humaine, ne peuent plus se hauffer, qu'en s'abaissant de la façon.

Que si nous recherchons quel de nos Roys a esté le premier sacré, tous nos Historiens sont d'accord que ce n'a pas esté aucun de la premiere lignee. Bien qu'il se trouue que Geruais Archeuesque de Rheims au sacre du Roy Phi-

lippes premier, dit à l'assistance, que S. Remy ayant baptisé le Roy Clouis, le sacra, & l'oignist de l'huile de la sainte Ampoule enuoyee du Ciel. Mais Geruais disoit cela pour confirmer la prerogatiue qu'il pretendoit appartenir à l'Eglise de Rheims de sacrer les Roys de France, alleguant vne Bulle par laquelle le Pape Ormisde auoit donné ce priuilege à S. Remy. Toutesfois comme cette Bulle ne fut iamais, & qu'Yues Euesque de Chartres soustient en vne de ses Epistres que l'Eglise de Rheims n'auoit pas ce droit, & ne l'a pas eu que depuis Louys le Jeune qui le luy donna quand il fit sacrer son fils Philippes Auguste, aussi ne se trouue-il pas que S. Remy ait oingt ny sacré Clouis, bien se trouue il qu'il le baptisa, & se seruit de l'huile de la sainte Ampoule: & la commune opinion tient que le premier qui fut sacré, fut Pepin chef de la seconde lignée, par vn Legat du S. Siege Boniface Archeuesque de Majence qui le sacra dans la ville de Soissons.

La forme de couronner & declarer les Roys de la premiere lignée, estoit celle mesme dont vsoient les Goths, les peuples de la Germanie, & les Romains sur la fin de l'Empire, qui consistoit à assembler vne armée, esleuer, couronner sur vn grand bouclier celuy qu'on receuoit Roy, & le porter sur les espauls par trois fois à l'entour du camp. Vn Chancelier des Roys

des Goths en rendoit cette raison en vne de ses Epistres. *Qu'il estoit bien seant que la dignité Royale fust baillée entre les mains de celuy que les armes en auoient fait estimer digne.* Combien est-ce chose plus excellente & qui nous rauit en l'admiration de V. Majesté, SIRE, de vous voir couronner dans le temple du Seigneur, non parmy les legions des Soldats, mais parmy celles des Anges, qui vous presentent le bouclier de leur defence, & comme disoit le Prophete, *Vous esleuent, & vous portent sur leurs mains? La verité eternelle* (disoit ce Prophete parlant aux élus de Dieu) *vous seruira de pauois: c'est ce Pauois, SIRE, sur lequel vous estes eleué, couronné, & receu avec la commune acclamation, & contentement de tous les ordres de ce grand Estat, qui conspirent vnanimement à vostre obeyssance, voyant emprainct sur vostre face le seau de la verité infallible emanée de l'Oracle celeste, qui en la personne de Dauid disoit aux Roys de France, LE PERPETVERAY LA SVCCESION DE VOSTRE COVRONNE EN VOSTRE RACE, ET METTRAY SVR VOSTRE THRONE DV FRVICT DE VOSTRE SEMENCE.*

Car ie ne refere pas tant à la prudence de nos ancestres, comme à la prouidence de Dieu les loix fondamentales de l'Estat, lesquelles ont sagement ordonné que la couronne ne

se donnaſt pas par election, mais eſcheuſt par heredité : & encore plus ſagement qu'elle ne tombaſt pas en quenoiiulle, mais touſiours au plus prochain maſle, afin qu'elle demeuratſt eternallement, & ſe prouignaſt en vne meſme race par vne glorieuſe, & immortelle propagation. Le Soleil ne ſort iamais d'une carriere, il va touſiours par la ligne du Zodiaque, & la Royauté qui eſt le Soleil de la terre eſt ſans doute plus approchante de la Maieſté des choſes ceſteſtes, ſi elle fait touſiours ſa reuolution en vne meſme lignée. Qui ne ſçait la fable de Phaëton, lequel ayant fait ſortir le chariot du Soleil hors de ſa trace accouſtumée fut cauſe de l'embrazement du monde, & de ſa propre cheute ? Et qui ne ſçait auſſi les exemples de ces fols peuples de l'antiquité, qui par la liberté de leur election, tranſferant le timon de la ſouueraine autorité d'une famille en l'autre, n'ont fait que marchander la ruine de leurs Eſtats, & allumer les torches de leur propre malheur ? Certainement qui prendra la peine de conſiderer tous les Empereurs Romains, & tous les Roys des autres Eſtats, ou la Couronne ſe donnoit par les ſuffrages des Soldats, ou du peuple, & les voudra contrebalancer à nos Roys de France qui ne prennent la Couronne que du Ciel, il y remarquera de ſi notables difference, que ſur le champ il prononcera cet

Oracle, QV'IL Y A BEAVCOVP A DIRE
ENTRE LES ROYS QVE DIEV CREE,
ET CEVX QVE LES HOMMES ELISENT.

Mais admirant les aduantages que Dieu a fait à ce Royaume, si d'un costé aux loix fondamentales ie remarque les vestiges de sa providence, d'autre costé iettant les yeux sur les ceremonies de vostre Sacre, SIRE, & contemplant cette saincte Ampoule, & ceste huyle sacrée, ie voy les gages eternels de sa liberalité; Liberalité qui paroît plus grande, quand ie considere que les trois lis d'or de vos Armoiries sont aussi venus du Ciel. Et lors ie ne me puis tenir que le ressentiment de tant de bien-faiçts ne me fasse dire ces paroles. O Seigneur que de riches presents auez vous fait à la France? Moÿse orna de lis d'or le chandelier de vostre sainct Tabernacle, & enrichit les vases sacrés qui seruoient à vos autels d'un ouurage de lis d'or; Salomon esleua les lis d'or sur les colonnes de vostre temple. Mais vous auez enuoyé trois lis d'or à la France, comme sic'estoit le chandelier de vostre Tabernacle, le vase de vostre Autel, la colonne de vostre Eglise. Et ce n'est pas tout, mais encore vous luy auez donné de l'huyle du Ciel pour l'onction de ses Roys, afin de faire esclater ses priuileges, non seulement par les Lis celestes au mereau de ses Armoiries, mais

aussi par l'huyle celeste au seau de sa Royauté.
Qu'Athenes vante l'Oliue que Minerue luy donna, Que l'Egypte conserue comme vn rare thresor ce liure qui tomba du Ciel, Que Rome fasse monstre de ce bouclier, que les Dieux luy enuoyerent, Que Rhodes s'estime de la pluye d'or qui coula dans ses rües, Que l'antiquité mette en parade tout le reste des merueilles, desquelles sa superstition ou ses fables ont fait credit à sa vanité. La France monstrera ses lis d'or, son Oriflamme, & sa faincte Ampoule ou l'huile qui ne manque iamais est vne preuue certaine de la verité, & fera voir à tout l'Vniuers combien nos Roys sont releués pardeffus les autres Monarques, puis qu'on ne voit que miracles à l'entour de leurs Maiestés.

Quand le Deluge eut cessé, & que les eaux estant basses, l'Arche de Noë eut pris terre sur les montaignes d'Armenie, vne colombe entra dans l'Arche avec vne branche d'Oliuier, comme apportât de la part de Dieu aux hommes la paix, & la reconciliation. Aussi quand la Couronne de France ayant quelque temps floté sur les erreurs de la superstition fut affermie en la verité de l'Eglise, & que le Roy Clouis se sauuant du naufrage du Paganisme eut baisé le port salutaire de la foy, voicy incontinent vne colombe du Ciel, qui apporta

non pas vn rameau d'Oliue, mais cette Ampouille pleine d'huile sacrée, laquelle la France receut de la part de Dieu, comme les arches immortelles de son assistance. Cette huile luy seruit de promesse, que la diuine misericorde veilleroit tousiours sur elle, & que si l'huile calme les tempestes de la mer, aussi la providence de l'eternelle bonté adouciroit pour l'amour d'elle toutes les vagues & les bourrasques, que l'inconstance des choses humaines a accoustumé d'éleuer contre les plus fermes Estats. Et si cela fut vn heureux présage à cette Monarchie, l'experience de tant de siecles, durant lesquels elle s'est maintenüe inuincible contre tant d'affauts de la fortune, & par de moyens tous miraculeux est eschapée d'euidens naufrages, en a fait cognoistre la verité par les euenemens. Le temps qui est l'espreuve de toutes choses a monstré aux ennemis de vostre Couronne, SIRE, que Dieu l'assiste tousiours à son besoin, & qu'il luy a donné de trop priués gages d'amitié pour en perdre iamais la souuenance, & en quitter la protection. Aussi les Roys vos predecesseurs non mescognoissans d'une si particuliere grace, ont esté la perpetuelle defense, & le bras droict de l'Eglise: Tousiours le zele dans le cœur, & tousiours les armes en main pour exterminer les ennemis de Dieu, ils ont si bien

mesnagé ses faueurs, qu'il ne s'est pas repen-
ty de les auoir oingts de son huile, comme iadis
il se repentoit d'auoir fait oindre Saül. Et vn
des sermens solempnels que vous faictes aujour-
d'huy, SIRE, c'est d'espouser le droit, & le
party de l'Eglise, & la preseruer de toutes les
attaques de ses plus puissans aduersaires : ce
que considerans il ne nous reste plus aucun
subiect de nous esmerueiller si Dieu vous oingt
luy mesme de son huile celeste, puis que de
vostre part vous luy tesmoignez n'accepter
l'heredité de vos ancestres, que pour defendre
la sienne.

Nous lisons bien dans l'Escriture que les
Rois d'Israël estoient oingts par le comman-
dement de Dieu, & que Samuel ayant trouué
Saül encore simple berger, versa de l'huile sur
sa teste, & luy dit, *Le Seigneur t'oint Roy sur
son heredité.* Et pour vne plus grãde preuue que
cette onction estoit le seau de l'approbation
de Dieu, il est remarqué au 2. Liure des Roys
que quand Saül fut mort, le Royaume se diuisa
pour vn temps, la tribu de Iuda oignit Dauid
pour son Roy, & toutes les autres tribus choi-
sirent Isbozeth fils de Saül, mais ils ne l'oigni-
rent pas, & n'vferent d'autre solempnité que
de le porter a l'entour du camp. Ce qui arriua
sans doute par vne secreta permission de Dieu,
qui vouloit monstres qu'il ne l'approuoit pas,

comme l'éuenement le confirma quelques années apres, que le Royaume fut reüiny, & la principauté sur toutes les douze tribus établie en la maisõ de Dauid. Mais encore que les Roys d'Israël ayēt eu cette faueur qu'ils estoiet oingts, & consacrés par l'expresse volonté de Dieu, si n'ont ils-pas eu ceste-cy plus grande, & plus esclatante, que leur onction se feist de l'huile du Ciel, comme la vostre, SIRE. Aussi est-ce vn glorieux priuilege dont la France resplandit sur tout le reste des Estats du monde, qui sont maintenant, & qui furent iamais: Comme veritablement il estoit bien raisonnable, que nos Roys eussent quelque aduantage sur tous les autres, puis qu'entre tous les autres ils ont merité cet honorable titre de TRES-CHRESTIENS & de FILS AISNEZ DE L'ÉGLISE.

Outre qu'en cette celebre solemnité nous voyons tant de particularitez d'vne deuote soubmission, & reuerence de nos Roys à Dieu, que cela seul seroit capable de l'obliger à cette faueur. Car si c'est l'humilité qui attire les benedictions du Ciel, comme les lieux bas en attirent la rosée, quelle plus profonde humilité que de veoir vne Maiesté Royale descendre du haut feste de son throsne, pour s'aller prosterner aux plus bas degrés del'Autel? Et ce pendant qu'on chante le *Te Deum*, demeurer le

le visage contre terre, comme le cœur dans les cieux? Ala verité c'est s'abaïsser, mais comme la balance, qui s'esleue quand elle s'encline, comme le Soleil qui descend pour monter, ou comme l'arc qui se courbe pour ietter ses flesches plus haut. C'est s'abaïsser, mais comme le Nil duquel on a fait cette remarque, que sur le poinct qu'il est tellement bas, qu'a peine ses eaux espuisées par les chaleurs de l'Esté rampent sur terre, & se trainent seulement sur le sable, voicy tout d'un coup le vent Ethesien, ou quelque autre raison occulte qui le fait tellement enfler, que non seulement il remplit son canal, mais verse de tous costez sur les voisines campagnes. Aussi l'humilité de nos Princes a ouuert la bonde aux graces du Ciel, & quand ils se sont abaïssés eux mesmes, Dieu les a rehaussés avec tel aduantage, & avec de priuileges, & de titres si augustes, & si eminens, que leur onction toute miraculeuse, leur Majesté toute celeste a fait aduoüer sans contredit, mais non pas sans enuie ce que disoit Sainct Gregoire escriuant au Roy Childebert, **QUE LE ROY DE FRANCE EST AVSSI EXCELLENT SVR LES AVTRES ROYS, QUE LA MAIESTE' ROYALE SVR LES AVTRES HOMMES.**

Et certes fichans attentiuement les yeux, & la pēsee sur ces merueilles incomparables, que

le Ciel desploye avec tant de liberalité, & ces mystérieuses ceremonies, que la terre contribue avec tant de deuotion pour sacrer V. Majesté, SIRE, nos yeux sont en esbloüissement auprès du lustre d'une telle variété, & nos pensées en doute si le Ciel y montre plus de faueur, que la terre de zele. Apres auoir beaucoup pensé, toute la résolution que nous prenons en ce doute, c'est que nous ne pouuons faire fin, ou de reuerer les miracles qui reluisent du costé de Dieu, ou d'admirer la pieté qui esclate du costé de vous. D'une part nous voyons Dieu qui par la main de ses Ministres, vous instale au thrône hereditaire de vostre maison, & afin que vous soyez la viue image de son Christ, seelle vostre Royauté de son huile propre. D'autre-part nous voyons V. Majesté qui promet à Dieu que ce throne n'est dressé que pour seruir de colonne à son Eglise, & qu'avec ce sacré seau vous imprimerez en la police, & gouvernement des peuples qu'il vous commet, les marques non moins de sa misericorde, que de sa justice, non moins de sa benignité, que de sa grandeur, non moins de sa bonté, que de sa puissance. D'un costé Dieu vous donne toutes ses graces, de l'autre vous luy donnez tout vostre cœur, il prend en main la protection de vostre Couronne, vous iurés celle de son Eglise, il se mon-

estre liberal, & vous vous monstrez digne de ses liberalitez. Car sur le point mesme qu'il vous defere vne partie de sa souueraineté, vous pour n'estre pas ingrat la referez à sa gloire, vostre humilité seruant de canal par où l'eau remonte à sa source, & vostre pieté de miroir qui fait reuerberer le rayon à son Soleil.

Parmy vne si priuée communication, & vn si familier colloque de la terre avec le ciel, des hommes avec les Anges, du Roy avec Dieu. O France qui cependant comme vn Heliotrope tournée vers ton Astre, semble n'auoir d'yeux que pour regarder cette solennité, d'oreilles que pour escouter les benedictions que la terre demande, & que le Ciel donne à ton Prince, ny de bouche que pour mesler tes ioyeuses acclamatios parmy tant de saintes prieres: ô France à qui le cœur tressaut d'alle-gresse, & la poitrine bondit en mille élance-més, qui n'ont pour ressort que ta resiouyffance, pour mouuement que ton affection, Si tu es encore à toy-mesme, & si l'extremité de l'aïse qui te rait, & t'emporte, ne t'a desrobé l'ame avec les sens, la memoire avec l'ame, racueillis tes esprits, ramasse ton cœur, & tes pensees, & pour considerer vn si saint & releué mystere avec plus d'attention, retiens vn peu les élans de ta joye par le contrepoix de ta reuerence. On dit que Numa ne voulut point

accepter les marques de la dignité Royale, qu'au préalable accompagné de tout le peuple, & mené par les Deuins, & Sacrificateurs, il n'allast sur le mont Tarpeïen, afin que les Dieux confirmassent son election par le suffrage muet de quelques oyseaux de bon augure. O France regarde ton Prince aussi plein de piété que Numa de superstition, lequel avant que prendre la Couronne Royale, le sceptre doré, la main de Justice, les Dalmatiques, le manteau Royal de bleu azuré semé de fleurs de Lys d'or, & tout le reste des glorieuses enseignes de sa Royauté, s'est premierement approché de la montaigne, s'il faut ainsi nommer le saint Autel de qui les plus bas degrés sont plus hauts & plus voisins du ciel que les sourcilleux sommets des montagnes plus eleuées. Il y est allé non pas avec des Deuins, mais avec les Archeuesques & ministres sacrés, pour accepter sa couronne hereditaire, non seulement avec l'applaudissement des hommes, mais avec l'exultation des Saints, la iubilation des Anges, & la grace de Dieu. Tu vois comme tenant la main sur les Euangiles, il promet à Dieu vne Chrestienne obeyssance, à l'Eglise vne soigneuse garde, à son peuple vne paternelle protection. Tu vois comme quittant tous ces fastueux, & pompeux Eloges, plutost marque d'une ambitieuse vanité, que d'une solide gloire, il se con-

teinte de ses titres, qui ressentent d'autant plus vne vraye grandeur qu'ils portent le coing d'une Chrestienne pieté, ENFANT DE DIEV, PROTÉCTEUR DE L'ÉGLISE, PERE DU PEUPLE: Tu vois que comme de son propre droict il prend la couronne de ses ancestres, aussi la prend-il de la main de Dieu. Et qu'ainsi non seulement sa naissance la luy defere, mais aussi sa vertu la luy acquiert, puisque tout ensemble la Loy declare son droict, le ciel tesmoigne son merite, & qu'il est couronné par la loy comme le plus proche, PAR LA GRACE DE DIEV, comme le plus digne. Tu regarde, ô France, avec autant de contentement, que de respect & d'attention toutes ces choses & peut estre desia tu mesure ton bon-heur à ton desir, ton desir à ton esperance, ton esperance aux promesses que ton Prince fait à Dieu, & aux graces que Dieu despart à ton Prince.

Car ce n'est pas icy que pour vn signe de la confirmation du Ciel, tu vois attendre ou quelque volée d'oyseaux comme Numa dans Rome, ou vn hennissement de cheual comme Darius en Perse, ou le vold'un Aigle comme Ægeon en la ville d'Argos. Ce n'est pas icy que tu vois consulter les entrailles des bestes immolées, comme on faisoit pour les nouveaux Empereurs Romains, le iour qu'accom-

pagnés de tout le peuple ils montoient au Capitole rēdre graces à Iupiter. Ce n'est pas icy que tu vois estre en peine les hommes de sonder quel est le vouloir des Dieux par tout le reste des prophanes augures de l'aveugle antiquité. C'est icy que tu vois Dieu mesme se presenter, pour declarer la creatiō de ton Roy, que sa predestination a fait de toute eternité, & sceller, s'il faut ainsi dire, ses lettres patentes par l'Onction, & ce qui est particulier à nos Roys, onction de l'Huile celeste, eternal cachet, glorieuse marque, sacré caractere, & authentique tesmoignage de leur approbation.

Qui me fait dire que quand iamais on auroit douté, de qui les Monarques tiennent leur titre, ou du cas fortuit, ou de la prouidence, au moins seroit-il tout apparāt que les nostres sont establis sur leurs thrones par les mains mesmes de la Diuinité. Et peu à peu esleuant mon esprit il me semble que ie vois Dieu mesme descendre, non pas dans vn tourbillon de tonnerres & d'esclairs comme sur la montagne de Sina, mais dans vne nuee de benedictiōs & de graces, comme sur la montagne de Tabor. O Diuine nuee il m'est aduis que ie te vois former de la vapeur de tant de feruentes oraisons que font au nom de toute la France les sacrés Euesques, & que portee sur vn Zephire que nos ames reçoivent comme l'aduant-

courrier de Dieu, tu te fonds sur nos testes en mille & mille gouttes d'une celeste rosee, laquelle passant dans nos cœurs s'escoule iusqu'en la racine de nos plus secretes affections, arrose nos plus cachez mouuemens, & les attendrit à la liqueur d'une aussi douce que sensible deuotion ! Le me trompe, ou nous voyons desia resplendir tout ce lieu de ie ne sçay quelle clarté. Au moins ne sentez vous pas vn saint frissonnement se glisser, & s'espandre en vos veines, vne prompte attention retentit vos langues, vn saint respect mettre le frein à vos pensées; vos sens, vos cœurs, vos ames, vos passions, & tous vos ressorts interieurs se ressentir de l'approche, & ployer à la reuerence de la Majesté qui arriue ? O que le premier rayon de sa presence imprime d'efficace à toutes les ceremonies qui se font icy ? O que de vertu à toutes les prieres qui s'y disent ? O que de sanctification à toutes les enseignes de la dignité Royale qui sont mise sur l'Autel ? Et quand vous voyez le ministre de Dieu qui prenant l'espée de l'Autel, la ceint, & la deceint à nostre Roy, & puis la tirant du fourreau, l'aluy met toute nuë entre les mains, disant ces paroles solemnelles, *que par ce glaiue donné avec la benediction de Dieu, il puisse, assisté de la vertu du S. Esprit, defendre le Royaume, & la sainte Eglise,* que voyez-vous sinon Dieu mesme qui

met derechef le glaiue flamboyant entre les mains de son Cherubin pour deffendre la porte du Paradis terrestre. Quand vous petite voyez apres le ministre de Dieu tirer avec vne verge d'or vn peu de l'huile du Ciel qui est en la sainte Ampoule, la mesler du bout du doigt avec de la chresme sur vne paterne consacree, & apres beaucoup de prieres & de benedictions, en oindre nostre Roy en cinq endroiçts, sur le chef, en la poictrine, entre les espaules, sur les espaules, & es ioinctures des bras, disant en chacun endroiçt, *ie t'ointgs de l'huile sanctifié au nom du Pere, & du Fils, & du saint Esprit,* qu'est-ce que vous voyez sinon Dieu qui enuoye la Colombe avec la branche de l'oliue, qui avec de l'huile fait consacrer Aaron, qui commande à Samuel d'oindre Saül, qui fait oindre nostre Prince comme son grand Prestre, & comme Roy de son peuple élu, ou plustost qui l'ointg luy mesme comme son Prophete, & comme l'image de son Christ? Apres cette onction que le grand Chambellan a reuestu sa Majesté de ses dalmatiques, & de son manteau Royal de satin bleu azuré, semé de fleurs de lis d'or, que pensez-vous que veut dire cet anneau que le ministre de Dieu luy met au doigt, disant ces paroles accoustumées, *prends l'anneau signacle de la foy, de la solidité du Royaume & de l'augmentation de puissance, sinon que Dieu*

mesme corrobore, & confirme sa possession? Et comme l'anneau qu'on baille aux fiancées vient d'une coustume des anciens qui souloient bailler à leurs nouvelles femmes un anneau de fer marqué d'un seau dont tous les meubles de la maison estoient cachetez, pour leur declarer qu'elles en estoient maistresses, puis qu'elles en receuoient le tiltre de la main de leurs maris, aussi cet anneau que sa Majesté reçoit de la part de Dieu, & des mains de son Ministre, luy signifie que son inuestiture est du Ciel, qui l'a créé pour estre possesseur de cette belle Monarchie. A quoy se rapporte que quand iadis un Prince estoit au lit de la mort, il auoit accoustumé de bailler son anneau à celui qu'il vouloit laisser heritier de son Royaume, & ainsi Alexandre le grand ayant ja perdu la parole, bailla le sien à Perdicas, sur quoy un Historien dit, *qu'encore que de la voix il ne l'eust pas nommé son heritier, neantmoins que cet indice de sa volonté suffisoit.* Mais parce qu'en France les Roys ne sont pas tellement maistres du Royaume, qu'ils le puissent ou alier en leur vie, ou en faire un heritier en leur mort, & que le plus proche prend la couronne non par testament, mais par succession, non par la volonté de son predecesseur, mais par la volonté de la Loy qui s'en reserve la disposition, c'est pourquoy nous voyons que l'anneau est présenté à

nostre Prince de la part de Dieu, pour mon-
 strer que comme c'est Dieu, qui est auteur
 par sa prouidence de cette loy qui le fait heri-
 tier à la Couronne, aussi c'est Dieu qui l'en-
 uestit. Mais que diray-ie de tout le reste des
 ceremonies, du sceptre, & de la main de Iustice
 qu'il reçoit avec tant de saintes prieres, & sur
 tout de la couronne d'or qu'on luy met en
 teste, le ministre de Dieu premierement tout
 seul, & puis tous les douze Pairs ensemble,
 avec ces paroles, *Dieu te couronne de la Couronne de
 gloire & de Iustice*, & mille autres benedictions?
 Que lisons nous en toutes ces choses sinon
 d'euidents tesmoignages qui nous declarent
 qu'il est l'Eleu de Dieu, & qui nous excitent à
 luy porter d'autant plus d'affection qu'il mon-
 stre à Dieu sa pieté, d'autant plus de reueren-
 ce que Dieu luy monstre son amour? Comme
 à la verité nous ne pouuons ou nous enflam-
 mer d'assez de zele enuers celuy que nous voy-
 ons par vne si humble reconnoissance presen-
 ter plustost son hommage à Dieu, que deman-
 der le nostre, & ne se dire nostre Roy qu'en se
 disant son seruiteur: ou conceuoir assez de res-
 pect, enuers celuy que non de profanes su-
 perstitutions, mais de religieuses ceremonies san-
 ctifient, que non de benedictions humaines,
 mais de graces inuisibles d'une onction Diuine
 consacrent, que non la terre, mais le Ciel in-

stalle, que non les hommes, mais Dieu mesme couronne.

Au moins que tousiours la memoire de cette solemnité demeure emprainte sur nos cœurs, & y demeure emprainte pour y grauer d'autant plus profondement l'obeyssance, & la fidelité, que nous deuons à nostre Prince, ie ne diray pas pour les obligations particulieres dont nous luy sommes tenus, soit pour la souuenance des bien-faicts de Henry le grand son Pere, soit pour la jouyssance du repos, & de la felicité que luy mesme nous fait gouster, mais generalement pour la reuerence que nous sommes obligés de rendre à celuy, à qui l'Eternel imprime sur la face le visible caractere de sa Maiesté, & dans l'ame les effects inuisibles de sa sanctification. Que nous ayons continuellement aux oreilles ce qu'Artabanus l'un des Capitaines du Roy Xerxes disoit à Themistocles, *Nous autres Persiens, disoit-il, estimons que la plus belle, & la plus sainte ordonnance que nous ayons, soit celle qui nous commande d'honorer, seruir, & reuerer nostre Roy ne plus ne moins que l'image de Dieu viuant qui regit, & gouverne tout ce monde.*

Mais ie m'oublie, & ne prends pas garde que prescher la lumiere au Soleil, la chaleur au feu, la vitesse au Cerf, & aux François la fidelité, & la deuotion enuers leur Prince, est

vne mesme chose. Ils n'apprennent pas, mais ils sçauent, ils ne contractent pas, mais ils portent cette habitude du ventre de leurs meres. Et au lieu que les soldats Romains portoient le nom de leur Empereur escrit en lettres de feu sur leur main, les François l'ont naturellement graué dans l'ame.

Que si iamais cette affection a produit de signalez, & remarquables effects, c'est maintenant que d'un commun accord sacrifians leurs haines particulieres au zele qu'ils doiuent, & qu'ils rendent à V. Majesté, **SIRB**, ils n'ont tous ensemble & qu'une oreille pour escouter, & qu'une main pour executer vos commandemens. Tous vnaniment conspirent à cette deuotion, & respirent cette obeyssance, comme tous aussi participent egaleement à la jouyssance de cette paix, que vostre ioyeux aduenement leur rend aussi perdurable, cōme vostre heureuse naisance la leur rendit assurée.

Et principalement auiourd'huy ce zele se descouure, que les ames se sentent esprises du respect, & de la reuerence d'une solennité si saincte, & que les poitrines touchées d'une nouvelle ioye s'elargissent, & s'espanouissent aux rayons plus esclatans de vostre face Royale. Il n'y a point d'ame si sterile qui aux clartés d'un si bel Orient ne fasse poindre quelques fleurs de son esperance, & voler quelques

odeurs de vostre loüange. Et desia quelqu'un de la troupe à qui vne longue suite d'années a semé la neige sur la teste, les rides sur la face, la glace par tout le corps, tout tremblotant & se tenant à peine sur ses genoux a cause de sa foiblesse, sent soudainement couler dans ses veinesyne nouvelle vigueur, & comme s'il se raieunissoit. O dit-il, mon Prince, que j'espere de voir vn meilleur temps que ma ieunesse n'a veu durant le regne de vos ancestres, & aussi bon que mes vieux ans l'ont commencé de voir durant le regne de vostre Pere. Je n'ay veu en mon premier âge que meurtres, que voleries, que sang, que ruyne, & que desolation. J'ay veu les cités non plus communautez d'hommes, mais brigades de seditieux, & de mutins, les forests non plus forests, mais embuscades des soldats, les campagnes non plus campagnes, mais cimetières des morts, la France non plus France, mais theatre de guerres ciuiles, de carnage, & d'horreur. Toutefois, s'il estoit conclu dans le Ciel qu'il nous falloit trauffer tant de bourrasques pour arriuer a ce port où nous sommes, heureuses afflictions qui n'aués esté que le traual de l'enfantement d'une si douce paix! Je rends graces à Dieu de ce qu'il me preserua de tant de perils & me reserua aux felicitez de ce siecle d'or, duquel le grand Henry vostre Pere a ietté le

plan, & vous mon Prince acheuerés l'ouura-
 ge. Desia les araignées ont filé dans mon har-
 nois, i'espere que vous leur donnerés loisir d'y
 parfaire la trame qu'elles ont commencée. Le
 seul regret qui me reste c'est que ie panche
 vers le tombeau, que la Loy de Nature m'ap-
 pelle, la vieillesse m'assigne, & l'infirmité me
 cite dans peu de iours deuant le parquet de la
 mort. Non pas qu'il me fasche de payer cette
 debte que i'ay contractée en naissant, mais de
 ce que iene pourray iouyr des delices que le
 Ciel promet, & la France attend de ce regne.
 Mais cecy me console, que si le bonheur d'un
 homme ne se prend qu'à la closture de sa vie,
 ie ne scaurois la clorre en vn meilleur point, si
 i'ay commencé mes iours avec larmes, ie puis
 au moins comme le Cygne les finir en chan-
 tant, & si tant de miseres souffertes ont fait
 que la chaisne de mes années a esté de fer, les
 felicitez presentes font pour le moins que la
 boucle sera d'or. Ainsi dit-il en soy-mesme, &
 prenant son enfant qui d'auanture aupres de
 luy se dresse sur ses pieds, & ne peut voir par-
 my la foule, il l'esleue sur ses mains, & luy
 montrant l'Astre de la France; Regarde, dit-il,
 quel precieux depost mon trespas laissera dans
 peu de temps à ta fidelité. Regarde quel Soleil
 se leue en l'Orient de ta vie, qui t'accompa-
 gnera d'une tres-agreable serenité iusques à

ton couchant. Si le Ciel te donne vie, sous le regne de ce braue Prince tu verras en effect, ce que ton ayeul eut esté heureux de voir en esperance, & de ce dont ton pere n'a veu que le commencement tu en verras le progres, & la perfection. O que tu es fortuné, & si tu le scais cognoistre, que tu dois rendre graces à Dieu d'estre nay en ce siecle ! Si les Astrologues disent que les Planetes qui president à nostre naissance nous influent le bonheur, ou le malheur, tu as bien occasion de te resiouyr puis qu'un astre si fauorable s'est trouué en l'horoscope de ta natiuité. Ton ayeul me laissa quelque peu de biens, mais ce fut en vn temps où les peres laissoient plustot les heritages pour les brigands, que pour leurs fils. Les seditieux pilloient dans les villes, les soldats par les champs, les proscriptions emportoient tout, & la plus part faisoient encore assez s'ils se pouuoient sauuer eux-mesmes, & conseruer d'un ample patrimoine le seul titre d'heritier. Mais ce que ie te laisseray ne sera point sujet ny à la violence des mutins, ny à l'oppression des puissans, ny à la tromperie des chicaneurs. Car la paix qui durera de plus en plus florissante sous ce Prince, donnera loisir aux seditieux de digerer la crudité de leur malice, sa protection reprimera l'audace des riches, qui voudront opprimer l'innocent, & sa

police paroissant comme vn Astre long temps, desiré depuis le dessein de Lovys XI. dissipera tous ces nuages qui offusquent le Soleil de la Iustice, qui empeschent les peuples de n'en voir la lumiere, qu'apres vnelongue, & tenebreuse nuit, & qui seruent de manteau, de voile, & de couverture à la fraude, & chicanerie. Commence donc de te resiouyr, & de saluer la lumiere de ce Soleil leuant, sous qui ton âge, ta fortune, & ton honneur croistront comme de ieunes plantes, & porteront la fleur d'vne fidele obeyssance pour luy, le fruit d'vn repos agreable pour toy, l'odeur d'vne loüange immortelle pour tes enfans. Cognois ta felicité, & recognois les bien-faiçts de ton ieune Prince, ayant cette ferme creance, que quand tu serois le plus pauvre du monde, tu serois encore assez riche d'estre nay de son temps, & quand iene te laisserois rien plus, ce seroit encore assez que ie laisse, & que tu puisses laisser aux tiens ce bonheur hereditaire.

En tels élancemens de ioye se jette vostre peuple, **SIRE**, de telles pensées il flate, & de tels deuis il caresse son contentement. Et venant à cōparer ce que iadis il a veu, à ce qu'il void, ce qu'il void à ce qu'il espere, il recognoit par l'amertume des miseres passées la douceur des felicitez presentes, & mesure les futures à l'estendüe des promesses de vostre naissante vertu.

vertu. Que puisse le Ciel benir sa deuotion enuers V. Maiefté, deuotion si extreme, que bien que tousiours grande enuers vos predecesseurs, elle n'a iamais esté pareille. Mais qui pourroit douter que le Ciel ne la benisse de ses graces, puis qu'il n'a rien de si agreable, que de voir obseruer aux hommes l'ordre de la iustice, laquelle requiert qu'on defere le premier honneur à Dieu, le second à celuy que Dieu a éleué par dessus tous les hommes, pour représenter icy bas, & porter empreinte sur sa face l'image plus expresse de sa Diuinité? Que si parmy tant de prieres que l'Eglise fait en ce iour solemnel, parmy tant de cris de resiouyffance que le peuple iette, parmy tant de Peans & de Panegyriques que les bouches disertes font retentir par la France, le zele du moindre de vos sujets peut auoir quelque lieu, i'adresseray ma voix au Ciel, sinon avec pareille grace que les autres, du moins avec pareille affection.

O Eternelle prouidence, c'est toy qui entretiens depuis si long temps en la beauté de son premier ordre cette grâde Republique du monde, aussi est-ce toy qui fais durer tant qu'il te plait, & conseruez en leur splendeur, & dignité les Estats, & les Monarchies. Mais comme le Soleil iette plus fauorablement ses yeux, & communique sa vigueur plus efficacement à

certaines creatures qu'a d'autres, à l'Heliotrope entre les fleurs, à l'or entre les metaux, à l'escarboucle entre les pierres, au Phœnix entre les oyseaux, au Lyon entre les animaux; aussi a-on cognu par experience, & ton Prophete Esdras le tesmoigne, *qu'entre tous les arbres tu as choisi vne vigne, entre toutes les riuieres vn ruisseau, entre tous les oyseaux vne Colombe, entre tous les troupeaux vne oïaille, entre toutes les fleurs vn Lis, entre tous les peuples vn Israël, entre toutes les cités vne Sion.* Que si à cette particuliere election de l'Estat des Iuifs aucun Estat a succédé, tant de miracles que tu as fait ou pour l'establissement, ou pour l'accroissement, ou pour la conseruation, ou pour l'ornement de la France, tant de titres Augustes, & de priuileges éminens que ton Eglise luy a deferez, persuadent, & font aduoüer à tout le monde, que c'est elle, qui herite d'une telle benediction. Car quel autre Roy du monde porte ce titre de TRES-CHRESTIEN? Quel autre Roy du monde est oingt de l'huile du Ciel? Quel autre Roy du monde guerit les escroüelles par son attouchement, comme le Roy de France? Quel autre Royaume du monde estât sur le penchant glacé de son malheur, & à deux doigts de sa ruine, a veu soudainement vne ieune fille plus courageuse qu'une femme, plus valeureuse qu'un homme, s'opposer à la vio-

lence de ses ennemis, & quasi toute seule releuer vn si grand Estat, pour vne eternelle remarque, qu'aux œuures miraculeuses de ta diuine sagesse, il ne faut pas regarder la foiblesse de l'instrument, mais la force du ressort? Tout cela, & beaucoup de pareils exemples qu'on seroit plus en peine d'élire, que de trouuer, ne sont-ce pas des preuues euidètes qu'entre tous les Estats du monde tu as élu celuy de France particulièrement? Certainement tant de signalés mouuemens du soing special, & peculier que tu en as eu tousiours, & que tu continuës encore de luy monstrer par les du tout visibles, & apparentes merueilles de ta grace, forcent les plus aueugles d'entre nous à le cognoistre, obligent les plus ingrats à le recognoistre. Aussi n'en sommes nous pas mescognoissans, & ne pouuans rien plus, au moins nous t'en rendons graces, & parmy nos remerciemens meslans de nouvelles prieres, & de nouueaux souhaits pour nostre nouveau Roy, nous renouuellons tout ensemble enuers luy nostre hommage, enuers toy nostre obligation.

Que puisses tu à iamais le tenir à couuert sous les aisles de ta protection, le cherissant comme ton Oingt, le conseruant comme ton Esleu. Que puissent à iamais tes Anges le porter sur leurs mains, & empescher qu'il ne heur-

te contre la pierre d'aucune humaine infirmité. Qu'il possède toutes les benedictions des Patriarches, & qu'il aye autant de dons de ta liberalité, comme ils en ont eu de promesses. Que sous ses pieds la terre fasse couler sa graisse, & sur sa teste le Ciel desbonde sa rosée. Qu'il soit le recueil, & l'Epitome de toutes les vertus, & qu'il aye la foy d'Abraham, la mansuetude de Moysé, la fortitude de Iosué, le zele de David, la sapience de Salomon. Que parmy les nations estrangeres sa renommée ne soit sans quelque secret Genie qui gouverne les volontez, & fasse ployer les plus hardis à sa crainte, les plus barbares à son amour. Que la fortune, & la vertu ioinctes ensemble luy acquierent vn tel credit en la creance de tout le monde, que ses sujets n'esperent pas d'auantage leur salut de sa protection, que les estrangers de son amitié, & si iamais aucuns estrangers se iettent a telle insolence, qu'ils viennent à meriter sa cholere, & son indignation, quand ils auroient & des montaignes pour remparts, & de grands fleuues pour barrieres, que tout cela cede si facilement, & soit si promptement ouuert aux armes victorieuses de nostre Prince, qu'il soit aduis à nos aduersaires que leurs precipices s'applanissent, leurs riuieres se seichent, & qu'ils voyent porter sur leurs foyers plustot nos terres, que nos nauires. Toutesfois que iamais sa bonté ne se

voye contrainte d'en venir la, & que tous les peuples de l'Vniuers luy portent telle reuerence, qu'il ne luy faille vaincre personne. Que de son temps les glaiues demeurent courbez en faucilles, les espieux conuertis en foes, & que le fer ne serue de rien, que pour fendre les guerets, pour couper les vignes, & pour faucher les moissons. Ou s'il doit seruir à quelque autre vsage, que ce soit seulement contre ces mescreans, qui profanent la terre Sainte par les sacrileges de leur impieté, & qui aduançât de plus en plus sur la Chrestienté la violence de leurs iniustes rapines, n'auroient d'autre souhait, que de nous voir gemir sous les chaines de leur tyrannique domination. Que vers ces lieux il suive la trace de son ayeul saint Louys, & que succedant à son entreprise, il y surpasse son heur. Qu'en vn si glorieux champ il eslargisse ses conquestes, autant que cette gent infidele a estendu ses vsurpations. Qu'il y fasse voir que la France est destinée pour venger la Grece, & que reuenant victorieux il possede par iouyssance, plus qu'Alexandre le grand n'a desiré par ambitio. Et qu'apres goustant le fruiet de ses victoires & de ses triomphes, il repose dans le sein d'une perdurable felicité, qui le porte glorieux, & enrichy d'une belle lignée plus loing que la fin du siecle dont il a veu le commencement. Mais cependant

que le temps meurt les desseins de sa genereuse valeur, assiste-le tousiours ô diuine providence, & que ton oreille ne soit pas moins ouuerte à nos prieres pour le conseruer, qu'elle a esté fauorable a nos souhairs pour le nous donner. Que nostre Reyne sa Mere, Regente du Royaume sente le mesme soing de ta particuliere assistance, & que iouyssant la premiere du fruit de cette tranquillité, que sa prudēce nous sçait si bien entretenir, elle surpasse les Reynes plus heureuses, comme elle deuançe les plus vertueuses. Que ses deux freres eleuez sous la soigneuse education de leur mere croissent bien tost, & que, comme on disoit de Fabius, & de Marcellus, l'un soit son bouclier & l'autre son espée. Que tes benedictions affluent si abondamment en son Royaume, que comme la terre de promission, ce ne soit que miel & que lait. Que l'astre de la paix y reluise en son plus haut degré, & que la France soit le throne, d'ou la lumiere de ce Soleil se communique à tout le reste du monde. Et pour conclure, tous les souhairs de nostre bon-heur en vn, fais couler tant de biēs & de faueurs sur cet Estat, que les plus méconnoissans soient contrains de confesser, que comme ils voyent renaistre la Regence de Blanche, aussi esperent ils le regne de saint Louys.

Mais ie vois qu'il nous faut changer ces sou-

haits en remerciemens, ces prieres en actions de graces. C'est vn fouhait sinon ingrat, au moins inutile de souhaiter les biens que nous auons. Tout ce qu'on peut desirer pour rendre vn Estat florissant, est surabondant au nostre, & nous iouysson en effet de toutes les felicitez, qu'vn Platon & vn Aristote ont forgé dans leurs Republicques en imagination. Nous voyons que les Isles fortunées qui n'ont iamais esté qu'en idée, sont ores en nature, & que le siecle d'or qui n'a iamais esté que dans les fables des Grecs, est en l'histoire de France. Nostre bon-heur est si grand, que nous mesmes l'estimons vne merueille, & si les histoires n'en faisoient foy, nos neveux quelque iour l'estimeroient vne fable. Soit, ou que la memoire de Henry le Grand ait merité cette grace du ciel, ou que nostre nouveau Prince ait rendu la fortune tellement amoureuse de foy, qu'elle commence par ces miracles à luy tesmoigner sa bien-veuillâce, ou que nostre Princesse tiene les affaires du Royaume en vn si bon estat, ou plustost que cet honneur soit deu à tous trois ensemble, nous n'auons pas, ô François, petite obligation, & au pere qui nous a acquis vne si heureuse tranquillité, & au fils qui la conserue, & à la mere qui la mesnage.

F I N.

E 4



DISCOVRS
A V R O Y
 LOVYS XIII.



IRE,

Cette suite continuelle de felicittez qui montent de iour en iour avec le progrès de vostre regne, seroit à bon droict admirée de toutes les Nations, si les effectz dõt les causes sont euidentes auoiet accoustumé d'exciter l'admiration. Mais d'autant que c'est la nature des esprits de ne s'emerueiller que lors qu'ils ignorent, & que le saint amour dont la Iustice embrase vostre ame Royale est connuë de tout le monde, on ne peut s'estonner de voir vostre Majesté si fortunée lors qu'on la voit si iuste, & la connoissance de vostre bonté si visible seule nous oste

le sujet d'admirer vostre bon-heur : Car puis-
que la Iustice est le fondement de la grandeur
des Roys, la source des victoires, la mere des
trionphes, & celle qui attire sur la terre toutes
les benedictions du Ciel, non comme faueurs,
mais comme couronnes qui luy sont deuës,
qui s'émervueillera de voir les effects où la cau-
se est si manifeste, & les recompenses où les
merites sont si clairs ? Certes voyant tout
cecy, tant s'en faut que nous admirions la
prosperité qui vous accompagne, SIRE,
que plustost nous en prenons vn augure cer-
taine de vos felicitez futures : felicitez que
nous preuoyons desia si grandes, que le titre
d'heureux pourroit seruir pour marquer vostre
nō, & vostre regne en la memoire de tous les
âges suiuan, si celuy de Iuste ne l'auoit desia
preuenu par vostre election. Mais vostre Ma-
jesté cherit dauantage le nom de son choix
que celuy de sa fortune, & puisque c'est la
Iustice qui vous fait meriter tous ces bonheurs
dont le Ciel vous recompense, il nous a sem-
blé plus royal & plus auguste de vous qualifier
du titre du merite, que de celuy du salaire. Ce
nō de Iuste que vous preferez à la gloire de to⁹
vos triomphes, ce nō qui vous rend semblable
à Dieu, & vous imprimer sur le front l'image
de sa bonté; cōme vous portez en vostre digni-
té Royale celle de sa puissance, ce nō dont le

son est si agreable, & ses fruiçts encore plus doux, nous donne le courage de presenter à vostre Majesté cette tres-humble requeste: Ou plustost ce sont les Muses dolentes, qui les larmes aux yeux, & les souspirs à la bouche se jettent à vos pieds, *SIRE*, outrées d'un vif & sensible regret de voir leurs plus chers nourissons, non pas ceux dont la science infructueuse languit dans vne estude, ny ceux encore qui par des vers ourages d'araignee, industrieux mais inutile, filent aux oreilles la soye d'un vain & sterile plaisir; mais ceux qui par leurs escrits solides & serieux profitent au public, ne recevoir plus d'autres prix de leurs trauaux, que la honte & la misere. C'estoit à la verité vne chose pitoyable de voir ce grand Homere sortant de respirer d'un enthousiasme sacré, ces vers diuins que tous les siecles admirēt n'auoir pas seulement dequoy fournir à sa necessité, & celuy de qui la gloire deuoit remplir tout l'Vniuers, ne trouuer pas mesme du pain en sa maison. Ingrat labeur qui promets aux morts, l'immortalité, & laisses cependant mourir de faim les viuans! mais c'est que son siecle n'auoit pas vn Alexandre, car celuy qui gardoit comme reliques precieuses ses escrits dans vn coffre d'or, n'eust pas l'aissé l'Autheur en telle disette; & c'est ce qui nous afflige dauantage d'auoir vn Alexandre beaucoup plus liberal que celuy là,

& que neantmoins nostre malheur, & non sa faute, le sort & non son mespris, l'ignorance de nostre condition, & non le dény de ses graces, change pour nous seulement son regne d'or en vn siecle de fer. Mais puisque ce iourd huy le ciel fauorable ouure l'accés à nos larmes deuant vostre Majesté, SIRRE, nous commençons à leuer nos testes de l'infortune qui nous accable, & respirer de l'air gracieux de vostre Royale clemence; veu que pouuant luy declarer nos maux nous ne pouuons qu'en attendre l'allegemēt, car enuers Dieu & enuers vostre Maieité, l'image viue de Dieu, pouuoir trouuer le refuge, c'est tenir le secours; auoir la liberté de proposer ses afflictions, c'est auoir l'asseurance de la consolation, & voir ouuerte la porte de l'audiance, c'est desia mettre le pied dans celle des graces.

Or quoy que la necessité n'ait pas de loy, & que toutes choses cedent à sa force, si est-ce neantmoins que d'estre reduit à demãder, c'est vne dure & honteuse contrainte, & cōme disoit vn ancien Sage, le mot de priere & de supplication ne peut estre pronōcé que la teste baissée, c'est à cette confusion où nous nous trouuons maintenāt reduits, & tout le fruit de nos veilles qui ne visent qu'à l'vtilité publique; c'est la hôte de supplier pour les subsides de la vie qui ne de-faillēt mesme pas à ceux qui n'ont rien meritē.

Mais vne chose nous console, c'est que Dieu & les Roys n'oseulement releuēt les affligez, mais encores les honorēt en les releuant, & les dōs qu'ils accordent à la necessitē des supplians, portent ensemble ces deux choses conjointes, le secours & l'hōneur, si bien qu'encore que la honte en tout autre sujet accompagne le demander, icy la gloire le fuit, & quant bien nous ne pourrions faire cecy qu'avec honte, nous nous resiouyffons que nos disgraces donnant occasion à vostre bonté, SIRE, nostre confusion puisse seruir à vostre gloire, & que de nos miseres naisse la matiere de vos louanges. Et certes quoy que nous ne veuillions nier que nostre interest ne soit en partie le motif de cette requeste, entant que nous cherchons sinon recōpense à nos trauaux, au moins subside pour pouuoir les soustenir; si est ce que nous dirons hardiment, ensemble veritablement: que le principal respect que nous ayōs en cette action, c'est la celebrité de vostre nom, SIRE, l'honneur de vostre estat & la recommandation de vostre regne fleurissant en toute sorte de grandeur. Vostre nom est desia respandu par tout, & la renommée qui porte les actions des Roys sur les aisles des vents a porté le fruiēt des vostres iusques au bout de la terre: le Soleil où qu'il se tourne trouue remply de vostre clarté tout ce qu'il remplit de la sienne, & qui est

vn honneur incomparable, vostre reputation quoy qu'elle ne soit encore qu'au point de son Oriēt, a ietté si loing ses rayons, qu'elle pourra croistre deormais en lumiere, mais non pas en estenduë. On celebre par tout vostre pieté enuers Dieu, vostre zele enuers la religion, vostre soing enuers vostre Estat, vostre amour enuers vos subjets, vostre temperance enuers vous mesme, vostre iustice enuers tous. On raconte en tous lieux les abus reglés, les loix authorisées, l'ordre restably, la iustice fleurissante, la fureur des duels que les Edits de HENRY le Grand vostre pere, n'auoient peu sinon enflammer dauantage, esteinte par les vostres, & le plus pur sang de tout le corps de l'Estat qui se perdoit par ce maudit canal, estanché non sans l'estonnement de tous par le iaspe salutaire de vostre Royale bonté. On adioust ce continuel miracle (car autrement ne le pouons nous appeller, puisque nostre raison n'en voyant pas les causes en la nature ne peut qu'en rapporter les effects à la grace) nous disons ce grand & long miracle qui reluit en la conseruation de cette douce paix, que tant d'orages attaquent tous les iours, mais comme les vents & les vagues qui affermissent les rochers en les heurtant. On ne peut assez admirer cet acte dernier du restablissement de l'Eglise en la province de BERN; acte où la pieté, la Iustice,

& la valeur luiſent egalemēt, & ne ſçauroit on dire quelle de ces trois y a plus de part: ſinon que la pieté la propoſé, la Juſtice conceu, la valeur executé, & ce avec tant de viteſſe qu'elle a égalé celle du foudre dont le coup precede le bruit. Ce ſont les penſées qui viennent maintenant occuper les eſprits. Ce ſont les diſcours qui animent les langues, & le bruit de vos faits, SIRE, reſonne tellement par tout, qu'il ſemble que pour faire eſclater vos loüanges, la voix de tout l'Vniuers ſoit deuenüe l'Echo de celle de la France: mais ces voix ſont periffables, & n'y a rien de ſi periffable que la parole qui formée de vent ſ'enuole avec le vent, & la memoire de nos faiçts, ores ſi cognus, ſeroit bien-toſt perdue, ſi les plumes bien taillées des doctes Eſcriuains n'arreſtoient le coulant du temps, qui les emporte pour les conſacrer a l'eternité: les Peintres peuuent tirer voſtre face, SIRE, mais les bons Eſcriuains peuuent peindre voſtre vertu, les langues peuuent publier voſtre nom, mais il n'y a que les plumes diſertes qui le peuſſent eterniſer, & de tant de qualitez aymables que le ſiecle preſent admire, en laiſſer aux yeux de tous les Anges futurs l'image ſtable, & permanente. Que ſi l'honneur eſt l'eſprit mouuant de vos genereuſes actions: quoy de plus Royal, SIRE, que de careſſer

& d'esleuer ceux qui par leurs escrits immortels peuuent donner à vos faiçts l'immortalité, qui leur est deüe, & rendre égale la durée de vostre gloire à sa célébrité? Quoy de plus digne d'un nom si fameux & si celebre que d'ajouter au titre de pere du peuple, celuy de pere des lettres, & apres auoir rendu à l'Estat son Ordre, à la Justice ses loix, aux loix leur force, à la Paix sa stabilité, à l'Eglise son domaine, à Dieu ses Autels, & ses Temples: rendre aux Muses leur ornement, & leur honneur? Se pourra t'il faire, que cette prouidence paternelle si benignement exercée enuers tous les ordres, defaille enuers nous seulement, & que comme Tantale qui meurt de soif au milieu des eaux, nous n'esprouuions que rigueur au milieu de tant de bonté? Si cette disgrace nous arriue nous serons outrez d'un double regret, & d'estre si malheureux, & plus encore de l'estre sous vn siecle si fortuné. Mais vous ne permettrés pas, SIRE, qu'un tel opprobre accueille ceux qui n'ont des vœux que pour vostre seruice, ny de plume que pour vostre gloire, & ne souffrirez pas qu'aux clairs rayons de vostre face qui fait espanouyr en liesse les cœurs de tous, les seules Muses demeurent éplorées. Il n'y a rien de si diuin & de si auguste que la beneficence, ny qui approche tant les Roys de l'imitation

de Dieu, & leur nature ne peut auoir rien de meilleur que de vouloir, ny leur fortune rien de plus grand que de pouuoir bien faire aux hommes. Mais les Anciens accompagnoient les Graces de Mercure qui portoit le Caducee symbole de la prudence, pour monstrier que ce qui sort des mains des graces doit passer par celles de Mercure, & que la prudence doit dispenser les bienfaits; donner sans choix c'est esprendre, donner aux indignes c'est perdre, mais choisir les sujets dignes pour exercer les largesses, c'est semer en vne terre fertile qui produit au bien-facteur les fruiçts d'un honneur immortel. Et quels sujets plus dignes des liberalités Royales que ceux qui separez de l'auarice, éloignés de l'ambition, vsent leur corps & leur esprit en s'oubliant eux mesmes pour rendre par leurs trauaux le nom de leur Prince celebre. Tous vos sujets, *SIRE*, trauail-
 lent pour vostre seruice, les vns ont soing de vostre personne, les autres de vos Finances, les autres de vos loix, & de vos Edicts, les autres de vos Villes & de vos Prouinces, les autres de vos armées; mais nous auons choisi pour nostre partage, le soing, & la culture du bien que vostre Majesté tient le plus cher, qui est l'honneur & la gloire de vostre nom. Les Finances sont vos nerfs, les loix vostre ornement, les armes vostre defense, & ces trois
 ensemble

ensemble vous font seruir, aymer & redouter, mais il n'y a rien qui maintienne tant vostre authorité en l'esprit de vos sujets, & vostre creance en l'opinion des estrangers, comme la reputation & la celebrité de vos faicts, dont nous sommes par nos escrits les trompetes & les Herauts. Et cependant on nous appelle inutiles, & tenant le premier rãg au seruice, on trouue estrange que nous demandions au moins le dernier en la beneficence: quãd nous venõs à vostre Louure, SIRE, non pour y faire cõme cette engeance des guespes de Cour, qui n'y seruent que pour augmenter la foule, & ne s'y rendent remarquables par autre qualité que pour y estre sans cesse importunes & bruyantes, mais pour vous offrir nos labeurs consacrés à vostre gloire comme ceux de Perse qui ne se presentoient iamais les mains vuides deuant leur Roy (car nous croyons que deuant Dieu & deuant celuy qui tient sa place, c'est temerité de paroistre que le zele au cœur & l'offrande à la main) ceux qui n'y font autre chose que mesurer tous les iours la sale, ou les galleries, accourent aussi-tot pour se moquer de nous, nous donnent de brocards, nous appellent faiseurs de liures, croyant d'auanture couvrir l'opprobre de leur ignorance par ce mespris, qu'ils tesmoignent des lettres oyseux & inhabiles à toute autre chose qu'à

gaster comme les frelons l'ouillage des abeilles qui font la cire & le miel. Mais si jadis les mouches craignoient la Massue d'Hercule, & n'osoit pas s'approcher pour troubler les sacrifices qu'on faisoit en son Temple, ils deuroient pour le moins respecter vostre Majesté, SIRE, & n'empescher pas la deuotion de ceux qui n'entrent dedans vostre Louure que pour vous sacrifier leurs cœurs, gages de leur fidelité, & leurs ouillages tributs de leur industrie. Toutesfois ces ris & ces mocqueries sont ore le seul salaire qui reste a nos trauaux, & ce qui sembloit digne aux anciens de statues, de couronnes & de recompenses publiques, ne remporte maintenant que la risée. Mais nous ne craignons pas, SIRE, de nous exposer a ces opprobres pour celebrer vostre nom, & quoy que nous scachions bien que d'estre sifflez soit en ce siecle le prix de nostre mestier, nous aimons mieux souffrir cette honte non meritée, que laisser vostre nom sans les louanges qu'il merite; Que si nous pouuions faire comme ces oyseaux qui viuent de l'odeur de la canelle, ou comme les atomes qui se nourrissent de celle des fleurs, tout ainsi que nous auons renoncé au trafic, aux procez, au labourage, au soing d'amasser des biens & des honneurs, pour ne vaquer qu'a nous rendre capables de pouuoir escrire quelque chose digne de vos vertus, nous re-

noncerions pareillement au viure necessaire, & supporterions pour l'amour de vous d'aussi bon cœur nostre pauureté que nous supportons ces indignes risées. Il n'y a rien que nous ne soyons prests à souffrir pour la gloire de nostre Prince à qui apres Dieu nous deuõs toutes choses, & si maintenant nous nous plaignons ce n'est pas de nos propres iniures, mais entant qu'elles touchent l'honneur de vostre Majesté, que nos plumes ont pour objet & par consequent ces mocqueries pour bute. Si nous requérons humblement d'auoir part à vos bienfaits, c'est seulement pour pouuoir avec moins de distraction, & plus de courage mettre à effect le sainct zele qui nous anime pour la celebrite de vostre nom. L'honneur de vostre Estat, SIR, est vn second motif qui nous porte à vous presenter cette humble supplication. Car premierement comme Parmenion nous aymons & honorons la personne d'Alexandre, & puis comme Clytus nous respirons la grandeur & la gloire de l'estat d'Alexandre & n'auons rien apres vous mesme de si cher que ce qui est vostre. Or ya t'il chose qui honore & illustre tant vn estat que la plume des doctes escriuains qui demeure basse & rampe contre terre, si le vent de la faueur & dela recompense ne l'éleue ? Les Citez populeuses, le commerce, les campagnes fer-

tiles, l'industrie des ouuriers, la magnificence des bastimens, la richesse des Temples, la valeur, & les armes sont les ornemens d'un Royaume, mais tout cela resteroit sans nom si les plumes eloquentes n'en faisoient voler le bruit, & l'esclat aux autres nations, les Mauzoles d'Egypte, les Amphytheatres de Rome, les Villes celebres de la Grece & tant de merueilles de l'antiquité, n'ot plus d'autres reliques de leur grandeur, que la seule memoire que la plume nous a transmis, & les noms de tous les Anciens Estats. Que l'inconstance & le changement des choses a reduit en neant seroient enseuelis en leur ruine, s'ils ne viuoient encore dans les liures. Que reste-t'il a present de tant de raretés & magnificences de l'ancienne Rome, la terreur, & ensemble l'ornement de l'Vniuers, si ce n'est les monumens dressez à sa gloire, non par le cyzeau des statuaires, ny par le burin des graveurs, ny par le pinceau des Peintres, ny par l'art des Architectes, mais par la plume des graues Autheurs, chose qui semble la plus foible de toutes & quineantmoins est la seule inuincible; le temps a ruiné tout, la vieillesse a cōsumé tout, sinon les escrits que les sçauātes mains ont graué sur le Cedre de l'immortalité, escrits qui estans les enfans de l'esprit, ont tiré de leur origine le priuilege de demeurer

incorruptibles : mais qu'est ce qui a nourry & élevé ces beaux esprits, dont les plumes cōme traits empenés en volant, ont passé la vitesse des siecles pour toucher au but d'un honneur immortel, si ce n'est ces deux demons, qui comme disoit vn ancien, inspirent & animent tout ce qui se fait de glorieux au monde, la louange & le salaire. Les perles ne naissent qu'és nacres où coule la rosée du Ciel, ny ces hardis ourages dignes de l'eternité qu'és plumes arrosées de la faueur du Prince. La nauire quoy qu'equipée d'aui-rons & de voiles ne peut voguer sans vent, & le champ quoy que cultiué qui ne reçoit la pluye, ne donne pas la moisson, où le Ciel se ferme la terre se resserre, où manque la recompense defaut l'industrie. On se plaint à tort de l'infertilité des esprits de ce siecle au prix de ceux des anciens Grecs & Romains: car il y en a plusieurs qui pourroient produire des fruiçts egaux en bontés s'ils receuoient de semblables influences, mais demander des fruiçts aux plantes & ne leur donner pas de l'eau, c'est les obliger à faire non de fruiçts, mais de miracles. Vostre France, **SIRE**, qui est cōme la fleur & la crespine du monde est plantureuse en toutes choses, & principalement en beaux esprits, mais elle a tousiours souffert ce reproche d'imiter les Lamies qui refusent de nourrir

ce qu'elles enfantent, & de faire comme les perdrix qui attirent les pouffins des niches estrangeres, elle reiette les siens & donne le laiçt aux estrangers, & bien souuent vn seul estrangier a mangé le pain de trois ou quatre de ses enfans, qui se sont veus contrains de l'aller chercher ailleurs, non pour auoir moins de sçauoir & d'industrie, mais pour rencontrer en leur mere moins d'amour & de prouidence, & toutesfois la nature enseigne à toutes choses de cherir ce qu'elles produisent; comme aussi l'vn bienfait demande l'autre, l'enfantement oblige les meres à l'education, la conseruation est l'image permanente de la production, & ce n'est rien d'auoir donné l'estre si on ne donne dequoy le soustenir. Que te sert ô femme d'estre la mere des beaux esprits si tu dedaigne d'en estre la nourrice, si au contraire de la Mer qui reiette de son sein tout ce qui est estrangier a son elemēt, tu reiettes les tiens & reçois ceux qui ne te touchent pas, & chassant de la maison les enfans naturels, substitues les adoptez en leur partage: nous ne sommes pas ialoux de la charité que tu exerces enuers les estrangers; mais que ce soit à nostre honte & à nostre dommage, c'est ce qui nous afflige doublement & de receuoir vne iniure non deuë, & de voir les autres rauir l'hōneur qui nous est deu. Tu crois dauanture te rendre celebre lors que

ce que tu reiettes est admiré des peuples estrangers. Mais tu ne consideres pas que voyant d'une part la fertilité de tes esprits, & d'autre costé ton peu d'amour envers eux, ils ne peuvent te louer qu'en t'accusant, ny ta gloire servir qu'à ta propre confusion. Garantissez, SIRE, vostre France de la honte de ce reproche, car c'est de vous seul qui faites refleurir ses loix, qui redressez ses Autels & ses Temples, qui achenez de remettre son ancienne & vraye Religion, qui r'affermissez sa paix & sa felicité sur des colonnes d'airain, qui releuez son nom au plus haut point de gloire qui ait iamais esté: c'est de vous seul qu'apres tant de merueilles, tout le monde attend de voir son honneur entier restabli. La gloire & la splendeur de vostre regne, SIRE, recommande encore nostre requeste. Car tout ce que les regnes de tant de Roys vos predecesseurs ont de glorieux & d'éclatant, se trouue vni & ramassé au vostre, le dernier en ordre du temps & le premier en rang & en honneur, & si les bons esprits y tiennent vne fois par vostre beneficence Royale le rang que le merite leur acquiert, il ne manquera rien a la perfection de sa gloire. Les conquestes ont rendu si celebre le regne de Charlemagne, la valeur celuy de Philippes Auguste, la bonté celuy de Robert, la pieté celuy de S. Louys, la prudence celuy de Louys XI. le bon-

heur celuy de Charles VIII. les victoires & les
 triumphes, celuy de HENRY le Grand : Mais
 toutes ces qualitez qui se rencontrent vnies en
 vostre Majesté, concourent ensemble pour ren-
 dre vostre regne, sur tous les autres regnes, illu-
 stre & recommandable : & comme le peintre
 Zeuxis voulant tirer l'image du parangon des
 beautez, prit de toutes les Dames de la Grece
 ce que chacune auoit de plus beau ? Aussi la
 fortune, ou pour mieux dire la diuine Proui-
 dence voulant sous vous, SIRE, proposer aux
 yeux de toute la terre le miroir & l'exemplai-
 re d'un regne parfait: a commencé desia de fai-
 re voir en vostre regne, ce que tous les passés
 ont eu iamais de grand & de remarquable. Or
 entre tous, celuy de François premier est cele-
 bre & renommé, non tant pour ses guerres,
 pour sa valeur, ny pour son courage, comme
 pour l'affection enuers les Lettres, & ses lar-
 gesses excessiues enuers les beaux esprits. Ce
 qui resueilla tellement le cœur de la France
 auparauant ignorante, rude, & mal polic, qu'elle
 peut maintenant contester la palme avec
 toutes les autres nations, non seulement de la
 force & de la generosité, mais encore de tous
 les Arts liberaux. Toutesfois ce braue Roy
 amateur des Lettres, n'estendit son soing & sa
 prouidence que sur les lāgues estrangeres qu'il
 fit venir en France, avec les sciences : & com-

me si la langue Françoisise n'estoit pas capable de former vne parole pleine & forte, & pareille à celles des anciens Grecs & Romains, elle demeura sans culture, vile, & negligée, ce qui pourtant n'estoit pas illustrer la France mais plustost honorer dans la France, la Grece & l'Italie. Mais nostre langue que le mespris faisoit ramper en terre, prit enfin vn vol plus haut, cultiuée premierement par les Poëtes, & puis par les Orateurs apres le regne du Roy François premier. Henry second commença de l'œillader de sa faueur, Charles neuf l'eleua par ses bienfaits, Henry troisième la porta plus haut encore par ses largeffes, Henry le Grád non moins amateur des bons escriuains que des bõs soldats, n'a cessé de la promouoir par ses liberalitez, & la laissée en vn tel point d'honneur qu'elle attend en vostre regne, **SIRE**, de l'influence de vos graces Royales le dernier trait de sa perfection, & à la verité, quoy que plusieurs ne cognoissent pas le prix de cecy, si est ce qu'il n'y a chose qui puisse rendre vostre regne plus glorieux; car si la raison est ce qui decore l'homme, si la parole manifeste la raison, & si l'eloquence enrichit la parole, cherir ceux dont les plumes disertes illustrét la langue de leur Pays, n'est-ce pas illustrer par les bienfaits l'ornement de la societé ciuile? **D'ailleurs, si la beneficence des Roys rend leur**

regne celebre, ou peut-elle éclater d'auantage qu'en ceux qui la meritent mieux, & qui la merite mieux que ceux qui cultiuent ce que les hommes ont de plus excellent ? Et puis, outre que vos bienfaits & vos vertus, SIRE, meritent de bons Escriuains, pour leur rendre la loüange qui leur est deuë & les transmettre à la posterité, comme les anciens ont dit que le regne d'Auguste meritoit vn Virgile, & celuy d'Alexandre vn Aristote ; encore vostre regne fleurit tant en remarquables personages, & dignes de viure en la memoire eternelle de tous les âges futurs, que si les plumes eloquentes defailloient pour les celebrer, vostre regne perdrait beaucoup de sa gloire, & ceux qui viendront apres nous beaucoup plus encore de fruit. Tant de graues personages eminens en sagesse & vertu, qui font les ressorts des mouuemens de vostre cœur pour nostre bien & repos, ou qui nous administrent la justice de vostre part, & fait valoir vos loix & vos Edicts: seroient-ils pas dignes aussi bien que les anciens Romains d'auoir des statues en la place publique, si l'usage permettoit encore de leur rēdre cet honneur que le merite leur donne. Mais puis que nos loix ne permettent pas d'eleuer publiquement en marbre, ny de fondre en metal les effigies de tant d'hommes celebres qui hono-

rent vostre regne, SIRE, Reste-il si non que les plumes bien taillées soient le cizeau, & les liures la fonte, pour tailler & mouler non l'image de leur corps, mais celle de leur vertu? Faudra-il doncques que tant de belles actions soient estoufées dans le silence eternal, & que ce que peut profiter à la posterité ne suruiue pas à nous? Faudra-il que ce qui peut instruire tous les siecles defaille en celuy-ci, & que le fruit s'en perde avec la memoire, la memoire avec les vents? Or laisser sans honneur & sans recompense, ceux qui peuuent rendre eternal par leurs escrits le fruit de la vertu, n'est-ce pas estoufer au monde avec l'éguillon de la gloire les semences du bien! Helas verra-on ceux qui ne donnent qu'un plaisir vain & passager r'emporter les salaires, & ceux qui enfantent un honneur perdurable n'auoir que le mépris & le rebut? Les recópenfes seront-elles pour l'oysiueté, la misere pour l'industrie? Outre toutes ces considerations qui ont beaucoup de poids enuers ceux qui aiment la gloire de vostre nom, de vostre estat & de vostre regne, SIRE, encore la justice mesme fauorise nostre requeste: car puis qu'on ne peut nier que nous ne soyons beaucoup vtils à la société ciuile? Est-il raisonnable que nous demeurions seuls abandonnés? Est-il iuste que nostre labeur qui apporte tant

de bien à tous, soit sans fruit pour nous seulement. Tous les autres ouuriers reçoivent le prix de leur ouurages, ou des particuliers, ou du public, & ceux là mesmes qui pour ne sèbler pas mercenaires appellent honoraire ce qu'ils prennent pour leur trauail, ne font autre chose que changer de nom au salaire. Il n'y a que nous seuls, qui apres auoir beaucoup trauaillé pour seruir & profiter à tous, ne receuons recompense de personne. Tout le monde louë nostre industrie, & pas vn ne suruiuent à nostre necessité: les particuliers ne pensent pas y estre obligez, le public n'y songe pas, tous nous louient, & chacun nous delaisse. Que reste-il, **SIRE**, sinon qu'abandonnés de tous, nous recourions à vostre bonté? Le Prophete dit, que le pauvre que tous rejettent est delassé à Dieu, & qu'il a soing des orphelins abandonnés de tout le monde: & l'on a remarqué en la nature, que les choses qui mâquent de nourriture du costé de la terre, la reçoient du Ciel. Car les pouffins des Corbeaux exposez par leur mere viendroient à defaillir, si Dieu qu'ils semblent inuoquer par leur cry pitoyable n'accouroit à leur secours, faisant naistre à l'entour de leur nid, certains petits moucherôs qui leur seruent d'aliment, & de pasture. L'oyseau du Paradis qui ne descend iamais en terre pour se repaistre & nourrir d'une rosée celeste, & les

regions chaudes & ardantes où il ne coule ny fontaine ny ruisseau, font arroufées toutes les nuicts par vne feconde & plantureufe humidité qui recrée les fruitts, les plantes & les animaux, si bien qu'és endroiçts où la terre refuse l'eau, le Ciel donne la rosée. Tous ces exemples de la nature, nous persuadent de recourir a vous, SIRE, puisque estans delaissez de tous, Dieu nous reserve à vostre seule beneficence. Nostre mestier est tout Royal, il n'attend recompense que des Roys, où est nostre obiect de la nostre salaire, les exemples des liberalitez exercées par les Princes renommés de tous les siecles, & en tous les Estats enuers ceux de nostre profession, se ioignoient encore a nostre supplication, & n'est pas besoin de rapporter leurs noms deuant vous, SIRE, qui faictes reuiure leurs vertus en vostre personne, & qui ramassant en vous tout ce qu'ils ont eu de plus grand, imitez aussi ce qu'ils ont fait de loüable: & sur tout puisque ceux qui cultiuent en vostre France les langues estrangeres se ressentent de vos largesses: nous qui releuons & honorons la nostre, ne sommes pas ny sans fondement si nous demandons, ny sans exemple si nous attendons la me sme reconnoissance: Car quoy qu'il ne faille pas priuer l'antiquité de son honneur, ny comme dit le prouerbe creuer les yeux à la Corneille, si est-ce qu'on ne doit pas

se rendre en telle sorte admirateur des langues anciennes, qu'on laisse sans prix & sans loce que la nostre, quoyque nouvelle peut produire de beau. Et c'est contre toute raison que la nouveauté qui augmente la grace de toutes les autres choses, diminue celle des langues en nostre opinion: que si les langues & le parler ne seruent aux hommes que pour estre en la communication, ce que font les monnoyes au commerce, d'où vient que des monnoyes nous ne receuons que les nouvelles, & que des langues nous n'admirions que les vieilles: & si en toutes choses on doit regarder principalement l'usage: faut-il que les langues desquelles nous n'vsons plus que pour la parade & l'ostentation seulement, estant si bien recompensées: celle qui seule nous fait seruice reste seule sans honneur & sans salaire.

On dira que quelques vns sont recompensez, mais ce qu'on donne à vn seul, diuisé, pourroit suffire à trois: ce que les estrangers emportét pourroit nourrir les enfans: ce qu'on depart sans eslite, le choix le pourroit mieux distribuer: ce qu'on baille abondamment à deux ou trois qui portent le nom d'escriuains sans en donner les effects; & en tirant les gages tous les ans, en produisent les fruiçts plus rarement que l'Elefant, qui n'enfante apres auoir conceu qu'au bout de la dixiesme année, pour-

roit nourrir vne troupe de ceux que non les noms, ny les gages, mais les fruiçts & les œures rendent recommandables. S'il vous plaist, SIRE, de commander qu'on recherche les ouurages de ceux qui sont gagez de vostre Majesté pour escrire; on en trouuera qui reçoient tousiours & ne mettent iamais, & qui comme les guespes ne seruent a d'autre vsage qu'à bruire dans la ruche mangent le miel que les abeilles font. Nous ne demandons pas que vos Finances soient épuisées par de nouvelles pensions (quoyque la source de vos thresors non moins que celles de vos beneficenses ne se puisse espuiser) mais seulement que les pensions ja establies soient diuisées & departies à plusieurs, desquels non les amis ny les sollicitations, ny vne vaine & temeraire opinion, mais le iugement des doctes & entendus fasse le choix. C'est à la verité vne honte a ceux qui ont la raison pour iuger des choses de permettre que l'opinion decide tout, & ne peser iamais ce que valent les esprits, mais ce qu'on en dit seulement. Combien d'esprits qu'on ne daigne pas regarder surpassent ceux qu'on admire? Combien de fois arriue-il parmy nous ce qu'on dit de certaines nations barbares où les perles sont en mespris & les coquilles en employ? Iusques à quand opinion gouvernera-tu le monde éleuant l'ignorance & dedai-

gnant le merite. C'est toy qui nous oste les recompenses deuës, & donnes aux plus inutiles ce que la liberalité de nostre Prince ordonne pour les plus industrieux. C'est toy qui departs si mal ce qu'il donne si bien, & frustrant l'intention de ses bien-faicts en amoindris la gloire. C'est toy qui nous fais mourir de faim au milieu de ses Royales largesses, & ce qui est l'extreme de nos malheurs, nous rends si pauvres sous vn Prince si liberal. Serons-nous doncques constrains pour ceder à ton mespris de chercher ailleurs nostre vie? nous chasseras-tu du sein de nostre patrie qui ouure les bras à ceux des autres nations? feras-tu que nostre mere dont la prouidence s'estand mesme aux estrangers, n'en ait pas du tout pour ses propres enfans? Si nous sommes forcez par la rigueur d'une si dure necessité, le comble de nos infortunes sera, que tous les peuples du monde ayant ouy la renommée de la bonté de nostre Prince, pas vn ne pourra croire nos disgraces: ils ne pourront se persuader que sous vn Roy si benin, en vn regne si fleurissant & sous ses loix si iustes, autre chose que les crimes nous ait peu banit de sa face. Ainsi chassez de tous les lieux, d'icy par la necessité, de la par le soubçon: nous ne sçaurons où subsister, malheureux en nostre patrie & criminels par tout le monde. Nous vous supplions les larmes aux yeux,

yeux, SIRE, de ne permettre pas que ceux qui ont quitté tout autre soucy pour vaquer seulement à rendre celebre par leurs escrits vostre nom, vostre Estat, & vostre regne, se voyent reduits, non par autre defaut que par l'excés du zele qu'ils portent à vostre gloire à vne si triste & si piteuse desolation.



CONVERSION

DE MADAME ET MADAMOISELLE DE FONTRAILLES.



EXX qui ont plus receu doiuent dauantago, & ceux que Dieu a releuez en grandeur & authorité sur le vulgaire des hommes ont contracté, par ses bien-faits & par leur rang, l'obligatiō estroite d'vn culte plus fidele. Car si mesme en la nature l'operation suit l'estre, & les choses operent ou plus bassement, ou plus noblement suiuant le degré de leur estre, ou plus bas ou plus noble, qui ne voit

desia, mesme sans autre lumiere que la naturelle, que ceux qui sont plus eminens entre les hommes, doiuent operer plus eminemment? La veüe qui, comme le premier des sens est colloquée au siege plus haut, exerce aussi la plus haute fonction, l'entendement, la plus noble des puissances de l'ame, opere plus hautement que toutes, le Soleil qui tient la premiere place entre les flambeaux du Ciel, donne luy seul plus de lumiere que tous les autres ensemble, les Anges des supremes Hierarchies ont la conduite des Empires, ou du Monde, ou de l'Eglise en general; Là où ceux des ordres plus bas n'ont en charge que les particulieres; bref, & par la Loy de la Nature, & par la Loy de la Prouidence, Dieu a estably cet ordre, que ce qui est le plus haut & le plus noble, soit en suite le plus ytile; est-il pas donc plus que iuste & raisonnable que ceux qui sont les plus grands au monde se rendent les plus ytiles a la gloire de Dieu, qui en pretend son plus grand honneur? Les grandeurs ne sont pas des titres imaginaires, ains de bien pressantes obligations a faire mieux que le commun, le pouuoir mesme de bien faire qui les accompagne, est vn lien tres-estroit, & lors que la puissance se rencontre avec le deuoir, si on mesprise ce qu'on doit & ce qu'on peut, le deuoir rend coupable, & le pouuoir inexcusa-

ble. Aussi les plus eminens, & les chefs d'entre les hommes & les Anges, ayant oublié leur rang & leur qualité, ont esté les plus chastiez, car deuant Dieu l'obligation se mesure à la dignité, le conte à l'obligation, le iugement au conte, la peine au iugement, *Les petits, dit l'Escriture peuuent attendre misericorde, mais les grands rien que rigueur Et Justice.* Et cecy non sans raison, veu qu'estans proposez comme en butte aux yeux de tout le monde, ce qu'ils font de bien ou de mal ne se termine pas en eux, mais passe plus auant, & de priué qu'il est par l'action, deuiet public par l'exemple, & commun à tous par l'imitation. Et tout ainsi que si plusieurs Peintres jettoiét les yeux sur vn mesme modele, les defauts ou les perfectiõs de l'exéplaire en deriueroiét entous les tableaux qui feroient tirez sur iceluy, ainsi tous les hommes tenãs les yeux & les cœurs fichez sur la vie des grands, comme sur le patron de la leur, leurs fautes deprauent, & leurs bons exemples corrigent tous les particuliers; car ils sont en la Republique ce que les yeux au corps, qui conduisent tous les membres, ce que le Soleil au monde qui communique la lumiere à tout, ce que le premier mobile és cieux, qui fait mouvoir par son branle les Spheres inferieures, ce que les Anges plus hauts en la gloire qui illuminent les plus bas, ce que les esprits en la nature



qui dirigent les corps, ce que la volonté en l'homme qui est le premier mouuant, & par proportion ce que Dieu est en toutes choses, qui influé l'estre à tout ce qui est, la vie à tout ce qui vit, le mouuement à tout ce qui se meut; aussi l'Escriture les appelle Dieux par participation: heureux les estats, & heureux eux mesmes. lors qu'ils se rendent Dieux par imitation, comme ils le sont par puissance, & s'unissent à Dieu par la pieté, comme ils s'en approchent par l'autorité.

Heureuse doncques la France qui voit en nos iours poindre vne esperance plus viue de l'accroissement de sa grandeur parmy le calme d'une si douce paix, puisque les plus grands & puissans en l'Estat, trouuant de iour en iour dans la paix du corps le calme de la felicité de l'esprit, s'unissent de plus en plus à Dieu par le desir d'un culte plus sincere, mesme en ce qui touche le pourchas de la vraye Foy & religion, fondement du vray culte diuin, & ferme estacion de l'Estat, soit spirituel, soit temporel, comme au contraire l'heresie qui en desbauche les esprits, & en escarte les volontez, est la gangrene des Royaumes, & le chancre contagieux des Monarchies. Nostre Roy Tres Chrestien, pour le bon-heur duquel nous sommes obligez de souſpirer vers le Ciel plus souuent que nous ne respirons, voulant se rendre heritier



des vertus de S. Louys par imitation, comme il est de sa Couronne par succession, & suiure l'exemple de sa saincteté, comme il porte son nom & son Sceptre, croist tous les iours en zele, comme en courage & force, & le progres de sa pieté, suit celuy de son âge, voire le deuance d'un aussi long espace, que les mouemens de la grace sont plus actifs & plus vistes, que ceux de la nature. Le branle de ce premier mobile, emporte desia les esprits de tous ses sujets, de la terre vers le Ciel, & du monde vers Dieu, & son cœur Royal qui est le premier viuant & le premier mouuant en tout le corps de l'Estat, inspire à tous les membres, la vie & le mouuement qu'il prend de l'esprit de Dieu; si bien que le cœur du Roy estant dans la main de Dieu, comme le Prophete parle, & tous les cœurs estans vnis au cœur du Roy, qui ne conçoit desia l'esperance certaine de voir bientost tous les cœurs des François, voire des plus déuoyez, retourner dans la main de Dieu? La Noblesse qui s'estoit par le malheur des diuisions ciuiles éloignée du giron de l'Eglise, y retourne, voire y accourt tous les iours tres-heureusement, le bercail du vray Pasteur recouure les brebis esgarées, les filets de S. Pierre retirent du gouffre les poissons eschappez; l'Arche se remplit de ceux qu'emportoit le deluge: la Mere de famille re-

couure les perles perduës, l'Eglise les amës deſuoyées, & imitant les hommes & les Anges à luy congratuler, on voit par tout l'Enfer gemit, & le Ciel treſſaillir, l'heresie abbatuë, & la Foy triomphante, les demons confus, & les hommes edifiez, les Anges reſiouys, & Dieu glorifié.

Les nouuelles ſont recentes, & encore luiſent les feux de ioye de la conuerſion de *Monſieur de Candale*, de *Madame de Frontenac*, de *Monſieur de Vailliez*, & autres Seigneurs & Dames de nom & de marque; & par vn accroiſſement de felicité, Dieu nous donne comme vn comble de lieſſe, & redoublement de conſolation, par la reduktion tant ſouhaitée de *Madame de Fontrailles* & de *Madamoifelle de Fontrailles* ſa belle-ſœur, ſœur germaine de *Monſieur de Fontrailles* Lieutenant de ſa Maieſté, Gouverneur & Senefchal d'*Armaignac*, Ville & Chateau de *Leſtoure*, qui fleurit aujourd'huy en tout honneur & grandeur, & a qui pour couronne de tant d'auantages de nature & de fortune qui le decorent, il ne manque que la profeſſion de la vraye Foy, de laquelle il donne au public de grandes eſperances. Reductiõ pleine de tant d'edification que les particularitez d'icelle meritent d'eſtre cognuës & recueillies par tous ceux qui ſe plaiſent à louer Dieu de ſa miſericorde, & à rencontrer dans

les graces que sa main liberale verse sur autrui, les occasions de leur propre consolation. Cette Dame estant encore jeunette, en âge tendre & enfantin, fut promise à mondit sieur de Fontrailles, & depuis, aussi tost que l'âge le permit liée à iceluy, par le noeud d'un parfait mariage, & en suite attachée par alliance à cette maison pleine de grandeur, de noblesse, & de gloire; mais par le defastre du temps, engagée auant dans l'erreur qu'on nous va reuestant en pretention du titre de Reforme. Elle sortoit d'une maisón catholique, s'il en fut onques, *Monsieur de Deuze son pere Seneschal de Roüergue*, signalé en Noblesse, remarquable en courage, & tres-recommandable en pieté, ayant tousiours fait plus d'estat du titre de grand Catholique & defenseur de l'Eglise Romaine, que de toutes ses autres grandeurs. Madame sa Mere suiuoit les memes erres de pieté, estant de plus tres-addonnée aux exercices de vertu, esquels les plus pieuses Dames de sa qualité se peuvent signaler; vne faute fit elle neantmoins, & icelle bien hazardeuse, quoy que le Dieu des misericordes l'a tres-heureusement changée en sujet de bonheur, comme sa prouidence tres-amoureuse ne manque pas, si nous n'y opposons la continuation de nostre malice, & l'opiniastrise & contumace d'un franc arbitre

debauché, de recueillir du Thym amer de nostre mal, la sucrée douceur du miel de sa bonté, de la Vipere la Theriaque, de la saieure de la mer l'ambre gris, des espines les roses, du venin du Scorpion l'Antidote pour sa propre morsure, d'une grande offense vne plus grande misericorde, & sa plus grande gloire de ses propres iniures. L'esclat de l'alliance la fit oublier iusques-là, que d'engager sa fille madite Dame à ce mariage tant sortable pour toutes autres considerations, & tant avantageux pour tous respects; fors celuy de la Religion, veu que ce luy fut vne occasion & amorce de s'attacher & viure du depuis longues années dans l'erreur du party pretendu reformé. Mais ayant cette noble mere recogneu la grandeur de sa faute, elle en fut outrée si viuement, qu'elle enieusna, par penitence volontaire, tous les iours d'une année entiere, ne prenant pour toute nourriture que du pain & de l'eau, pieté remarquable & du tout rare en ce siecle, & singuliere en vne mere, mais plus en vne mere de telle qualité; Et auant que clore ses iours, ayant ja la mort deuant ses yeux, & son ame aux attentes du Tribunal du iugement de Dieu, elle appella cette sienne fille, la coniuant en mere, & en mere tres-affectionnée, & en mere mourante, & en mere qui parloit deuant Dieu, duquel elle s'en alloit ouyr la

sentence finale sur l'éternité de son heur ou malheur, par tous les motifs les plus pressants que le deuoir estroict & l'affection ardente pouuoit fournir à sa memoire, & nommemēt par l'efficace de ses dernieres & demy-mortes remonstres qu'elle consignoit en son cœur pour eternel adieu, qu'elle eūt a reuenir à l'Eglise Romaine, & se ranger à la croyance de tous ses deuanciers. Dieu qui se laisse facilement vaincre aux efforts de l'ame penitēte, qui ploye aux violences de l'amour & de la douleur, qui surmontant tout est surmonté par nos larmes, ouyt la voix de cette pieuse mere, & comme autrefois il accorda la conuersion de *sainct Augustin Manichean*, aux souspirs & aux deuotes larmes de *sa sainte Mere Monique*, aussi exauça-il pour lors les prieres de cette-cy. Desia des lors, sa bonté signa la grace, mais sa prouidence, pour des causes occultes en differa l'execution, & comme on dit que le millet estant semé dans la terre, & ne la trouuant pas disposée pour sortir se conserue là dix ans sans se corrompre, & apres vn si long temps lors qu'on pense desia qu'il soit perdu, il s'esclot, il paroist, & produit vne moisson d'auct plus agreable que celle est inespérée: ainsi ces larmes maternelles d'amour & de charité estant semées dans le cœur de cette noble fille, cœur à qui Dieu n'auoit pas encore donné

la diſpoſition efficace pour les faire fructifier, ſ'y ſont depuis, durant vn long temps, conſeruées ſans ſe perdre, mais auſſi ſans porter leur fruit, iuſqu'à tant que la ſaiſon propre & deſtinée par la prouidence eternelle eſtante, la terre ſe trouuant diſpoſée, la ſemence en vigueur, le Ciel fauorable, & vn digne non moins qu'heureux moiſſonneur enuoyé, elle en a recueilly la moiſſon de ſa Conuerſion, Dieu la gloire, nous la ioye, les abuſez l'exemple, les obſtinez la honte, l'Egliſe le triomphe, & le moiſſonneur le fruit d'un merite immortal. Car cette Dame, apres le ſainct trespas de ſa pieuſe mere, ayant continué longues années en ceſte ferme perſuaſiõ que la Religion pretendüe reformee eſtoit la vraye, y eſtant auſſi roide & aſpre que nul autre, voire ne pouuant ouyr parler de la Papauté qu'à contrecœur, de nos Meſſes qu'avec execration, de l'Egliſe Romaine qu'avec indignation, recognoiſſant en fin diuers abus en ce party, s'eſt tres-courageuſement reſoluë de le quitter par vne abiuration publique apres vne ſuffiſante inſtruction, & comme Dieu conduit au feſte par des marches, & a la perfection du midy par l'ascendant continuel & inſenſible d'un accroiſſement de lumiere, elle commença il y a ja quelque temps à appercevoir vne tiedeſſe grande en faiët de deuotion

en tous les exercices de cette Religion pretendüe, si peu d'exhortations à bien faire, les Ministres en tous leurs presches acharnez aux conuices & reproches contre la Papauté sans se porter à la consolation, edification & perfection des ames; vne telle presumption en tout le party, que chacun, par obligation des Articles qu'on y professe, s'estime instruit à suffisance pour decider tous differents de religion en vertu de la Bible, ne voulant donner creance decisoirement, pas mesmes aux Docteurs ny à toute l'Eglise, qu'entant qu'on parlera conformement au sens de l'Escriture, conformité de laquelle chaque particulier s'estime iuge competant, ne voulant ceder à nul autre, qu'apres l'auoir fondé & essayé par la touche de l'Escriture, & par l'examen que luy-mesme fera de la conformité avec icelle; bref ne ressortissant à autre tribunal souuerain qu'à soy-mesme, & à son sentiment priué qu'il reuet de l'estime de diuine reuelation (poinct, lequel si on pese comme il merite, est seul capable de renuerfer toute la pretendüe reformation) Dieu encores acheminant tousiours à bien ces premieres semences de conuersion, luy faisoit prendre garde au discord qu'elle experimétoit parmy ceux de son party, vn chacun n'y suivant finalement que ses persuasions particulieres pretextées & reuestües des couleurs de

la Bible, s'estimant plus en son particulier que l'Eglise vniuerselle en corps, prest d'en desaduouier la coyance commune pour insister sur ses propres aduis. Le mesme esprit de Dieu l'instruisoit suauement & efficacement en son cœur, lors de ses plus serieux recueillemens, luy faisant remarquer les estats de perfection Euangelique, de Pauureté volontaire, & de Virginité, mesprisez en tout ce party, & signâment que l'Eglise ancienne & le commun consentemēt de cette saincte antiquité y estoit contemnē ouuertement par des nouueaux venus de moindre merite, vertu & autorité; Au contraire, qu'en l'Eglise Romaine la continence des Ecclesiastiques, la virginité & closture de tant de sainctes Religieuses & Religieux, la majesté de tant de ceremonies employées au culte & à l'hommage de la Diuinité, la ferueur & continuelle insistence des Ecclesiastiques aux loiianges prieres & deuotions vers cette supreme Majesté, les exhortations reiterées pour porter au plus haut poinct de perfection, le bon accord qui s'y retreuve, n'y en ayant voire vn seul quelque habile qu'il soit qui ne s'en remette finalement & decisoirement aux Arrests de l'Eglise, le consentement de tous les peuples Chrestiens, & de tous les siecles qui ont practiqué constamment ce que l'Eglise Romaine pratique ce jourd'huy, le

frein de la licence du vice que les ames y ont par le moyen de la Confession sacramentale, supposée & verifiée d'ailleurs la puissance cōmise de Dieu à ces fins aux Apostres & à leurs successeurs, de pardonner & remettre les pechez; & tels autres poincts fauorables aux bonnes mœurs & tres-avantageux pour policer vne ame & la conduire à la saincteté, agissoient puissamment en son cœur, Dieu les luy faisant apprehender tres-viuement avec des élans d'admiration, des surprises d'agrement, & des assauts de consolation.

Sur ces dispositions que le Sainct Esprit imprimoit misericordieusement dans son ame, tant en suite des prieres de sa feu mere, que de sa vie vertueuse & moralement tres-accomplie, la prouidence de celuy qui par le dessein de sa diuine conduite dispense les momens de ses graces pour le temps auquel on les attend le moins, a donné les moyens pour acheuer l'ouurage de sa tant desirée conuersion. Le R. P. *Alexandre Regourd* Religieux de la Compagnie de IESVS personnage recommandable pour sa doctrine, pour sa pieté, & sur tout pour le zele de l'honneur de Dieu, & du salut des ames, subtil & pressant en la dispute, ardent & fort en la predication, a esté choisi de Dieu pour contribuer heureusement à cet ouurage de la diuine grace, estant enuoyé à

Lectoure pour les predications de l'Aduent & Careſme dernier, à l'instance & promotion de Monsieur l'Eueſque de Laodicée, tres-digne & tres-capable Coadiuteur en l'Eueſché de Lectoure, qui deſira le ioindre à ſon zele & à ſes trauaux tres-pieux & conſtans pour le bien & aduancement de cet Eueſché, au bien ſpirituel duquel il s'employe tres-efficacement, ſecondant heureuſemēt les ſainctes affectionſ de Monsieur l'Eueſque de Lectoure, ſon Oncle tres-digne, & tres-capable, tres-pieux & tres-entier Prelat, la vieilleſſe duquel il aſſiſte tres-vtilement & dignement par les actions de ſa fonction, reſpondantes par merite à la grandeur de ſon caractere. Car le Pere eſtant ſur le lieu, trouue moyen apres l'Aduent de parler à ladite Dame ayant ouy quelque bruit ſourd de ſes agitationſ interieures (quoy qu'elle ne fuſt encore reſoluë, ny ne voulut à l'aduenir changer d'eſtat que ſur de grandes precautions, & apres vne ſerieuſe inſtruction) traite au long avec icelle, cinq ou ſix fois ſur les principaux poinctſ des cōtrouerſes de ce temps, de la ſaincte Euchariftie, des prieres des Sainctſ, de la recompenſe & merite des bonnes œuures, du Sacrement de la Confeſſion, & nommement de l'infallibilité & perpetuité de l'Egliſe Catholique contre l'article trente-vnieſme pretendu reformé, qui avec vn expreſ dementy de l'Eſcriture ſaincte, & de tous ceux qui ont

porté les siecles precedens le nom de Catholiques en professe l'interruption, la ruine, & la desolation, de l'obligation que nous auons de nous ranger aux decisions d'icelle Eglise & de ses Docteurs, qui n'ont eu manque ny de foy, ny d'estude des sainctes Lettres, ny de diuines inspirations, ny de capacité, ny d'une tres-sincere & tres-pieulé volonté, pour arriuer en suite par imitation de leurs meurs & par la conformité d'une mesme croyāce à la participation de leur gloire. Pour parler duquel elle resta tres-satisfaite, & signāment de ce que ce mesme Pere, par la confrontation des Bibles des Ministres heurtant Geneue la nouvelle par Geneue la vieille, luy faisoit voir à l'œil par des oculaires demonstrations, qu'à chaque nouvelle impression les Ministres auoient faussé, voire cōtradictoirement traduit les paroles de Dieu pour venir à chef de leur cabale en fait des passages controuersez: Si demanda elle encore surseance & delay pour s'instruire plus pleinement, estant cette affaire de tel poids qu'elle estimoit toute longueur de temps courte pour en suffisamment consulter.

Le Pere Regourd visitoit frequemment en mesme temps Monsieur le Gouverneur, tant pour rendre ce deuoir à son grade & à ses merites, que pour se preualoir sainctement, pour l'instruction des assistans (signāment de Madame) de l'occasion de sa bienveillance, que luy

auoit moyenné par lettre à cette meſme fin Monsieur le *Mafuyer* premier Preſident de ce tres-Catholique, Auguſte & equitable Parlement de Tolouſe, perſonnage tres-digne par la qualité de ſon merite, de cette primauté, promoteur tres-constant de tous deſſeins de pieté, tres-adroit à joindre l'auancement de l'Eſtat avec vne affection tres-entiere au bien de l'Eglise & de la vraye Religion, & pour noſtre ſujet, vn des principaux deſenſeurs, moyenneurs & promoteurs de cette miſſion. Voire auoit ce meſme Pere preſque tous les iours à cette occasion des Conferences paiſibles & aymables avec diuers du contraire party, par leſquelles Madame, qui y aſſiſtoit d'ordinaire, s'inſtruiſoit & encourageoit plus auant; comme auſſi fuſt-elle grandement eſclaircie & encouragée par les pieux, doctes & zelés diſcours que luy tint ſur ce ſujet par diuerſes fois Monsieur l'Eueſque de *Laodicée*, ayant aperçeu en ſes propos quelque ſemence & eſperance de conuerſion à la foy de l'Eglise Catholique. Elle vit qu'un *Syluius Miniſtre de Leyrac* fort accredité parmi eux, de la part duquel on auoit deſié ledit Pere à vne conference verbale, changea d'aduis avec ſa courte honte, & ſe retira avec vne fuite deſaſtreuſe, ne voulant agir que par lettres & par eſcrits, quoy qu'il ſe viſt ſommé à paroître par le Sieur *Du Pré Aduocat* de ſon meſme

mesme party; le Pere se montrant tout disposé à la Conference, voire s'estant rendu à cet effect sur le lieu designé. Elle assista à deux Conferences qu'eut *Alba* Ministre de *Toneins* dessus avec ce mesme Pere, & vit-elle ce Ministre si confus & si hors de theme, qu'il fallut pour toute conclusion que pour l'arrester en la pente de sa déroute, le sieur *Marcoux* personnage remply d'honneur (fors l'ardeur à suiure le party pretendu reformé) l'empeschast de parler plus auant, luy imposant silence par ces mots remplis de vergongne, *Je proteste contre vous Monsieur le Ministre, de la part du Consistoire, si vous passez plus outre;* Silence suiuy le lendemain grand matin d'un soudain depart d'*Alba*, non-obstant que le Pere l'eust prié de continuer, & que ce Ministre eust ja dit & signé prealablement, qu'il continueroit quand il plairoit au Iesuite. Elle fut tesmoing de plusieurs conuersions à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; dans la mesme ville de *Lectoure*, menées heureusement à fin par les Predications & Conferences du mesme Pere, sans que Ministre aucun, ny autre du mestier voulust s'y opposer, le ioignant en ses discours paisibles sur les controuerses du temps; tant la mauuaise cause est fuyarde, & le mensonge desiant. *Casaux* mesme Ministre de *Lectoure* s'estrangea des visites de Monsieur le Gouverneur dès que

le Pere commença de s'y rencontrer, & ledit *Syluius* qui venoit pour rendre a ce Seigneur le deuoir de viſite, retrograda vn iour du ſueil de la porte auant, dès qu'il y aperçeut le Iefuite. Elle vit en ſuite des eſcrits & reproches de *Syluius* ſur le ſujet de la *Reprobation*, vn cayer du Pere Regourd contre cette reprobation ſouſtenuë par *Syluius*, & auancée blaſphematoirement par Calvin qui fait d'vn Dieu Pere vn Dieu tyran, adiugeant les hommes à perdition & à damnation erernelle, voire les y deuouant par auance, ſans auoir egard à leurs demerites, cayer du Pere qui l'edifia grandement, luy eſtât mis en main par *Monsieur de la Coſte Foifſin* Catholique très-prudent, zelé, discret, & retenu, qu'il fit auſſi voir au ſieur de *Marcoux*, & autres du contraire party, ſans nul repart qu'on y aye fait: elle vit vne conference du meſme Pere avec *Andrieu* Miniſtre de *Cajarc en Quercy*, qu'ils auoiēt euë enſemble dans *Cajarc* l'an 1610. imprimée par le Miniſtre avec de tres-importantes deprauations en quinze ou vingt endroits, comme elle meſme print la peine de verifier par les originaux, ſignez reſpectiuement de part & d'autre. Finalement elle a veü les *Actes de la conference de ce Pere avec le Miniſtre Chamier*, commencée dans Lectoure le 16. May de la preſente année, & continuée par cinq iours, à laquelle *Chamier* auoir deſié le Iefuiſte, aſſeurât Madame

sur icelle qu'il en rendroit bon compte, quinze autres Iesuites ayant ja passé par ses mains. Conference qui a reüssi tres-desastreusement pour ce brauache, comme le tesmoigne bon nombre de personnes conuerties depuis par le moyen du Pere, comme aussi Madame la recueilly par le recit & lecture des Actes, dans lesquels on fera voir au public dans peu de iours les appartenances dudit affaire, ensemble le procedé avec *Alba & Syluius*, par la declaration des escrits qui ont interuenu sur ce sujet. Il compte quant à cette derniere conference, que Chamier pour toute conclusion a finy par conuices, paroles d'iniure & desespoir, signant pour sa derniere action qui sert de couronne à ses trophées imaginaires qu'il demandoit delay pour respondre à maints passages des SS. Peres alleguez au cõtraire, n'ayât voulu poursuivre le lendemain, ny les autres iours suiuañs, ains s'en estat allé laissant le Pere Regourd dās Lectoure, sans autre repartie. Par la loy de la guerre, celuy qui demeure maistre du chãp est le vainqueur, & celuy qui le quitte vaincu. Iuge, Lecteur, quel a esté vainqueur en ce combat, & quel vaincu, ou celuy qui est demeuré maistre de la lice, ou celuy qui a cherché son salut en sa fuite pour sauuer son honneur en sa honte. Il compte qu'en tout le tissu de la conference, Chamier a manqué lourdement non

ſeulement en Dialectique (faute qui luy eſtoit tres ordinaire) mais de plus à ne ſçauoir repartir aux Sainctſ Peres dont il eſtoit queſtion, touchant l'interceſſion & inuocation des ſainctſ, la preſence de Ieſus-Chriſt en la tres-ſaincte Euchariftie, la tranſubſtantiation & poinctſ ſemblables, n'ayant iamais Chamier ſçeu fournir vn paſſage de la ſaincte Eſcriture, ſy eſtant neantmoins obligé par ſignature prealable, pour preuuer qu'il fut defendu de faire des images de Dieu en la nouvelle Loy, comme Dieu l'auoit prohibé à Moyſe & aux Iuiſ en l'ancienne, citant iceluy pour toute Bible qu'vn eſprit ne ſe pouuoit peindre, quoy qu'il luy fut tres pertinamment repliqué, que les images qui representent par analogie les eſprits, n'eſtoient impoſſibles, comme les images des Cherubins, la Colombe deſcendant au Bapteſme de Ieſus-Chriſt pour nous ſeruir d'image & de representation du S. Eſprit, les viſions prophetiques de Dieu paroiffant en vieillard en faiſoient foy, les images naiſues & au viſ qui representent traict à traict, & reſpondent couleur à couleur n'en pouuant eſtre faites, l'eſprit eſtant exempt de ces traictſ, lineamens & couleurs, pour la ſimpleſſe & eminence de ſon eſtre rehauffé ſur les corps, ſi qu'il fuſt renfermé pour toute maintenue des ſeules Eſcritures ſur ce ſujet, dans la citation du ſeul Theodoret ſur lequel on le rendit muet. Il ne ſçeut le

premier iour alleguer vn passage de l'Escriture, comme aussi on n'y en peut trouuer (Escriture qu'il soustenoit par signature prealable Iuge souuerain Et vniue de tous differents de religion, mesme touchant les liures Canoniques) qui portast, quele liure de la Sageesse fust Apocryphe, comme les articles 3. & 4. de leur confession de Foyle pre-supposent, alleguant en fin pour toute Escriture & pour dernier retranchement, qu'il estoit assure que ce liure n'estoit reuelé de Dieu, que partant il estoit Apocryphe. Le dessein estoit de iuger ce procez intenté par S. Augustin Et toute l'Eglise de son temps, defendeurs de l'authorité de ce liure d'une part, contre Calvin Et ses supposts accusateurs de l'autre, & de le iuger par seule Bible; & pour tout iugement tiré des seules Escritures, la decision se prend de ce que le Ministre suppose pour certain ce liure n'estre inspire ny reuelé de Dieu, faisant passer ses suppositions imaginaires pour Oracles du Sainct Esprit.

Monsieur de Tiffier Aduocat du Roy au Senechal d'Armaignac, tres-attaché au party pretendu reformé, aduança apres la Conference a Monsieur de Saincte Geme Gentilhomme tres-honorable qui le luy maintiendra si besoin est, que Chamier seroit reprins des Eglises pour auoir osé disputer par les Saincts Peres, Et qu'au premisr Synode il ne manqueroit d'auoir sa Mercuriale pour ce fait. Vn Perery Ministre de l'Isle, dit à Madame de Fon-

trailles pour toute nouvelle de la Conferen-
 ce de Lectoure d'où il venoit, ce qu'il ne ſçau-
 roit deſaduouër, *Le Ieſuiſte auoir fort paru ſur l'in-
 terceſſion des ſainctſ, & Monsieur Chamier auoir eu
 grand tort de n'y repartir ce qu'il pouuoit, & de n'a-
 uoir contenté les aſſiſtans, comme l'auoit fait le Ieſui-
 ſte; Et eſt à remarquer que c'eſt Perery, lequel
 eſtant interdit par les Meſſieurs de Montaubã
 de conferer avec le Pere Ieſuiſte, auoit noué la
 partie pour Chamier. Le ſieur Lafargue Aduo-
 cat & vn des Anciens du Conſiſtoire de Lectoure,
 fut forcé par le deſarroy de ſon Miniſtre, com-
 me Monsieur Lacarry Conſeiller Catholique
 tres-honorabile l'aſſeura l'auoir ouy avec
 maints autres, d'aduancer durant la diſpute,
*Que Chamier reuoit, & qu'il n'y auoit là ieune Mi-
 niſtre qui n'eut reſpondu avec plus de ſatisfaction.* Le
 iour auquel on cõfera ſur l'Inuocation des ſainctſ,
 le Sieur Marcoux voyant la preſſe & efficace
 des paſſages des Peres mis auant par le Ieſui-
 ſte leſquels Chamier vouloit eluder, mais en
 vain, s'eſcria tout haut en face de toute l'aſ-
 ſemblée, *Que S. Auguſtin & ces Peres anciens
 eſtoient des Heretiques en ce ſujet; paroles qu'vn
 tel perſonnage qui s'eſt monſtré en toutes oc-
 caſions tres-affidé au party n'eut iamais auan-
 cé, s'il eut apperceu quelque couleur de ſatis-
 faction & d'apparente & plaufible explication
 du coſté de ſon Miniſtre Chamier. Durant la**

derniere seance en laquelle Chamier se vit contraint, enfin pour toute conclusion & forcé par la presse des preuues peremptoires à demander delay pour auoir temps de minuter sa fuite, & sous l'apparence de cet escoulement fallacieux tascher de r'auoir ses esprits egarez emmy la presse de la dispute, il se dressa sur ses pieds tout à coup jettant les flammes de sa furie par les nazeaux, & lançant la rage de desespoir par les yeux, se saisissant violement des deux exemplaires des Actes, qu'il rauit avec effort des mains des Secretaires, s'efforçant de les despecer, pour, en rompant les actes, eschapper à l'aduenir le blasme de ses responſes; & les eut-il lors mis en pieces si Monsieur de Fontrailles sur les iustes plaintes de la Compagnie, à la requisition du Pere Iesuite, & pour garder la foy de sa parole donnée sur ce fait à l'vn & à l'autre party ne l'en eut empesché; Attentat signalé, duquel on ne peut recueillir que la desroute entiere, & vn parfaict desarroy de la cause de ce Ministre forcené. Monsieur de Garros Lieutenant principal de ce Siege, personnage tres-meur & posé, & fort recommandable en toutes qualitez, fors celle de la Religion, estant venu visiter Monsieur l'Euësque de Laodicée, deux ou trois iours apres la Conference à laquelle il auoit assisté, print à gré que le Pere Regourd qui lo-

geoit là dedans , & eut le bonheur de ſe rencontrer à cette viſite , luy fit voir dans les Saincts Peres meſmes , les paſſages par luy cottez contre Chamier ſur *l'interceſſion & inuocation des Saincts* ; & adiouſta ce tres-honorable Magiſtrat , iceux verifiez en preſence de Monsieur l'Eueſque & de la compagnie tres-honorable , qu'il iugeoit à propos qu'on ſ'en remit à cette ſaincte antiquité qui a fleury dans les cinq premiers ſiecles , ne pouuant au reſte deſaduouier que ces paſſages ne fuſſent fauorables pour l'inuocation & interceſſion des Saincts.

Tous les Meſſieurs Catholiques de Lectoure , tres-zelez & affectionnez à toute pieté , meſmement à la verité de leur foy & ſyncerité de leur Religion , ſe ſont encores par vn ſurcroy d'affection teſmoignez ſur ce fait plus contens , ſatisfaits & zelez depuis la Conference ; & particulierement tant Monsieur l'Eueſque de Laodicee , que les autres Meſſieurs de la ville , ont creu en affection vers le pere & tout ſon Ordre , & ont fait des inſtances plus grandes & plus fortes pour r'auoir ce meſme Pere , à ce qu'il continuat en leur Ville la culture des ames , tant des à preſent , que l'annee ſuiuante par les Predications de l'Aduent & Careſme , quoy qu'iceluy ſoit deſia des long temps promis autre part pour icelles

qui sont autant d'indices violents & de preuves tres-fortes pour maintenir au Pere Regourd les aduantages que sa bonne cause & sa sage conduite & dexterité luy a donné sur le *Ministre Chamier*. Messieurs les Religionnaires de Lectoure au contraire sont tous mescontens de cette action, voire nombre d'iceux s'est rangé depuis au giron de l'Eglise Catholique & Romaine, mesmes des plus ardants, nul des nostres ayant espousé leur party. Effects qui seruent de laurier & proclamation de gain de cause, & qu'on peut opposer à bon droit aux lauriers flattrissans, que *Chamier* s'en allant de Lectoure fit arborer sur le bas du mulet ou asne de ses hardes. Il le faisoit beau voir au sortir de la Ville accompagné du seul *Preuost*, personnage grandement tendu aux desseins du party & de quelques vns de ses Archers, pour marque de la criminauté d'auoir trahy sa cause, faisant au reste passer deuant son mulet ou son asne reuestu de lauriers, auquel en passant, les habitans iettoient par congratulation au lieu de toute autre jonchée de l'auoine & du son, pour luy tesmoigner que c'estoit le triomphe deu aux proiesses d'un si gros animal. L'asne qui portoit l'image de la *Deesse Isis* s'enorgueillissoit pour l'honneur qu'on rendoit à la *Deesse*, mais ie croy que cet asne traissant les lauriers imaginaires de *Chamier* baissoit les aureille

pour la honte de ſon maïſtre. Les anciens triôphoient tantost ſur des cheuaux , tantost ſur des chariots, tantost ſur des Elephants, mais le premier qui a fait triompher ſon mulet, c'eſt ce triomphateur qui a commencé le premier de tous, de triompher en fuyant. Et certes ſi la fuite s'appelle victoire, vn aſne couronné ſe peut bien appeller triomphe; à nouvelle façon de vaincre nouvelle façon de triôpher. Mais il faiſoit bien de couronner ce ſien mulet, qui n'ayant non moins vaincu que ſon maïſtre ne meritoit moins de triomphe, comme *Psyché* pour toute recompense promettoit des carquants, des couronnes & des guirlandes de victoire à ce ſien aſne tant renommé, pour auoir ſçeu fuyr, avec cette ethiquette de triomphe, *Aſino victore regia virgo fugit captiuitatem*. Ce n'eſt en ces braueries pueriles que git l'auantage de la cauſe, ains à edifier ſerieuſement les conſciences & faire breſche dans les cœurs. Vn *Publius Clodius* vaincu & rompu en la guerre nauale par les Chartaginois, fera tapisſer de lauriers le demeurant des neſs vaincuës. Vn *Labienus* mis en deſroute en la bataille de Pharsale, ſuppoſera que Ceſar eſt bleſſé pour ſe repaiſtre, durant peu d'heures, du vain contentement d'auoir perſuadé à faux vne imaginaire victoire. Le *Soliman* mis en deſconfiture par nos Gaulois emmy les preſſes de ſa

fuite, fera corner & trompeter qu'il s'en va triomphant. Vn *Xerxes* despouillé de biens & d'honneur par ceux qui l'auoient terracé, se phantasiera en songeant qu'il est entouré de lauriers, & que les oliues & les palmes naissent, fleurissent & verdoyent à l'entour de son chef; ce sont ou vanteries de Payens qui n'ont autre diuinité que la fumee d'un vain honneur, ou songes & réueries d'un phrenetique; mais l'imitation d'une telle hagardise ne peut estre que tres-honteuse à un *Chamier* qui fait apparemment profession de Ministère de l'Euangile de verité, & de l'humilité d'une sainte reformation. Les vrais lauriers de l'Eglise Catholique, voire les triumphes de l'Empyrée, sont les conuersions des ames à Dieu, comme de celles de Madame, & de Madamoiselle sa soeur, laquelle auoit assisté aux instructions sus mentionnées priuées & publiques du Pere Iesuite, de mesme que Madame, & auoit resenty les mesmes agitations diuines sur ce sujet, voire mesme de quelque temps plustot. Car cette Dame se resolut à son abiuration publique, soudain apres auoir ouy & sceu par actes la catastrophe infortunée pour *Chamier*, qui estoit le dernier appuy du party selon la pretention des Religionnaires, *Chamier* qui a des si long temps practiqué semblables exercices; *Chamier*, que la ville de *Montauban* a fait

gloire d'effrayer durant le deſſein & tenue de cette Conference; *Chamier* la venue & reputation duquel on auoit oppoſé touſiours comme vn eſcu impenetrable au Ieſuiſte, les autres Miniſtres deſaillans; *Chamier* qui ſigna en la premiere ſeance qu'il auoit entrepris la Conference par aduis des Meſſieurs de Montauban, voyant que nul autre Miniſtre n'auoit peu ſatisfaire aux difficultez de Religion auxquelles on auoit fait entrer cette Dame.

Elle fit aduertir ſur ces deſſeins Monsieur de Laodicee, tant pour le grade de ſon caractere, que pour l'edification & aſſiſtance ſpirituelle qu'elle auoit receu de pluſieurs de ſes pieux & doctes diſcours ſur les Controuerſes du temps, & en ſuite le Pere Alexandre Regourd, que ſa reſolution totale eſtoit en fin d'aller à la Chapelle de N. Dame de Guairaiſon pour y faire publiquement ſa profeſſion de foy en leur preſence, ſous la direction de ce digne Prelat, & avec l'aſſiſtance du meſme Pere, eſtant ja inſtruite plainement à cet effet & grandement deſireuſe de ce bien, en ſuite meſmement de la deſroute de *Chamier*, comme auſſi Madamoifelle ſa ſœur, n'ayant vſé que de trop de delais, & par trop meſmes reſiſté aux preſſes & ſemonces de la conſcience, ſi que ce ſeroit deſormais pecher contre le S. Eſprit, & eſtriuier contre la verité cogneüe. Le Pere

estoit obligé à Monsieur de Laodicee & aux Messieurs de Lectoure pour les Predications del' Octaue du S. Sacrement de l'Autel, en estant tantost à la veille, & pour ces fins se voyoit contraint de sa part a dilayer ce sien bonheur, au moins iusqu'au Dimanche prochainement suiuant apres l'Octaue, iour celebre pour la naissance du diuin Precurseur S. Iean, si que Monsieur de Laodicee desireux aussi de son costé d'assister à l'Octaue & aux Processions solennelles d'icelle, n'accepta, soit pour soy, soit pour le mesme Pere, que pour ce mesme iour de S. Iean, Madame aussi l'ayant agréé de sa part. *Ces acceptations reciproques se traictoient priuement pour n'effaroucher les esprits du contraire party par les rumeurs qui eussent interuenu auant l'affaire paracheuee, se portant de part & d'autre les commissions par Monsieur de Perez tres digne Conseiller de la Seneschauſſee d'Armaignac, lequel s'estant employé avec tant d'ardeur, de prudence, & de fidelité aux affaires de l'Estat de Lectoure, & au seruire de la maison de Monsieur de Fontrailles Seneschal d'Armaignac, mesmes durant ces derniers remuemés, a recueilly en la conuersion de Madame vne bonne partie des fruiçts de ses desseins qui auoient esté tousiours pointez non moins à la manutention, conseruation & aduancement*

de la Religion qu'à l'aduancement de l'Eſtat: auſſi eut-il le bonheur d'eſtre teſmoin oculaire de cette conuerſion ſi ardamment ſouhaittée, & ſi dextrement & ſagement ſoignée & maniée, tant par luy que par Madamoifelle ſa femme, plaine d'honneur & de vertu, laquelle s'eſtoit ſeruié après l'Aduēt de l'accez que ſes qualitez luy donnoient vers Madame, pour aduancer le bien de ſa conuerſion, & procurer au Pere Regourd les occaſions & commoditez d'inſtruire maintesfois priuément Madame & Madamoifelle ſa ſœur à petit bruit, pour moins aigrir les humeurs du Conſiſtoire. Monsieur l'Eueſque de Laodicée ſe rend à la ſaincte Chapelle de Guaraiſon, la veille de la Sainct Iean, à temps pour y celebrer la ſaincte Meſſe, comme auſſi le Pere Regourd à ſa ſuite, & coniointement Monsieur de Caſtaing Conſul, perſonne de rare vertu, zele, & probité, & Monsieur de la Coſte Foiſſin duquel nous auons ja parlé, ayant eſté preaduertis pour auoir le bien de s'y trouuer, le reſte de la ville qui s'y fūt porté de meſme pied n'en ſçachant rien encores, Madame & Madamoifelle en eſtans aduerties ſe portent ce meſme iour au ſainct lieu quelque temps auant Veſpres, & icelles finies, mettent leur conſciēce és mains du Pere qui eut le bien de les abſoudre ſacramentale-ment, & de les receuoir au giron de la ſaincte

Eglise au tribunal de la Confession : & le lendemain les ayant derechef reconciliées, icelles le desirans ainsi pour apporter plus de disposition à la sainte Table, il les presenta à l'Autel, à Monsieur l'Euesque de Laodicée, lequel auant celebrer la sainte Messe, eut le contentement & le bon-heur de receuoir le fruit de ses tra-uaux, & de ses doctes & pieuses remonstrances si souuent inculquées, & avec tant d'efficace & affection, par l'aburation que firent ces deux ames (qui sont aux premiers rangs emmy la Noblesse du Dioceze que Dieu luy a commis, pour le present en qualité de tres-digne Coad-iuteur) de toute heresie, & de celle nommement qui est en la Religion pretendue Reformée, avec protesta-tion d'obeyssance, & soumission à la Foy & croyan-ce de l'Eglise Catholique Apostolique Romaine. L'ab-ururation faite publiquement, en presence de cinq cens personnes qui s'y trouuerent par rencôte, ou pour la celebrite du iour (n'ayant personne esté preaduerty, ny à Lectoure, ny ailleurs, leur humilité & modestie le desirant ainsi) il les reconcilia à l'Eglise par vne abso-lution publique, pour laquelle (estant Guarai-son hors de son Dioceze, dans le cerne de l'Archeuesché d'Auch) il s'estoit pourueu au prealable de toute faculté requise, & leur ad-ministra en suite à la fin de sa Messe, le tres-Sainct & Auguste Sacrement de l'Autel.

Le Pere Alexandre Regourd preſcha en ſuite, Monſieur de Laodicée luy en ayant fait inſtance ſur le ſujet de la *vraye grandeur* que l'on doit procurer deuant les yeux de Dieu (qui perce l'abiſme du cœur humain) à l'exemple du glorieux ſainct Iean duquel on celebroit la naiſſance, qui eſtoit *Magnus coram Domino, grand deuant Dieu*, comme il fit voir par le recit de ſes excellences: Grandeur à laquelle il monſtra eſtre obligé, particulièrement les grands du mōde, pour coreſpōdre par ſeruices au ſurcroy des diuines faueurs, & meſmement ces deux ames qui auoient eu le bien de naiſtre avec S. Iean à la grace & à la vie de l'Esprit: Il auoit auſſi preſché la veille ſur le ſoir, ſelon les vz de la ſaincte Chapelle, ſur les paroles tres aduenantes tirées de l'Euangile du Dimanche courant & eſcheant au lendemain, *Congratulamini mihi quia inueni ouem quam perdideram*, monſtrant à l'occaſion d'icelle le triomphe que Dieu dreſſe ſur le nouuel acqueſt d'vn ame, & nommémēt de celle qui par exemples & remonſtrances peut aduācer notablement le ſeruice de Dieu; conuiant de plus l'aſſemblée, & à vne ſaincte coniouyſſance, & à vne pieuſe diſpoſition, afin de joindre ſes deſirs, ſes deuotions, & la ſaincte participation aux ſaincts Myſteres pour remercier la diuine bonté de cete conuerſion, & en impetrer l'heureuſe iſſuë.

Après

Après la sainte ceremonie, les Vespres dites, Madame s'estant vouluë enrouler, & Madamoiselle sa soeur avec, à la sainte Confrairie instituée à Guaraison en l'honneur de la Vierge Marie, pour se maintenir avec vne obligation plus estroite à perpetuité sous les aisles fauorables de la Mere de Dieu, elles partent pour Denezé lieu natal de madame sis à vne lieuë de Guaraisō, rencontrēt en chemin les Consuls de Montleon & Denezé avec leur liurée, & tous les habitans des lieux circonuoisins en suite, lesquels apres leur auoir tesmoigné de parole les vifs ressentiments d'vn tres-parfaict contentement sur la iouyssance du bien tant desiré de leur heureuse conuersion, les accompagnent avec les hautsbois & clairons & tels autres signes de ioye, pour plus grande demonstration d'vne liesse tres-accomplie. Elles avec leur suite, auant qu'entrer en nulle autre maison vont pour vn prealable descendre du carrosse à la porte des Eglises des lieux où elles s'en vont abordāt, & y assistent pieusement au *Te Deū laudamus*, que les Ecclesiastiques y chantent, pour cōtribuer leur pieté au triomphe cōmun, & rapporter à l'Autheur de tout biē, tout l'honneur & loüange d'vne si sainte action. Ainsi la pieté & la coniouyssance se vont entr'inuitans à auoir le dessus, celle-là precedant en qualité de vif exemple, & cette-cy suiuant,

à titre d'un tres-iuste deuoir.

Au depart, Monsieur l'Euesque de Laodicée prend la route de Lectoure pour y continuer ses saincts traueux & pieuses actions, signamment celles qui concernent la reduction des deuoyez, auxquelles il employe le plus fort de ses desseins, de ses estudes & remonstrances, ayant receu de Dieu vn zele singulier de ces sainctes conuersions, tres-conformement aux necessitez du Diocese qu'il cultiue, imitant en cette ardeur & constance (comme il est à esperer qu'il luy ressemblera aux effets & profits de ses traueux) ce grand Gregoire fait miracle Euesque de Neocesaree vray miroir des Prelats, lequel au rapport de S. Gregoire de Nyffe, n'ayant que dix-sept Catholiques en tout son Diocese lors qu'il en print la possession, y traouilla si heureusement qu'il n'e laissa de deuoyez qu'en mesme nombre lors qu'il rendit son ame à celuy auquel il en auoit acquis tant d'autres; allât iouyr de Dieu mesme avec quelque sorte de regret, parmy tant de sujets de satisfaction & consolation pour n'auoir le moyen d'employer plus auant ses labours & sueurs pour ce peu d'ames qui restoiēt à conduire vers Dieu, & à ranger au giron de son Eglise. Le Pere Regourd d'autre part s'en allant à Tolose où ses superieurs le rappelloient, est prié instamment par Madame & sa sœur, de se vouloir

porter le lendemain à Castillon, vne des places de Monsieur le Seneschal, sise mesme sur son chemin de Tolose, où elles se rendroient à mesme temps, pour y apprendre plus particulièrement les pratiques de vertu, qu'elles deuroient obseruer d'orenauât. Le Pere s'y rend avec vn de ses freres Religieux, & vn des Aumosniers de Monsieur de Laodicée, satisfait aux saintes pietés de Madame & de sa sœur, le iour suiuant leur dit la sainte Messe, & leur donne de rechef (elles en faisant grande instance) le tres-sainct Sacrement de l'Eucharistie, comme aussi à toute leur suite, receuant de plus à l'abiuration de la Religion pretendue Reformée deux personnes de ce mesme lieu, lesquelles il auoit instruit & disposé dès la veille, & s'en va le mesme iour à Tolose, lieu de sa residence, avec vne consolation incroyable d'auoir veu les graces que Dieu venoit de respandre sur ses nobles ames qui en seruiront avec la continuation de la faueur Diuine, comme elles ont ja commencé, à l'honneur & gloire de Dieu, aduancement de la foy, & edification de ceux auxquels leur dignité les propose, comme modelles viuans pour les attirer par leurs exemples, & les allicher par leurs sermons à vne sainte & pieuse imitation.

Vne Cesarée Reyne de Perse conuertie heureusement à la foy ne donna treue à ses pleurs, ny

remiſe à ſes penitences, iuſques à tant qu'elle euſt amené à meſme bon-heur & ſon mary, & quarante mille Perſans en ſuite. Vne *ſainte Monique* gaigna par meſmes armes, non ſeulement ſon fils, mais deplus ſon mary *Patritius* Idolatre & Payen: dans l'Hiſtoire ſacrée, les nobles & pieuſes Dames *Cecile, Natalie, Marthe, Theodelinde, Clotilde, Domitille*, n'ont intermis leurs vœux, n'ont eſſuyé leurs larmes, n'ont finy leurs ſoupirs, qu'apres auoir conduit heureuſement au giron de l'Egliſe, les *Valerians, les Adrians, les Marius, les Agilulphes, les Clois, les Clemens* leurs maris, & vn grand nombre de leurs ſujets: & la France viura en de fortes eſperances, que cette Dame par ſes ſainctes prieres, par l'exēple de ſes vertus, par le merite de ſes nobles, Chreſtiennes & pieuſes actions, luy impetrera pareil bien en faueur de *Monsieur le Seneschal ſon mary*, de toute la famille, & d'vn grand nombre de leurs ſujets.

Mais attendant ce bon-heur qu'vne ſi pieuſe conuerſiō nous promet, reſiouyſſons-nous cepēdant des glorieuſes cōqueſtes que l'Egliſe fait tous les iours. Que fais-tu ô Satan? qu'aduācez vous, ô Miniſtres d'erreur, de l'attaquer? voyez vous pas que l'attaquer c'eſt la faire vaincre, la perſecuter c'eſt l'illuſtrer; & luy dresser des combats c'eſt luy preparer des couronnes? l'accouſtumance de combattre l'a accouſtu-

mée a vaincre ; l'attaque est son commencement, mais la victoire est son issuë, & la gloire sa fin. Aussi Dieu la soutient, qui la peut abbatre ? Dieu la defend, qui la peut vaincre ? Dieu combat pour elle, qui peut triompher d'elle ? Si ceux qui nous attaquent sont forts, celuy qui nous defënd est tout-puissant ? Si l'assaut est violent, le rempart est inuincible ? Si le glaiue est aiguisé, le bouclier est impenetrable. Combien d'Heretiques, depuis le commencement se sont efforcez de la renuerser, & employant à ce dessein toutes leurs forces n'ont fait autre chose que monstrier leur foiblesse ? Ils se sont euanoüys & l'Eglise demeure ; ils sont gifans & l'Eglise est debout : Leur memoire s'est perduë & l'Eglise s'est augmentée ; Le temps triomphe de leurs noms, l'oubly de leurs liures, l'Enfer de leurs ames, & l'Eglise de leurs attaques. Le preiugé de leur deffaicte nous fait attendre la vostre, si l'exemple de leur malheur ne vous fait vous mesme resoudre à vostre bien. Voyez vous pas qu'un seul de nos soldats est suffisant pour briser toutes vos forces ? & comme on dit, que le poisson Remora se monstre luy seul plus fort que les plus grandes nauires qu'il arreste tout court, aussi n'a-il fallu maintenant qu'un seul de nos Docteurs, pour arrester tous vos efforts, decouurir toutes vos surprises, esuenter toutes vos mines, & ren-

uerfer toutes vos machines. Ce n'a pas esté force, mais la bonté de sa cause, ce n'a pas esté son glaue, mais le bras de Dieu, pour lequel il combat, & le droict de la verité, qu'il defend. O qu'il est difficile de vaincre la verité, de rompre le Diamant, d'affaïsser la Palme, d'obscurcir le Soleil, d'ébranler le rocher, d'abbatre la maison fondée sur la pierre inébranlable! En vne telle entreprise on ne peut gagner que la honte. Dissimulez vostre defaite, cachez vostre vergongne, couurez là de lauriers: en la couurant ainsi vous la descouurez dauantage, & la rendez plus illustre quand vous la couronnez. Vous nous laissez le fruit & l'honneur des lauriers, les seules fueilles que vous emportez vous restent. Helas! quelle vanité, vous paistre de fumée, où il s'agist du salut de vostre ame: les conferences vous sont inutiles, parce que vous y cherchez l'honneur plustost que la verité: Vous y cherchez le monde, vous n'y trouuez pas Dieu. La curiosité les commence, la contradiction les finit: L'ostentation en est le motif, l'obstination en est le fruit, quoy que la honte, pour vous, en soit l'issuë. Vous ne pensez pas a l'importance de cette affaire, vous la traictez comme vne chose indifferente, & qui ne touche pas, & cependant elle touche l'ame, elle touche le salut, & le salut eternel. *La figure de ce monde passe*, dit le S. Esprit. Ce

n'est qu'un songe ce que nous cherissons, ce n'est que fumée, ce que nous admirons : Ce n'est qu'un passage la terre où nous marchons : Le temps qui nous emporte nous conduit à l'éternité ou de bonheur ou de malheur, il n'y a qu'un seul vray chemin, qu'une seule vraye Eglise, qu'une seule vraye foy. *Qui n'a la vraye Foy, il est impossible qu'il plaise à Dieu,* dit l'Apostre, *Et il est desia jugé,* dit Iesus Christ. Et cependant vous cherchez cette vraye Foy qui est d'absoluë necessité, comme vne chose de nulle ou de petite conséquence. Quand on vous la montre, quand on vous la fait voir à l'œil, quand on vous la fait toucher au doigt, quand on vous vainc ; quand on vous conuainc, fuyant vous triomphez encore, vous vous couronnez encore. Mais vous faites bien de couronner vostre obstination ; car nous aduouions qu'elle est inuincible, puisque ny raison, ny autorité, ny escriture, ny Peres, ny Docteurs, ny Conciles, ny antiquité, ny vne si claire verité ne la peut vaincre. Tout est foible parmy vous, vos raisons foibles, vos autoritez nulles, vos allegations, ou tronquées ou supposées ; vostre cause deplorable ; tout est foible, sinon vostre seule opiniastreté, qui s'obstinant contre tout, qui triomphant de tout, voire quand vous estes vaincus & conuaincus, seule merite le laurier & la couronne.

Triomphez vaincus , au moins fuyant vous nous laissez vainqueurs ; couronnez vostre obstinatiō ; Lectoure a veu, le fruit tesmoigne, la France celebre, Dieu couronne la victoire de son Eglise.

Ie parle ainsi aux Ministres d'erreur qui cōbattent la verité cognuë; mais à vous Messieurs qui estes enuolopez en leur desuoyement, non tant par vostre malice que par vostre malheur ; qui marchez à bonne foy ; mais, comme les Andabates a yeux fermez, sous leur enseigne, ie vous prie, & vous supplie, par les entrailles de la charité Chrestienne, ie vous semonds & vous presse par le desir que vous auez de vostre propre salut, ie vous adiuure & vous coniuure par la misericorde de Iesus-Christ nostre commun Maistre, & si vous voulez encore, (car il ne tient qu'à vous) nostre commune viande au S. Sacrement de l'Eucharistie, & nostre commun holocauste au tres-auguste sacrifice de l'Autel; pensez vn peu à vous, ouurez les yeux, donnez vous loisir de songer au chemin que vous tenez, & regardez la suite de seize siecles, le tesmoignage des Docteurs, les decrets des Conciles, la succession non iamais interrompuë de nos Pasteurs, la sainteté, les miracles, l'authorité, l'antiquité, l'exemple des conuersions frequentes que l'Eglise moissonne tous les

iours, tant & tant de lumieres qui vous descouurent & vous attirent au port de salut où nous vous appellons; & voyant tout cecy, sortez enfin des tenebres où vous a si long temps engagez, non vostre volonté, mais vostre infortune; non la cognoissance, mais l'imitation; non le choix & l'élection, mais le sort de vostre naissance. Et si mes sermons n'ont assez de force, ie vay finir par la voix de *Sainct Augustin* qui vous y appelle plus puissamment, *Dubitabimus eius nos Ecclesiæ condere gremio, quæ usque ad confessionem generis humani, ab Apostolica sede, per successiones Episcoporum (frustra hæreticis circumlatrantibus, & partim plebis ipsius iudicio, partim Conciliorum gravitate, partim etiam miraculorum majestate, damnatis) culmen auctoritatis obtinuit?* Oserons nous bien faire les tardifs & les difficiles à nous ranger au giron de cette sainte Eglise qui a esté maintenüe au feste d'une absolüe auctorité, voir en suite de l'aduen commun & consentement du genre humain, par le tissu de la succession des Pasteurs & Eueques qui se sont veus en pleine possession des le temps des Apostres, quoy que tant d'Heretiques ayent jappé vainement à l'encontre, se faisant si vniuersellement condamner par la sentence qu'a porté contr'eux le suffrage des peuples, par l'Arrest graue & judicieux des saintes Conciles, par la maiesté & grandeur des miracles. To. 6. lib. de Vtilit. credendi cap. 17.



A D V I S S V R L E
*triomphe imaginaire de Daniel
 Chamier Ministre de
 Montauban.*

V viens de lire, amy lecteur, dans ce Manifeste les fruiçts heureux que Dieu a recueilly des Conferences de Lectoure, menées sagement & dextrement, afin par la prudence & capacité du P. Alexandre Regourd, assisté du droict de sa bonne cause, & de l'ayde de celuy sous la faueur duquel toute entreprise reussit à bonheur. Mais nonobstant cette verité si euidente, & par les actes de la Conference, & par le tesmoignage de toute l'assemblée, & par le bien qui en a reussi, Chamier a esté si eshonté, que de reuenir à son Montauban en equipage de triomphe, comme i'indiquois en mon narré. Tant l'erreur est opiniastre que de s'obstiner en sa defaite, & l'opiniastreté impudente que de triompher en sa honte. Mais puis qu'elle veut triompher, nous luy donnerons pour deuise de son triomphe, & pour inscription de ces arcs triomphaux ce bel Eloge du

Prophete Ifaye qui luy conuient si bien, *Frons meretrici. facta est tibi, ne cu erubescere.* Aussi l'heresie ressemble au Chamaleon qui prend toutes couleurs fors du rouge, de la pudeur, & le blanc de l'innocence; car elle ne sçauroit ny se corriger, tant elle est maligne; ny mesme rougir tant elle est eshontee: l'obstination endureit son cœur, & l'impudence son front. Qui s'estonnera desormais du paradoxe d'Anaxagoras, qui vouloit prouuer par ses discours que la neige estoit noire, puis que maintenant on nous veut faire du noir blanc, du charbon neige, de la fuite victoire, de la desroute triomphe, & de la honte honneur. Heureux Alchimiste si tu pouuois tirer l'or du leton, & la gloire de la vanterie, & encores plus heureux Athlete, si sortant vaincu de la lice tu en pouuois sortir triomphant, comme Arrichion qui sortant mort du Cirque Olympique, en sortit couronné. Es tu dauanture par vne nouvelle Metempsychose cet Anthee des fables, qui ietté en terre par Hercule se releuoit & prenoit force de sa cheute, tombant il se renforçoit pour combattre, & toy abbatu tu as prins force pour fuyr, & neantmoins tu triomphe en ta fuite, & par vn stratageme bien autre que des Parthes qui en fuyant ne sçauoient que combattre, toy plus habile tu fuy & sçais triompher. Nouveau prodige, enigme

inouïe qu'Oedipe mesme ne sçauroit dissoudre, Le vaincu gaigne le Laurier, & le fuyant triomphe. Ce sont les Lauriers de l'heresie; c'est le triomphe de la vanité.

Attendant donc que tu voyes en brief au iour le demeurant des Actes de la Conference, & les vrays aduantages de la verité, pour te donner sujet de iuger sainement du merite de ce triomphe imaginaire, ie vay transcrire icy mot à mot, la closture des Actes, autant defastreuse pour Chamier que fortunee pour le P. aussi honteuse pour l'erreur que glorieuse pour la verité. C'est apres que Chamier a taché avec violence de s'emparer de tous les Actes & de les mettre en pieces, comme nous auons ja raconté; C'est apres qu'estant obligé a categoriquement respondre ce iour là aux argumens du P. Regourd, il a fait de l'argumentant contre les conuentions de la dispute & l'insistence de l'assemblée, abandonnant honteusement la targue de soustenant pour prendre celle d'affaillant, afin de se donner la liberté de proposer ce qu'il voudroit, & fuyr de respondre à ce qu'il ne sçauroit; C'est apres qu'on a rembarré pertinemment ses preuues interjettées hors de lieu & saison, pour gaigner temps, & ne se voir obligé à la gehenne & torture des responces categoriques; c'est apres que la compagnie a demandé que le Je-

fuiſte argumentat touchant la realité de la preſence de Jeſus-Chriſt au ſainct Sacrement de l'Autel. C'eſt diſ-je, de la ſorte que ſe termine la Conference, le Pere argumentant par de fortes authorités des ſaincts Peres, auxquelles jà Chamier, pour n'en deſdire ſon Calvin, auroit accordé contre ſoy-meſme qu'il ſe falloit tenir, Chamier repartant à des argumens, par des demandes de delay; à des preuues par des conuices, aux raiſons par vn deſeſpoir. Que cependant Chamier repartait tant qu'il luy plaira, pour jeter la pouſſiere aux yeux; qu'il faſſe hardiment le Lion en ſon buron ayant fait le Lieure en la lice; qu'il s'infcriue en faux tres-fauſſement contre ces citations ſi preſſantes; qu'il falſifie à l'ordinaire de l'heréſie, & les Actes de la Conference, & les Paſſages des Saincts Peres, par leſquels il pourroit tacher de reueſtir ſa honte; qu'il s'embroüille ſans ordre dans le labyrinthe de ſes Aduantages pretendus n'oſant inſiter fil à fil ſur les Actes, ny ſur les principaux differents qu'on y a agitez; qu'il s'arme de conuices en deſaut des raiſons; le menſonge n'a prou de nüages pour obſcurcir la verité, comme le Pere Regourd fera voir en brief par les ignorances, contradictions, impertinences, & niaiseries de Chamier. Attendant ce bien, voicy au vray la cloſture des Actes, ſujet des trophées imaginaires de ce triomphaſeur de farce.



ACTES DE LA
 closture de la Conference du
 20. May 1618.

LE P. IESVISTE.



E n'ay peu argumenter encore, qu'en respondant aux objections du Sieur Chamier (fors le passage de S. Gregoire de Nyffe) ayant iceluy tasché finemēt de m'entretenir ailleurs, & se glisser sous l'ancre de la Seiche. Maintenant donc, puis que la compagnie desire que i'argumente; neantmoins, pour estre l'heure ja tarde, pour la derniere fois de ce iour, i'argumente de la sorte.

Maintes proprietiez s'attribuent communement par les saincts Peres de la vraye & pure Eglise, au S. Sacrement de l'Eucharistie, qui ne luy peuuent conuenir, s'il est vne pure figure vuide de la reelle presence du Sauueur dans les signes, comme quand S. Cyrille d'Alexandrie 4. sur S. Iean, traitant exprés ce sujet chap. 13. 14. 15. 16. 17. afferme que la chair de Iesus-Christ touche la nostre, qu'i-

celle luy est conjointe par sa nature, qu'elle est mesme dans nos membres corporels, comme vne cire s'entremeslange avec vne autre cire fonduë, comme aussi le feu est dans l'estouble, qu'il n'y a pas figure la dedans comme en la vieille loy, mais verité & realité du corps, qu'il y a conionction corporelle, outre vne autre spirituelle, & qu'il y a vnion de corps a corps, & que le corps par cette touche du corps de Dieu reçoit la qualité d'immortalité. S. Chrysoft. au 6. de *sacerd.* dit que le corps de Christ est dans les mains, & que les Anges entourent l'Autel, venans du Ciel pour y adorer celuy qui est, qu'on les a veus se courbans vers l'Autel pour y adorer le Christ present. De mesme S. Cypr. ou l'auteur de *Cardinalibus operibus* chez S. Cyprian, aduoüant Holo- causte, mutation non d'effigie, mais de nature du pain au corps de Christ, disant estre commandé en la loy de grace, de boire de sang, lequel il estoit defendu de boire en la loy ancienne, quoy qu'il y fut licite & commandé de le boire en figure, de le manger aussi en figure, adjoustant que l'ineffable mesme Diuinité entre dans les Sacremens & dans les signes, que là il est vne vraye victime & sacrifice, que le corps est là en verité, qui n'a esté qu'en figure en l'Agneau Paschal.

De mesme S. Hilaire au 8. de *Trinit.* sou-

stenant ferme qu'il faut entendre la presence du corps au Sacrement, de mesme comme celle du Pere Eternel en son fils, si que ce n'est seulement par presence de foy & d'affection, ains par conionction des propres natures, si qu'il y a, comme il parle, presence naturelle.

○ S. Irenee au 4. *Contra hereses* chap. 32. & 34. & S. Iustin Martyr, *Apolo.* 2. disant que Iesus-Christ est composé de la Diuinité & de l'humanité, que de mesme ce S. Sacrement est composé du signe & du corps de Iesus-Christ, l'un habitant dans l'autre.

○ S. Leon. *serm.* 6. de *Ieiunio*, disant que le corps du Christ entre dans la bouche, & que là il est receu.

○ Saluian au 2. *ad Eccl. Cathol.* disant que les Iuifs ont mangé la Manne & le pain du Ciel, là où nous auons mangé le Dieu du Ciel, qu'ils n'ont point mangé, quoy qu'ils l'eussent en leur manducation spirituelle par foy.

○ S. Augustin au 9. des *Confess.* chap. 11. & *sermons*, admet le sacrifice de l'Autel offert pour les morts, & pour sa mere S. Monique, auquel est offert le prix du salut des hommes.

○ S. Damascene au 4. de *fide orthod.* ch. 14. & *Theophyl.* sur le 6. de S. Iean & 22. de S. Luc, tiennent tout ce que en l'Eglise Romaine on enseigne de la transubstantiation & realité.

Ce que presupposé, & que le Sieur Ministre

stre eut deu me laisser proposer en detail, montrant l'energie de chaque point; il est euident que les Saincts Peres n'eussent peu expliquer en termes plus clairs la foy de l'Eglise Apostolique Romaine d'aujourd'huy, qu'ils ont fait.

YEM. 5555

Partant, fausse la These du Sieur Chamier, comme ie luy soustiendray quand il luy plaira.

LE SIEUR MINISTRE.

C'est ainsi que i'ay dit qu'il n'y a ny honte ny respect en ceux a qui i'ay affaire; ils ne se soucient des Ordonnances de Monsieur le Seneschal, ne se soucient des requestes de l'assemblee, se mocquent des promesses qu'ils ont faites, & vsent sans forme de leur opiniastreté. I'appelle a tescmoin toute la compagnie, mes deportemens tout au contraire; la cause que i'en soustiens n'en sera iamais diminuee, & ne crois pas qu'il y ait personne de si peu de conscience, qui voulut donner des auantages sur des opiniastretes si estranges. Les passages qu'il a alleguez, meritent d'estre leus, & examinez l'un apres l'autre, & tant plus de faute a luy de les auoir recueillis de ses indices, comme hier il ne faisoit que lire celuy de Belarmin. Mais en vn mot, ie dis que la proposition est fausse pour la plus grande partie des proprietes qu'il pretend auoir allegué: Et pour le re-

ste qu'il chafourre a son plaisir les passages qu'il manie, cela paroitra quand il me donnera le loisir d'en faire l'examen; ce qu'on devroit faire, puis qu'il a prins la hardiesse de faire tant sans aucune permission. A Lectoure ce 20. May.

Ainsi signez, CHAMIER, Ministre.

ALEXANDRE REGOURD Religieux
de la Compagnie de Iesus.

LE Pere Regourd avoit fait voir durât cette mesme seâce, & en vne autre precedente sur le mesme sujet, le consentement de l'antiquité, & la conformité des articles d'icelle, avec la croyance de l'Eglise Romaine du iourd'huy: il avoit môstré dans S. Cyrille de Ierusalem en la Catechese 4. & 5. côme jà dés le temps du premier Concile general, cet Auteur prenoit à tasche d'enseigner tres-expressement, clairement & par voye de Catechese mesme aux Catechumenes, & nouveaux en la foy, Qu'en la sainte Eucharistie il y a conionction du Corps de Iesus-Christ avec le nostre, qu'il y a atouchement de corps, que ce corps entre dans nos membres corporels, & que dans iceux nous le portons; que ce n'est vn vray pain & vn vray vin qu'on y reçoit, ains vn pain & vin apparent, contenant sous ces apparences le propre corps & sang

de Iesus-Christ; qu'il nous faut demeriter le goust, lors qu'il nous persuade contre la verité y auoir du pain & du vin; que c'est vn changement miraculeux du pain au corps, du vin au sang, estrange & mal-aysé à croire. Si nostre foy n'estoit estançonée sur la toute puissance de l'Auteur, lequel ayant changé au banquet de Cana l'eau en vin, on ne doit pas faire difficulté qu'il n'aye peu changer le pain en son corps, & le vin en son sang, puisque nous auons pour garand sa toute puissance en fait du pouuoir, & les assurances de sa parole touchant le fait; que durant ceste ancienne & pure Eglise de son temps, on receuoit le saint sacrement dans le creux de la main droite logée par honneur sur la gauche à guise de throne, avec plus grande circonspection, que si ce fust de l'or, ou des perles plus precieuses, pour empescher que nulle miettelette n'en tombast, de peur que le precieux corps de Iesus-Christ ne cheust à terre; qu'il faut se prosterner deuant ce qu'on reçoit avec vne tres-humble submission & deuote adoration, que c'est vn sacrifice tres-venerable, & digne de toute adoration qu'on offre mesme pour les defuncts, afin d'en soulager leurs ames, & en l'honneur des saincts Trespassez, afin qu'ils nous assistent par leurs intercessions: Passage qui montre à l'œil & fait toucher au doigt que la transubstantiation de l'Eglise Romaine n'est pas vne nouueauté, ains l'ancienne croyance de cette pure Eglise.

Il auoit de mesme expliqué & dicté en preséce de l'assemblée le discours graue & mouelleux de S. Iean Chryostome Homilie 24. sur la 1. aux Corinthiens, 45. sur S. Iean, 83. sur S. Matthieu, 2. au peuple d'Antioche, en celle de S. Philogonius, au liure 3. & 6. de Sacerdotio, discours que Chamier a signé

estre prest de signer de son sang : discours qui porte, ce sang mesme qui a coulé du costé de Iesus, estre dans le Calice : que ce corps mesme qui a esté flaistry & foüetté est sur l'Autel, & entre les mains du Prestre : que c'est vne marque d'un amour ires-insigne que le Sauueur nous repaïsse de son corps & nous abreuue de son sang : Amour qui est monté à un si haut point, que iamais vne mere n'apoussé si auant en fait de tesmoignage d'amour ; qu'Elie a bien laissé son manteau à Elisée son disciple, mais qu'il s'en est despoüillé soy-mesme, là où le Sauueur nous a laissé sa chair en terre, & neantmoins l'a emportée avec soy au plus haut des Cieux, que l'Autel est fait Ciel receuant ce qui est de plus precieux dans le Ciel, sçauoir est Iesus Christ : que les Anges adorent sur l'Autel Iesus-Christ qui y est offert descendant du Ciel à cet effet, comme l'on les a veus habillés à l'humaine se prosternans & courbans vers l'Autel pour y adorer Iesus Christ present. Que les Mages l'ont veu en la creche & l'ont adoré comme nous l'adorons & croyons estre sur l'Autel, mais que par un sur-croy de liberalité Diuine, nous auons ce passedroit de plus, que de l'emporter avec nous, ce que les Mages n'ont peu faire, quoy qu'ils eussent l'emporrassent par foy.

Il auoit fait pareillement le recit de la foy du grand saint Ambroise tracée sur ce sujet au long, au liure de initiandis ch. 9. & au liure 4. de Sacramentis chap. 4. & 5. & liure 6. chap. 1. où il afferme que la manne ne contenoit que la figure de Iesus Christ, là où la sainte Eucharistic en contient la realité, qu'il y a changement de nature, du pain au corps, du vin au sang ; que pour faire ce changement il est besoin d'un tout-Puissant, comme pour changer l'eau en vin, la baguette en serpent, le neant en monde.

Il auoit assisté avec non moins de presse sur le tesmoignage de S. Gregoire de Nyssé, qui en sa Catechese chap. 37. traitant cette matiere à fonds, & l'entreprenant tout à dessein, dit que le corps du sauueur entre dans nostre corps, & dans nos entrailles, d'une façon qui ne se peut faire que par le boire & le manger. Que comme durant la mortalité du Messie le pain dont il se nourrissoit se changeoit en son corps, de mesme par la vertu transmutatiue du tout Puissant le pain se change au mesme corps; que comme le leuain se pestemestrange avec la paste, ce mesme corps precieux va entrant dans nos membres; Qu'il y entre non seulement par foy, mais encore per carnem par la chair; Que comme l'antidote s'applique au corps empoisonné, de mesme le corps du sauueur doit s'appliquer au nostre enuenimé du venin de mortalité, Qui non seulement il y a ce voisinage du Christ avec nous selon l'ame, mais aussi selon le corps & la chair, qu'il y a transmutation en vertu des paroles consecratiues; que comme les liqueurs se versent dans les outres, de mesme le corps de Christ en puissance, mais qu'apres il est fait ce corps effectivement, non moins qu'auant qu'il le mangeast durant sa mortalité le pain estoit son corps en puissance, & par la manducation & digestion il estoit fait son corps effectivement.

Il estoit plus que manifeste que ces tesmoignages si expres de cette saincte & irreprochable antiquité proposée dans les liures mesmes de ces Docteurs, expliqués & dictés dans les actes de la Conference du 18. & 20. de May en presence de l'assemblée, concludoient aduantageusement pour la reelle presence de

Iesus Christ sous les especes, & decidoient en faueur de l'Eglise Romaine & Catholique contre la pretenduë reformation ; & voyoit-on par de si forts objectz, que Chamier expliquant le tout par des presences Sacramentales qu'il estimoit n'estre que figuratiues, se tesmoignoit d'autant plus heretique, qu'il estriuoit contre la verité si manifeste, & d'autant plus blasmable en son auement, qu'il estoit volontaire, fermant les yeux de sa croyance aux rayons du Soleil, à la lumiere de tant d'astres si brillans & si clairs, & à l'esclat de cette pure & saincte antiquité ; puisque ces saincts Docteurs afferment tres-disertement & vnaniment qu'il ny a seulement ressemblance & figure, ains presence reelle toute autre qu'en l'ancienne loy qui y participoient par foy, & icelle presence digne d'adoration, & tels autres eloges qui ne scauroient subsister avec verité en vne nuë ressemblance; Eloges que ie ne fais deffain de presser plus auant, reseruant l'honneur à celuy qui a yant si bien soustenu en dispute la cause de l'Eglise & le droit de la verité, la fera non moins valoir par ses propres escrits que le public desire avec grande affection, & attend avec impatience.

Pour vn surcroy de preuue, le Pere renforce les precedentes citations par le redoublement inuincible de ces tant pressantes allegations de cette pure antiquité, lesquelles nous auons ja

transcrit, ayant esté dictées sur la closture de la seance qui a esté de vray la dernière de leur concert, mais non en vertu des conuentions prealables des conferans (restant encore vn iour destiné à la lice) ny par le desir de l'assemblée qui se portoit à passer outre, ains par la fuite de Chamier. Et sur ces desauantages si signalez pour le desarroy de ce Ministre, retranché pour sa catastrophe dans le destroit des iniures & des conuices, & destitué de raison, il se vantera de sa fuite, paonera de sa perte & triomphera de sa ruine.

Car ayant signé Chamier la demande honorable de son delay, le 20. de May iour fatal à sa desconfiture, le lendemain le Pere Regourd se porte chez Mōsieur le Seneschal pour voir sur le lieu si Chamier vouloit continüer; mais il n'y comparoit: On depute vers luy, & la response porte qu'il ne le vouloit qu'à deux conditions nouvelles: l'une estoit que pour prendre le sujet des Conferances, il ne s'en remettoit aux Iuges cy-deuant acceptés: l'autre qu'il requeroit que par vn prealable, le Iesuiste fist serment solemnel de ne se departir des loix & conuentions accordées à l'entrée de la dispute: le Iesuiste fist insistance sur la seconde, disant sa parole luy seruir de serment, & n'en estre plus de besoin pour continüer, que pour encommencer: Et pour la 1. n'estre à propos

qu'on procedast sur des nouvelles cōuentions, & qu'on desaduouïast les Iuges ja choisis puis que mesme on traittoit, non de commencer ou innoïer, ains de continuer vne partie ja liée; Que Chamier demandant de nouueaux articles, & recusant les Iuges se contrarioit à soy mesme, & au dessein qu'il propoisoit de poursuiure sur l'asseurance d'*vn serment solemnel* pour l'obseruation des conditions ja acceptées, dementant sa parole. Le Ministre persiste neantmoins sur les mesmes erres sans paroistre sur le lieu, semblable au Crocodile qui pourchasse ceux qui s'enfuyent, & s'enfuit deuant ceux qui le pourchassent; le lendemain il part avec son laurier, & attelage susmentionné à l'entrée de *Montauban* toute sa suite, bestes & hommes, paroissent avec egal merite, non moins qu'avec egale pompe, reuestus de lauriers. Sur la porte du pont l'on commence à crier de toutes parts *Victoire, le Iesuite defeat & reduit à neant*, & continuë ce vacarme iusqu'à tant que *Monsieur Bonnefous* tres-digne Chanoine de l'Eglise Cathedrale de *Montauban*, recommandable pour sa vertu & capacité, reuenant dans cinq ou six iours du pelerinage de *Guaraison*; apres auoir leu dans Lectoure le contenu des actes, desabusa par le recit de la verité ces *Thrasilas phrenetiques*, vaincus en effect, victorieux en pretention;

& que d'ailleurs les nouvelles receuës de toutes parts firent honte à ce braue hardi fuyard. N'auoit-il pas devray, *ce gros Athlete*, vn riche sujet de triompher ? Mais n'auons nous pas vn sujet de compassion & reproche, le voyant obstiné iusques là à son propre malheur en fait du salut eternel que de chercher apparences du triomphe parmy les assureances de sa defaite. *Vn Caligula chez Suetone* faisoit cacher en embuscade des ennemis saints & supposez, & les ayant surprins en apparence, s'en alloit à coups de coignée mettre à ius les lauriers pour en reuestir ses victoires, triomphant plustost de ces arbres coupés que de ces ennemis déconfits. Il portoit le Soleil & la Lune en son Diademe pour appeller les cieux au tesmoignage de ses proüesses, mais c'estoient des astres crayonnés, dignes tesmoins d'vne victoire peinte. Il dresseoit des armées nauales pour n'en emporter du riuage que des coquilles vuides, desquelles il triomphoit apres, au defaut d'vn sujet plus glorieux. *Chamier* plus osé & hautain que cela, lors qu'il s'agist du Ciel & de l'Eternité, triomphera pour auoir coupé des lauriers de rage contre son mal-heur, de n'auoir peu rompre ses parties, ny soustenir leur choc : il chantera victoire pour auoir ramassé non la conuersion des ames dans les rets de l'Eglise & de la verité Catho-

lique, ains avec la nasse de l'enfer les seules coquilles vuides, de sa vanité & presumption. Il appellera les astres feincts de ses Docteurs en pretention au tesmoignage de sa vaillance: & Dieu, les Saints, & les ames fideles marquées au coing de la syncerité en condamneront la hardiesse, en haïront la vanité, en detesteront l'outrecuidance.



DISCOVRS
ACADEMIQVE
SVR LA MORALE.

I. DISCOVRS.

*Que l'homme pour agir raisonnablement
doit en toutes ses actions agir pour vne fin.*



VN des eloquents Peres de l'Eglise S. Cyprian voulant vn iour traicter de la patiëce, disoit en son preambule avec beaucoup de grace, que l'action mesme qu'il commençoit ayant besoin de pa-

tience & pour parler, & pour estre ouy, recommandoit assez sans raisonner d'auantage & l'excellence, & la necessité de la vertu qu'il entreprenoit de louer. Je diray pareillement, Messieurs à l'entree de ce discours, qui a pour theme, que l'homme en tout ce qu'il opere doit agir pour vne fin, que la verité de cette proposition se manifeste d'elle mesme en la contention que j'apporte maintenant pour la confirmer, & en l'attention que vous y contribuez, puis que nous ne voudrions pas, ny moy discourir sur le sujet de la fin, ny vous me donner audience sans la fin que nous nous proposons, moy de vous plaire, & vous de recevoir de la satisfaction. Il est vray que comme le Pilote n'arriue pas tousiours au port où il aspire, ny l'archer ne donne pas tousiours dans le blanc où il bute, j'ay a craindre & pour vous, & pour moy, que cette fin qui est en nostre pretention eschapera de nostre atteinte, estant contraint de me recognoistre & trop rude pour contenter des esprits si bien cultivez, & trop vuide pour remplir des aureilles si capables. Toutefois si de ce costé mon insuffisance decheoit de ma fin, mon obeyssance ne peut faillir d'y toucher d'une autre part, veu que si ie n'ay pas assez de politesse pour satisfaire à vostre attente, j'ay assez de zele pour mespriser ce qui me concerne où il s'agit

de faire ce que vous me commandez ; Et la fin principale que ie regarde, n'est pas vne ostentation de sçauoir, ou d'eloquence, mais vne preuue de mon humble soubmission, le premier but où ie pretends, n'est pas la loüange, mais le deuoir, qui renonçant pour suiure vos volonteZ au propre interest de ma gloire, aura sans doute plus de merite, ou i'auray moins d'approbation. En tout cas, Messieurs, quand ie seray si malheureux que de ne paruenir pas à la fin pour laquelle i'agis, & parle deuant vous, si est-ce pourtant que la verité de ma proposition, que l'homme doit agir pour vne fin ne souffrira pas du dommage de ma mesadventure, parce que ie ne pretends pas de prouuer que l'homme atteigne tousiours à la fin qu'il se propose, mais qu'il doit en tout ce qu'il fait s'en proposer quelqu'vne, ny que la victoire soit tousiours le partage du soldat, mais que c'est tousiours sa vifée. La fin est deuant ses yeux, l'acquisition de la fin n'est pas en ses mains, mais es mains de la fortune. Tousiours son intention la poursuit, souuent son malheur la luy desrobe ; mais si le succez ne respond pas à son projet, en tout euene-ment sa pretention est glorieuse, son infortune pardonnable. Pour meriter la loüange de bon soldat, il n'est pas necessaire qu'il obtienne sa fin, il suffit qu'il y vise, qu'il en prenne le

moyen, & qu'il en aye l'adrefle : veu que ce feroit le traiter iniquement, & luy demander plus qu'il ne doit, & ne peut, que d'exiger de luy le bonheur outre la valeur, le fuccez outre le courage, ce qui depend du hazard outre ce qu'il y peut mettre de fon creu. Ce feroit vouloir qu'il demandat à la fortune qui donne les loix à tous, qu'il rendit clair-voyante cette aueugle pour difcerner le merite, qu'il arreftat en fes mains celle qui a des aifles pour efchaper quand on la penfe tenir, qu'il affermit, & rendit ftable celle qui n'a ny qu'un pied qui la fouftienne, ny qu'une boule qui la porte: Bref, ce feroit pour parler clair, & fans enigme, l'obliger à l'impossible.

Ce fondement mis, & jetté par aduance, que quand nous obligeons l'homme à fe propofer vne fin en toutes fes actions, nous ne pretendons pas l'obliger à l'obtenir, mais feulement à la pourchaffer, & ne demandons pas qu'il y arriue, mais qu'il y aille, il eft aifé de prouuer que c'eft fon deuoir s'il veut fe porter en homme fage, & raifonnable d'agir tousiours pour vne fin, & qu'il n'agit pas en homme, ny moralement, s'il agit fans but, & temerairement. Premierement, Messieurs, il demeurera constant, & refolu parmy nous en la derniere feance, que les mefmes mœurs, & les actions humaines font capables d'efre rei-

glées, & que de fait la raison qui est en l'homme l'oblige de les reigler; Et si bien la these fut combatuë avec autant de grace que soustenuë avec raison, & contredite avec non moins d'artifice que defenduë avec droit; toutefois il peut vous resouuenir que la justice du bon party n'en fut pas vaincuë, mais esclaircie, & qu'en fin il resta decidé par la commune voix, & suffrage de toute l'assemblée; que le contredisant se deuoit contenter d'auoir vne part égale en la victoire de l'honneur, & ceder du tout au soustenant celle de la verité. Si doncques l'homme doit reigler tout ce qu'il fait, & ne se montre pas homme où il se montre desreiglé, veu que se detraquant de la raison il se detraque de ce qui constituë l'essence de l'humanité, & du mesme coup qui offense son deuoir, fait iniure non seulement à son honneur, & à sa conscience, mais à son estre propre; il s'ensuit qu'il doit en tout ce qu'il entreprend regarder vne fin qui reigle, aligne, & compasse son action, afin qu'elle puisse porter le titre d'humaine, morale, & raisonnable. Et, ie vous prie, d'où peut tirer son action la reigle qu'elle doit suiure que de la fin qu'elle poursuit, & la iustesse de son alignement que de la mesme bute d'où elle emprunte sa visée? D'où prend l'archer sa mire que de son blanc, le Pilote sa route que de son port, le voyageur

l'adresse de son chemin que de l'objet de son but? Ce qu'est le blanc à l'archer qui tire, le port au Nocher qui nauige, le but au voyageur qui chemine, la fin le doit estre à l'homme qui agit, s'il veut agir en homme. La fin qu'il regarde doit diriger son traict, conduire son timon, adresser sa course, reigler son operation; autrement il tire en aueugle, il nauige en desesperé, il voyage en égaré, il agit en temeraire.

Mais quoy, Messieurs, si mesme és ouurages des Arts mechaniques l'homme opere tousiours pour vne fin, qui est ou l'ouurage mesme, ou la commodité qui se tire de son vsage; si dis-je és œuures qui sont bien actions d'homme, mais non pas actions humaines, parce que la main en est l'instrument, non la raison, & la volonté; il ne fait rien à l'aduétude, & sans se proposer vn but où vise son traual, qui pourra souffrir qu'és actions spirituelles, & raisonnables en leur principe, qui appartiennent proprement à la nature, & qui regardent son office tant qu'il est homme, il agisse sans dessein, sans conseil, sans bût, sans vifée, comme celuy qui batroit l'air, ou jetteroit ses coups au vent, *Quasi in incertum, & aërem verberans*, pour parler avec l'Apostre? Si le projet, & la deliberation conduisent les œuures que sa main produit, qu'elle honte qu'il cōmette

te au hazard, & à la temerité celles que sa raison enfante ? Si toutefois on peut dire que la raison ait conçu ce que l'imprudence gouverne, ou qu'un acte qu'on abandonne à la fortune soit né de l'intellect.

Enfoncé plus auant, & dis que l'appetit estant principe general de tout mouuement, & operation, & l'ordre qui paroît en la Nature nous descouurant quatre sortes d'appetits; l'appetit naturel des choses inanimées, qui est vn appetit du lieu conuenable à leur condition; l'appetit vegetable des plantes, qui est vn appetit de croissance, & de production de leur fruit; l'appetit animal des bestes, qui est vn appetit des objets de leurs sens; & l'appetit raisonnable des creatures intelligentes comme l'homme, qui est vn appetit du bien conforme à la raison, & le plus noble de tous ces appetits estant le raisonnable, comme l'homme excelle sur les pierres, sur les plantes, & sur tous les animaux, ce seroit vn desordre qui passeroit le prodige, que les trois appetits que la cognoissance ne guide pas, mais où la nature seulement, où l'inclination, où l'apprehension sensitiue, l'appetit des corps inanimez, l'appetit des vegetables, l'appetit des brutes se portant aucc tant d'ordre en tout le branle de leur cours à vne fin certaine & réglée qui ne manque iamais, le seul appetit

tit de l'homme qui a l'intellect pour flambeau, la raison pour conduite, se jettast, ou preciprast à des affections aueugles, à des boutades temeraires, à des mouuemens qui n'ont d'autre fin que l'infinité sans but, & sans terme de ses aides desirs, & que les appetits sans intelligence allant tousiours à la fin que Dieu leur a prescrite, & ne se mouuant que pour elle, le seul appetit intelligent marchast sans reigle, exposant l'homme sans but, & sans vifée à l'incertitude fortuite des euenemens? Voyez vous pas, Messieurs, comme toutes les choses inanimées, insensibles, irraisonnables tendent à vne fin ou imprimée par la nature, ou apprehendée par les sens, fin qui les meut pour la chercher, & qui trouuee termine leur mouuement, & cause leur repos? Si le feu monte, si la pierre descend, si les eaux fluent, si les plantes croissent, si les animaux courét, si toutes choses se meuuent. Où vole le feu qu'à sa Sphere? où fond la pierre qu'à son centre? où coulent les eaux qu'à la Mer? où tendent les plantes par leur croissiance qu'à leur fruiét? où se portent les animaux par leur course qu'à leurs objets? où vont toutes choses par leur branle qu'à leur fin? Et d'où vient que toutes ces choses marchent avec tant de compas, qu'on ne peut remarquer vn faux pas en leur cadance, sinon de ce qu'elles ont toutes

vn but certain, vne fin determinee non par leur choix propre, puis qu'elles ne sont pas libres, mais par leur instinct que Dieu guide comme l'archer la sagete, qui va droict à sa bute, non par sa cognoissance, mais par la direction de l'homme qui pointe & aligne sa visee? Et si tout ce qui est en la nature tend à vne fin en tous ses mouuemens, mesme ce qui n'a pas ny d'intelligence pour la cognoistre, ny de liberte pour la choisir, faut-il que l'homme qui a la cognoissance pour discerner, la volonte pour élire la fin qu'il se doit proposer quand il agit, agisse sans but, se meuue, & coure les yeux clos en Andabate sans scauoir où il donne, sans voir où il s'engage, sans preuoir ny ce qu'il veut, ny ce qu'il entrepréd? faut-il que tout soit dans l'ordre, & l'homme seul dans le desordre? Toute la nature reiglee, & la seule piece qui a la regle de la raison en sa proprieté, sans regle en sa conduite?

Après auoir promené l'homme par le monde pour l'instruire par l'exemple de la Nature, r'amenons-le dans luy mesme; afin que luy mesme s'instruise. L'homme a deux parties, l'inferieure, & la superieure, la corporelle, & la spirituelle, l'animale, & la raisonnable. Il faudroit selon le bon ordre que l'esprit instruisit la chair, & la raison le sens, mais ie veux pour mieux le pousser à son de-

voir par la pudeur, & par la honte, que le sens donne l'instruction à la raison, & la chair la leçon à l'esprit. La partie inferieure a trois facultez, la sensitiue, l'imaginatiue, l'appetitiue, & chacune de ces trois à vn but certain, & vne fin prescrite à toutes ses opérations, l'appetit interieur de conuoiter le bien conforme à l'animal, l'imagination de l'apprehender, & le sens d'en jouyr. Et si ce qu'il y a d'irraisonnable en l'homme vise à vne fin, & tend à vn but limité, quelle confusion ie vous prie, que ce que l'homme a de raisonnable, d'intelligent, de libre se iette sans consideration, & sans choix à tout ce qui se presente, & suiue vn cours non réglé par vne fin, mais vague, incertain, égaré, flotant, ondoyant en autant de contraires mouuemens, que de passions differentes l'agitent, & l'emportent? Ce desordre n'est que trop ordinaire à l'homme, & ce qui est estrange, & digne d'estonnement, son malheur vient de son excellence, sa confusion de sa dignité, la raison, & la liberté, fondement de sa grandeur, deuiennent par sa faute occasions de sa ruine; La raison voit diuerses fins, la liberté en a le choix, en cette varieté de fins, & indetermination de sa volonté, bien souuent ou il n'en prend aucune par precipitation, ou il choisit la pire par auuglement, au lieu qu'ayant la cognoissance il de-

uroit tousiours se determiner a quelqu'une ; ayant l'élection il deuroit prendre la meilleure.

Le preuoy bien, Messieurs, que ne pouuant du tout destruire ma proposition, on tacherà de la limiter, & qu'apres auoir tenté en vain de l'exclurre de la possession de la verité, on s'efforcera de racourcir ses bornes. On alleguera qu'il y a trois sortes d'actions, bonnes, mauuaises, indifferentes, & que si bien és bonnes, il faut regarder vne fin qui leur communique la bonté, & és mauuaises on en regarde tousiours quelqu'une d'où se deriue leur principale malice, au moins il n'est pas necessaire de s'en proposer aucune és indifferentes, qui n'allant ny au bien, ny au mal peuuent subsister dans ce vague indeterminé sans se rapporter à vn but. Mais outre que ie puis respondre avec plusieurs celebres Philosophes, & Theologiens, qu'encore qu'en general les actions humaines ayent par fois des matieres indifferentes, si est-ce qu'en particulier, & en l'exercice, aucune actiõ humaine ne peut estre indifferente, parce que passant de sa matiere generale qui n'est ny bonne ny mauuaise à sa forme particuliere qui luy donne l'estre, & la qualité, elle rencontre tousiours quelque circonstance & particularité, qui tenant du bien, ou du mal, la meliore, ou la depraue; ie dis

qu'en admectât mesme des actions indifferentes, l'honneur entier de la victoire, & tout le champ de la bataille demeure à ma these sans restriction, & sans modification. Parce que si l'on met des actions qui puissent en leur individu retenir l'indifference de leur espece, il faut aussi mettre des fins de mesme nature, qui ne soient ny si reiglées qu'elles aillent au bien, ny si desreiglées qu'elles degenerent au mal, & rien n'empesche qu'en telles actions l'homme ne puisse operer pour quelque vne de telles fins. Que s'il ne s'en propose aucune son action est oyseuse, & comme oyseuse elle perd son indifference, & va dans le vice, & dans l'imperfection.

En suite de tous ces raisonnemens, me permettez vous encore, Messieurs, de produire quelques sentences des Sages & Philosophes, afin que ma these demeure establee sur ces deux fondemens, la raison, & l'authorité? Aristote donnant la definition de la fin au 2. de sa Physique, dit, qu'on appelle fin ce à quoy l'on rapporte tout le cours d'une action, & en faueur de quoy l'on fait ce qu'on fait, *Finis est id cuius gratia*, & c'est pourquoy, dit S. Augustin au liu. 8. de la Cité de Dieu chap. 8. on luy donne le nom de fin, parce qu'en sa consideration on desire, & pourchasse tout ce qu'on fait pour l'obtenir, veu que cognois-

fant la fin, & le bien que promet son acquisition, & sa jouissance, on se porte à la recherche des moyens propres pour y parvenir, on embrasse le travail de la poursuite, on s'arme contre les difficultez, on se prepare à soutenir, & surmonter les resistances; Et c'est la veüe, & l'apprehension de la fin qui inspire & l'adresse, & le courage, & la vigueur de faire tout ce qu'il faut pour atteindre au bien, à l'honneur, ou au contentement que propose la fin apprehendée. Ainsi, Messieurs, la definition de la fin nous montre non seulement l'obligation, mais aussi la necessité qui nous est imposée de regarder vne fin en tout ce que nous faisons, puis que c'est elle pour qui nous agissons, c'est elle qui nous fait agir, qui nous fait operer, c'est le motif de nos ceuures quãd nous les entreprenons, l'esperance quand nous les executons, la recompense quand nous auons operé. Je dis plus que la fin n'est guere moins necessaire pour agir, que la cause mesme qui produit l'action, veu que si la cause la fait, la fin excite à la faire, si la cause en est l'instrument la fin en est l'objet, *Finis mouet objectiuè sicut causa effectiuè*, dit le mot de l'Escole. Et la fin contribuë tant à l'action, que pour bien agir il faut commencer par elle, & prendre de sa veüe l'amour, & le desir de sa fruition; elle est la derniere obtenüe, mais

elle doit estre la premiere conceüe, *Quod est ultimum in executione, est primum in intentione*, dit la Philosophie, la fin qui vient la dernière és mains se presente la premiere deuant les yeux de celuy qui opere comme l'homme doit operer, par cognoissance, & par choix, & quoy que ce soit la dernière qu'il obtient, c'est la premiere qu'il regarde. Le port qui est le dernier que touche la nauigation du pilote est le premier où va son intention, la victoire qui est la dernière en l'expedition du Capitaine est la premiere en son dessein, la moisson qui est la dernière és trauaux du laboureur est la premiere en son desir, le gain qui est le dernier és commerces du Marchand est le premier en sa visée, bref en toutes choses le fruiët de l'actiõ, qui n'est autre que la fin mesme, estant le dernier obtenu est neantmoins le premier considéré. D'où vous voyez combien il est important & necessaire que l'homme en tout ce qu'il entreprend jette deuant tous les yeux vers vne fin, puis qu'il faut qu'il prenne le commencement de son entreprise de la mesme fin qui en doit faire la closture. Et qu'il est requis que son œuure tire son principe de sa conclusion, & aille chercher son origine où elle doit trouuer son terme. Ce qui nous ouure le secret de l'explication d'un beau mot du Philosophe au liu. 3. *De anima* texte 55. que le mouuement de no-

stre appetit est circulaire, *Motus appetitiuus circulo agitur*, comme le mouuement des eaux, qui viennent de la Mer où elles vont, & retournent à la Mer d'où elles viennent par vn rond, & cercle parfait. Ainsi le mouuement de nostre appetit procede de la fin où il tend, & tend à la fin d'où il procede; veu que le but que nous nous proposons excite le mouuement de nostre desir, qui court aussi-tost vers son but par vn mouuement pareil à celuy des cercles, & des Spheres qui se meuent en rōd. La consideration de la fin luy donne le premier branle, l'acquisition de la fin arreste son dernier pas, il prend de la fin sa course, & va chercher en la fin son repos, & son mouuement qui vient de la fin par amour, y court derechef par desir, & y finit par jouissance pour parfaire son cercle.

Mais ie ne prends pas garde, Messieurs, que ce mouuement circulaire où ma lōgueur, & vostre benigne audiance m'a porté, m'engage, & m'entraîne sans y penser à vn discours de la nature du cercle, où l'on ne trouue pas de bout. Et certes parlant de la fin ie ne ferois iamais de fin, si ie ne voulois mettre d'autre fin à mes paroles que la fin de ma matiere. Le sujet de la fin est infiny, mais m'estant proposé pour fin d'vser avec telle mesure de la faueur de vostre attention que ie ne fasse pas souffrir

vostre patience, ie feray fin pour ne faire pas contre ma fin, ny contre mon deuoir.



II. DISCOURS.

DES DEUX PUISSANCES de l'Ame raisonnable, Entendement, & Volonté.

POUR discourir de l'Entendement, & de la Volonté selon la dignité du sujet, & l'attente de cette noble & sçauante Academie qui m'a prescrit vne tasche si difficile, i'aurois maintenant à souhaitter que les forces de ces deux puissances de qui ie dois parler, fussent égales en mon ame, & que pour me conduire heureusement, & glorieusement à mon but, l'une eust autant de lumiere, que l'autre a de desir. Mais il arriue à ma confusion que de ces deux facultez dont l'une porte le flambeau, l'autre suit sa direction, celle qui doit suiure n'a pas manqué en moy de ferueur, & de courage, mais celle qui doit marcher deuant pour l'es-

clairer, a elle mesme si peu de clarté, qu'elle n'est pas moins dans les tenebres par l'aveuglement de mon ignorance que sa compagnie par celuy de sa nature. Ainsi l'une n'y voyant goutte par sa condition, l'autre fort peu par mon defect, ie suis contraint de me defier de toutes deux, & craindre pour deux aveugles vn commun égarement. Toutes-fois, puisque l'obeyssance repare tousiours par son merite les fautes qu'elle commet quelquefois par sa soumission, qui la porte à oser, & entreprendre pour son deuoir par dessus ses forces. I'espere, Messieurs, que la gloire de vous estre obeyssant, pourra couvrir en cette action le blasme de mon insuffisance, & que si ie viens à defaillir du costé du sçauoir qui est l'office de l'intellect, i'y suppleray du costé du zele qui vient de la volonté. Outre que i'ay cette confiance qu'encore qu'en cette carriere ie suiue deux aveugles, ie ne puis que marcher à la lumiere, si ie suis esclairé de vostre faueur, & ne dois pas craindre de m'esgarer apres leurs destours ayant deuant moy tant de guides, qui exerçant en mon endroit la faueur d'Ariadne, pour me tirer du labyrinthe, me presentent le filet de leur conduite.

Or auant que passer outre, vous me permettez, Messieurs, de vous aduiser par aduan-

ce, que le Theme que vous m'avez mis en main est vne matiere de leçon plustost que d'oraison, & vn fonds qui se contente pour tout ornement du rude crayon de l'Escole, sans admettre ny demander le pinceau de la Rhetorique, de qui les traits, & les couleurs pourroient au lieu d'esclat, & de surhaussement y apporter du rabais, & de l'obscurité. Ce que ie dis dès l'entrée afin que vous n'attendiez pas ce iourd'huy, ce que vous augez accoustumé d'ouyr en autres leçons, les cadances mesurées, & les clauses nombreuses d'une pompeuse eloquence, dont ny celuy qui parle, n'est capable, ny le sujet qu'il traite, susceptible, mais vous contentiez si ses forces y peuuent encore arriuer, d'une nette & naturelle explication.

Cecy premis par voye d'aduis pour vous, & de precaution pour moy, ie viens à mon point, & mets ce fondement, que l'Ame raisonnable pour agir, & se porter à sa fin, a besoin de puissances adioustées à son essence, mais qui emanent de sa propre fecondité, comme les rameaux qu'une tige produit de sa vertu, ou les ruisseaux qu'une source iette de son affluence, & que la nature de l'ame quoy que viue, & agissante, demeureroit oyseuse, & destituée d'action sans l'ayde des facultez, qui font en elle le mesme office que les res-

forts en vne Horloge pour le faire jouer, ou les rouës en vn char pour luy donner le mouuement, ou les auirons en vn vaisseau pour luy bailler le branle, & pousser dessus les flots la route de sa navigation. La raison est, que l'Amè selon son essence, estant vn acte qui est reellement, non vne puissance qui peut estre, si elle operoit par son essence immediatement sans l'entremise d'aucunes facultez sur-adioustées, il s'ensuiuroit que l'homme qui a l'ame tousiours en acte, seroit tousiours operant, comme il est tousiours viuant, tandis que l'ame est actuellement en luy, & que le cours de ses operations non plus que celuy de sa vie n'auroit pas d'intermission. Ce que par experience nous voyons estre tout au contraire, sçauoir est qu'encore que la vie de l'homme tandis que l'Amè l'informe, continuë sans cesse, & ne souffre pas des interruptions; ses operations toutesfois ne vont pas de mesme teneur, mais sont subiectes aux relasches, & reprises, ses speculations, ses connoissances, ses amours, ses affections ne sont pas continuelles, mais entrecoupées par cessations, & renaissantes par retours. D'où il est aisé de colliger que l'ame n'opere pas immediatement par son essence qui est tousiours en acte, mais par le moyen de certaines puissances qu'elle ne met pas tousiours en œuure,

mais quand, & comme il luy plaist, par prises, & reprises, comme vn ouurier ses outils qu'il employe quand il veut trauailler, & laisse oyleux quand il veut cesser du trauail. D'auantage, l'imperfectiõ de la creature requiert cet assemblage, & composition d'essence, & de puissances adioustées à l'essence de l'Ame, & il n'appartient qu'à Dieu seul qui est vn acte tres-pur, & tres-simple éloigné de tout meslange, & multiplicité, d'agir par sa seule essence, en qui l'estre, le pouuoir, & l'operer ne sont pas distingués; & l'Ange mesme qui excelle par dessus l'homme estant vne substance purement esloignée du commerce de la matiere, n'approche pas de cette pureté & simplicité tres-vne & tres-parfaite que nous admirons en Dieu; mais comme dit S. Denys au chap. ii. de la celeste Hierarchie, est diuisé, & s'il faut ainsi parler, partagé en essence, vertu, & operation, sa puissance differant de son estre, & son action de tous les deux. Que si en l'Ange autre chose est l'essence, autre chose la vertu qui le fait agir, à plus forte raison faut-il admettre en l'homme qui luy est inferieur, la mesme difference & distinction, entre la substance de son ame, & ses puissances que nous pouuons nommer, ou principes ou instrumens de ses actions. En quoy pour enfoncer dauantage cette speculation

nous deuons considerer trois differens degrés de perfection entre les trois qui se trouuent en l'Vniuers capables de la Beatitude, Dieu, l'Ange, & l'homme ; c'est que Dieu possédant la felicité par sa nature n'a pas besoin d'aucune faculté pour y tendre, & pour l'acquérir, mais la trouue & l'embrasse dans soy mesme ; l'Ange qui l'a acquise par vn seul acte de merite, a esté doié de quelques puiffances annexées à son estre pour le porter vers ce bien souuerain, lequel n'ayant pas de son crú propre, il deuoit obtenir en agissant, & méritât. Et l'homme qui n'y peut atteindre que par plusieurs mouuemens, & actes de vertu redoublés, & reiterés, est assorty pour cet effet de plus de puiffances, & facultez que l'Ange, comme ayant besoin de plus d'effort, & par conséquent de plus de soustien pour agir, & paruenir à sa fin derniere. Ainsi Dieu n'a aucune faculté suradioustée à son essence, mais a tout dans son estre propre, & son estre c'est son tout ; l'Ange a deux facultez distinctes de son estre, l'intelligence, & la volonté ; l'ame de l'homme selon la diuision du Philosophe au Liu. 2. de *Anima*, Text. 27. en contient, & embrasse cinq ; deux spirituelles, qui luy sont communes avec les Anges, l'intellect, & la volonté, en sa partie superieure, & trois qui luy sont propres, & tiennent de la matiere

en sa partie inferieure, la vegetatiue, la sensitiue, & l'appetitiue, lesquelles comme subordonnées aux facultez raisonnables, & leurs Ministres, & seruantes n'ont pas peu de part en l'ouurage des actions humaines, fournissans les especes à l'intellect, & mouuant la volonté, & si la raison sçait diriger leurs fôctions à la yraye fin de l'hôme par vn droit, & legitime vsage qui corrige leurs desordres, elles contribuent beaucoup à conduire l'homme à sa Beatitude, qui doit estre le but, & le terme de toutes ses operations.

Mais pour ne m'estendre pas au delà des bornes qui m'ont esté prescrites, & me resserer dans ma matiere, ie laisse à part les trois facultez irraisonnables qui ne cooperent à nos actions que par seruice & ministere, & viens seulement aux deux raisonnables qui doiuent commander en nous, à qui appartiennent en l'œconomie de toute nostre conduite les reines du commandement, & de qui nos actions prennent le titre d'humaines qu'elles portent, & le merite ou demerite qu'elles ont, la loüange, ou le blasme qui les accompagne, la couronne, ou la peine qui les suit.

Je sçay bien que quelques-vns assignent trois facultez à la partie superieure de nostre Ame, & par dessus l'Entendement & la Volonté y adioustent la Memoire; mais outre que la

Memoire tient beaucoup du materiel, & semble fort attaché au sens commun qui luy garde les especes, & à l'imagination qui les luy presente ; d'où nous voyons que les bestes mesmes en sont participantes par cette vertu de l'Ame sensitue, que par vne difference de nom, mais non pas d'office ny de fonction, on appelle en nous, Memoire, en elles Reminiscence. Encore pouuons nous dire que ce que la memoire participe en l'homme du Spirituel à raison de l'alliance avec l'intellect, ne differe pas de l'intellect mesme, qui contient en soy la force de conseruer les especes intelligibles aussi bien que de les produire. Tellement que pour ne multiplier pas les diuisions sans necessité, multiplication qui apporte aux sciences confusion au lieu d'ordre, & d'esclaircissement, la commune & plus saine opinion reduit le nombre des facultez spirituelles de nostre Ame à ces deux, Entendement, & Volonté, qui sont comme les deux Poles qui portent le Ciel de ce petit monde, l'Homme, de qui le corps represente la terre, l'ame le Firmament, les puissances de l'ame les Spheres Celestes, leurs actions les mouuemens des Spheres, & ces deux principales puissances les deux Poles sur qui comme sur deux puiots, ou sur deux bases, & colonnes, roule tout le cours de leurs reuolutions. Ces deux

deux puissances sont comme les deux bras de l'Ame qui la font agir, comme ces deux mains avec lesquelles elle fait toutes choses, ou par l'apprehension, ou par l'affection, comme ces deux pieds qui la portent par tout où elle va, l'un par le mouvement du discours, l'autre par celuy du desir, ou comme ses deux aisles qui la font voler, l'une par la pensée vers les objects qu'elle contemple, l'autre par l'amour vers ceux qu'elle pourchasse. Ou bien nous pouuons dire que nostre Ame est vn Soleil qui engendre de sa fecondité la lumiere & la chaleur pour éclairer, & pour eschauffer, car ainsi l'essence de l'Ame pousse de son fonds ces deux puissances, l'intellect comme sa clarté pour connoistre ce qui est, la volonté comme son feu pour aymer ce qui est bõ, ou ce qui porte l'image de la bonté. Et tout ainsi que la lumiere, & la chaleur emanées du Soleil ont en luy leur siege comme leur origine, de mesme l'Entendement & la Volonté qui fluënt de l'essence de l'Ame, ont en elle le sujet qui les soustient, aussi bien que la source qui les produit, & du tout independantes du corps, subsistent purement en l'Ame d'où procede leur naissance, au lieu que les puissances de la partie inferieure sortent bien de l'Ame, comme de leur racine, mais se soustienent en partie sur

le corps, & se fondent sur tout le composé; D'où il arriue qu'en la separation du corps, & de l'Ame, celles-cy demeurent esteintes avec le corps, & les autres deux seulement accompagnent l'Ame separée. Que s'il faut poursuivre encore plus auant cette comparaison, tout ainsi que la lumiere, & la chaleur sont distinctes l'une de l'autre; non moins que toutes deux du corps du Soleil qui les engendre, semblablement l'entendement differe reellement de la volonté; la volonté de l'entendement, comme l'un, & l'autre de l'essence de l'Ame qui est leur principe commun, & leur distinction suit la difference de leurs objets, & de leurs actes, l'estre estant l'objet de l'entendement, le bon l'objet de la volonté, & l'entendre estant l'acte de celuy-là, le vouloir l'acte de celle-cy.

On pourroit icy rechercher plusieurs choses curieuses qui se traitent dans l'Escole, mais ny vostre erudition, Messieurs, n'a besoin d'en estre instruite, ny le temps, ne me donne le loisir de les proposer, ny le lieu la licence, & ce seroit abuser de la grauité de cette Academie dressée pour y traiter des mœurs, d'y agiter de questions pointilleuses, que ie compare volontiers aux os sans chair, & sans mouelle, durs à rompre, inutiles à manger, & plus propres à amuser qu'à nourrir,

faits plustost pour briser les dents , que pour paistre l'estomach. Bien me semble il necessaire non pour vous , mais pour le sujet d'expliquer vn peu plus au long quels sont les obiects de ces deux puissances, comment elles forment leurs actes, leur excellence, & leur dignité, points qui pour estre éclaircis vous demandent en ma faueur vne nouvelle attention.

L'object complet de la puissance intellectuelle , ce n'est pas proprement le vray , mais l'estre generalemēt entant que capable d'estre connu , veu que le vray n'estant qu'vne qualité , & propriété de l'Estre, n'est qu'vne de ses suites, & n'a pas tant d'estenduë que l'Estre mesme, qui comprend & embrasse l'Estre vray, & l'Estre faux, capables tous deux de tomber également sous nostre intelligence , qui peut connoistre non moins le menfonge, que la verité ; Et ainsi l'object egal, & proportionné à la capacité de l'intellect, qu'on appelle, *obiectum adequatum*, c'est l'Estre en general, ou qui consiste en realité , ou qui n'est qu'en l'apprehension de l'esprit , comme les songes, & chimeres. Et ie vous prie, en combien d'entendements les faussetez , & les erreurs preoccupent la place que les verités y deuroient occuper , & en combien d'esprits entrent les tenebres sous le nom de lumiere, *tenebris obscuratum habentes intellectum*, comme

parle l'Apostre. Le vray est bien l'object iuste, & legitime de l'Entendement, mais il n'est pas son seul, & vnique object, car il se tourne aussi vers l'apparent, & vers le faux, & ce qui est mauuais, non seulement pour le connoistre, mais encore bien souuent pour y consentir. Et certes la connoissance du faux, & du mal seroit bonne, mais le consentement en est tousiours funeste; l'vn montreroit la force de l'Esprit, mais l'autre est vn effet de sa foiblesse; l'vn pourroit ayder l'homme à paruenir à sa vraye fin en luy faisant connoistre ce qu'il doit euitter, mais l'autre l'escartant de sa fin, le conduit à sa ruine, puisque c'est le bien de l'Entendement d'estre instruit, & esclairé des vrayes connoissances, mais c'est son mal d'estre trompé par de faulses & vaines persuasions, qui comme au chien d'Esopé luy presentent l'ombre de la verité dans l'eau molle, & susceptible d'vne imagination abusée, & par l'amorce de l'ombre luy en derobent le corps.

L'objet entier, & total de la volonté, c'est le bien considéré en gros, où comme veritable, ou comme apparent. Veu que cette puissance n'est pas tousiours ny si sage, ny si heureuse que de colloquer ses amours en de sujets qui le meritent, quoy qu'elle soit si bonne qu'elle n'ayme que le bien, elle est toutesfois

si simple, & si facile à gagner, qu'elle est prise aussi-tost par l'apparence du bien men-
 songer, & trompeux, que par la verité du
 reel, & du solide. Et ce qui est deplorable,
 souuent l'amorce d'un bien imaginaire la
 prend, & l'engage par les liens de ses pro-
 pres affections dans un mal veritable, puis
 que sa perfection consistant en l'amour, &
 jouissance du vray bien, la poursuite, & l'em-
 brassement du bien faux, & coloré, tire neces-
 sairement son dechet, & sa perte, *Vt quid dili-
 gitis vanitatem, & queritis mendacium*, s'escrie
 le Prophete. Et tout ainsi que les Poëtes disent
 qu'Exion embrassant vne nue au lieu de la
 vraye Iunon, des hommes n'en furent pas
 engendrez, mais des Monstres, & des Cen-
 taures my hommes, & my cheuaux; sembla-
 blement quand la volonté trompee par la face
 pipeuse du bien apparent, l'embrasse, & s'y
 attache comme si c'estoit le vray bien, de cet
 accouplement du faux bien deceuant, & de
 la volonté deceuë, naissent non des actions
 humaines, honnestes, & raisonnables, mais
 des affections môstrueuses, des concupiscen-
 ces brutales, des œuures d'homme en appa-
 rence, de beste, ou de monstre en effet, des
 cupiditez insatiables, & sauuages qui raua-
 gent le monde, des ambitions effrenées, &
 furieuses, qui mettent quelquefois l'Vniuers

en desolation. Tant la volonté humaine est amoureuse du bien, que d'en poursuivre l'ombre même menfongere avec telle vehemence, & iusqu'à telle extremité ! En quoy nous pouuons considerer combien est bonne l'inclination de cette puissance par le don, & faueur de celuy qui l'a creée, puis que mesme elle ayme & cherche le bien és plus grands maux qu'elle commet, & ne veut pas en ses crimes plus atroces le mal qu'elle y fait, mais le bien qu'elle y croit trouuer. Et combien est grande l'iniure que luy fait l'entendement à qui appartient la charge d'esclairer ses tenebres, & la destromper quand il la veoit trompée, lors qu'au lieu de la desabuser par la connoissance qu'il a, ou qu'il doit auoir du vray bien, & du vray mal, au contraire il luy colore par ses discours, & par ses raisons le mal du pretexte du bien, & par ce moyen luy tend le piege, & luy qui la deuroit remettre, ayde à son égarement! *Ve qui dicitis malum bonum*, disoit Ilaye. Car si l'entendement faisoit bien sa partie, la volonté ne manqueroit iamais à faire la sienne, & si celuy là discernoit bien comme il peut, & comme il doit, la vertu d'avec le vice, le vray d'avec l'apparent, celle-cy ne seroit pas sujete à tant d'achopemens, ny exposée à tant de precipices, ains courroit au vray bien s'il luy estoit proposé, avec la mesme impe-

tuosité qu'elle court au bien menfonger qu'elle prend pour veritable, la raison ou la deceuant ou souffrant qu'elle soit deceüe. Ainsi la malice de l'action vicieuse procede bien de la volonté qui est libre à la faire, ou à ne la faire pas, mais la cause premiere vient de l'entendement qui ne descouure pas à la volonté le voile, & le fard dont se couure, & se pare le faux bien qui l'attire, mais au contraire le luy plaistre luy mesme bien souuent, & le luy colore pour adiouster de nouvelles tēebres à son auement, & rendre plus auent par un mauvais conseil celle qui l'est assez par sa nature. Semblablement, il faut bien prendre de la liberté de la volonté, l'origine de la bonté de l'action vertueuse, mais il faut rapporter le principe de l'action, à l'entendement qui proposant à la volonté le vray bien la meut vers son objet, & la pousse à son acte. Et pour expliquer en passant l'ordre des actions de ces deux puissances, & le cōmandement qu'elles ont l'une sur l'autre, il faut remarquer que comme celuy qui porte le flambeau passe deuant, & la lumiere fut creée de Dieu la premiere de toutes les choses particulieres apres la creation confuse, & generale du Ciel, & de la terre, aussi l'action de l'entendement qui presente la lumiere à la volonté doit preceder, puis que la cognoissance va naturellement de-

uant l'amour, & que l'œil doit voir auant que le cœur ayme, selon la sentence du Poëte, *Oculi sunt in amore duces*. Dauantage, si la lumiere est symbole de la cognoissance, qui est l'acte, ou pour mieux parler l'emanation de l'entendement, & la chaleur symbole de l'amour qui emane du vouloir, acte de la volonté, il faut dire que comme la chaleur procede de la lumiere, aussi l'amour s'engendré de la cognoissance, ou l'engendrant est plustot que l'engendré, le produisant plustot que le produit, sinon tousiours en ordre de temps, du moins en ordre de nature. Neantmoins on peut considerer d'autre costé que la volonté estant en l'homme comme l'Agente, & la Reyne qui meut par son Empire toutes les autres puissances, elle peut aussi commander à l'entendement de s'appliquer à son action, & ainsi l'action de la volonté qui commande celle de l'intellect semble la deuaner. Tellement qu'il est malaisé de definir quelle de ces deux actions est la premiere en ordre, si n' que nous pouuons dire que la volonté comme commandante commence en quelque façon, & l'entendement comme éclairant la volonté pour faire cet acte mesme de commandement semble aussi la preuenir; mais apres tout s'il est difficile de decider quelle va tousiours deuant en ordre de temps, si faut il confesser,

& conelurre qu'en ordre de nature l'entendre precede le vouloir, la cognoissance l'amour, la veüe le desir, & la lumiere la chaleur. Et de fait ces deux puissances meuvent, l'vne l'autre reciproquemēt, & chacune tient l'Empire à son tour, l'entendement meut la volonté en luy proposant le bien qui est son object, & son but, & la volonté meut l'entendement en luy commandant d'agir, & d'operer, l'entendement meut la volonté en qualité de fin, & la volonté meut l'entendement en office d'ageante dans l'estat, & police de nostre ame.

Que si de l'objet, & de l'ordre de leurs actions nous venons à la façon, nous dirons que l'entendement opere comme l'œil en appellant à soy ses objets, la volonté comme le cœur en se jettant, & se lançant vers les siens, ou pour m'expliquer en autres termes, l'entendement agit par attraction, la volonté par saillie, car ce que sont l'œil, & le cœur en nostre corps, l'entendement & la volonté le sont en nostre ame; l'œil, & l'entendement nous estant donnez pour voir, le cœur & la volonté pour aymer, & toutes nos cognoissances procedant de ces deux là, tous nos desirs de ces deux icy. Or l'œil exerce sa fonction par la reception des especes, & des images des objets qui s'impriment en sa prunelle,

& le cœur au contraire par émission hors de soy élançant toutes ses forces, & tous ses mouuemens vers la chose qu'il ayme, d'où l'on dit que le cœur de l'amant est en l'aymé, sinon par presence au moins par operation; tellement que par la vision les objets entrent dedans l'œil, mais par l'amour le cœur entre dans les objets. Ce qui nous represente excellentement les deux differentes façons d'agir de l'entendement, & de la volonté, dont l'un est l'œil, & l'autre le cœur de nostre ame. Car l'entendement estant doué de deux vertus, de l'actiue, & de la passiuë, par l'actiue il appelle a soy les objets qu'il contemple, par la passiuë il les reçoit, & les retient imprimés en sa cognoissance, par l'actiue il spiritualise les especes materielles que les sens luy subministrent, & les despoüillant de la matiere, de corporelles les rend spirituelles, de sensibles intelligibles pour les changer en sa nature, & les disposer à s'unir à luy, & aussi-tot, les ayant transformées en sa ressemblance, il les loge dans soy par sa vertu passiuë, qui en garde l'image, & l'impression. Ainsi cet œil spirituel de nostre ame agit par attraction; & receptiõ de l'espece de la chose cogneuë, comme nostre œil corporel en appellant, & receuant la representation de la chose veüe. La volonté procede par vne diuerse voye, & imitant le cœur

en sa maniere d'operer aussi bien qu'en son operation qui est l'amour, n'appelle pas à soy ses objets, mais va plustot à eux, ne fait pas l'attraction, mais la souffre elle mesme, ne recoit pas, mais se donne, sort, s'élançe, entre en la chose aymée, se change, & se transforme en elle, deuenant diuine par l'amour des choses diuines, *Qui adheret Deo vnus spiritus est cum eo*, & terrestre par l'amour des terrestres, impure par l'amour des impures, *Abominabiles facti sunt sicut ea que dilexerunt*. Ainsi la chose entendüe est en l'entendement, la volonté tout au contraire est en la chose appetée, l'entendement prend, & possède, la volonté se laisse prendre, & posseder.

Cecy semble donner de l'auantage à l'entendement sur la volonté, neantmoins les prerogatiues de tous les deux sont si égales, que si pour conclusion de tout ce discours ie viens à les peser, ie ne scauray de quel costé donner le traict à la balance.

Nous pouuons comparer ces deux puissances ou du costé de la puissance mesme, ou du costé de l'objet, ou du costé de l'action, ou du costé de la façon d'agir, ou du costé de la fin de l'action humaine, qui est la Beatitude, & en tous ces cinq chefs chacune a ses droicts, & ses preeminences, qui combattent pour luy adiuger la palme sur sa com-

pagne. Si nous les apparions du costé de la puissance, l'Entendement estant vne source tres-feconde de lumiere, pretend de deuancer la Volonté, qui sans son secours est du tout aueugle; Mais d'autre part la Volonté qui est l'agente & la Reyne souueraine, & absoluë en tout l'estat de nostre Ame, commandant à toutes ses facultez & à l'Entendement mesme, demande sur luy la presceance par le titre de son autorité. Si nous les confrontons du costé de leur objet, celuy de l'Entendement est plus vniuersel, car il s'estend à tout l'Estre, là où celuy de la Volonté se restreint dans ce qui est seulement, ou bon entant qu'aymable, ou mauuais entant que hayffable; mais l'objet de la Volonté semble meilleur, & plus vtile pour nous, car à quoy profite la speculation de l'Estre, sinon en tant que le bien, ou le mal qui luy sont adjoincts, concernent nostre profit, ou nostre dommage, & demandent nostre amour ou nostre hayne, nostre poursuite, ou nostre fuite. Si nous les considerons du costé de leur acte, celuy de l'Entendement qui est l'entendre, a plus d'espace & d'estenduë que celuy de la Volonté qui est le vouloir, veu qu'il n'y a rien de voulu qui ne soit connu, mais il y a plusieurs choses conuës qui ne sont pas vouluës, & en Dieu mesme le connoistre va plus loing que le vou-

loir, puis qu'il connoist les choses qui peuvent estre, & ne veut que celles qui sont, il y a infinis mondes en sa connoissance, vn seul en sa volonté; mais si l'acte de la volonté n'embrasse pas tant, il est plus efficace, veu que le connoistre est sterile de soy mesme, le vouloir est fecond, l'idée de l'Architecte ne fait pas la maison, mais son vouloir qui porte sa main à l'œuvre, & entre plusieurs projets qui se forment en sa pensée, celuy seul est produit au iour qui entre dans sa volonté. En Dieu mesme pour ce qui touche ses opérations externes, le connoistre sans le vouloir ne fait rien, & en tout ce qu'il opere hors de soy, son entendre dispose, mais son vouloir agit. Je diray dauantage, que la volonté commandant l'acte de l'Entendement y a beaucoup de part, mais la Volonté demeurant libre à faire, ou à ne faire pas apres mesme que l'Entendement luy a proposé ce qui la meut, s'attribuë tout le droict de son action, & tout l'honneur luy en demeure sans admettre son compagnon au partage; Et de plus, si tout le merite de l'action humaine procede de ce qu'elle est libre, la liberté appartenant plus à la Volonté qu'à l'Entendement; il faut conclurre que les merites de nos actions viennent plus d'elle que de luy, puis qu'il ne contribuë qu'au conseil, & à la deliberation, elle

fait seule l'execution par son choix. Si nous les regardons en leur façon, & maniere d'agir, celle de l'intellect paroist plus noble, & plus parfaite, parce qu'il tire à soy les choses qu'il contemple par leurs especes, & images, là où la Volonté se laisse tirer à ce qui gagne son amour, il s'enrichit en receuant, elle s'appauurit en se donnant, il transforme en soy ce qu'il connoit, elle se change en ce qu'elle ayme, mais neantmoins la Sentence que l'Apostre attribuë à nostre Seigneur, que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir, l'un estant marque d'indigence, & l'autre d'abondance; *Beatius est magis dare, quam accipere*, conclud à l'avantage de la Volonté, qui opere en donnant, & ce qui est plus glorieux en se donnant elle mesme, qui est le dernier, & le plus grand effort de la liberalité. Et puis si elle se dône à quelque chose de meilleur que soy, comme à Dieu, en donnant elle gagne, son don mesme l'enrichit, & ce qu'on droit alienation luy est plustost acquisition. Si elle se transforme par son amour en quelque chose de plus parfait que sa nature, comme Dieu, appellerons nous sa transformation un dechet, ou desavantage, & non plustost un gain, & vne melioration, qui ne l'unit pas seulement à Dieu, mais la change, & l'éleve en sa ressemblance Divine? Enfin si nous

posons les prerogatiues de ces deux puissances du costé de la fin de l'action humaine qui est la Beatitude, ou Morale des anciens Philosophes, ou temporelle, & eternelle des Chrestiens, qui professent la vraye Philosophie, puis qu'ils tiennent du Ciel la reuelation de la vraye Sapiéce, il est incertain à qui nous deuons donner l'auantage, ou à l'Entendement, ou à la Volonté. Pour la felicité Morale, les vns l'ont establie en la contēplation de la verité, qui est l'office de l'intellect, les autres en l'exercice de la vertu, qui est l'œuure propre de la Volonté; les autres au contentement, & repos de l'esprit, qui reside en tous les deux, & en l'Entendement qui connoist son bien, & en la volonté qui le fauoure, & s'y repose, mais comme il semble plus en la voloté qui n'appetant rien au delà, trouue sa paix és bornes qu'elle se prescrist, & en sa paix sa perfection. Mais parce que les Philosophes se sont trompez en ne cherchant la felicité de l'homme, qu'en ce que l'homme peut acquerir par les operations naturelles de ces deux puissances de son ame, venons à nostre vraye Beatitude que la Foy nous propose, qui n'est autre que la possession de Dieu, icy par commencement, & là haut par consommation, & voyons quelle de ces deux facultez y peut pretendre plus de part. En ce monde l'Enten-

dement touche Dieu par la Foy, en l'autre par la Vision, la Volonté icy par l'amour, & la par la iouïffance ; icy la Foy nous y fait aller, mais l'amour nous y vnit ; la haut la vision le prend, mais la iouïffance l'embrasse. A qui baillerons nous le prix, ou à l'Entendement icy croyant, & la voyant, ou à la Volonté icy aymante, & là tenante ? Icy le don de Sapience est baillé à l'intellect pour l'illuminer en la recherche de son bien, le don de zele a la volonté pour l'enflâmer à la poursuite, là haut la lumiere de gloire à l'Entendement pour le rendre capable de voir Dieu, le don d'un amour non plus libre, mais necessaire à la volonté pour l'y attacher inseparablement. A qui adiugerons nous la presceance, ou à l'Entendement pour ses appanages, icy la Sapience, là haut la lumiere de gloire, ou à la Volonté pour les siens, icy de zele feruent, là haut d'amour inseparable ? ie sçay bien que pour l'estat present l'Apostre prononce en faueur de la Volonté, qui a la charité pour son douïaire, *maior horum*, dit-il, *est charitas*, mais pour l'estat futur les Docteurs en disputent, & les voix sont partagées ; S. Thomas prononçant pour l'Entendement, Scot pour la Volonté, S. Bonauéture pour tous les deux egalelement. Mais i'entends qu'à l'aduenement de celuy qui nous est venu reueler les secrets du Ciel,

Unigenitus qui est in sinu Patris ipse nobis reuelavit,
 les Anges qui nous annoncent sa naissance
 temporelle semblent tenir pour le party de la
 volonté, donnant la paix de sa part, non aux
 hommes en qui l'entendement excelle, mais
 à ceux qu'une Volonté bonne, & droite dispo-
 se aux actions vertueuses dignes des préten-
 dans à cette vraye Beatitude dont ils nous
 portent le message, *pax hominibus bonæ voluntatis.*
 La paix de Dieu qui est la felicité de l'Hom-
 me, icy par grace, là haut par gloire, n'est pas
 le prix des subtils Entendemens, mais des
 bonnes volontez. Quel Entendent plus sub-
 til que celuy des Demons qu'une volonté per-
 uerse, & dereglee en a precipités, & plus rude
 que celuy des Apostres aussi grossier que le
 mestier qu'ils exerçoient, & qui neantmoins
 se sont eleuez aux premiers thrones par vne
 Volonté sainte, feruente & embrasée. Don-
 nons à ceux qui tiennent le party de l'Enten-
 dement qu'il ait là haut la principale part en
 la possession de la Beatitude, mais au moins
 faut-il que tous accordēt que la Volonté tient
 ça bas le premier rang en la poursuite; que
 l'Entendement soit là haut le plus auantagé à
 posseder Dieu, il appartient ça bas à la Vo-
 lonté de l'acquérir. Que l'Entendement tien-
 ne le plus haut rang en la recompense, il aura
 tousiours cette obligation à la Volonté, qu'elle

a porté en l'estat du merite la plus grand part du travail. Bref que l'Entendement aye la presceance en la vie de la gloire qui consiste à voir Dieu, il ne peut pas la debatre a la volonté en la vie de la grace qui consiste a l'aymer. Voyez-vous pas que la vie de nostre corps procede du cœur siege de la chaleur, non de l'œil, porte ou fenestre de la lumiere? semblablement en nostre ame, la vie de la grace consiste plus en la charité, qui est en la Volonté, qu'en la connoissance qui est en l'Entendement? Voyez-vous pas que le Soleil éclaire bien la terre de sa lumiere, mais c'est sa chaleur non sa lumiere qui la fait fructifier? De mesme ce ne sont pas les clartez de l'Entendement, mais les ferueurs de la volonté qui produisent nos bonnes œuvres, fruits de la vie de la grace, semences de celles de la gloire? Aprenons nous pas de la Theologie que les Seraphins enflamés d'amour sont la haut plus proches de Dieu que les Cherubins esclairés de cognoissance? Ainsi la cognoissance que nous auons par la foy qui reside en l'entendement, nous meine bien à Dieu; *accidentem ad Deum, oportet credere*, mais c'est la charité qui est en la volonté qui nous en approche, nous y preséte & nous y donne l'entrée. Quoy que l'entendement par sa lumiere guide la volonté, si faut-il que la volonté, quoy qu'aueu-

gle, aille présenter en aymant, & meritant l'Entendement à Dieu, & que l'aveugle introduise le voyant en la vision bien-heureuse, & si l'Entendement montre le chemin à la Volonté, la Volonté fait paruenir l'Entendement au but, & au terme, & par ce moyen le guide meine l'aveugle, mais en recompense l'aveugle paye le guide de ce voyant, & de cet aveugle.

Mais ie ne m'aduis pas qu'en m'amusant trop longuement en l'entretien de ce voyant, & de cet aveugle, i'abuse de la patience des oyans, & leur donne iuste sujet de croire que ie n'y vois goutte moy mesme, puis qu'apres tant de tours, & retours dans ce chemin où ie me suis engagé, ie n'y sçais pas trouuer encore l'issuë. Il est vray, Messieurs, que ie parle de l'Esprit, & de la Volonté par vostre ordre, & commandement, mais ie dois prendre garde que ma volonté, pour excéder trop en l'affection de vous contenter, ne fasse defaillir mon esprit en la discretion, & que par ma longueur ie ne fasche vos esprits, & ne contreuienne à vos volontez. C'est pourquoy ma volonté qui prend la loy de vos volontez arrestera mon esprit par le respect que ie dois aux vostres, & ma reuerence mettra des bornes au desir de vous plaire par la crainte de vous estre ennuyeux, & vous suppliant que si en

ce discours de l'esprit & de la volonté mon esprit n'a pas bien fait sa partie, ma volonté, qui en vous obeissant a tasché de faire mieux la sienne, vous en rend les defauts supportables.



III DISCOURS.

PRONONCE DEVANT

MONSIEUR LE MARESCHAL

DE SCHÖMBERG.

Contre l'Apatie des Stoïciens.

*Que les passions bien réglées sont conuenables
aux Sages.*



L'HONNEUR que nostre Academie reçoit de vostre presence, Monseigneur, luy dōne le mouuement d'une joye si iuste, & si legitime, que les plus feueres Stoïciens, qui ont du tout condamné l'usage des passions, changeroient d'aduis à cette rencontre, & nous

accorderoient la licence de celle-cy, comme raisonnable, & deü en vne telle occasion. Mais öütre la passion de la joye à qui le sujet present sert de suffisante iustification, ie voy que l'audace, le desir, & l'esperance ont desia gaigné la voyx, & le suffrage de toute cette Assemblée, veu que sans l'audace accompagnée du respect nous n'oseriös ouvrir la bouche deuant vostre grandeur, ny demander vostre audience sans le desir de meriter vostre approbation, ou en tout cas sans l'esperance de vostre pardon. Me voyla vainqueur des l'entrée, puis que de douze passions que les Philosophes assignent i'en tiens quatre hors du hazard de tomber de leur droit, qui m'assistent en cette action pour me faire gaigner la cause pour toutes. Et certes en la faueur que nous receuons de vostre assistance, & en la benignité qu'il vous plait de nous tesmoigner, ny nostre joye ne peut auoir de l'excez, ny nostre audace de temerité, ny nostre desir de desordre, ny nostre esperance de presumption, mais toutes quatre fondement, & raison en vostre bonté.

Auec cette confiance i'entre dans la defence de ma cause desia demy gaignee, & viens aux preuues de ma proposition, que les passions bien reglées ne sont pas indignes du Sage, & dis que ceux qui les veulent oster ressemblent à cet ancien Lycurgue Roy des

Thraces, qui fit publier vn Edit par tout son Royaume d'arracher toutes les vignes parce que le vin enyuroit, au lieu qu'il deuoit plustot tacher d'abolir par ses loys non le vin, dont on peut bien vser, mais l'intemperance qui en depraue l'vsage. Toutes choses ont deux anses, disoit Epictete, & peuuent estre prises de l'vne, ou de l'autre main, de la droicte, ou de la gauche, où pour le bien, où pour la ruine; & les meilleures mesmes en leur estat, & condition sont capables de degenerer, & deuenir pernitiieuses par la malice, ou par la foiblesse de celuy qui n'en vse pas comme il faut, le feu est bon à l'approche, pernitiieux à l'attouchement; il cuit les viandes, & destruit le bois; il espure l'or, & consume la paille, il anima l'ouurage de Promethée, & brûla les mains du Satyre. Le Soleil qui éclaire éblouit; l'aliment qui nourrit, tuë; la medecine qui guerit empoisonne; le miel qui est doux est cuisant aux vlcères; la Rose assemble en vn l'odeur qui recrée, & l'espine qui point; la Mer qui porte les vaisseaux les engloutit, & sur vn mesme element où se font les heureuses navigations arriuent aussi les naufrages, bref la Nature n'a rien fait de si bon, que l'accident qui escheoit outre l'intention de la nature ne puisse depraue, & si l'on vouloit chasser du monde tout ce d'où peut arriuer du mal, il en

faudroit chasser tout ce qu'il y a de bon, si l'on vouloit obuier à tous les maux qu'on peut craindre, il faudroit se priuer de tous les biens dont on jouyt, & se charger d'un mal present pour éuiter vn incertain, n'y ayant hors de Dieu de bien si parfait, & si heurieux dont le mal ne puisse naistre par occasion. Cecy declare, & fait toucher au doigt avec combien peu de fondement les Stoiciens ont reproué généralement toutes les passions, parce, disoient-ils qu'elles seruēt à plusieurs d'outils du mal & d'instrumēt du vice, les impudiques faisāt seruir l'amour qui est la premiere des passions à leurs incontinesces, les auares le desir à leurs conuoitises, les dissolus la joye à leurs desreglemens, les melancholiques la tristesse à leurs chagrins, les fols l'audace à leurs fureurs, les sots l'esperance à leur outrecuidence, les lasches la crainte à leurs fuites, les malicieux la hayne à leurs aigreurs, les meurtriers la cholere à leurs vengeance; chaque vicieux sa propre passion à ses desordres. Mais ils deuoient tourner le reuers de la medaille, & considerer que les mesmes passions sont instrumēs du bien à ceux qui en sçauent tirer le droit, & legitime seruice, & qu'aux vertueux, & sages la passion de l'amour est vne affection aux actions honnestes, le desir vne semonce aux genereuses entreprises, la joye vn fruit de la



vertu, la tristesse vn remede des facultez, la hayne vne auersion de l'iniquité, l'audace vn esperon de la valeur, la colere vn esguillon du courage, l'esperance vn soustien de la force, la crainte mesme qui semble si lasche vn frein de l'indiscretion; toutes les passions aydes ou pour la poursuite du bien, ou pour la fuite du mal, armes pour donner, ou pour parer au vice, traits pour l'attaque, ou boucliers pour la defense.

Toutes les passions, comme nous enseigne le Philosophe en sa Morale, consistent ou à nous pousser au bien, comme l'amour, le desir, l'esperance, & l'audace; ou à nous retirer du mal, comme la tristesse, la crainte, la hayne, & l'abomination; ou à nous donner le repos en l'aïse du bien obtenu ou du mal éuité, comme la joye, veu que nostre ame ne fait aucune faille que pour poursuiure l'honneste, ou l'utile; ou pour fuyr le vitieux, ou le dommageable; ou pour se delecter és heureux succez de sa poursuite ou de sa fuite. Or qui osera condamner ces mouuemens inferez en nostre nature ou pour le pourchas de ce qui nous profite, ou pour la retraite de ce qui nous nuit, ou pour l'embrassement, & jouissance de ce qui nous est conuenable, qu'il ne se declare en mesme temps ennemy de l'homme mesme, & de tout ce qui peut ou procurer ses



auantages, ou preuenir ses pertes? Il en peut abuser, dira-on, pour suiure le mal couuert du voile du bien, pour fuyr le bien qui sera mal en apparence, pour se reposer en la joye de son malheur qu'il estimera son auancemēt. Mais ne peut il pas aussi bien abuser & de ses mains pour se tuer, & de ses pieds pour se porter dans vn abisme? Et qui osera pourtant luy interdire l'usage de ses pieds, & de ses mains? Le passe plus outre, ne peut il pas aussi bien abuser de sa raison pour l'appliquer aux erreurs de sa volonté pour la porter aux desordres? Faut-il donc qu'il renonce aux fonctions de sa raison, & de sa voloté? de toutes ces choses, soit des membres de son corps, soit des facultez de son ame, soit des passios de son appetit il en doit euitier l'abus, mais ebrasser l'usage.

Les passions estant naturelles à l'homme sont indifferentes d'elles mesmes & applicables au bien, ou au mal, au vice, ou à la vertu. La Nature les donne, la volonté les applique, la raison les doit regler, & la prudence conduire. Ce sont de Polypes qui n'ont d'autre couleur que celle qu'ils emprumt des objets, blancs deuant la neige, noirs deuant le charbon, fleurs dans vne prairie, boubier dans la boüie, ou des miroirs qui tourne de diuers costés prenent diuerses images, l'image du fumier s'ils regardent le fumier, l'i

mage du Soleil s'ils sont opposez au Soleil, où bien des nuées qui reçoivent l'impression ou de la clarté du costé du Ciel, ou de l'obscurité du costé de la terre. L'indifference est leur estat naturel, la bonté ou la malice leur arriue par accident, de la bonne, ou mauuaise application que nostre raison a sous sa charge, nostre choix en sa liberté pour l'incliner à nostre profit, où à nostre desaduantage, à nostre salut, où à nostre perte, à nostre honneur, où à nostre confusion. Mais parce que le fou s'en sert à sa ruine, le sage en doit il craindre l'employ, qui luy peut estre & glorieux, & profitable? parce que le desesperé s'enferme avec son propre glaiue, le soldat genereux doit il quitter son espee? parce que le vin est dangereux aux fiebureux, les sains sont ils obligez de s'en abstenir? parce que le Soleil creue les yeux à l'Hibou, veut on que l'Aigle ne le regarde pas? Ou parce que cet Astre est brûlant en certains climats, faut-il condamner sa lumiere? Ne jugeons pas ie vous prie de la qualité des choses par le mal que l'abus en peut tirer, mais par le bien qu'en recueille le bon vsage, & ne considerons pas ces mouuemens naturels dõt Dieu a doüé nos ames en nostre desordre, mais en son intention, & en leur droict office, Dieu nous a donné les passions pour nous seruir au bien, elles y peuuent contribuer; si nous

en souffrons du dommage par nostre faute, accusons nostre imprudence, non les instrumens que nostre seul abus conuertit à nostre ruine. Mais n'est ce pas vne chose bien ridicule ? vouloir oster au soldat ses armes pour le rendre vaillant, & à l'homme ses passions pour le faire sage, comme si le soldat pouuoit combattre sans armes, ou si les passions ne seruoient pas, au combat contre le vice, d'armes à la vertu. Le Philosophe Nemezius appelle élégamment la passion de la colere vn soldat qui porte les armes pour la concupiscence, *Ira est armigera concupiscentiæ*, vn soldat qui s'arme pour la querelle de l'amour, pour surmonter, & renuerser tout ce qui trauese ses desirs. Que si la temperance regle si bien les desirs de la concupiscence, & de l'amour, que l'homme n'ayme, & ne poursuiue que ce qui est conforme à sa raison, en ce cas les passions de l'irascible s'armant contre les empechemens sont iustes, & raisonnables, & seruent d'instrument au Sage pour executer ses plus belles actions. Et certes quoy que la raison montre naturellement le bien, & le mal à l'homme, & que la volonté soit douée d'vne inclination vers le bien, & d'vne auersion du mal, si est ce que le secours des passions luy est encore necessaire pour seruir comme d'esperon à la volonté, & la pousser avec plus d'ardeur, & de vehé-

mence où la raison la conduit, & où la porte son propre mouuement. Mais principalement lors que le bien que la vertu se propose est ardu, & de difficile execution, la vertu a besoin d'implorer le secours des passions pour luy prester main-forte, & prendre comme soldats les armes pour son party, & aussi tot à sa semôce l'esperâce cōmance de s'armer pour luy releuer le cœur; l'esperance est suiuiue d'une audace magnanime comme d'un second soldat, qui surmontant la consideration des empchemens qui veulēt arrester sa pointe, se jette, & s'eslance sans crainte du peril aux moyens qui peuuent seruir pour executer sa resolutiō. Que si la resistance des meschans s'oppose, & se met à la trauerse, la colere vient au renfort comme un troisiēme soldat, qui picquant, & éueillant l'ame ainsi qu'un vif éguillon, l'eschauffe, & l'enflamme d'une genereuse ardeur contre la violence, & contre l'iniquité, comme Iob qui se glorifioit d'auoir brisé par une sainte colere les machoires aux iniques.

Je dis plus, que vouloir oster les passions au Sage, c'est non seulement arracher les armes à la vertu, mais encore en quelque sorte l'estre mesme à sa nature; veu que pour estre sage il ne laisse pas d'estre homme & pour s'estre reuestu de la sagesse il n'a pas depouillé l'humanité. La vertu ne le fait pas Ange, & pour

corriger ses defauts ne change pas la substance, ny pour orner son ame ne destruit pas son corps. Tandis qu'il est dans la chair ses passions sont en luy, & puis que la chair en est le siege, il faut necessairement ou qu'elle meure, ou qu'elles y demeurent. Ce sont des branches qui ne se seicheront que le tronc qui les porte ne soit plustot seiché. Il peut les tailler, les purger, les émouder, mais non les oster qu'il ne s'oste luy mesmes. La mortification en est glorieuse, l'extinction totale impossible, la vertu les peut & les doit abatre, la mort seule les esteint. Que le Stoïcien braue en paroles la douleur, la tristesse, la crainte, la fortune, le destin, la terre, le Ciel, & l'Enfer, s'il veut encore, comme ces Ajax furieux, ou ces Rodomons des Tragedies, qui se donnent du vent à desfier sur vn theatre des ennemis qui ne paroissent pas. Ce sont des Rodomontades Espagnoles qui ont plus de pompe que d'effet, plus de vanité que de verité, plus de bruit que de coup. Apres auoir estably cette insensibilité dans son imagination, il ne peut pas l'introduire en son sentiment, apres s'estre figuré comme ces malades des petites Maisons de Paris, qu'il est vn Ange qui ne patit rien, ou yne Roche qui ne sent rien, la chaleur de la frenaisie estant passée il trouue qu'il est homme, apres auoir en ses songes terrassé toutes

ces passions, tous ces Monstres qu'il appelle avec la massüe d'Hercule, s'esueillant au coïp de la premiere attaque il se voit reduit a la foiblesse d'un Pygmée, & tesmoigne comme les autres non seulement de la frayeur, & de la tristesse, mais encore bien souuent de la lâcheté. Que si les passions viuent en l'homme tandis qu'il vit luy mesme, & s'il est contraint d'en sentir les pointes encore qu'il les dissimule, n'est ce pas à l'homme vne presumption bien outreuidée de ne vouloir pas ny aduoier ce qu'il est, ny confesser ce qu'il sent, mais au milieu des passions qu'il souffre, veuille-il, ou non, ne se contenter pas de la gloire de les regler par la raison, mais se vanter de les arracher du tout, se jacter de ie ne sçay qu'elle Apathie, & comme s'il auoit honte de recognoistre qu'il est homme, se vouloir faire Dieu? On dit que Alexandre voyant decouler son sang confessa qu'il n'estoit pas immortel, comme ses adulateurs luy vouloient persuader, si le Stoïcien ne cede à la raison; qu'au moins il rende les armes à sa propre experience, & se voyant sujet à la colere, à la douleur, à la tristesse, & aux foibleses de nostre nature, qu'il recognoisse sa condition, & confesse qu'il n'est pas impassible, & comme ce Prince reconnut la deception de ses flateurs quand il regarda ses playes, que ce sage condamne la

flaterie decenante de sa pompeuse sagesse en voyant ses fragilitez.

Mais parlant pour les passions, la passion du desir de vous plaire, Monseigneur, me rēd vn mauvais office m'emportant au dela de la mesure, sans laquelle ny les passions ne peuvent estre bonnes, n'y l'Oraison qui defend leur cause. Je voy que cette defense si molle, & si trainante des passions vous fait patir, & si bien leur vsage legitime, & reglé s'accorde avec la sagesse, le discours qui pour sa longueur jointe avec sa rudesse vous en est ennuyeux, offense la discretion. Le sage doit discrettement vser des passions, & moy de vostre patience, de peur que la faisant plus long temps souffrir ie ne luy donne occasion de me conuaincre par effet, & faire voir que le sage est capable de l'Apathie contre qui i'ay discouru.

F I N.



IV. DISCOVRS
DE
LA PEINTVRE.

ENTRE les vertus morales le Philosophe dans ces Ethiques en met vne qu'il appelle Eutrapelie, ou la vertu de recreation, & ioyeusete discrete, & moderée, qui est la pointe, & l'assaisonnement de la conuersation ciuile, & se peut comparer aux salades qui ont leur place es festins parmy les mets plus succulens, comme estant agreables au goust, & non du tout inutiles à l'estomach, pourueu que l'huile en adoucisse l'amertume, que le sucre en tempere l'aigreur, & que le sel, & le vinaigre en corrige la crudité. Nous auons dressé cette Academie pour l'Estude de la Morale, neantmoins nous ne sommes pas Stoiciens, mais y admettons comme des salades, & comme des entremets ces matieres de recreation que la Morale mesme nous permet, & met entre les Vertus, & ainsi nous cueillons en vn mesme iardin les fruicts pour l'usage, & pour l'utilité, les fleurs pour l'odeur, & pour la delecta-

lectation. Mais la loy que nous nous sommes imposée de nous abstenir l'un enuers l'autre de loüanges mutuelles, semble trop austere pour s'estendre aux sujets que nous prenons pour no^r relascher, & il est à propos que le relaschement nous dispense de cette severité. Et puis ce beau discours de la Peinture qui vient de recreer nos esprits par sa nouveauté, & de les ravir tout ensemble par ses merueilles, a vn droit particulier pour nous obliger de rompre nostre silence en sa recommandation, estant raisonnable que les œuures de la Peinture jouyssen^t du priuilege des Peintres qui ne furent iamais nō plus que les Poëtes adstrains aux loix ordinaires. Puis qu'il est permis au Peintre d'ozer tout, il faut tout ozer pour la Peinture, & violer mesme nostre statut en sa faueur. Je diray doncques que ce tableau que Monsieur nous a exhibé est si artistement elaboré, qu'on diroit que la Peinture ait voulu prendre sa langue pour pinceau, ses paroles pour couleurs, les graces de son discours pour enfondremens, les lumieres & les faillies pour surhaussemens pour se peindre elle mesme, & si bien que n'attendant de voir que la Peinture en portait, nous auons veu l'eloquence en verité, & comme ceux qui ne se promettant que de pescher des poissons pescherent vn trepied d'or, nous nous sommes

trouuez plus riches par accident, que nous n'estions en esperance. Aussi dit-on qu'il est arriué quelquefois aux Peintres de reüssir par rencontre au delà de leur dessein, comme ce luy qui desesperant de pouuoir représenter la baue & l'ecume d'un chien enragé, jetta par depit son pinceau contre son ouurage, mais si à point que la fortune accomplit ce que l'art n'ozoit essayer. Non que ie veuille attribuer à la temerité d'un cas la gloire d'un ouurage en qui le sçauoir, & l'artifice déployant tous leurs efforts ont fait paroistre ce qu'ils peuuent. Mais ie veux dire, que par vne douce tromperie l'Ouurier a voulu nous surprendre pour nous raur, & nous mettre vn essay de Peintre pour nous peindre le parfait Orateur. Et puis que c'est vne piece de peinture nous la pouuons comparer à ces trois lignes d'Appelles, que Protogenés iugea si parfaites, que l'emulation les pouuoit suiure, non l'imitation atteindre. Ainsi ce n'est pas pour penser rien adiouster à vn tableau si accompli que i'apporte ce petit mot à la loüange de la Peinture qui a si bien esté loüée, mais pour contribuer à nostre commun thresor, & s'il faut ainsi dire ietter dans nostre Tronc quelque tribut de ma paureté selon l'vsage de cette Academie.

On dit que la premiere inuention de la Pein-

ture est venue de l'ombre qui est l'image naturelle du corps, d'où on a pris le plan, & le modele de l'image artificielle; l'ombre a esté de tout temps le Hieroglyphique de l'honneur que le merite produit, comme le corps produit l'ombre, & l'ombre a produit la Peinture; si bien que la Peinture & la gloire reconnoissent vne mesme ombre, l'une pour son principe, l'autre pour son symbole. Mais ô que tres-a-propos la gloire a son portrait, où la Peinture a sa naissance; puis que la Peinture est si noble, & si glorieuse, qu'il semble que la gloire ne soit faite que pour elle, & qu'une mesme ombre qui nous a donné la Peinture, ayt en mesme temps enfanté l'honneur pour luy estre inseparable comme l'ombre l'est au corps, d'où sa naissance procede. Toutefois il me semble qu'on fait tort à la Peinture de rapporter à l'ombre son origine, qui se doit attribuer à la lumiere, sans laquelle l'ombre qui n'est que la privation ne seroit pas en nature. Je dirois plustost que comme l'ombre est vne production du corps esclaire de la lumiere, la Peinture est fille de l'esprit illustre des plus hautes, & sublimes connoissances. Et i'ozeray dire quelque chose de plus hardy, que la Peinture est née deuant le monde, & deuant le temps dans les lumieres, & connoissances de l'Entendement

diuin, dans lequel tout ce qui est maintenant en existence a esté deuant les siècles en image, & en idée, si bien que de toutes les choses dont nous auons la realité dans le temps, le portraict en estoit dans l'Eternité, & de tout ce que nous voyons, Dieu en a esté plustost le Peintre dans soy-mesme, que l'Ouurier hors de soy. A quoy i'adiousteray que comme le monde a esté plustost en Peinture qu'en Estre, il n'est aussi qu'une peinture luy-mesme, ou si vous voulez, vne boutique de Peintre, où croyans voir des choses reelles, nous ne voyons que des représentations, veu qu'és Créatures il n'y a que des images, & la verité de l'Estre premier & Originel n'est qu'en Dieu seulement. Dieu est essentiellement, les choses créées paroissent plus proprement qu'elles ne sont, leur Estre est leur paroistre, & toute leur realité consiste en cette petite ressemblance de Dieu qu'elles representent. Les Créatures inanimées ont l'image de son Estre, les viuantes l'image de sa vie, les raisonnables l'image de son intelligence, les spirituelles l'image de sa spiritualité, les saintes l'image de sa pureté, les Bien heureuses qui regnent là haut avec luy l'image de sa gloire, & de sa beatitude, *Similes ei erimus*, disoit S. Iean. Ainsi toutes choses, & en la terre, & au Ciel sont des

portraits, & des tableaux où Dieu s'est peint foy-mesme avec plus ou moins de ressemblance selon l'ordre, les degrés, & l'estat des Creatures, pour nous y faire & reconnoistre, & contempler, & adorer ses Diuines perfections; comme nous reconnoissons le cachet en la cire, le modele en l'extrait, le prototype en la figure. Dieu ne s'est pas contenté d'auoir au dedans de foy-mesme vne image naturelle de son Estre, & de sa substance, qui est son Verbe, son Fils vnique & consubstantiel, Image qui-seule entre toutes les images merite le nom d'Image viue, puis qu'elle est tout ensemble & la representation, & la chose representée: le Verbe diuin estant, & l'image de Dieu, & Dieu essentiellement, en qui le Pere contemple dès l'Eternité, sa beauté dans son essence, & son essence dans luy-mesme, *Character & splendor Patris*, dit l'Apostre. Il a voulu en outre tirer hors de foy en la creation du monde des images exterieures de ses perfections, qui sont toutes les Creatures, images qui portent chacune quelque trace & quelque rayon de sa Diuine beauté, afin que nous puissions voir hors de luy en ses portraits creés, sa gloire, & sa grandeur, qu'il contemple eternellement au dedans de foy-mesme, en son image increée. Que pourrions-nous dire de plus sublime à la loüange de la Pein-

ture que de monstrier qu'elle est imitatrice de Dieu en ce qu'il opere de plus grand, soit en l'Eternité dans soy-mesme, soit au temps hors de soy, en soy par l'image naturelle de sa Diuinité, que son entendement engendre deuant le temps, hors de soy par les images de ses perfectiōs, que sa volōté produit dans le temps, & peint és choses creées. Combien a esté genereux l'esprit, & hardy le pinceau, qui le premier a ozé porter son imitation, où la pensèe peut à peine arriuer, & aspirer sur vn tableau par l'application des couleurs à la plus haute operation que Dieu fait eternellement dans soy-mesme, qui est d'estre le Peintre de son Estre propre, si cette façon de parler me peut estre permise, & en son Estre portraire l'Image de sa grandeur? Voyez, ie vous prie, & admirez combien oze la Peinture! Mais pour conclurre ce petit Eloge d'vn Art qui semble deriué plustost de Dieu que des hommes, ie dis que la perfection de l'homme consiste à estre Peintre, & à bien exercer cet Art, non hors de soy sur quelque matiere exterieure, mais dans soy-mesme sur le fonds de son Ame propre, afin qu'à ce sujet pris pour la recreation i'adiouste avec vostre licence, quelque instruction de la Morale. Le Philosophe appelle l'homme vn tableau, mais vn tableau d'attente, qui n'est qu'ébauché rudement, &

attend du pinceau & des couleurs son accomplissement, *Tabulam rasam*. Ce qui s'accorde avec ce petit mot de la Genèse, qui ne dit pas absolument que l'homme soit l'image de Dieu, mais qu'il est fait à l'image de Dieu, *fecit Deus hominem ad imaginem suam*.



DISCOVRS

ACADEMIQVES

TOVCHANT LES

CEREMONIES DV SACREMENT

DE BAPTESME.

I. DISCOVRS.



PE P. qui en la dernière Asssemblée ouurit la Conferēce sur le sujet du Sacrement du Baptesme, fit vne belle, & methodique diuision de cette matiere en trois membres ou parties; en esprit, en corps, & en vslage. L'esprit, com-

me il l'expliqua, regarde la consideration spirituelle, & generale de ce Sacrement; le corps regarde la consideration litterale, & particuliere du Sacrement mesme, & des ceremonies dont il est accompagné; l'usage regarde l'administratiō qui se fait par la pratique. Il parla si bien de l'esprit, qu'il seroit à souhaiter qu'il parlat encore du corps, qui ne faisant qu'un tout avec l'esprit demanderoit la langue d'un mesme Interprete; ie le desirois, & fis instance pour vostre edificatton, & pour la mienne; mais le commandement de N. & le vostre, me vainquit. Si vous estes mal entretenus, vous souffrirez la peine de vostre mauuais choix, en tout cas j'auray le merite de mon obeyssance.

Le Corps de ce Sacrement, pour me seruir du propre terme de la diuision, comprend, & embrasse trois choses; la matiere du Baptesme, la forme, les ceremonies. La matiere est l'eau elementaire, soit eau de pluye, soit eau de riuere, de fontaine, de puits, ou d'esgout, de quelque lieu qu'elle soit prise, pourueu qu'elle vienne de la nature, & non de l'artifice comme l'eau distillée. La forme consiste es paroles, *Ego te baptizo* &c. en quelque langue, ou idiome qu'elles soient proferées, en cas de necessité, pourueu que le sens n'en soit pas alteré. Les Ceremonies sont les solemnitez qui

precedent le Baptesme, comme celles qui se font à la porte de l'Eglise, & l'onction de l'huile des Catechumenes, qui se fait deuant l'infusion de l'eau, ou qui l'accompagnent en l'action de l'infusion, comme d'infondre trois fois l'eau, avec trois signes de Croix, ou qui le suivent apres l'infusion de l'eau, comme l'onction du S. Chresme, la Tunique blanche qu'on baille au baptizé, le Cierge ardent qu'on luy met en main. C'est à mon aduis en quoy consiste tout ce que le P. en sa diuision disoit appartenir à la consideration de ce Sacrement selon le corps, c'est à dire, comme ie l'ay peu entendre, selon ce qu'il a d'exterieur, & de sensible.

De ce corps il nous faut tirer l'esprit, puis que selon la parole de nostre Seigneur, c'est l'esprit qui viuifie, & que ces Conferences se font non pour traicter ces matieres scholastiquement, & speculatiuement, mais practiquement pour former nostre vie interieure. Tirons doncques de cet exterieur l'interieur, de ce sensible l'intelligible, de cette escorce la mouëlle.

La matiere du Baptesme est l'eau. L'eau nous rend diuers seruices en la Nature, mais ces trois principalement, qu'elle laue, rafraichit, & desaltere. Nous retirons spirituellement de l'eau du Baptesme ces trois effets de

L'eau non par la vertu de l'eau, mais par la vertu de la grace, & de l'opération du S. Esprit qui est porté sur ces eaux, comme en la creation du monde, *Spiritus Domini ferebatur super aquas*, au chap. 1. de la Genèse, l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux pour déme-ler le Chaos, & d'une matiere informe tirer ce monde si bien formé, que la beauté luy donne le nom de monde. Ainsi le mesme Esprit de Dieu nage maintenant sur les eaux du Baptesme pour faire en nous vne nouvelle creation, *Cor mundum crea in me Deus*, nous reformer de la semblance du vieil Adam, en celle du nouveau qui est Iesus-Christ, & desbroüiller la confusion, & le desordre que le peché originel, que S. Denys Areopagite appelle vne dissemblance de Dieu née avecque nous, a causé dans nous, *Ingenitum dissimilitudinis habitum*. Ce peché nous a causé plusieurs maux, mais ces trois plus remarquables, la tache en la partie superieure, & en la partie inferieure l'ardeur de la concupiscence, qui vient de la rebellion de la chair contre l'esprit; & en suite de cette ardeur la soif intemperée de nos passions déreglées, que les eaux du monde, qui sont les honneurs, les richesses, & les voluptés ne peuvent desalterer, *Qui biberit ex hac aqua sitiet iterum*, disoit nostre Seigneur à la Samaritaine. L'eau du Baptesme guerit en-

tierement le premier de ces trois maux, & adoucit les deux autres; car elle laue, efface, & oste du tout la tache originelle, & pour l'ardeur de la concupiscence, & la soif des passions desordonnées, elle ne les emporte pas du tout, puis que selon le Concile de Trente, *Concupiscentia manet in renatis ad agonem, & ad meritum*, mais au moins elle attiedit le feu de la concupiscence, & modere la soif des passions, en telle sorte, qu'en ceux qui conseruent par l'innocence, ou renouellent par vne bonne, & perseuerante penitence la grace du Baptisme, ny la concupiscence n'est plus si ardante, ny les passions si alterées, mais tant celle-là que celle-cy se trouuent dans vn grãd rafraichissement, qui rend les combats des tentations plus foibles, & la victoire plus aisée.

Pour venir à la pratique, & retirer de cette verité le fruiçt non general pour autruy, mais propre, & particulier pour nous, chacun de nous doit regarder par vne reflexion, & retour vers soy mesme, premierement s'il a conserué par l'innocence cette pureté parfaite que l'eau du Baptisme luy a donné en le lauant de la tache originelle. Tous les Chrestiens sont obligez à conseruer par l'innocence de la vie la pureté acquise par le Baptisme; Mais cette perfection seroit particulièrement à de-

sirer à ceux qui se destinent à la Prestriſe ; toutesfois parce que ce bon-heur est rare, ou peut estre du tout inconnu, de garder l'innocence iusqu'à l'âge qui nous rend capables du choix de cet estat qui demande vne si haute vertu ; Considerons apes si estans decheus de l'innocence par les pechez commis depuis le Baptesme, nous nous sommes remis dans la pureté perdue par vne penitence entiere, & accomplie, que les Saincts Peres appellent vn second Baptesme, qui nous laue, non plus par l'eau elementaire, mais par l'eau des larmes, & de la contrition, *Baptismus lachrymarum*. Ceux qui sans cette disposition sont entrés dans le Sacerdoce y ont fait vne mauuaise entrée, entrans impurs en vn estat qui requiert tant de pureté, & s'ils ne s'aduient à bonne heure, ils y doiuent craindre vn plus mauuais progresz, & vne tres-mauuaise issue ; puis que comme és sciences l'erreur d'vne proposition fausse croist infiniment és consequences, selon la maxime du Philosophe, de mesme pour l'ordinaire és vocations à l'estat de vie que chacun embrasse la faute commise au commencement, prend en la suite de grâds accroissemens. Mais ceux qui aspirans au Sacerdoce ont tasché de reconuer la grace, & la pureté du Baptesme par vne entiere conuersion à Dieu, comme il est à presumer de ceux que

la deuotion, & le desir de seruir Dieu, non l'oyfueté, ou l'auarice, ou l'ambition des benefices a appelez à la Prestrie, ils doivent rendre graces au Ciel de leur vocation, qui estant sainte, & pure de tout mélange d'interest mondain, leur promet d'vn si bon commencement vne meilleure fin, si toutesfois ils taschent de se maintenir, & auancer dans le premier esprit d'où leur vocation est venüe. A quoy nous peut beaucoup seruir d'vser de frequentes, & pour le moins quotidiēnes reflexions sur l'estat present où nous nous trouuons, regarder chaque iour si nous sommes dans le mesme esprit, dans le mesme zele, dans la mesme pureté d'intentions, & d'actiōs, où nous auons tasché de nous mettre en nostre entrée au Sacerdoce, & si nous remarquons en cet examen que nous ayons reculé, l'attribuet à nostre faute, & renoueller nostre premier propos, si aduancé, en rendre la louange à Dieu, & luy demander la grace pour mieux continuer.

Ces instructions peuuent sembler basses, & abiectes, parce qu'elles sont cōmunes; mais souuenés-vous, mōsieur, du petit grain de Moustarde dont nostre Seigneur parla dans l'Euāgile, grain petit en masse, en monstre, & en apparence, grand en force, & en vertu, ou quand il est semé croissant en vn grand ar-

bre, ou quand il est broyé faisant viuement sentir sa pointe & son feu, iusqu'à exprimer les larmes des yeux à celuy qui la broye, *sequelacessenti fletum factura Synapi*, dit vn ancien Poëte, ainsi ces aduis semblent vils & communs, mais leur vertu qui ne paroist pas en la speculation se découure en l'usage estant tres propres & tres-efficaces pour cōseruer en nous la grace du Sacerdoce, qui est es bons Prestres le renouvellement de la grace du Baptesme.

Car si ces Religieux disent & s'arrogent cette gloire, & cette prerogatiue, que l'entrée en la religion est pour eux vn Baptesme renouuélé, pourquoy ne dirions nous le mesme de l'entrée au Sacerdoce pour ceux qui taschent d'y entrer avec les dispositions requises. C'est la consideration pratique que nous deuons tirer du premier effet de l'eau du Baptesme qui est de lauer, & nettoyer l'ame, comme l'eau materielle laue, & nettoye le corps. L'Espouse des Cantiques au chap. 5. disoit, *Lauipedes meos, quomodo inquinabo eos?* I'ay laué mes pieds, comment voulez-vous que ie les aille souiller? L'eau du Baptesme nous a lauez de la tache du peché d'Origine avec tous les autres Chrestiens; La Penitence nous a lauez de la tache de nos pechez propres, & personnels, pour resusciter en nous la grace du Baptesme, quand nous nous sommes disposez à receuoir

la grace du Sacerdoce, comme ie le croy, de vous tous, Messieurs, & pour moy ie prie Dieu qu'il m'en ayt fait la grace. Nous deuons apporter tous nos soins, & faire tous nos efforts de nous maintenir, & aduançer tous les iours en cette pureté interieure, qui se perd en la plus part depuis le Baptisme, mais qui se repare par la Penitence en tous ceux qui se conuertissent serieusement à Dieu. Et parce que parmy tant d'occasions qui nous enuironnent, tant de tentations qui nous attaquent, tant de mauuais exemples qui nous attirent, tant d'attraiçts, & d'amorces du vice qui taschent de nous séduire, les dangers sont frequens, & ordinaires, ou de ternir, ou de souiller durtout cette pureté si necessaire aux Prestres, qu'elle doit estre comme le vestement de nostre homme interieur, *Sacerdotes tui induant iustitiam*, il nous faut estre tousiours sur nos gardes, & comme en sentinelle pour preseruer cette robe blanche de la plus petite tache qui la pourroit flestrir, & fonder en nos cœurs cette ferme, & constante resolution de l'Espouse sacrée, i'ay laué mes pieds, comment les puis-je souiller? Le Baptisme m'auoit laué, le peché m'ayant souillé depuis, la Penitence ma relaué, purgeant les souilleures qui m'auoient osté la pureté Baptismale, quand Dieu m'a fait la grace de m'appeller à l'estat Sacerdotal qui

requiert vne pureté plus qu'Angelique, pour traiter, & manier celuy, deuant qui les Anges mesmes ne sont pas assez purs, *in Angelis suis reperit prauitatem*; Puisque ie me trouue dans vne condition, & dans vn Ministère, qui m'oblige à vne pureté si grande, & si parfaite, comment puis-je condescendre par vn lasche consentement, à rien de ce qui menace, ie ne diray pas de la contaminer, mais d'imprimer en elle la moindre flestrissure, *Laui pedes meos, quomodo inquinabo eos?* Mes pieds qui montent tous les iours au S. Autel, où se presente à Dieu par mes mains le plus pur de tous les sacrifices, qui est appellé par le Prophete Malachie, *Oblatio munda*, comment me pourray-je résoudre à les porter d vn lieu si Saint, & si pur dans aucune occasion où la pureté soit attaquée? *Laui pedes meos, &c.*

L'esprit me porteroit, Messieurs, à estendre dauantage cette consideration, si ie ne craignois d'estre long, & si ie ne sçauois que c'est vn sujet de pratique plustost que de discours. I'adiousteray seulement vn mot avec vostre licence sur les autres deux effets de l'eau du Baptesine, qui sont de rafraichir nos Ames, & les desalterer. Nous traitons, Messieurs, de former nostre vie interieure, & commençons par la consideration de la grace receuë au Baptisme, & de l'obligation de la resusciter en nous.

nous. Ce qui tuë cette vie, c'est le peché Mortel ; ce qui la rend malade, c'est le peché Veniel ; ce qui l'affoiblit, ce sont les imperfections ; ce qui la trouble, & l'inquiete, c'est l'ardeur de la concupiscence, & la soif des passions rebelles à la raison. Cette ardeur, & cette soif sont deux desordres causez en nous par le peché d'Origine, desordres à qui la grace du Baptisme oste bien le pouuoir de nous vaincre si nous resistons, mais neantmoins leur laisse les armes pour nous assaillir, & nous exercer. Car elle rafraischit cette ardeur, desaltere cette soif, mais n'esteint pas entierement ny l'une, ny l'autre, comme nous disions tantost. Dieu voulant que pour preuue du peché d'Adam, il reste à nos concupiscences, & à nos passions dequoy nous attaquer, mais afin que de leur attaque naisse la victoire, de la victoire la couronne des vainqueurs. En un mot cette rebellion de la partie inferieure demeure és baptizez pour sujet de combat & de merite, s'ils resistent, *ad agonem, & ad meritum*, & la resistance leur est aisée avec le secours de la grace qu'ils ont receu du Baptisme, s'ils ont soin de la conseruer par leur cooperation. Faisons icy reflexion pour voir si nous auons depuis l'âge de raison bien cooperé à cette grace pour la conseruer en nous, si avec l'ayde d'icelle nous auons resisté fortement à

nostre concupiscence, mis le frein à nos passions, si avec le rafraichissement qu'elle apporte à leur ardeur, & à leur soif intempérée, nous nous sommes preseruez d'estre brûlez, & consumez par leur feu. Sur tout si quād nous auons esté appellez au Sacerdoce, nous nous sommes souuenus de faire reuiure en nous cete grace par vne entiere conuersion à Dieu, & delaissement total des pechez, & mauuaises habitudes qui l'auoiēt estouffée. Ceux qui l'ont fait sont heureux, & en doiuent à Dieu des graces particulieres, ceux qui l'ont obmis sont obligez de reparer cete obmissiō, s'ils ne veulēt que la dignité Sacerdotale, dont ils croyent tirer honneur deuant les hommes, leur tourne à opprobre, & confusion deuant Dieu; car la dignité Sacerdotale sans la grace du Sacerdoce, qui ne se donne qu'à ceux qui taschēt de resusciter en eux la grace du Baptisme par vne entiere reformation de leur vie, n'est pas salut, mais ruine. Cecy suffise pour l'ouuerture de cete Conference, qui doit laisser temps de parler à ceux qui voudront contribuer à l'edification commune quelque chose du leur. La consideration de la forme, & des ceremonies du Baptisme sera reseruee à celuy qui ouurira par l'ordre de Monsieur le Directeur, & par vostre adueu la Conference prochaine.

II. DISCOVRS.

NOus traictames en la dernière Confe-
rence de la matiere du Baptesme, qui est
l'eau elementaire, & sur trois seruices que
l'eau nous rend en la nature, lauer, rafraichir,
& desalterer, nous considerames trois effets
de la grace du Baptesme, qui lue les bap-
tizés de la tache du peché, rafraichit en eux
l'ardeur de la concupiscence, desaltere la soif
des passions ardantes, & brûlantes sans ce ra-
fraichissement par le desordre qu'a causé dans
nostre Nature la priuation de la justice ori-
ginelle, qui rendoit l'ame pure, & nette, im-
primant en elle la ressemblance de Dieu, em-
peschoit la rebellion de la concupiscence, te-
noit les passions souples, & du tout assugeties
à la loy de la raison, tellement que la concu-
piscence estoit sans cette ardeur violente, les
passions sans cette soif intemperée, qui a suiuy
la perte de ce don originel, la perte de ce don
estant arriué par le peché du premier homme
qui nous en a tous priuez, parce que cette
qualité diuine, & surnaturelle, qui rendoit
l'homme comme vn petit Dieu, ainsi que dit
S. Chrysostome, estoit donnée non tant à la
personne d'Adam, qu'à toute la Nature en la
personne de son chef, qui la perdit pour tous,
comme il l'auoit receüe pour tous.

La premiere pureté s'est perdue en l'homme par la dissemblance de Dieu, la concupiscence s'est enflammée, les passions se sont déreglées par vne soif pareille à celle des fieureux, ou des hydropiques, que le boire n'apaise pas, mais irrite. Iesus-Christ qui est venu pour reparer les degasts causez par la desobeysance d'Adam, a institué le Baptisme, qui nous restablit en quelque sorte és auantages que nous auions de la justice originelle, entant que lauant nostre tache il nous restitue la premiere pureté procedante de la ressemblance de Dieu, & que rafraichissant l'ardeur de nostre concupiscence, desalterant la soif de nos passions, il nous remet en estat d'en pouoir estre les maistres, & de ranger leur reuolte sous nostre empire par la force que nous donne la grace Baptismale, si nous respondons à son secours par nostre fidelité.

Nous considerames ces trois effets de l'eau du Baptisme, & parce que la fin de ces Conférences est de former nostre vie interieure par la practique, plustot que par la speculation des choses que nous y traictons, nous tirames de la consideration de cestrois effets trois petites reflexions pour en appliquer le fruit chacun de nous à soy-mesme, en s'examinant si depuis l'âge de raison il s'est souuenu de l'aduertissement qui luy fut donné sur les Fonts Baptis-

males, de garder nette, & sans tache la robe del'innocéce perdue, par le peché d'Adam, restituée en ce Sacrement par la grace du Redempteur; si cooperant à cette grace il a fait resistance à l'ardeur de la concupiscence, reprimé la soif des appetits déreglés des passions, ou pour le moins, si ayant estein, & tué dans foy cette premiere grace par ses péchez actuels, & personnels, il a taché de la resusciter, & de la faire reuiure par vne bonne penitence, & reformation de sa vie auant que receuoir le Caractere Sacerdotal. C'est ce que nous traictasmes, & que i'ay voulu repeter briefuement pour suiure l'ordre estably dans cette Assemblée.

Voyons maintenant, & considerons la forme, & les Ceremonies du Baptesme.

La forme consiste en ces paroles, *Ego te baptizo in nomine Patris, & Filij, & Spiritus sancti. Amen.* Sur quoy nous auons à considerer, que les œuures que Dieu fait hors de soy estant communes à toutes les trois Personnes de la beniste & adorable Trinité, toutes trois par consequent contribuent également, & indiuisiblement à nostre regeneration, non moins qu'à nostre creation. Toute la Trinité nous a créés, toute la Trinité nous recrée en nous regenerant: & comme par la creation elle nous a tirés du rien, par la regeneration elle

nous retire d'un autre rien, qui est le peché pire que le premier rien; puis qu'il nous auoit mis dans sa disgrâce, ce que le premier n'auoit pas fait. Dans nostre premier rien nous n'estiôs pas objets du courroux, ny de la hayne de la Trinité nostre Creatrice, mais dâs l'estat de ce sçōd rien nous estiôs les rebuts de la colere, & de l'auerfion de la mesme Trinité nostre Rege-neratrice. que si nous luy restôs si obligez pour en auoir receu le premier estre de la nature quand elle n'auoit aucun sujet de nous hayr, & que de fait nous estions plustor dans son choix que dans son rejet; puis qu'entre tant de choses possibles qu'elle pouuoit tirer du neant, elle nous en a tirez, & y en a laissé d'autres infinies qui pouuoient en estre tirées, combien est plus grande l'obligation que nous luy auôs pour nous auoir doné le nouuel estre de la grace, quand nous estions dâs son inimitié, & ne meritiôs que ses chastimens? Dâs l'estat de nostre non existence, si nous n'estions dignes d'amour, au moins n'estions nous pas dignes de hayne, dans l'estat de nostre peché, tant s'en faut que nous fussions dignes d'amour, que nous n'estions dignes que de rebut, & d'horreur, que si nous tirant de la non existence qui ne nous rendoit pas ennemis, la Trinité sacrée nous a fait vn tel faueur qui passe toute reconnoissance, nous auoir retiré du peché qui nous

rendoit aduerfaires, & comme parle l'Apof-
tre par nature, c'est à dire par naissance, en-
fans de colere, n'est ce pas vne grace qui mon-
te infiniment au dessus, ie ne diray pas de no-
stre gratitude, mais de nostre penfée? Et ce-
pendant qui d'entre nous, estant arriué à l'âge
de cognoissance, & de raison, s'est fouuenu de
reconoistre ce grand, & incomparable bien-
fait receu de la glorieuse Trinité par la regene-
ration du Baptesme? Qui en a gardé la me-
moire, cognu le prix, excité dans soy le fen-
timent, rendu les actions de graces, porté le
fruct qui il en falloit produire? *Ego elegi vos, vt
fructum afferatis*, Je vous ay choisis, dit la glo-
rieuse Trinité, pour vous regenerer, & faire
renaitre à la vie de la grace par le Baptesme,
d'entre tant d'autres que i'ay laissé sans rege-
neration dans la mort du peché parmy les na-
tions infideles, ie vous ay arrosez de l'eau du
Baptesme pour vous faire porter les fructs
dignes de cette diuine renaissance; au lieu des
fructs que i'attendois, ie n'ay veu que des es-
pines, *Expectaui vt faceret vvas, fecit autem spinas.*
C'est le iuste reproche que la Trinité fait aux
Baptizez, lesquels arrosez des eaux sacrées, qui
les ont regenerer pour les faire fructifier en
bonnes œuures dignes des enfans de Dieu,
ne produisent estant arriué à l'âge de raison,
que les espines de l'ingratitude, & du peché,

espines qui estouffent en eux la bonne semence de la grace Baptismale, *Venit inimicus homo,* & *superseminavit zizania*, la sainte Trinité auoit semé dans l'ame de l'homme la bonne semence de la grace du Baptisme, l'homme ennemy de soy-mesme venant à l'âge de connoissance y surseme la zizanie. Sainct Iean dit vn beau mot, que si quelqu'vn est nay de Dieu, la semence de Dieu demeure en luy, *Qui natus est ex Deo, semen eius in eo manet*; Tous les Baptizez sont nays de Dieu par la renaissance du Baptisme, qui est operé au nom, & par la vertu du Pere, du Fils, & du saint Esprit; la semence de Dieu que cette renaissance laisse dans les Baptizez, c'est la grace du Baptisme; cette semence deuoit demeurer, croistre, fructifier en tous, *Semen eius in eo manet*; Mais, ô malheur, en presque tous elle se perd, & s'estouffe, la semence du Diable, qui est la concupiscence preualant sur celle de Dieu dès qu'on vient à l'âge de discretion, qui est neantmoins la saison qu'elle deuroit porter son fruct. Chose veritablement deplorable, que s'estant conseruée és baptizez durant l'enfance qui la detient sterile par le defaut de l'âge, ils la suffoquent apres, & la font mourir au temps qu'elle deuroit produire sa fecondité. Malheur digne de larmes de sang, que les Baptizez estant des Anges durât les années qu'ils ne cō-

noissent ny eux mesmes, ny leur bonheur, ils se dégradent de cet honneur, & d'Anges qu'ils estoient degenerēt en bestes en l'âge qu'ils peuvent, & doiuent se connoistre, *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est iumentis insipientibus, & similis factus est illis*: L'homme estant en l'honneur de la Diuine filiation par la renaissance du Baptesme operée par la grace de la Trinité glorieuse, ne cognoit pas sa dignité, mais dès qu'il vient à l'âge de raison il en décheroit par sa faute, se redant d'enfant de Dieu, captif de la chair, esclau de la concupiscence, serf, & forçat des passions, en vn mot dit tout pareil, & semblable aux animaux irraisonnables. Considerons, Messieurs, que si nous sommes tombez dans cette infortune en estouffant, & suffoquant en nos âmes la bonne semence de la grace du Baptesme, nous auons destruit en nous l'œuure du Pere, du Fils, & du S. Esprit, & s'il nous reste quelque sentiment, si quelque respect de l'adorable Trinité, si quelque pitié de nous-mesmes, faisons tous nos efforts avec le secours de la mesme Trinité de reparer en nous son œuure, de resusciter cette grace, de faire reuiure, & fructifier cette diuine semence. *Qui natus est ex Deo, semen eius manet in eo.*

Mais cette consideration m'emporteroit trop loin si ie la voulois poursuivre; ie m'ar-

reste, & passe aux Ceremonies du Baptesme. Le diuinois en l'autre Conference ces Ceremonies en trois classes, celles qui precedent le Baptesme, celles qui l'accompagnent, & celles qui le suivent. Celles qui le precedent se font à la porte de l'Eglise non sans beaucoup de mystere. Le premier homme ne fut pas cree dans le Paradis terrestre, mais sur cette terre où nous sommes, & de la terre transferé dans le Paradis, comme il est aisé de colliger du chapitre 2. de la Genese, pour luy faire voir, que ce lieu d'honneur, & de delices n'estoit pas vne habitation deüe à sa nature, mais vn don de la faueur & liberalité de Dieu, qui de cette terre lieu de sa naissance, le transfera dans le Paradis, & de ses mains propres l'y mist en possession. Mais l'Homme oubliant la grace de son Createur, & Bienfacteur se rendit indigne de cette demeure, & merita que la Justice de Dieu l'en priuat, comme sa bonte l'eil auoit gratifié. Ainsi quand nous venons au monde nous naissons hors de l'Eglise, figurée par le Paradis Terrestre; la misericorde de Dieu nous y donne l'entrée par le Baptesme; mais quand nous nous presentôs pour y entrer on nous arreste à la porte, afin que heurtant & demandant d'y estre introduits, nous reconnoissons tenir nostre introduction de Dieu, nô de nous mesmes; de sa vocation, non de nostre

condition, qui n'est autre que celle de bannis, & d'exilez de ce Paradis. Le Baptisme qui nous rend enfans de Dieu par la regeneration, fait le rapel de cet exil, mais avant que nous le conferer, & par iceluy nous admettre à l'Eglise qui est la societé des enfans de Dieu, on nous fait demeurer, & demander à la porte de l'Eglise materielle, comme de pauures bannis, qui demandent à la misericorde Diuine d'estre rapellez de leur banissement. A la porte de ce Paradis n'est plus le Cherubin avec son glauiue pour nous en defendre l'accez, mais le Prestre Ministre de Dieu tout prest pour nous y receuoir, qui nous interroge de sa part, & nous dit, *Quid petis?* Car Dieu veut que nostre retour à luy ne soit pas contraint, mais libre, & vienne de nostre demande: *Fidem*, respondons nous, nous demandons la Foy; Responce tres-mysterieuse, l'appetit deregulé de la science nous a bannis avec Adam du Paradis, il faut que l'obeyssance de la Foy nous y rameine; la science qui ouurit les yeux d'Adam nous en auoit exilez; la foy qui ferme les nostres pour croire ce que nous ne voyons pas, nous y rapelle. La foy que donne-elle, adiouste le Ministre de Dieu, *Fides quid tibi prestat?* La vie eternelle, respondons nous, *Vitam eternam*. La curiosité de la science nous dotina la mort, la soumission & l'humilité de la Foy

nous promet la vie, Nous la perdîmes pour auoir trop voulu ſçauoir, nous la recouurons en croyant, & ſoumettant nôſtre entendement que l'orgueil auoit par trop élevé. Connoiſſons d'icy, Meſſieurs, combien nous deuous plus priſer la Foy que la Science, puis que la Science nous auoit perdus, la Foy nous ſauue; la ſciēce nous auoit fermé la porte de la vie, la Foy nous l'ouure, & nous y donne l'entrée. Mais pour nous apprendre que la Foy ſeule ne ſuffit pas pour entrer en la vie, le Miniſtre du Baptême nous aduertit qu'il faut adiouſter à la Foy les œuures, par l'obſeruatiō des commandemens qui ſe rapportent tous à ces deux, à l'amour de Dieu, & à l'amour du prochain; afin que nous ne pretendions pas cauſe d'ignorance, & ne penſions pas que le croire ſans le faire, la foy oyſeuſe ſans l'amour operant nous introduiſe à la vie. Cet aduertissement que l'Egliſe nous donne auant que nous admettre dans ſon ſein, eſt fondé ſur les propres termes de la commission baillée par Ieſus-Chriſt aux Apoſtres, en les enſeignant, & obligeant d'obſeruer ſes loix, & d'aller baptizer tous les peuples en ſes preceptes, *Baptizantes eos, & docentes eos ſeruare omnia quęcunq; mandauit uobis*; paroles qui nous môſtrēt que le Baptême ne nous appelle pas à l'oyſiuēté, mais au travail, à la pratique, & à l'exercice des choſes commandées,

qu'encore que les Baptizez soient des arbres plantez de la main de Dieu dans le Paradis Terrestre de l'Eglise, Dieu ne laisse pas de les menacer de la coignée, s'ils ne portent les fruiets digne du celeste arrousement de l'eau Baptismale, & que s'ils demeurent steriles au coulant de ces eaux Diuines, ils se reseruent pour estre la pasture des feux inextinguibles, *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, & in ignem mittetur.* C'est l'instruction que donne l'Eglise à ceux qui demandent le Baptisme, quand elle leur dit ces paroles; *Si vis ad vitam ingredi, serua mandata,* & le reste. Et par ce que le croire ne coustant que rien, ou peu, le faire ayant de la peine, & de la difficulté, nous nous pourrions facilement abuser de cette persuasion que la seule foy nous suffise, l'Eglise pour nous inculquer dauantage cette verité tresimportante, & que tous les Chrestiens doiuent tenir pour principe, que la foy sans l'observation des commandemens est inutile, nous donne cette instruction, auant mesme que nous instruire en la foy par la proposition du Symbole des Apostres, qui ne se fait qu'apres que le Ministre du Baptisme nous a introduits dans l'Eglise, Ceremonie digne de remarque, par laquelle l'Eglise nous veut enseigner, que si nous ne faisons vne entiere resolution de soubmettre nos volontez à celles de Dieu par

l'obeyffance deuë à fes diuines loix , c'est en vain que nous embrassons la Foy, & demandons le Baptisme , qui ne nous tournera pas à vie, & à salut, mais plustost à mort, & condamnation.

Après cette instruction touchant l'observation des commandemens, suit l'Exorcisme, qui est vne adiuuration, & increpation du malin esprit, pour destruire ses machines, & oster du tout les empeschemens qu'il peut opposer au salut spirituel de celuy qui se presente au Baptisme: & en cet exorcisme il y a trois ceremonies, le soufflement, l'immission du sel dans la bouche, l'application de la saliuë aux oreilles, & aux narines, dont les deux premieres se font encores à la porte, la derniere quand on arriue aux fonts Baptismales.

Chacun selõ son esprit peut apporter sur cecy diuerses significations, celles que ie vais proposer n'empescheront pas les vostres, mais leur dõneront ouuerture. Le soufflemēt peut signifier la grace du S. Esprit qui chasse le Demon de l'ame de celuy qui doit estre baptizé, comme d'une place vsurpée; Le S. Esprit procede du Pere & du Fils par spiration actiue es deux personnes produisantes, passiuë en la personne produite, tellement que le S. Esprit en son origine, & en son emanation est comme le souffle de la bouche du Pere, & du Fils; mais souffle

qui ne passe pas comme le nostre, mais demeure & subliste. Aussi quand nostre Seigneur apres sa Resurrection le voulut donner a ses Apostres avec l'auctorité de remettre les pechez, il le leur donna par le souffle de sa bouche, comme par le souffle de la spiration il le produit avec le Pere, & le spire eternellement, *Insufflaunt dicens Accipite Spiritum sanctum, &c.* & quand le S. Esprit descendit pour confirmer l'Eglise le iour de la Pentecoste, ce fut avec le souffle d'un vent impetueux, *Tanquam aduentis spiritus vehementis.* Ainsi la qualité de souffle conuient au S. Esprit, & en sa processiōn eternelle, & en sa communication, & mission temporelle. C'est pourquoy le Ministre du Baptesme pour le communiquer à celuy qui doit estre baptizé, & par la communication du S. Esprit donner la chasse au malin esprit, qui s'en estoit emparé par vsurpation, se sert du souffle avec beaucoup de conuenance, & de mystere. Mais avec quelle preparation, & deuotion le doit-il faire, puis qu'en ce soufflement il represente & la spiration du Pere, & du Fils, qui spirent le S. Esprit en son eternelle production; & le souffle de Iesus-Christ quand il voulut le donner à ses Apostres pour remettre les pechez, & le souffle du vent vehement qui accompagna sa descente quand il fut enuoyé du Pere & du Fils pour nous sanctifier?

Dieu disoit au peuple d'Israël par le Prophete Isaye au chap. 44. qu'il auoit dissipé ses pechez, comme des nuées, *Deleui vt nubem iniquitates tuas; & velut nebulam peccata tua*: la dissipation des nuées se fait par le soufflé du vent; & partant pour dissiper le peché, qui comme vne nuée interposée entre le Soleil, & la terre, met vn obstacle entre Dieu, & l'ame de celuy qui demande le Baptesme, le Ministre du Sacrement soufflé sur son visage, afin que le soufflé du S. Esprit s'insinuant dans son ame en escarte, & dissipe ce noir broüillard que l'operation du malin esprit auoit mis entre Dieu, & l'Ame, pour la priuer de ses diuines lumieres; fors de cette ame, ô esprit immonde, & fais place au S. Esprit Paraclet, dit le Baptizant, à mesme qu'il fait la ceremonie du soufflement qui rompt cette nuée, & chasse le malin esprit qui l'auoit attirée, *Delebo vt nubem peccata tua*. Prenons garde, Messieurs, qu'ayant esté deliurez au Baptesme de cette premiere nuée, qui mettoit vn empeschement entre nos ames, & l'influence du Soleil de la grace, nous n'en ayons depuis nous-mesmes attiré d'autres plus noires, & plus espaisées, qui nous ont trop souuent priués, & peut estre encore nous priuent de ses communications. Que si cela est le remede qui nous reste, c'est d auoir recours au mesme soufflé du S. Esprit, qui pour lors

chassa

chassa de nous cette premiere nuée par la bouche du Ministre du Baptisme, & qui maintenant en peut chasser toutes les autres par la bouche du Ministre de la Penitence, *Insuffla-
uit dicens, &c.*

Or le Baptizant reitere par trois fois ce souf-
fle de sa bouche, pour signifier qu'encore que
cette expulsion du malin esprit, & deliurance
de l'Ame du ioug de sa tyrannie, appartienne
particulierement en quelque façon au saint
Esprit, à raison de la bonté qui luy est attribuée
par appropriation, fondée sur sa Procession par
voye d'amour; neantmoins les autres deux
personnes de l'adorable Trinité, le Pere, &
le Fils y contribuent avec le S. Esprit, à raison
de leur operation commune à tous trois, &
indiuiseés œuvres exterieures.

Le souf-
fle trois fois repeté est suivi du signe
de la Croix appliqué par le Baptizant sur le
front, & sur le cœur de celui qui doit estre
baptizé, pour nous signifier que la Croix, & la
Passion du Redempteur est la source de toutes
les graces que le Baptisme nous confere, &
ce signe nous est imprimé sur le cœur, afin que
la memoire d'un si grand bienfait, & l'amour
du Bienfacteur ne s'en effacent iamais; & sur
le front, afin que nous protestions ouverte-
ment que le Baptisme nous a rendus sujets
de Iesus-Christ crucifié, puis qu'il nous a im-

primé sa marque en la partie de nostre corps qui est la plus découuerte, & que nous ne rougissions pas de confesser son nom deuant le monde, ny de pratiquer les actions d'humilité, qui peuuent aduancer sa gloire. Dauantage on nous applique cette marque sur le front, comme on met sur la porte d'vne maison les armoiries du Maistre, pour nous faire souuenir selon l'aduertissement que nous donne l'Eglise par la bouche du Baptizant, que nous sommes la maison & le Temple de Dieu, Temple marqué de son enseigne, afin que pour le respect du Maistre nous preseruiens son logis de toute profanation, & nous souuenions de la saincteté que la maison de Dieu merite selon la Parole du Prophete, *Domum Dei de- cet sanctitudo.*

III. DISCOURS.

Nous acheuames en la Conference derniere d'expliquer les Ceremonies qui precedent le Baptesme, & parlames en premier lieu du Sel qu'on met dans la bouche du Catechumene avec ces paroles; Reçoy le sel de la sapience: sur quoy nous disions que ce sel est le symbole de la discretion, dont le Chrestien doit assaisonner toutes ses actions, & mesme celles du zele, qui se peut jetter à des

faillies imprudentes s'il n'est retenu dans les bornes que luy prescrit cette vertu, que S. Bernard appelle la Cochere, & moderatrice de toutes les vertus, qui guide, & modere leur conduite, la menant par le droit chemin qu'elle doit tenir, la poussant quand elle est trop lente, l'arrestant quand elle est precipitée, & la destournant à propos quand son cours rencontre des obstacles qui l'arrestent, *Discretio est auriga, moderatrixque virtutum.* Nous disions que ce sel est mis en la bouche, pour nous apprendre, que de la bouche du Chrestien ne doit sortir aucune parole, ie ne diray pas impie, dissolüe, maligne, & criminelle; mais mesme indiscrete, & licentieuse, & qui ne porte la pointe, & l'affaisonnement du sel de la sapience; & pour nous aduertir que les bouches qui n'ont pas soin de conseruer ce sel receu au Baptesme, contractent facilement la corruption du peché, qui s'attache plustot à la langue qu'à toute autre partie de nostre corps, & qui change les bouches depourueües de ce sel en sepulchres d'ordure, d'oü sortent des exhalaisons puantes qui contaminent tout de leur infection, *Sepulchrum patens est guttur eorum,* dit le Prophete; la bouche des pecheurs est vn sepulchre ouuert, qui exhale comme vapeurs infectes les blasphemes, & pariures qui violent la Religion; les medifances, calomnies,

maledictions, iniures qui blessent la charité; les paroles sales, & lasciuës qui tuent la chasteté; les mensonges & fourberies qui destruisent la simplicité Chrestienne, bref, toutes les corruptions, & pourritures qui s'engendrent és bouches dégarnies du sel du Baptesme, du sel de la Sapience, *Accipe sal Sapientia*. Nous disions qu'entre tous les Chrestiens, les Prestres font les plus obligez d'auoir ce sel en leur bouche, pour en banir, non seulement ces exhalaisons infectes, & corrompuës; mais aussi le plus petit air d'odeur tant soit peu mauuaise, qui peut sortir des paroles de licence & de cajolerie, & vrayement, Messieurs, quel soin deuons nous auoir de conseruer nette, & pure cette bouche, en qui Iesus-Christ a mis les paroles adorables qui forment son sacré corps, *Sacerdotes Christi corpus sacro ore conficiunt*; pouuons-nous souffrir qu'il sorte rien de profane d'une bouche consacrée à vne action si Diuine, & que la mesme bouche qui vient de former le Corps du Fils de Dieu au saint Sacrifice, l'offense apres tant soit peu en la conuersation? Nous disions de plus que les Prestres doiuent auoir en la bouche le sel de l'instruction du prochain en la loy de Dieu, le sel de la correction du vice, le sel de la verité pour ne flater pas le peché par des accõmodemens, & expediens, comme on les appelle, qui

trompent, & ceux qui les donnent, & ceux qui les reçoivent, & qui ont le plus souuent plus d'huile que de sel, ie veux dire de cette huile de laquelle parle le Prophete, *Oleum peccatoris non impinguet caput meum.*

III Nous traitames apres de la ceremonie de la saluie qui s'applique aux oreilles, & aux narines de celuy qu'on doit baptizer. Sur quoy nous disions, que c'est pour ouvrir son oreille à la parole de la foy qui entre par l'ouye, & la fermer aux charmes du malin esprit qui deceut nos premiers parens par ses suggestions qui se glisserent par l'ouye, afin que par où le mensonge estoit entré, la verité s'introduise, & nous deliure des erreurs où le mensonge nous tenoit engagez, *Veritas liberabit vos.* Nous disions que la saluie qui procede de la teste, & coule par la bouche, nous represente le Verbe Diuin engendré dans l'entendement du Pere, & comme emané de sa bouche, *Ego ex ore Altissimi prodij*, Verbe qui s'est vni à nostre chair pour venir reueler à nostre ouye la parole de vie, comme par l'ouye le serpent auoit fait glisser en nos cœurs la parole de mort. Nous disions que l'application de la mesme saluie aux narines nous aduertit, qu'il ne suffit pas que l'ouye reçoie la parole de la Foy, si la meditation ne la flaire, & ne fait l'attraction de ses odeurs suaués dans nostre cœur pour la

favourer, & l'aymer. Et certes comme par l'odorat nous discernons les bonnes odeurs d'avec les mauuaises qui nous pourroient infecter, aussi la meditation de la parole de Dieu nous sert pour flairer la suauité des biens eternels que la foy nous promet, & la puanteur des biens corruptibles que le monde nous propose, afin que discernant par ce flair les vns des autres nous choisissions les permanens, & rejettons les transitoires. Apres nous parlames de la renonciation à Satan, à ses pompes, à ses oeuvres, triple renonciation qui nous separe de tout ce qui nous separoit de la bienheureuse Trinité, & qui oste tous les obstacles qui empeschoient nostre reünion avec le Pere, le Fils, & le S. Esprit. Sur quoy nous disions, que nous deuous prendre garde de ne nous dedire pas par les oeuvres de cette renonciation solemnelle que nous auons fait par parole; veu que retracter cette promesse faite à Dieu deuant ses Anges, & entre les mains de son Eglise, c'est abiurer le Baptesme receu sous cette condition. Enfin nous expliquames l'onction de l'huile des Catechumenes qui se fait à la poitrine, siege du coeur, & entre les epaules ou reside la force; Onction que nous disions disposer nostre poitrine, & nostre coeur à aymer la loy de Dieu, nos espales à s'y soumettre par vne entiere obeyssance; nostre

cœur à recevoir l'impression de la Croix de Iesus-Christ, nos espauls à porter la Croix apres luy, nostre cœur à chetir le ioug de son Euangile, que l'huile nous signifie estre doux, & suau; nos espauls à le recevoir, & se ployer sous sa charge par vne humble soubmission. C'est ce que nous traictasmes, & que les ordres de l'Assemblée m'ont obligé maintenant à recueillir, & reduire en abregé.

Expliquons maintenant les ceremonies qui se font en l'action du Baptesme, & celles qui le suiuent, & tout cecy le plus briuevement qu'il se pourra:

Après cette ceremonie de l'Onction, le Prestre Ministre du Baptesme quitte l'Estole violette, & en prend vne blanche. Le Violet, comme vous sçauuez, est vne liurée de Penitence, & de larmes, puisque l'Eglise s'en fert és iours de ieusne, & pendant l'Aduent & le Carefme; & le blanc est vne marque d'innocence, & de ioye. Le Prestre baptizant a porté iusqu'icy le violet pour tesmoigner au Catechumene qu'il est encore dans l'estat de Penitence, qui doit preceder le Baptesme és adultes, mais qui est suppléé és enfans par la misericorde de Dieu, afin qu'estant paruenus à l'age de raison, ils se souuiennent de sa beneficence, qui sans aucune disposition de leur costé a osté leur disgrace pour les transferer

d'ennemis qu'ils estoient à l'estat de ses enfans, & de ses heritiers, *Translati sumus*, dit S. Leon, *in Dei lumen, & Regnum*. C'est pourquoy le Prestre prend alors le blanc quittant le violet, pour montrer que le Baptisme qu'il va conferer restituë l'innocence, & réjouyt toute l'Eglise pour la nouvelle acquisition qu'elle fait, & qu'elle offre à Dieu.

Toutefois avant que donner le Baptisme au Catechumene, le Baptizant l'interroge de recherche de la foy, & luy en propose les principaux articles, qui sont la Trinité, l'Incarnation, l'Eglise Catholique, la Communion des Saints, la Remission des pechez, la Resurrection des Corps, la Vie eternelle, luy demandant s'il les croit fermement, *Credis*; pour l'advertir que le Baptisme ne l'introduit pas dans l'Escole des Mathematiciens, où l'on demande des demonstrations, ny dans l'Escole des Physiciens, où l'on cherche des raisons, ny dans l'Escole des Dialecticiens, où l'on pointille par argumens, ny dans l'Escole des Academiciens où l'on dispute par problemes, ny dans l'Escole des Pyrrhonistes, où l'on flote par doutes, ny en aucune Escole des Hommes, qui sont tous ignorans, & sujets à mentir; & par consequent à tromper ceux qu'ils enseignent, mais dans l'Escole de Dieu, qui estant la verité mesme, & ne pouvant ny estre de-

ceuy, ny deceuoir, veut, & merite d'estre creu sur sa parole. C'est pourquoy le Ministre du Baptesme interroge le Catechumene de la part de l'Eglise, qui est l'Escole où Dieu enseigne ses verités aux dociles, & croyans, non aux contentieux, & contredisans, comme il auoit dit par son Prophete, *Erunt omnes docibiles Dei*, & l'interroge par trois fois, *Credis ? crois-tu ?* A quoy il respond par trois fois, *Credo, ie croy*, s'il veut estre admis au Baptesme, & receu dans l'Eglise, qui est l'Escole de Dieu ouuerte aux seuls croyans, & fermée aux repugnans, & incredules. Ce qui nous doit apprendre, Messieurs, d'aporter à l'estude de la Theologie, vn autre esprit que celuy que nous aportons à l'estude des sciences Humaines; & nous souuenir que la recherche pointilleuse, & curieuse qui peut estre tolerée és autres Escoles, est dangereuse, & illicite en celle-cy; Qués autres les hommes parlent ausquels on peut contredire, ce qu'ils proposent n'estant pas si certain qu'il ne se puisse reuoquer en doute; mais qu'en celle-cy, Dieu parle, Dieu enseigne, auquel il faut acquiescer sans contradiction, croire sans curiosité. Que le premier principe qui s'establit en cette Escole, est le mot, *Credo, ie croy*, principe qui ne peut nous tromper, ayant la verité mesme qui est Dieu, pour garant, *Principium verborum*

218 *Troisième discours Academique*

tuorum Veritas, dit le Prophete, & Principe par lequel nous renonçons à la curieuse perquisition des secrets, & mysteres de la Foy; car qui croit n'espluche pas, mais acquiesce avec soubmission, & humilité, de peur qu'en espluchant trop auant la Majesté il ne soit ébloüi, & aveuglé de sa splendeur, & que pour regarder trop fixement la lumière, les tenebres ne l'envelopent, *Scrutator Majestatis opprimetur à gloria*. Je ne dis pas écey sans sujet; mais parce qu'il n'arrive que trop souvent que ceux qui veulent estre trop subtils Theologiens ne sont pas mesme bons Chrestiens, & pour vouloir acquerir trop de connoissance en ce que la raison naturelle ne peut connoistre décheent en la Foy, & perdent la memoire du premier mot de la science du Chrestien, *Credo*, qui est le premier principe de la science de salut. Le premier mot du Chrestien, c'est *Credo*, ie croy: ie ne voy pas, dit le Chrestien, par demonstration les veritez que Dieu m'a reuelées par son Eglise, car elles surpassent ma veüe; ie n'en sçay pas la raison, car elles sont au dessus de ma capacité; Je n'argumente pas pour les esplucher, car elles sont au dela de ma recherche; ie n'en dispute pas problematiquement, car elles sont infailibles, mais toutesfois ie n'en doute pas, car elles sont certaines; Mais ie les croy certainement, car elles sont assu-

rées, éternelles, immuables, *Credo.*

Le Catechumene ayant répondu qu'il croit, & qu'il renonce à la curiosité pour embrasser la Foy, *Credo*; l'Eglise luy demande par le Ministre du Baptisme, *Vis baptizari?* car encore que sa venue, ses demandes, ses réponses, & les ceremonies dont il a receu l'application tesmoignent qu'il veut estre baptizé, l'Eglise le veut encore sçauoir plus expressement de sa bouche, ou de la bouche de ceux qui répondent pour luy, pour nous apprendre que Dieu ne veut pas des seruiteurs contraints, ny forcés, mais du tout volontaires, *Voluntariè sacrificabo tibi*; que la grace de sa vocation qui attire les hommes à luy laisse leur volonté libre, qu'il ne les determine pas avec force, mais les incline, & les pousse seulement avec suauité à venir à luy, puisque mesme sur le point qu'ils se presentent, & qu'il est prest de les receuoir en sa maison qui est son Eglise; il leur demande si c'est leur volonté d'y estre receus, & de prendre sa liurée, *Vis baptizari?*

Après toutes ces solemnitez, & ceremonies qui nous font voir la Majesté, & la sainteté de ce Sacrement, & les obligations que nous contractions en le receuant, s'ensuit l'infusion de l'eau par le Prestre, au nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit, sur la teste de celuy

qui reçoit le Baptême. Sur quoy ie n'ay rien a dire pour le present en ayant suffisamment parlé en la premiere, & en la seconde Conference sur ce sujet, lors que i'ay traité de la matiere qui est l'eau elementaire, & de la forme qui est l'application de l'eau au nom des trois personnes de l'adorable Trinité. J'ay seulement à adiouster vn mot sur vne ceremonie qui se fait en l'action de l'infusion de l'eau, ceremonie qui cōsiste és trois signes de Croix qui accompagnent les trois infusions; ce que i'appelle ceremonie, parce qu'une seule infusion de l'eau au nom des trois personnes Diuines peut suffire pour l'essence, & pour la valeur du Sacrement quand il est administré sans les solemnitez, en cas de necessité.

Or, Messieurs, ces signes de Croix qui accompagnent l'infusion de l'eau, nous peuuent représenter, que les eaux du Baptême tirent toute leur vertu de la Croix, & de la passion du Redempteur; que cōme la Verge de Moÿse deliura le peuple de Dieu de la seruitude de Pharaon, en luy faisant passage par les eaux de la Mer, & luy ouurant au trauers des eaux le chemin vers la terre promise; ainsi la Croix figurée par cette Verge ouuriere de miracles, nous deliure du joug de Satan par les eaux du Baptême, par lesquelles nous faisons le trajet, sous la conduite de la Croix, vers la yraye ter-

re de promesse, qui est le Paradis. Aussi l'Apostre en la 1. aux Corinth. chap. 10. dit, que les enfans d'Israël furent tous baptizés en la Mer que Moyse leur ouurit avec sa Verge, *Omnes in Moyse baptizati sunt in mari*, pour nous signifier que ce passage de la Mer rouge estoit la figure du Baptesme, auquel la Croix nous sauue par vne eau qui prend non la rougeur, mais la vertu du sang de Iesus-Christ. Dauantage comme la mesme Verge de Moyse frapant la pierre du Desert en fit couler les eaux; ces signes de Croix qui accompagnent l'infusion de l'eau Baptismale nous signifient que la Croix frapant la vraye pierre qui est Iesus-Christ figuré, comme dit l'Apostre, par cette pierre du Desert, en a fait rejaillir cette eau diuine qui nous regenere, nous laue, & nous defaltere. De plus comme le bois que Moyse, trempa dans les eaux de Mara leur osta l'amer-tume, & leur communiqua la suauité; ainsi ces signes de Croix nous representent que le bois de la Croix a donné aux eaux du Baptesme toute la vertu qu'elles ont, & les a renduës de steriles secondes pour operer nostre regeneration. Or il ya trois signes de Croix, l'vn en inuoquant le Pere, l'autre en inuoquant le Fils, l'autre en inuoquant le S. Esprit, pour nous monstrier qu'encore que le seul Fils vny à nostre humanité ait paty sur la Croix, tou-

tesfois le Pere, & le S. Esprit cooperent avec
 le Fils à nous viuifier par le Baptême, qui est
 vne representation de sa mort, d'où nous ti-
 rons cette nouvelle vie; ce que l'Eglise nous
 apprend en la seconde Oraison qui se dit de-
 uant la Communion au sacrifice de la Messe :
Domine Iesu Christe qui ex voluntate Patri cooperâte
Spiritu, sancto per mortem tuam mundum viuificasti;
 Où nous voyons que l'Eglise joint ensemble la
 volôté du Pere, la coopération du S. Esprit, &
 la Croix, & passion du Fils en l'œuure de la vi-
 uification du monde, qui s'accomplit en cha-
 cun de nous par la regeneration du Baptême;
 C'est pourquoy fort mysterieusement le signe
 de la Croix se fait en inuoquant chacune des
 trois diuines personnes sur celuy qu'on bapti-
 ze, pour signifier que la Croix qui communi-
 que à l'eau baptismale la force de nous viui-
 fier, & nous regenerer, tire cette vertu de tou-
 tes trois également. Consideration qui nous
 doit seruir d'un puissant motif à estre deuots
 à la Glorieuse Trinité, & à luy rendre tous les
 iours des actes particuliers d'hommage, &
 d'adoration en reconnoissance, & actions de
 graces d'un si grand benefice que nous tenons
 de la volonté liberale du Pere, de la coope-
 ration charitable du S. Esprit, & des souffran-
 ces volontaires du Fils, *Ex voluntate Patris co-*
operante spiritu sancto, per mortem tuam, mundum

Trinitatis. Pour le nombre ternaire és trois infusions de l'eau, il peut représenter les trois iours que nostre Seigneur demeura dans le sepulchre, puis que le Baptesme est vne ressemblance, & conformité, à la mort de Iesus-Christ, & que comme dit l'Apostre, *In morte eius baptizati sumus.*

C'est assés de la Ceremonie qui se pratique en l'administration actuelle du Baptesme, qui est l'infusion de l'eau. Venons aux Ceremonies qui le suiuent, qui sont ces trois, l'onction du S. Chresme sur le sommet de la teste du baptizé, la Tunique blanche dont on le reuest, le Cierge ardent qu'on luy met à la main.

La premiere est l'onction du S. Chresme, qui se fait avec le signe de la Croix sur la teste du baptizé en mesme temps qu'il est oingt. Ce que ie n'expliqueray pas, mais Sainct Leon au ferm. 3. de l'anniuersaire de son Pontificat, où il dit que ce signe de Croix fait Roys tous les baptizez, & cette onction les consacre Prestres, *Signum Crucis efficit Reges, unctio consecrat Sacerdotes*, ce qu'il prend de la 1. Canonique de S. Pierre au chap. 2. où il appelle tous les Chrestiens de ce bel Epithete, *Regale Sacerdotium*, Prestres Roys, & Roys Prestres. Auant le Baptesme ils estoient esclaves du diable, mais apres le Baptesme le signe de la

Croix appliqué avec l'ôction du saint Chresme declare, que non seulement ils sont libres, mais Roys par le droit que le Baptisme leur donne au Royaume de Dieu; & tout ensemble Prestres par l'onction qui les consacre, pour accomplir ce que S. Jean dit en l'Apocal. *Fecit nos Deo nostro Regnum, & Sacerdotes.* Cecy estoit representé par la couronne qu'on mettoit en l'Eglise primitiue sur la teste des baptizez, comme tesmoigne S. Cyrille de Hierusalem en ses Catecheses, *Ad illuminatos.* Couronne qui signifioit que tous les Chrestiens sont Prestres, & Roys; que la couronne aduertit de ne faire rien d'indigne ny de leur Prestrise en se prostituant au vice, ny de leur Royauté en se rendant esclaves de leurs concupiscences. S. Clement Pape au liu. 3. des Constit. Apost. chap. 15. rapporte à la mesme signification l'onction du saint Chresme qui se fait sur la teste du baptizé. L'onction consacre les Prestres, & les Roys; ainsi l'onction sanctifie les Chrestiens non pour les faire ou Roys, ou Prestres veritablement, comme songent les heretiques, qui colligent ineptement & ignorāment à leur façon, de ce passage de S. Pierre, que tous les Chrestiens sont vrais Prestres, & qu'il n'y doit pas auoir en l'Eglise vn Ordre distinct de Prestres, puis que la Prestrise appartient à tous. Mais si de ce texte on conclut que

tous

tous sont vrais Prestres, il en faut conclurre pareillement que tous sont vrais Roys, ce qu'ils n'oseroient dire sans craindre d'encourir ou le titre de fols, ou le crime de leze Majesté. Sainct Pierre donc n'entend pas que tous les Chrestiens soient Roys, & Prestres vrayment, & proprement, ce qui est evident au sens commun, sinon à celuy des heretiques qui ont vn sens commun à part, aussi bien qu'un esprit particulier; mais selon l'explication des Peres, que tous ont ces deux qualitez de Prestre, & de Royauté métaphoriquement, & allegoriquement, ce que l'onction leur represente; afin qu'estant oingts comme Prestres, & Roys, ils imitent les Prestres en sacrifiant à Dieu leurs cœurs, leurs prieres, & leurs bonnes œuvres; & les Roys en commandant à leurs desirs, regnant sur leur chair, combattant contre le Diable, & triomphant des ennemis inuisibles. Car, disoit S. Leon, *Quid tam regale, quàm subditum Deo animum corporis sui esse rectorem? Et quid tam sacerdotale, quàm uocare Domino conscientiam puram, & immaculatam pietatis hostias de altari cordis offerre?* Quelle action plus Royale, que de voir vne ame soumise, & assubietie à Dieu, soumettre, & assubjetir son corps aux loix de la raison? Et quelle œuvre plus Sacerdotale, & digne d'un Prestre, & d'un Pontife, que de sacrifier interieurement à

Dieu l'Hostie d'une pure conscience, & offrir de l'Autel du cœur les saintes affections, victimes immaculées de la deuotion, & de la pieté.

Que si tous les Chrestiens sont appellez par le Baptesme à exercer cette Prestrie, & cette Royauté que nous venons d'expliquer, nous y sommes obligez principalement, ô Prestres, qui outre la Prestrie metaphorique, & allegorique commune à tous les autres, auons le vray Sacerdoce, qui n'est propre qu'à nous; Sacerdoce, qui ajouste au caractère du Baptesme un nouveau caractère, à la couronne du Baptesme une nouvelle couronne, pour nous aduertir que nous contractons une nouvelle obligation d'offrir à Dieu outre le réel, & vray sacrifice du corps sacré de son fils, l'hostie d'un cœur mortifié par la penitence, immolé par la contrition, embrasé par l'amour, l'holocauste de l'Oraison, & les victimes des œuvres charitables; & en outre de nous monstres Roys de nous mesmes, en assujettissant nostre chair à l'esprit, nostre esprit à Dieu, & toute nostre conduite à ses volontez, & à ses maximes par une vie plus parfaite, & plus exemplaire, que le commun des Chrestiens.

Je ne dois pas omettre qu'en la ceremonie de cette Onction du S. Chresme, le Prestre s'adressant, & parlant au Baptizé luy dit, Dieu

tout-puissant, Pere de nostre Seigneur Iesus Christ, qui t'a regeneré de l'eau, & du S. Esprit, & qui t'a donné la remission de tous tes pechez, t'oigne luy-mesme du Chresme de salut, en Iesus-Christ nostre Seigneur, pour te conduire à la vie eternelle; paroles, par lesquelles l'Eglise nous veut apprendre que le Pere Eternel, qui a oingt son Fils Iesus-Christ, comme dit le Prophete, *Vnixit eum oleo letitiæ*, pour le consacrer Prestre, & Roy, oingt aussi de sa main inuisible, dont la main visible du Ministre du Baptisme n'est que l'instrument, tous les Baptizez, pour les faire participans de la Prestrie, & de la Royauté de son Fils; Prestrie, & Royauté, dont ils doiuent commencer l'exercice en cette vie, sacrifiant leur cœur à Dieu, & faisant que Dieu regne en eux, & eux sur eux-mesmes par l'obeyssance à sa diuine Loy, afin que par ce moyen ils meritent de paruenir à la vie eternelle, où tous les Bienheureux sont Prestres egaleiment, qui offrent sans fin à Dieu le sacrifice de loüanges, & Roys non plus par metaphore, & ressemblance, mais par realité, & verité, puis qu'ils sont possesseurs d'une couronne incorruptible.

La seconde ceremonie est la robe blanche dont on reuest le Baptizé, luy disant reçois la robe blanche que tu dois soigner de preseruer de toute tache, pour la presenter nette,

& incontaminée au Tribunal de nostre Seigneur Iesus-Christ, afin que tu obtiennes la vie éternelle. Paroles qui nous expriment le sens de cette cérémonie, & l'intention de l'Eglise quand elle reueit le Baptizé de cette robe, qui est pour luy faire entendre qu'il auoit perdu par le peché d'Adam la robe d'innocence, qui luy est restituée par les merites de Iesus-Christ appliqués en ce Sacrement ; Que cette robe blanche est la liurée de tous ceux qui entreront au Royaume du Ciel, *Omnes amicti stolis albis*; Et que si quelque tache salit sa blancheur quand on se presentera pour y entrer, on trouuera la porte fermée, *Nihil coinquinatum intrabit in Regnum Cœlorum*; parce qu'en vn Palais tout basti d'or, & de pierres precieuses, comme S. Jean nous le represente dans l'Apocal. vne seule tache apporteroit vne disconuenance, & vne difformité que les yeux de Dieu n'y peuuent souffrir. Que partant le Chrestien qui a receu cette robe blanche au Baptême, doit apporter tous ses soins à la conseruer nette de toute souilleure iusqu'au Tribunal de Iesus-Christ, lesquels il la trouue tachée n'y verra pas sa marque, & ne reconnoistra pas pour siens ceux qui la luy presenteront decheuë de sa premiere blancheur. Cet aduertissement est donné à tous les Baptizez, & neantmoins si peu s'en souuiennent, si peu considerent l'im-

portance, & l'obligation d'oster les ordures qui soüillent sa netteté, que s'il n'y auoit dans l'Eglise vn autre lauoir qui est la Penitence, pour y nettoyer tant de taches que cette robe contracte, le Tribunal de Iesus-Christ la trouueroit contaminée en presque tous, & son Royaume qui ne reçoit rien de contaminé auroit fort peu de Citoyens. Mais graces à sa misericorde, qui outre le lauoir du Baptesme d'où nous sortons avec cette robe blanche, comme les brebis, dont il est parlé dans les Cant. au chap. 4. qui montent nettes, & blanches du lauoir, *Sicut greges tonsarum, quæ ascendunt de lauacro*, nous a préparé vn autre lauoir au Sacrement de Penitence, pour y nettoyer cette robe des ordures contractées par nostre malice, ou ignorance, ou fragilité. Et partant si nous n'auons pas eu soin de conseruer cette robe en la blancheur impolluë qu'elle auoit quand nous en fumes reuestus au Baptesme, taschôs pour le moins de la maintenir en lapureté que le lauoir de la Penitence ostât ses taches luy a restituée. Nous mesmement, ô Prestres, qui nous reuestons d'une aube blanche toutes les fois que nous nous approchons du saint Autel, Aube qui nous remet deuant les yeux la premiere robe du Baptesme, pour nous imprimer dans le cœur le regret de l'auoir soüillée, & nous aduertir par la blancheur exterieure

qui couure nostre corps, quelle candeur interieure de l'ame nous deuons apporter à vn si diuin, & adorable Sacrifice.

La troisième, & dernière ceremonie est le cierge allumé qu'on met en la main du Baptizé en luy disant reçois le cierge ardent, & par vne vie irreprensible garde ton Baptesme, observe les Commandemens de Dieu, afin qu'à l'heure que le Seigneur viendra aux nopces, tu te trouues prest pour luy aller au deuant avec tous les Saints dans le Palais Celeste, & que là tu possedes la vie eternelle, & viues par tous les siècles des siècles. Le cierge allumé nous apprend que le Chrestien doit luire comme vn rayon de Iesus Christ, Soleil de Justice, qui estant maintenant absent de la terre quant à sa presence visible, continuë neantmoins d'y luire nonseulemēt par sa parole, & par l'exemple qu'il nous a donné, mais encore par la vie des bons Chrestiens, qui sont comme des cierges allumez à ce grand flambeau, qui est venu du Ciel en terre pour estre la lumiere du monde, *Ego sum lux mundi; dedi te in lucem gentium.* Ce cierge est mis en la main, pour signifier que ce n'est pas la langue, mais la main, ce n'est pas la profession Chrestienne, mais la vie Chrestienne, ce ne sont pas les paroles, mais les œuvres qui font reluire le Chrestien, pour induire ceux qui voyent ses actions, à glorifier

Dieu, *Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, & glorificent Patrem vestrum qui in Coelis est.* L'aduertissement de se maintenir irréprehenfible monstre à quelle perfection est obligé le Chrestien, puisque l'Eglise par cette parole, *Et irréprehenfibilis*, tesmoigne de desirer en tous les fideles la mesme vertu que l'Apostre requiert és Euefques, quand il dit au chap. 3. de la 1. a Timothée, *Oportet Episcopum irréprehenfibilem esse.* L'aduertissement de garder le Baptisme est le moyen, s'il est obserué, pour se rendre irréprehenfible, *Custodi Baptismum tuum*, Car qui garde le Baptisme garde l'innocence, & l'innocence ne donne pas de prise à la reprehension. Mais ô que ce mot *Custodi Baptismum tuum*, comprend de choses; il comprend l'observation de ce que signifient toutes les ceremonies que nous auons expliquées; il comprend la fidele execution de la promesse solemnelle de renoncer à Satan, à ses pompes, & à ses œuures; Il comprend l'obligation de viure non plus selon le vieil homme, mais en la nouueauté de la vie de Iésus-Christ, en qui nous sommes regenez; Il comprend la reconnoissance deuë à toutes les trois personnes de la bienheureuse Trinité, qui ont contribué à nostre regeneration; Il comprend les titres des Roys, & des Prestres auxquels les Baptizez doiuent respondre en regnant sur

leurs passions, & se sacrifiant à Dieu; Il comprend la conservation de la robe blanche d'innocence iusqu'à la fin de nostre vie, & iusqu'au moment qu'il faudra comparoistre deuant le Tribunal de Iesus-Christ. Enfin il comprend la lumiere des bonnes œuures, qui doiuent faire reluire les Chrestiens, & que le cierge ardent mis en la main represente. Voyla ce qui est compris en cet aduertissement, *Custodi Baptismum tuum*, à quoy nous sommes obligez entre tous, ô Prestres, ausquels il est dit, *Vos estis lux mundi*. Le moyen de satisfaire à tout ce cy, c'est de pratiquer le dernier aduertissement qui suit apres, *Serua Dei mandata*; car qui obserue les commandemens de Dieu se rend irreprehensible, & s'exempte de tout reproche, & confusion, *Tunc non confundar cum perspexero in omnibus mandatis tuis*; Il garde le Baptesme, qui nous rend enfans de Dieu, filiation qui se maintient par l'obeyssance; Il accomplit la renonciation faite à Satan, à ses pompes, & à ses œuures que la Loy de Dieu defend; Il vit de la vie du nouuel homme Iesus-Christ, qui a esté obeyssant iusqu'à la mort; il rend l'honneur à la glorieuse Trinité qui l'a regeneré, se soumettant à ses Diuines Loix en reconnoissance de ce benefice; Il exerce la Prestrise, & la Royauté acquises par le Baptesme, se sacrifiant à Dieu par l'obeyssance, & regnant sur

foy-mefme par le feruice qu'il luy rend, *Seruire Deo regnare est*; Il conferue la blancheur de la robe d'innocence, que la fidele obseruation des Commandemens de Dieu garantit de toute souilleure; Il reluit par les bonnes oeures qui tiennent allumé dans sa main le cierge du bon exemple par sa vie réglée, selon la loy Diuine. Et par ce moyen conferuant avec les Vierges sages l'huile, & la lumiere en sa lampe iusqu'à la venuë de l'Espoux, il n'est pas surpris cōme les Vierges foles quand l'Espoux vient fraper à sa porte, mais se trouue prest pour le suiure, & entrer aux nopces du Ciel, où ne peuent entrer que ceux qui s'y presentent avec les robes blanches, & les lampes allumées.





PLAYDOYE

POVR

LA PRESCEANCE
DES ADVOCATS SVR

LES MEDECINS.

*Fait auresfois par l'Authheur estant
Aduocat.*



MAISTRE Jacques Saga-
san partie aduerse Docteur
en Medecine, & habitant
de la Ville de Moyssac,
Messieurs, pour n'estre pas sans exemple
comme il est sans raison, semble s'estre
rendu parfait imitateur d'un certain Me-
decin natif d'Achaye, nommé *Iacobus*,
digne de loüange pour sa Doctrine, mais
plus digne de blasme pour son ambition,
lequel au raport de Marcellinus Comes
en ses Chroniques, *In Leone Augusto*, estât
allé visiter l'Empereur detenu d'une fie-
ure, osa de son propre mouuement s'as-
seoir dans la Chaire Royale qui estoit
au costé du liêt, chose qui n'estoit permi-
se aux plus grands Seigneurs, estant un

crime de leze-Majesté, selon que le tesmoigne *Spartianus in Adriano*, qui *seuerinum mori coëgit quasi affectatorem Imperij quod in sedili Regio iuxta lectum posito sedisset.* Neantmoins ce *Jacobus oza* non seulement occuper vne telle place, mais encore estant reuenu l'apresdinée, & trouuant qu'on auoit leué la chaire pour luy seruir d'vn aduertissement, au lieu de s'excuser de sa premiere faute, en commit vne seconde, & *oza* effrontement couvrir son audace d'vn mensonge, assureant qu'il auoit ouy dire aux plus Anciens Jurisconsultes que la Chaire Royale estoit affectée aux Medecins, vaine & sole outrecuidance que l'Empereur jugea plus infantine que malicieuse, & plustot digne de risée que de punition. Le ne sçay si partie aduerse est heritier de sa doctrine, il a fait preuue pour le moins qu'il l'est de sa presumption, lors que presumant de sa qualité & de ses merites trop auantageusemēt, il s'est efforcé d'occuper la place qui n'est deüie, excez que ie puis appeller non seulement crime de leze-Majesté, mais qui plus est vne espece de sacrilege avec l'authorité de Charlemagne en ses Capitulaires disant, *Si quis indebitum sibi locum usur-* *Lib. 6.*

cap.

pauert, ſit ſacrilegij reus: paroles que Charlemaigne a tiré de mot à mot d vne Conſtitution des Empereurs Gratian, Valent. & Th. en la loy I. *Vt dignitatũ ordo ſeruetur*, lib. 12. *Cod.* où ſont couchez les meſmes termes. Cette raiſon ſeulement adiouſtée, que celuy qui empiete ſur le rang d vn autre, eſt capable de ſacrilege, parce que, *diuina præcepta negligit*: raiſõ qui n eſt pas de ſi petit poids, qu elle ne ſoit appuyée ſur l authorité de l Apõſtre de noſtre Frãce S. Denys en ſon Epõſtre à Demophile où il dit elegãment que de confondre la diſtinction des perſonnes, & la prerogatiue des rangs, eſt violer les ſacrées ordonnãces de Dieu, & peruertir l ordre que ſa prouidẽce a cõſtituée, ce que partie aduerſe a oſé attenter, lors qu il m a voulu raurir l honneur de la preſeance ; honneur ſans le ſuc duquel, comme diſoit Saluſte, la racine de la vertu ſeroit amere ; honneur qui eſt le fruiet le plus doux & le plus precieux de la charge laborieufe des Aduocats, n ayans dans tout le corps du Droit, d autre eloge plus frequent & plus conforme à noſtre qualité que celuy de *Honorati.* & la fin d vne charge Ciuile telle que la noſtre, eſtant proprement l honneur comme dit Ariſtote au 1. de

Salut.
in orat.
ad Cai.
Cæſ. de
rep. or.

ses Eth. chap. 3. *μη τὸ πολιτικὸν βίον τὸ πλεον.* Mais desirant de me raurir cet honneur non moins acquis à mes labeurs, que naturel à ma profession, il n'a pas sçeu considerer ce que disoient dans Q.

Curce les Ambassadeurs des Scythes à ^{Q. Cur.} Alexandre le Grand, que, ^{lib. 7.} *Stultus est qui fructus arboris petit, altitudinem non metitur.* Aussi

ce qui arriue à ceux qui grimpent aux arbres pour endesrober les fruiçts que bien souuent ils roulent à bas avec les branches qu'ils auoient empoignées pour s'éleuer en haut, cela mesme luy est arriué quand par la Sentence du Seneschal de Montauban il s'est veu tomber de son entreprise avec toutes les belles raisons par lesquelles il taschoit d'y monter, *Cum*

ipsis ramis quos comprehenderat decidit: en- ^{Q. Cur.} core na't-il pas desisté pour tout cela, ^{ibidem.}

ains comme ce Medecin d'Achaïe, voyât qu'on luy auoit osté la Chaire, au lieu de couurir par la modestie du silence la faute qu'il auoit faite, par vne arrogance de paroles, se mit à la soustenir: aussi partie aduerse se voyât debouté, a repris non pas de nouvelles forces pour atteindre a ses ambitieux desseins, mais nouvelle audace pour y pretendre, s'appellant pardeuant vous, Messieurs, où com-

me celuy-là se seruit de la citation des Jurisconsultes pour authoriser son arrogance, cestuy-cy s'est venu seruir des artificieuses paroles d'un Aduocat pour donner poids à sa vanité: dequoy neantmoins a ce que le droit de ma cause, & l'œil fauorable de vostre justice m'en donnent assurance, il ne peut attendre de plus heureux euement, que de se voir demis de son appel, n'ayant pas moins de part à la confusion qu'à l'entreprise de celuy qu'il imite. Voilà, Messieurs, l'estat de cette cause.

Il n'est pas icy question du fait d'un particulier, il s'agit en cette cause de la presceance des Aduocats & des Docteurs en Medecine, il s'agit icy qui doit tenir le lieu d'honneur, ou les Medecins qui (comme disoit Vlpian) *Salutis hominum curam gerunt*, ou les Aduocats qui (comme disoit l'Empereur Leo) *Periclitantium spem, vitam, & posteros defendunt*. Mais qui pourra long temps reuoquer en doute à qui appartient l'honneur; non pas celuy qui sçaura considerer à qui on est plus obligé, ou à ceux qui sauuent l'honneur, les biens, & la vie, ou à ceux qui ne promettent de defendre que le corps; Et certainement s'il faut que ie le con-

*Lect. r.
de extraor-
dina-
rys cog-
nitio-
nibus.*

fesse, Messieurs, ie me persuade que la partie aduerse n'entre pas tant dans cette lice pour l'esperance de me vaincre que pour l'honneur de m'attaquer, y ayant entre la Medecine, & la jurisprudence, entre les regles d'un malade, & les Loix d'une Republique, entre Galien & Iustinian, vne si apparente inegalité, que s'il ne la cognoit luy-mesme, c'est vne extreme ignorance, ou vne extreme presumption. Tellement que regardant de premier abord que c'est vn simple Docteur en Medecine qui ose me debattre le rang, l'occasion & le desir me ietteroit plustot à vne iniuste inuectiue qu'à vne defense superflüe, si tout le monde ne sçauoit assez la superbe & l'arrogance estre quasi vn vice originel, & si ie l'ose dire, vn apanage de sa profession: car les Medecins se persuadans qu'ils ont l'empire sur la mort & sur la vie des hommes, & se nommans, comme disoit Pline, *Plin.*
Imperatores vitæ, necisque nostræ, se pipent *lib. 29.*
tellement eux-mesmes, qu'il leur est *cap. 1.*
aduis que les dignitez plus honorables relient de leur autorité non moins ridicule qu'imaginaire: Ne sont-ce pas des euidentes marques de leur outrecuidance. Ce que l'Aduocat de partie ad-

uerſe allegue , qu'ils ont fait dreſſer des Temples aux Inuenteurs de leur Art, qu'ils ont fait mettre au rang des Dieux vn Podalirius, vn Machaon, vn Chiron, vn Eſculape? Et que Hip. obtint du peuple Athenien des ieux publics, des offrandes, & des ſacrifices, comme ſi c'euſt eſté vn Dieu, & ſe fiſt appeller Sauueur & pere du païs, & tous les autres exemples qu'il amene à leur auantage; à quoy, bien que cela ne touche rien au fait de ſa pretenduë preſeance, neantmoins parce qu'il l'a voulu alleguer pour releuer la dignité de partie aduerſe, il faut que ie reſponde qu'à la verité de ce que les hommes ſont portez naturellement à vne cupidité deſordonnée de conſeruer leur corps, il eſt facilement arriué que ſe laiſſans aller à la perſuaſion des Medecins & piper à la vanterie qui leur eſt inſeparable, ils n'ont épargné aucune forte de liberalité, ſoit d'honneur ou de richesses, qu'ils n'ayent avec autant d'aueuglement que de profuſion épanché deſſus eux, *Hæu blandum Cœli numen ! tantò ne cauetur mors reditura metu.* Mais qu'il ne s'en faut pas eſtonner, puis que bien ſouuent l'ambition derobe les recompensés qu'on doit à la vertu, *Sæpe virtutis premia*

ſil.

Ital.

lib. 2.

præmia ambitio possidet, disoit Caton d'Uti-
que dans le Saluste, & que ces honneurs
immenses qui excèdent vne iuste mesure
ne font pas tant de foy du merite de ce-
luy qui les reçoit; que de la legereté de
celuy qui les donne, mesmement quand
c'est vne populace éuentée, qui se lais-
sant non pas guider à la raison, mais em-
porter à la seule boutade, ne donne pas
tant ses honneurs qu'elle les iette sur les
sujets plus indignes, dequoy l'Empereur
Caligula se plaignoit dans le Suetone, &
s'escricoit que le peuple Romain meu-
bien souuent par vne friuole occasion,
deferoit plus d'honneur à des Basteleurs
qu'à ses Princes: *Indignabatur clamitans
Dominum gentium populam ex re leuissima plus
honoris gladiatori tribuentem, quam consecratis
Principibus.* Ce qui est arriué particulie-
rement touchant l'honneur que l'on
pourroit pretendre auoir esté fait aux
Medecins, lesquels n'ayans iamais vescu
sans vne vaine opinion d'eux mesmes,
aussi n'ont-ils laissé leur memoire sans
exemple des honneurs démesurés qu'ils
se sont fait deferer, extorquans du simple
populaire toutes sortes de respects & de
soubmissiôs par vne arrogâce non seule-
ment insolente, mais imperieuse.

Sal. in
Conti.
Catili-
nae.

Suet.
in Cali.
cap. 35.

ne ſçait ce qu'Eliaſ rapporte d'un certain Medecin de Syracuſe Menocrates, qui ne vouloit guetir les malades que ſous telle condition qu'ils l'adoreroient comme leur Iupiter, & ſe nommeroient ſes eſclaves, déroband par vne ſacrilege impieté la franchise aux hommes, l'adoration aux Dieux. Outre que ſ'il eſt beſoin de m'oppoſer à ſes allegations, ie n'auray pas beaucoup de peine de prouuer le peu d'eſtime que de tout temps les plus aduifez ont fait des Medecins, & n'auray pas manqué de teſmoignages qui contrepesent aux ſiens; car les Arcadiens, les Babylo niens, & Luſitaniens les chaſſerent hors de leurs polices, au rapport de Strabon & d'Herodote, & vne infinité d'autres peuples, au raport de Pline en firent tout de meſme; & Platon au 3. de ſa rep. dédaigne quaſi de les admettre en ſa Cité, diſant que l'honneur qu'on fait aux Medecins redonde au blaſme & à la honte des Citoyens, de ce que par leur intemperance ils ſe rendent neceſſaires ceux qui leur ſeroient inutiles ſ'ils ſe gouernoient ſelon les regles de la continence & de la frugalité. Que ſi ie veux ſuiure mon diſcours à ſon deſauantage, ie diray que Caton le Cenſeur

faisant vn aduertissement a son fils de ne s'adonner pas a la Medecine, prononça vn Oracle a toute la ville de Rome, de l'euerfion & de la ruine de sa bonne police, si les Medecins y estoient receus; Ce qui arriua bien tost apres, car Rome s'estant entretenuë iusqu'au temps de Caton sans aucuns Medecins, pour vne preuue tres-euidente que leur Art n'est pas si necessaire comme on va témoinnant, elle auoit esté tellement florissante en toute sorte de preud hommie & de feuerité de mœurs, qu'elle pouuoit donner à tous les peuples de la terre ou l'occasion de l'imiter, ou la honte de ne l'imiter pas: mais quelque temps apres l'âge de Caton ayant attiré les Medecins, elle bannit la vertu, & n'eut pas receu le Dieu Esculape en ses faux-bourgs, que le luxe & l'intemperance marcherent plus auant & se logerent dans la ville, *Tunc enim Medici nullas omisere Vitæ illecebras, Culinarum etiam præceptis, & Vn-^{co cita-} guentorum mixturis, nec aliunde lues morum ^{to.} maior quam è medicina, ita vt Catonem fecerit Vatem eius oraculum,* comme disoit Pline. Mais ie passeray ces authoritez, & en tairay mille autres qui se peuent amener à ce propos, & ce que i'en ay dit n'a esté

que pour répondre à l'Aduocat de la partie aduerse, qui pensant par la vanité de ses predecesseurs authoriser la sienne, a suppléé vn tas d'allegations superflues au defaut des legitimes raisons. Je luy repartiray maintenant par de plus pressantes auctoritez qui le deboutent euidemment de sa pretendue preseance, & diray que si la bassesse, ou l'eminence des personnes qui s'appliquēt à vne charge, la rendent ou contemptible ou recommandable, estant chose inspirée par la Nature aux ames releuées qui se ressentent de la Noblesse de leur origine, de ne s'attacher qu'à vne profession où elles puissent exercer leur generosité, il n'y a plus d'occasion de douter de ma preference, estant chose trop triuiale, & par cy - deuant en de celebres causes agitées en ce Barreau, que les anciens Romains commettoient la Medecine à

Suet.
in Ner.

cap. 1.

Sen. lib.

3. de

benef.

cap. 24.

des esclaves, comme dans le Suet. *Cneus Domitius Medicum suum manumisit, &* dans le Seneque, *Imperauit Medico, eidem que seruo suo*, & Iustinian en la loy 3. *Communia. de legatis*, où il met le prix des esclaves, eualués les medecins, *Sexaginta solidis*, à mesme prix que les sages femmes, lesquelles sont aussi par Vlpian mises au

rang des Medecins en la Loy 1. De *extraordinarijs cognitionibus* : & non seulement parmy les Romains, mais encore parmy les autres peuples, comme nous lisons dans le Ciceron que le Roy Deiotarus, *Habebat Philippum seruum Medicum.* Et pour monst^{er} que non seulement du temps des Romains, mais de toute antiquité, voire mesme au commencement du monde, la Medecine comme vile & abiecte auoit esté releguée à des ames basses & serviles ; nous lisons dans le dernier Chap. de la Genese, que quand Iacob fut mort, *Ioseph imperauit seruis suis Medicis, vt corpus patris aromatibus ungerent.* Au contraire nous lisons dans le Plaute qu'il estoit defendu aux esclaves de plaider, *Seruū hominē causas orare leges non sinunt* ; que si par trait de temps dedās Rome les gens de libre condition commencerent à s'adonner à la Medecine ; neantmoins ce ne furent pas les Citoyens, mais seulement les Estrangers : car estimans que la Majesté de leur Empire estoit vne rigoureuse Loy d'honneur qui exigeoit de toutes leurs actions vne bien-seante grauité, ils mepriserent cette profession comme indigne à laquelle ils s'appliquassent, & n'eurent iamais en leur ville

que des Medecins eſtrangers, ou ſ'il arri-
 uoit que quelque Romain ſ'oubliaſt de
 tant que d'eſtudier en Medecine, il n'oſoit
 pas demeurer à Rome, & ſ'enfuyoit in-
 continent chez les Grecs, *Solam hanc ar-*
tium Græcarum non exercet Romana grauitas,
aut ſaltem pauciſſimi cuiusdam attigere, & hi
ſtatim ad Græcos transfugæ, diſoit Plin:
 au contraire ce que les Romains ont eſti-
 mé de plus honorable, ce à quoy les
 plus grands & les plus nobles ſe ſont
 appliquez, ç'a eſté à playder, *Quippe ſibi*
perſuaſerunt neminem ſine eloquentia aut aſſe-
qui poſſe in Ciuitate, aut tueri conſpicuum &
eminentem gradum, diſoit le Tacite en ſon
 Dialogue qui eſt par aduenture la raiſon
 pour laquelle le iour qu'ils dépouilloient
 la robe de l'enfance appellée *prætecta*, &
 veſtoient la virile, ils eſtoient incon-
 tinent menés dans le Palais, comme il
 ſe collige d'un paſſage de Seneque
 en ſon Epitre 4. lors que eſcriuant à ſon
 amy Lucilius, il luy dit, *Cum prætexta po-*
ſita ſumpſiſti virilem togam, & in forum de-
ductus es, comme leur voulant mon-
 ſtrer que c'eſtoit le lieu où ils eſtoient
 deſtinez pour faire preuue de leur capa-
 cité, & employer leur eloquence au ſer-
 uice de leurs concitoyens, & ce qui plus

Plin.
 loco ci-
 tato.

releue nostre dignité, c'est que non seulement les Empereurs Romains ont estimé bien seant à leur Majesté, d'orer en pleine Audiance, comme Suet. le rapporte d'Auguste & de Vespasian, mais que meisme nous lisons en vn ancien Autheur de nostre France nommé *Petrus Bleiensis*, qu'un fils du Roy d'Angleterre plaida au Barreau du Parlement de Paris, *Antonius Episcopus Lincolnia, filius Regis Angliae causas orauit Parisijs*, dit l'Autheur. Exemples qui estans beaucoup à mon auantage, sont quant & quant appuyés sur beaucoup de raisons; car comme il n'y a rien plus approchant de la Diuinité que de secourir les hommes, aussi n'y a-il espece de secours plus noble & plus releué que de les defendre par l'eloquence & par la parole, qui prenant la cause de quelque pauvre innocent, fait pour luy ce que rien du monde ne peut faire, que l'homme seul, estant la parole comme vn apanage que Dieu a donné aux hommes de propre & de particulier; mais de les secourir par la Medecine, ce n'est pas vne chose si digne, ny si glorieuse, veu que non seulement les hommes, mais les bestes le peuuent faire, comme nous lisons qu'un Dragon

*Quin.
Curt.
Plut.*

enſeigna à Alexandre vn ſimple qui guer-
rit toute ſon armée, que l'inuention des
ſaignées eſt venuë du cheual Marin, qui
s'ouure la veine avec la pointe d'vn ro-
ſeau : l'inuention des cliſteres de la Ci-
gongne noire, que les Egyptiens appel-
lent *Ibis*, & l'inuention des dietes de
l'Ours, du Loup, & du Lyon, qui dige-
rent leur crudité par abſtinence ; telle-
ment qu'il ſemble que la nature, ou plu-
toſt Dieu meſme, ait donné vn preiugé
en ma faueur, ayant tant releué l'elo-
quence, qu'il a mis ſon fondement au ſie-
ge de l'humaine raiſon, & tant auili la
medecine, qu'il l'a cōmuniquée à l'appetit
brutal des animaux irraiſonnables, voire
qu'il les en a faits comme deſpositaires,
& forcé les hommes d'en mendier les
principes en leur Academie : auſſi de tout
temps ceux qui ont daigné traiter de cet-
te queſtion, ont donné à noſtre ordre la
preſeance ſur les Medecins, entre autres
Auguſtinus de Ancona, en ſon Liure *De la
puiffance Eccleſiaſtique*, queſt. 109. *Lucas
de Penna*, Chancelier de Sicile, ſur le titre
de Philoſ. & Med. li. 12. du Code, &
Boërius en ſa deciſion 222. Et pour taire
ces auctoritez qui ſont ſuperfluës en vne
choſe ſi claire, ie ſouhaiterois ſeulement

que partie aduerse eut soigneusement consideré de combien plus honorable doit estre ma profession, voyant que vous, Messieurs, du iugement desquels depend toute son esperance, non point par la Medecine, mais par la Iurisprudence aués acquis cette auctorité, & par le degré de la barre lequel il tasche de raualer, estés montez à ce Tribunal, *Nostri enim ordinis*, disoit Sidonius; *cùm finiuntur aduocationes, incipiunt dignitates*: Que si la consideration de la Majesté de ce lieu, duquel le seul estude des Loix ouure la porte, n'a peu rien en son endroit pour le faire demordre de son opiniastre presumption, du moins m'estonne-ic que luy qui est Philosophe ou le doit estre, n'ait sçeu tirer d'vn Axiome vulgaire qu' Aristote met en ses Ethiques, la consequence de ma prerogatiue, c'est au 1. liu. chap. 2. où il dit, Que si en vne Rep. il y a quelque charge plus approchâte de cette fin, à laquelle toutes les autres tédent & aboutissēt, c'est sans doute, & la plus vtile & la plus honorable; or est ce chose toute aparente, & qui n'a pas besoin d'autre esclarcissement que de ce luy de l'experience, que la charge que i'exerce est la plus proche de cette fin

& de ce centre, où tous les eſtats d'une Rep. comme lignes d'une Circonférence ont leur aboutiſſement: & ores qu'on puiſſe attribuer cette louange aux Medecins, qu'ayant ſoin du ſalut des particuliers, ils l'ont en quelque façon de celui du public, dont le tout ne ſçauroit ſubſiſter que par la ſanté des parties; ſi eſt-ce qu'on parleroit contre Ariſtote au lieu preallegué, ſi l'on ozoit dire que de procurer particulierement & principalement le bien de la Rep. comme fait la ſcience Ciuile, dont ie ne fais profeſſion, ne ſoit vne choſe plus haute, plus parfaite, & plus Diuine; car outre que c'eſt fort peu meriter de la Rep. que d'entretenir la ſanté de ſes Citoyens qui ne ſeruent à ſon corps que comme de pieds, & de mains, au prix d'y fomentér la Juſtice qui luy ſert comme de cerueau, de poulmons, & de cœur: encore eſt-ce moins que la Medecine ne peut conduire la ſaine temperature de ſes membres que iuſques à vn terme limité, & ſi la generation repare ſes ruines, ce n'eſt pas la Medecine, c'eſt la Nature qui luy donne ce benefice; la où la ſcience Ciuile eſtabliffant de certaines regles de la police & des mœurs, empeſche que la Juſtice

qui est sa vitale partie, n'aïlle iamais au tombeau du sepulchre des peres, la fait renaistre dans le berceau des enfans, & la prouigne de race en race par vne aussi glorieuse qu'immortelle propagation. Que s'il arriue d'auanture à quelqu'un des membres de la Rep. de se gangrener par la corruption d'une malice inueterée, tellement que la necessité porte la vengeance de venir à l'incision, ce n'est pas à la Medecine d'y porter le couteau, plustost elle y porteroit l'emplastre pour le fomentier à la ruine de tout le corps, car *Medicina etiam sceleratis opem ministrat*, comme disoit Seneque, c'est à la science Sen. li. Ciuile d'y porter sinon le coup, au moins 4. de benef. la main pour deueloper ses ligatures & cap. 28. descouurir son vlcere aux yeux de la Iustice, qui le retranche de son glaiue: Ces raisons & beaucoup d'autres ont meu Aristote à decider cette question à mon aduantage, au 1. Liure de ses Ethiques, Chap. dernier, où il dit en termes expres & precis, que la science Ciuile est plus profitable & honorable que la Medecine, *πρωτότα καὶ βελτίον ἢ πολιτικὴ τῆς νακτρίας*: or personne ne peut remettre en doute que la qualité d'Aduocat ne soit vne des principales & plus honorables

charges de la Ciuile fonction, & iuſques là, que meſme l'Empereur en la Loy 6. de *postul.* récriuit, *Ne putet quiſquam honori*

lib. 6.

cod. de

post.

ſuo aliquid eſſe detractum cum neceſſitatem elegerit ſtandi & contempſerit ius ſedendi.

Tellement que ſi quelqu'un ozoit auancer ce mot que de s'attaquer aux Aduocats pour leur debatre la preſeance, c'eſt en quelque façon s'attaquer à vous, Meſſieurs, à l'auanture ne trouueroit-on pas en ſes paroles plus de hardieſſe que de verité, tant pour ce témoignage de l'Empereur qui ſemble quaſi faire contrepeſer leur charge à voſtre dignité, que pour l'Eloge non moins authétique qu'honorable, qui leur eſt donné és Regiſtres de ce Parlement, où ils ſont appelez *Conſiliarij*, Que ſi mettant à part toutes ces glorieuſes Epithetes qui rehauffent leur merite, on conſidere l'vtilité qui reuiet à la Rep. de leur vacation, on en trouuera de remarquables effets qui répondent à ces Eloges d'honneur: Car ſi la Rep. eſt vn Corps, duquel les Citoyens ſont les membres, *quæ iure & officio coherent*, comme diſoit

Sen.

Ep. 102

Seneque, les procès & les querelles eſtât les mauuaiſes humeurs qui alterent la temperature de ſa ſaine diſpoſition, ne

font-ce pas les Aduocats qui par leurs sages conseils destournent ce fleau, & comme disoit Symmachus, *Priuatibus Medicina Iuris occurrunt*: Ne font-ce pas eux qui occupans maintenant la place des anciens Jurisc. conseillent les familles en leurs affaires, pour couper chemin a tous differens, & font de leur maison le temple du repos, où leur estude sert d'un trepied, leur sçauoir d'un Oracle, car si, comme disoit Seneque, la Loy est *emissa diuinitus vox*, les Aduocats sont les organes qui font retentir cette voix. Que si iadis, au raport de Pline, aux maladies desesperées on auoit accoustumé de recourir aux Oracles; quand il arriue que les affaires de quelque famille affligée sont en si piteux estat, que l'Empereur en vne Loy les appelle *Negotia vulnerata*, n'est-ce pas à des Aduocats comme à des Oracles, à qui l'on a recours: n'est-ce pas l'Aduocat qui peut dire ce que disoit dans *Ennius, Apollo Pythius.*

Suarum rerum incertos ego mea ope

Ex incertis certos compoté/que Consilij

Dimitto, ne res temerè tractèt turbidas.

N'est-ce pas à l'Aduocat à qui tous les Citoyens avec vne action de graces conceüe de la secrette reconnoissance de

286 *Playdoyé pour la preseance*

tant de bienfaits qu'ils en reçoivent tous les iours semblent dire d'une commune voix ce que disoit quelqu'un dans le

Terent. Terence.

in Adcl.

In te spes omnis nobis sita est

*Te solum habemus tu es patronus, tu
parens,*

Si deseris tu, perimus.

Car qui les parera des traits de la violence, qui les defendra des assauts de la calomnie, sinon celuy là?

Iuven.

Cuilibet exercere rogata

Munera militia, ou comme disoit l'Empereur, *Gloriosa vocis munimine milita-*

re: Tout cecy monstre euidentement que ie dois estre preferé a partie aduerse, &

qu'ie dois auoir vne place plus honorable, comme i'exerce vne charge plus im-

portante, *Nam cuiusque maior cura est Reip. ei debet in sua Ciuitate amplior & emi-*

nentior locus quam alijs esse, disoit Saluste en son Oraison à Caius Cesar *De Rep.*

ordinanda, ie suis content que la Medecine soit en honneur comme elle est en

usage, & puisqu'elle la commune experien-

ce tesmoigne qu'elle n'est pas inutile aux hommes, de n'auoir quelque ressentiment de ses bienfaits, seroit ingratitude;

mais aussi d'endurer qu'elle se mette à

l'egal des Loix, lesquelles, au raport de Valere le Grand, ont esté long temps reuerées à Rome parmy les sainctes Ceremonies des Dieux, & desquelles le Iuriscōsulte nous appelle *Sacerdotes*, ce seroit commettre impieté, voire sacrilege de polluer vne chose toute saincte, & toute Diuine par le meslange & la contagion d vne chose prophane puisque quelque louange qu'on luy veuille donner enfin elle ne regarde que la terre, & ne considere les hommes que comme sujets à corruption : toute son occupation, disoit Macrobe, est a l'entour de ces corps terrestres & caduques. Et fort elegamment le Roy Cyrus au 1. liure de la rep. de Xenophon comparoit les *Medecins* aux rapetasseurs des vieux habillements, puis qu'ils n'ont autre soin que de reparer, & s'il faut ainsi dire, recoudre cet haillon, & cette enuelope de nos ames qu'on voit ordinairement, ou s'vfer par le ply des années, ou se rompre par les efforts des maladies internes, ou se deschirer par les poignantes espines des vlceres exterieures, que si l'on considere la Iurisprudence, soit en sa fin, soit en son sujet, soit en sa connoissance, soit en son vsage, en tout & par tout

Ariſt.
lib. 1.
Eth.
cap. 2.

on la trouuera preferable : Sa fin, dit Aristote, est le seul bien & la seule felicité où les hommes tendent, & son ſujet est noſtre ame moralement & humainement parlant : ſa connoiſſance, dit Salomon, est la racine de l'immortalité : ſon uſage est à vne Rep. ce que le Soleil est au monde ; ſans ſa lumiere, toutes les actions humaines demeureroient enſeuvelies dans vne profonde obſcurité de deſordre & de confulion : car elle fait poindre ſes rayons parmy les tenebres des affaires du monde plus belle, diſoit Aristote, & plus eclatante que l'Estoille du matin : Mais que luy ſeruira d'estre ſi belle ſi on luy oſte ſon rang, *Laudabilia æquæ ſordescunt niſi congrua ſede potiantur*, diſoit Caſſiodore : que luy ſeruira d'estre ſi belle ſi la chambriere veut aller du pair avec elle. La Medecine est vn Art, *Artes miniſtræ ſunt*, dit Seneque, la Iuriſprudēce est la Maistresse & l'Emperiere des Arts, dit Aristote ; qu'on me prouue tant qu'on voudra que la Medecine ſert aux hommes, ie leur repartiray que la Iuriſprudēce ne leur ſert pas, mais leur commande, & puisque le Iuriſconſulte nous témoigne que c'est la vraye Philosophie, ie diray d'elle ce que diſoit Seneque de la

Ariſt.
lib. 1.
Eth.
cap. 2.

la Philosophie Morale, *Sapientia Domina est, artes seruiunt vitæ, sapientia imperat*: luy oster sa preeminence, c'est luy oster la beauté, voire sa vertu; car vne chose belle n'est pas belle, vne chose bonne n'est pas bonne qu'en son lieu, *Aptum est omne bonum locis suis*, disoit Cassiodore: & si les membres qui composent vne maison Royale, venoient à changer de place, ce qui compassé & disposé par vne égale proportion faisoit éclater à nos yeux vne pompeuse majesté, se montreroit si difforme, que nous penserions plustost voir les monceaux d'une ruine, que la facade d'un bastiment; Il faut donc aduiser & prendre garde, que chaque estat se maintienne en son rang, & principalement aujour d'huy qu'on veut deplacer son lieu vne des premieres pieces du bastiment de la Rep. vne des principales colonnes du Temple de la Iustice, qui est l'ordre des Aduocats: C'est à vous, Messieurs, à prester la main pour empescher ce desordre, car vne telle confusion seroit contre l'ordre, non seulement de la police, mais encore de la nature; & comme ce seroit vne chose prodigieuse, si le feu tomboit de sa sphere iusqu'au limon de la terre, autant seroit-il mon-

strueux si la Jurisprudence, qui est com
me la fine fleur, & le plus pur element de
toute la Philosophie, estoit ravalée de
son supreme degré iusqu'à celuy de la
Medecine, qui n'est que la fange, le
marc, & la lie de la Physique, *Medicina*
est Physica partis extrema & ultima fex,
disoit Macrobe, partant ie conclus que
partie aduerse doit estre démis de son
appel avec dépens.





DIVERSES
 LETTRES
 DE L'AVTHEVR,

LETTRE DE REMERCI-
*mens a vn Prelat, pour l'offre de
 sa Chaire.*



ONSEIGNEVR,

C'est la loy commune, que la
 connoissance soit le principe de
 l'amour, cōme l'amour est l'ori-
 gine de la gratification. Mais ie voy que vostre
 Seigneurie daignāt m'aymer, & me gratifier de
 la Chaire de son Eglise Cathedrale auant que
 me cōnoistre; a voulu faire en mon endroit vne
 espece de miracle, puisque ce nom cōuient aux
 actions releuées par dessus les loix ordinaires.
 Que si cet honneur est outre le commun, ie
 reconnois quād & quand que l'obligation que

i en contracte, n'est pas des vulgaires & qu'il faut quelque chose de plus grand, que des actions de graces, pour reconnoistre vne faueur qui passe la loy du bienfait. Or ce qui surmonte & les remercimens extérieurs, & mesme la reconnoissance interieure qui me reste de cette grace, ce sont les prieres enuers Dieu, que i'employe pour ma décharge, le suppliant d'acquiter ma debte par des benedictions eternelles sur celuy qui me daigne tant honorer. A quoy i'adjouste vne resupplication pour moy mesme, qu'il plaise à son S. Esprit, de reparer si bien par sa force la foiblesse du mien, en l'execution de la charge que cette commission m'impose, que l'esperance conceüe n'y souffre pas de la deception, ny sa gloire du dechet, ny les ames du detrimant. Car sans le secours que i'attends du Ciel en cette fonction non humaine, mais celeste, ie me trouue si peu capable de respondre à la bõne opinion que le témoignage de Monsieur N. vostre Theologal vous a fait conceuoir de ma bassesse, que ie crains, Monseigneur, que sa recommandation pour m'auoir esté trop fauorable, ne vous soit vne autrefois suspecte, & que luy mesme n'endure le repentir d'auoir eu trop de charité. Toutesfois quoy que d'auanture l'excès de son amitié luy puisse tourner a déplaisir, pour auoir trop loué celuy qu'il ayme, il me permettra s'il

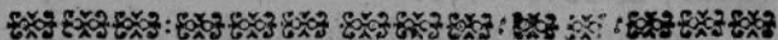
luy plaist d'en benir l'euenement si auantageux pour moy que i'y rencontre l'occasion inesperee, & moins encore meritee d'entrer en la conuoissance d'un Prelat qui me fait sentir ses faueurs plustost qu'auoir veu sa face, & qui come le Soleil au point du iour m'esclaire auant que me voir. La prouidence de Dieu soit beniste qui nous mene aux fins qu'il pretend par des moyens que nous n'esperions pas, & menage la conduite de nostre vie, souuent outre nos attentes, tousiours selon sa sagesse. Je finiray ces lignes par la loüange de sa bonté, que ie supplie du plus ardent de mes vœux d'accomplir tous les vostres à son honneur, & à vostre contentement, & de me donner la grace tant en la sainte fonction où vostre mission m'appelle pour ce prochaia Aduent & Carefme, qu'en tout le reste des occasions qui se pourront offrir pour tesmoigner ma reconnoissance, de faire paroistre par œuure que ie suis veritablement, &c.

A V N A M Y.

MONSIEUR, C'est faire tort à ceux qui nous ont obligés par des effets, de penser les payer par des paroles & des complimens, monnoye qui ne peut estre de mise qu'enuers ces Courtisans, de qui toutes les faueurs consistent en offres de seruire, & qui meritent

veritablement de receuoir ce qu'ils ont donné, discours pour discours, & reconnoissance de paroles pour bien-faits de ceremonie. C'est pourquoy ie n'vferay pas de longues actions de graces, pour l'hospitalité si charitablement exercée en mon endroit, dans vostre maison, voire ce qui rend l'action plus obligeante, que plus louïable, & plus meritoire avec vostre incommodité ; car outre que ce seroit vn témoignage d'ingratitude trop inegal pour correspondre à vne telle obligation, encore connois-je que ce seroit offenser vostre esprit, qui tout franc & genereux mesprise telles bagatelles, & de plus il faut que i'aduouë que ie ferois en cecy violence à mon humeur, ou trop rustique pour ces ciuilitéz, ou trop naïfue pour le fard, & déguisement de pareilles affecteries. Je me contenteray de vous dire pour tous remerciemens ce que nostre Seigneur a dit dans l'Euangile, que celuy qui reçoit le Prophete, ou le Predicateur au nom du Maistre qui l'enuoye, recevra la recompense deuë au Prophete mesme : Si bien que tout le merite que ie puis auoir acquis par mon trauail, vous l'avez fait vostre par cet office de charité, & si bien en m'obligeant vous avez fait vn pauvre debiteur, vn riche pleige qui est Dieu, vous demeure engagé par sa propre parole : ie le supplie de vous donner en recompense toutes

fortes de benedictions temporelles & spirituelles, & de me faire naistre quelque occasion qui puisse témoigner que ie suis veritablement, &c.



A MONSIEVR
LE VESQVE DE
COVMENGE.

L'ACCUEIL que i'ay receu dâns vostre Maison, & les signes de bienveüillance dont il vous a pleu m'honorer, ne permettent pas que i'en estouffe les actions de graces dans vn eternel silence, & la reconnoissance qui m'en reste dans l'ame commande à ma plume d'en produire quelque témoignage exterieur. Et certes la gratitude qui est toute dans le secret est ingrâte par moitié, & ressemble au feu caché sous les cendres, à qui manque l'ame des actions du feu qui est de reluire, & se faire voir. Que si ce qui cesse de sa fonction naturelle semble defaillir d'une partie de son Estre, la reconnoissance qui ne produit aucun remerciement, & se contente du ressentiment interne, & du souuenir de l'hon-

neur receu, reprime par violence l'exercice de sa plus forte inclination, & laissant sans vſage ſon mouuement plus naturel, ne peut en cette oiſiueté que décheoir inſenſiblement de ſa vi-
gueur, & de ſa force. Cette conſideration en-
fin a ſurmôté le reſpect qui me faiſoit diſſerer
de iour en iour cet office de mon deuoir,
pour declarer aumoins vne fois ce que ie me-
dite tous les iours, & vous aſſeurer Monſei-
gneur, que ſi ie ne puis reconnoiſtre tant
de faueurs receuës, à tout le moins ne veux-je
pas les diſſimuler; veu meſme qu'en ces debtes
d'honneur, la confeſſion d'eſtre debiteur eſt
vne eſpece d'aquit. Mais ie ſembleray d'auan-
ture inciuil, ſi en meſme temps que ie rends
graces des faueurs paſſées, i'en demande vne
nouuelle, ce que i'oſe neantmoins ſur la con-
fiance de voſtre debonnaireté tant de fois ex-
perimentée, par vne humble ſupplication que
ie luy fais, de vouloir accorder au donneur de
la preſente, la Chaire de voſtre Eglise Cathé-
drale de S. Bertrand, dont il a pleu à voſtre
courtoiſie luy donner quelque eſperâce com-
me les airhes, & les preuues du dernier effet
qu'il en attend, ce que ie n'eſtimeray pas fa-
ueur pour luy qui a le mérite pour l'obtenir
ſans autre interceſſiõ, mais pour moy qui pren-
dray cette grace comme faite à moy meſme &
adiouſtée à tant d'autres faueurs qui m'obligēt
d'eſtre à jamais.

LETTRE
DE MONSIEVR
L'EVESQVE DE
GRENOBLE,
A L'AVTHEVR.

MONSIEVR,
La vertu a des charmes si puissans, & des lumieres si éclatantes, que mesme les partisans du vice, bien qu'ils n'en recherchent la possession, neantmoins ils en honorent le mérite. Cette consideration m'a fait naistre le desir de vous faire part de mes nouvelles, & de vous témoigner l'estime que ie fais de vos rares qualitez, lesquelles soustenuës par l'eloquence, & animées par la pieté, ont jetté les fondemens de vostre reputation. P'aduouë que i'ay souuent leu avec plaisir vos œuures, dans lesquelles i'ay rencontré plus de pointes, que de mots, & différentes pensées dans vne mesme periode. Si bien que m'ayant ferui de sujet à quelques discours, i'ay fait gloire de les mendier, pour acquerir de la loüange entre les Doctes. Je publie mon crime aün

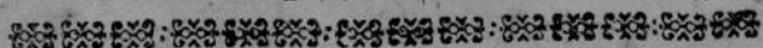
que la connoissance soit l'auant-courrier du pardon ; car il faut confesser que vostre style ny affecté, ny affecté, mais affectif, tire de l'admiration l'enuie ; d'autant plus que l'essay de l'imitation sert d'adueu à l'impuissance. Je vous coniure donc de ne laisser croupir vostre plume dans l'oyfueté, & de me faire part des pieces que depuis peu vous auez donné au public : agreez aussi qu'à l'aduenir le commerce de nos Lettres soit le lien de nostre affection. Je cheriray la vostre comme ie dois, puisque la vertu secondee par la pieté est l'attrait, & l'aymant de l'estime, qui sert d'objet à la volonté que i'ay de vous faire paroistre par les effets, que ie suis veritablement, & seray sans fin, & sans feintise

MONSIEUR,

Vostre tres-affectionné Con-
frere & seruiteur,

PIERRE E. DE GRENOBLE.

De Grenoble, ce 10. Nouembre 1637.



RESPONSE
DE L'AVTHEVR
A LA PRECEDENTE.

MONSEIGNEVR,
S. Iean Chryfostome lors qu'il n'estoit encore que Prestre & Predicateur d'Antioche, remerciant l'Euesque Flavian d'une faueur qu'il en auoit receuë, luy disoit que les songes, quoy que bien hardis, iusqu'à donner quelquefois les Sceptres à ceux qui portent la houlette, & changer les Pasteurs en Roys imaginaires, n'eussent peu le releuer tant par feinte, & par deception, comme il l'auoit honoë par effet, & par verité. S'il est loisible au plus petit & plus indigne de tous les Prestres, de se seruir des paroles d'une Bouche d'Or, oracle, & langue de l'Eglise, qui par sa predication fust vn tonnerre, & par sa vie vn esclair, ie diray que la lettre venüe de la part de vostre Seigneurie, & les loüanges qu'elle contient m'ont comblé de tant d'honneur, que si le nom & le seing d'un grand Prelat n'asseuroit mes yeux que c'est vne chose reelle, mon esprit auroit sujet de douter si ç a esté l'illusion d'un

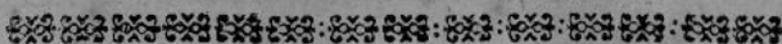


songe vain & trompeur, qui d'un Berger fait un Prince, puis que vos Eloges d'un neant font un miracle. Et certes en lisant la vostre il m'est arriué comme à ceux qui songent, qui dans la douce trôperie du sommeil pensent posséder un grand thresor, mais apres estre éueillez il ne leur reste que du vent, & le regret de se voir abusez; veu que vos belles paroles m'ayant comme charmé, & endormi pendant leur lecture, pour me persuader d'estre quelque chose, aussi tost que le charme a esté passé par la consideration qui m'a ouuert les yeux, & fait reuenir à moy mesme, i'ay reconnu que le réueil me faisoit trouuer aussi pauvre que le songe m'auoit fait riche. Et comme on dit que les perles qu'on eroit recueillir en songeant sont un presage des larmes que quelque déplaisir prochain doit arracher des yeux, ainsi ces rares qualités d'ot ie songeois d'estre d'oté, pendant que vostre cloquēce comme un chant de Sirenes, me charmoit, & m'endormoit, se sont soudain euanoüies au réueil de ma raison, & de ces paroles dont desia mon amour propre me faisoit vne couronne, il ne m'a resté que les pleurs, & la honte de ma misere. Cette connoissance, & confession de ma pauvreté declare vostre innocence, Monseigneur, & vous iustifie du crime dont vous vous accusez par un excés d'abaissement, puis qu'il ne se



peut faire que les richesses qu'on ne possède qu'en songe soient sujetes au larrecin, sinon d'avanture que comme vn songe les fait, vn autre songe les dérober. Mais a la mienne volonté que ie peusse dérober non en songe, mais en effet, & par imitation, & pratique vostre humilité qui dans la possession réelle de tant de riches aduantages de fortune, de nature, & de grace, vous declarez encore mendiant, pour m'apprendre par vostre exemple combien se doit abaisser celuy qui s'en trouue totalement depourueu. Ainsi vostre Lettre qui à la premiere veüe m'enflloit, & m'éleuoit par dessus moy-mesme, estant bien remaschée, m'enseigne à m'humilier, & dans vn mesme champ, où vne vaine complaisance excitée par vos Eloges a pensé cueillir le venin, j'ay veu naistre l'antidote. Et veritablement vos loianges me seroient vn doux poison, si tant d'humiliation qui me tesmoigne, & propose vostre vertu ne m'estoient vn preseruatif. Je confesseray bien que des deux qualitez que vostre escrit m'attribuë, eloquence & pieté, ie desirerois de tout mon cœur que la seconde fust autant en ma possession qu'en mon obligation, puis qu'à cela m'inuitent & mon deuoir present, & mon bien eternal, & la robe que ie porte, & le salut que i'espere; Mais de la premiere comme i'en suis dénué

ie n'en dois pas eſtre fort ambitieux, puis-que d'un coſté l'Apoſtre n'en fait non plus de cas que d'un airain retētiffant, & d'une cloche ſonnante, ſi l'amour de Dieu ne l'accompagne, & que d'autre part ce ſiecle qui n'admire que les grandeurs, & les richesses, la priſe ſi peu, que tout ce que i'ay acquis par les veilles que i'y puis auoir employées, c'eſt le meſpris de mes cōcitoyens qui m'appellent faiſeur de Liures, cependāt que mes compagnons ont baſty ce qu'on appelle fortune. Conſideration qui me refroidiroit du tout de produire d'autres Oeu-ures au iour, ingrat trauail qui n'a d'autre ſalaire que l'irriſion, ſi voſtre exhortation que i'eſtime venir de Dieu, puis qu'elle vient d'un Prelat, & Paſteur de ſon Eglife, ne m'animoit à me roidir contre tous ces meſpris, pour continüer ma tâche iuſqu'à la fin de ma iournee. Cependant ie vous fay part ſelon voſtre deſir du dernier de mes trauaux, qui eſt ſur la Paſſion de noſtre Seigneur, & vous demande pardon ſi ma longueur abuſe pour la premiere fois, de la licence que voſtre ſemonce m'a donné d'interrompre par mes lettres vos meilleures occupations, le reſpect deſquelles me retiendra dores-en auant dans la briueté, afin qu'un Prelat qui m'a fait tant d'honneur ne reçoie pas de l'ennuy de celui qui eſt à iamais. Voſtre &c.



A MONSEIGNEVR
LE PRESIDENT
DE MESME.

Sur la dedicace d'une Oeuure.

MONSEIGNEVR,
Si le commerce des marchandises nous ouure l'accez aux peuples les plus éloignez de nos contrées, il m'a semblé que celuy des lettres pourroit auoir le mesme passe-port pour m'introduire en la faueur, & protection de vostre Grandeur, qui possède avec eminence la solidité du sçauoir, & encherit avec tant d'honneur, & de courtoisie és personnes plus incognuës, l'ombre mesme d'un bruit plus gratuit bien souuent que merité. La confiance de cette bonté que la renommee publie par tout, m'a fait entreprendre ce que la desiance de mes forces ne m'eut osé permettre de subir, & en quelque sorte prouoquer par la dedicace d'une de mes Oeuures, la censure d'un jugement qui est plus à redouter que celuy de tout le public. En quoy i'ay imité ces Meres qui sortant d'enfanter toutes

transportées d'aïse, ne craignent pas de choisir pour parain des Princes, & des Seigneurs, enuers qui la bassesse de leur condition ne leur donne d'autre entree que celle que leur suggerer l'amour aueuglé de leur fruiet, lors que l'affection demesuree, & imprudente que nous portons naturellement à nos enfans m'a conseillé de donner à vn personnage si celebre cet enfant de mon esprit, sans auoir égard ny à ma bassesse, ny à sa deformité. Et si le défaut de la veüe n'eut reduit l'Autheur au rang de ces offrandes, qui pour estre mutilées, ne sont pas receuës entre les sacrifices, il eut entrepris encore d'aggrauer cette premiere faute par vn second acte de temerité, & fut allé offrir sa personne avec son don, le Pere avec l'enfant aux pieds de vostre Seigneurie. Mais la cognoissance de cette mienne imperfection, joincte à plusieurs autres que ie ne sçay pas bien cognoistre, m'a retenu dans les limites de la crainte, & du respect, qui est vn bien que ie tire de mon infortune, pour témoigner à celuy à qui ie serois inutile, la reuerence que ie luy porte, puis que ie suis incapable de luy donner d'autres preuues de mon affection, que de me dire, vostre &c.

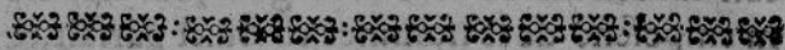
A MONSEIGNEVR
L'EVESQVE DE
LAVAVR.

MONSEIGNEVR.

M Ayant esté choisi par Monseigneur l'Euesque de Rieux, pour occuper ce Carême prochain la Chaire de vostre Eglise, sur la commission qu'il auoit de vostre part, de luy donner vn Predicateur, ie me suis senty fort heureux, & fort honoré tant de receuoir cet employ de sa main, que de rencontrer l'occasion de vous rendre seruice. Mais parce qu'un obstacle s'opposoit à l'execution du desir que i'ay de vous aller seruir, qui est vne Ordonnance de Monseigneur nostre Archeuesque, par laquelle il defend à tous ses Curez de sortir sans son congé de leur Parroisse pour aller prescher hors du Diocese, ie me suis rendu tout aussi-tost dans Tolose pour luy communiquer l'affaire, & la dispense qu'il n'accorde que rarement, & avec difficulté m'a esté facilement accordée en vostre consideration,

& pour l'honneur de vostre amitié, avec commandement exprés de vous escrire, & tesmoigner par ces lignes l'aïse qu'il a de contribuer en ce sujet à vostre satisfaction. Je me prepare doncques à lacher le reth, tant sur la parole de Monseigneur de Rieux, que sur la licence de Monseigneur l'Archeuesque, estant marry seulement que les vœux de si grands Prelats qui m'ont obligé d'embrasser cette entreprise ne puissent m'inspirer les forces egales à leur souhait, & au mien pour pouuoir respondre à vostre attente, Monseigneur, & à la dignité de vostre Auditoire. Toutesfois i'espere que cette Mission mestant arriüée sans aucune mienne poursuite, ou premeditation sur le point que du tout caché dans la retraite d'un vilage ie ne pensois plus à tels emplois, le succès en sera d'autant plus beni de Dieu, que les recherches auares, ou ambitieuses qui se sont glissées par vn des malheurs de ce siecle en vne fonction du tout Apostolique, y ont eu moins de part. Ce qui me fait conceuoir vne particuliere confiance en la grace de celuy qui peut donner mesme la parole aux muets quand il leur commande de rompre le silence, lequel ie supplieray d'accroistre de plus en plus ses benediçtiōs pour le maintien de vostre prosperité, & de m'ouuir vne heureuse entrée en vos faueurs par ce premier seruice que ie me

dispose à vous rendre , gage & plege pour tous ceux que ie desire continuer toute ma vie. Comme estant à iamais vostre, &c.



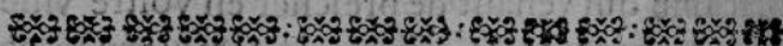
A

VN PRELAT.

MONSEIGNEVR,

M I'ay receu par le raport de Monsieur Lacassin qui venant de prescher en vostre ville m'a honoré de sa visite , le témoignage de vostre bien-veüillâce en mon endroit, qui m'a fait connoistre que le petit seruice que ie rendis il y a quelques années à vostre Eglise, quoy que pour lors assez recompensé de vos caresses, & de vostre gratifications, n'est pas encore oublié, puis qu'il en est de luy comme de la semence du millet, qui long temps apres estre semé produit à son maistre outre la premiere recolte vne nouvelle moisson d'autant plus agreable que non attenduë, & sans aucune culture. Mais c'est la nature de la semence qui fait là cette merueille, icy la qualité de la terre fertile en reconnoissance m'apporte ce fruit, que ie ne dois pas imputer à mes seruices, mais à vostre pure liberalité. J'appelle

ainſi le bien que voſtre Seigneurie me procure par la lettre écrite en ma faueur à Monsieur d'Aiguillier, pour l'inciter a me preſenter pour ſon ſucceſſeur en la Theologale, car rien ne m'empêche de le nommer vn fruit parfait, & conſommé, quoy que ce ne ſoit encore qu'une fleur en attente, puis que la bonne volonté du bienfauteur eſt ſeule conſiderable en vn bienfait, dont le ſuccés ne dépend pas tout de luy, & qu'en ce ſujet voſtre lettre, Monsieur, eſt comme vn titre en mon eſtime, & voſtre affection vne totale inſtitution, &c.



A VN

GENTILHOMME

SVR VN DEBAT

SVRVENV ENTRE LUY

ET SON VICAIRE.

MONSIEVR, La paix de noſtre Seigneur ſoit avec vous.

Le deſir que i'ay que cette paix ſi neceſſaire pour noſtre bien temporel, & eternal ſe conſerue dans la Parroiſſe que Dieu m'a commiſe, meſmement entre ceux qui par leur ordre, ou qualité ſemblent donner à tous les

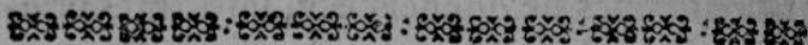
autres la loy par leur exemple , est trauersé d'un extreme desplaisir , quand ie preuoy les tristes, & mal-heureuses suites que menace le debat suruenu entre vous & mon Vicaire, si quelque voye douce d'accommodement n'est prise amiablement des deux costez pour en empescher de bonne heute le progres en sa naissance. Cette consideration née du deuoir de ma charge Pastorale m'a mis la plume à la main pour vous escrire ces mots, dont sans l'incertitude de vostre retour chez vous ie voulois estre moy mesme le porteur, & la lettre viue , pour vous supplier, Monsieur, & vous coniuurer au nom de celuy de qui ie vous annonce la paix, de n'escouter pas les conseils de ceux qui cherchent leur interest en nostroubles, & de qui l'art consiste comme celuy des Medecins, à tirer profit de nos maux, que vous n'ayez consulté plustost le sens & la prudence que Dieu vous a donné pour preuoir le peu de fruit que vous promet vostre poursuite apres beaucoup de frais, & d'inquietude. La chose, graces à Dieu, n'est pas passée si auant qu'il ne soit facile d'y trouuer remede si nous le voulons prendre de la raison qui discerne la qualité des iniures, & de la charité qui les sçait adoucir, plustost que de la passion qui en agrandit d'ordinaire l'opinion dans le resentiment. Mon Vicaire comme i'apprends du

bruit commun ayant presté quelque chose à vostre Meufnier pour l'assister en sa necessité cepēdant qu'il traualloit à vos mestiuēs, alloit pour receuoir de luy du vin en payemēt au lieu, temps, & iour assigné par le debiteur, & par sa propre requisition; circōstances qui le deliurēt du soupçon, d'auoir eu dessein de vous fascher, n'y offenser tant soit peu. Car qui est celuy qui requis par son debiteur n'yra pour retirer son bien en quelque lieu que ce soit sans craindre que personne ait sujet d'en estre offensé? Outre d'autres particularitez remarquables, & fauorables en ce fait, pour oster tout doute, ou presumption d'aucun mespris premedité contre vous; c'est que ce vin qu'on alloit querir auoit esté mis dans vn vaisseau appartenant au demandeur, & lequel vostre Meufnier auoit receu de ses mains pour le luy rendre remply, & que de plus ce vin n'estoit pas prouenu de vos terres, ce qui acquiert plus de droit au maistre pour auoir la preference au payement de ce que luy doit son seruiteur, mais és vignes de N. & vin qu'on vouloit, & pouuoit retenir en vendange sans le motif de la compassion, & misericorde condescendante aux supplications du debiteur pour son profit, & commodité. Ce qui bien pesé peut monstrier suffisamment que celuy duquel vous vous plaignez, n'a penfé en aucune façon à

vous desplaire, ny ne s'est porté chez vous par aucune espece d'audace, mais requis, & appellé par vostre Meufnier pour accomplir leur conuention. En quoy paroît nette, & claire la iustification de son intention non malicieuse, qui est la partie la plus considerable en vne iniure, & sans laquelle ce qui suruient apres par le malheur d'un euenement non projeté se rend fort excusable deuant les esprits raisonnables, qui scauent en telles matieres faire distinction entre les desseins pourpensez, & les accidés fortuits. Que si apres estre si bien éclairci de l'intention, vous voulez considerer, Monsieur, l'action mesme comme elle s'est passée, n'y estant interuenu d'un costé, ny d'autre, ny iniures, ny coups, ny violence, ny rien qu'une vehemence d'alteration trop ordinaire entre ceux qui ont quelque affaire à démeler, ie ne voy pas que sans aucun interest de vostre honneur, ains avec beaucoup d'auantage pour vostre repos, un prudent & sage silence ne puisse couvrir tout cela, sans faire éclater le bruit de nos petites animositez aux oreilles d'une Cour, qui occupee à de plus grandes affaires, n'estimera tout cecy que de bagateles, & apres beaucoup de vexation, & de despense ne payera tout ce trauail que d'un vit hors de Cour, & de procez, coustumiere risée qu'elle scait faire de nos coleres, & de nos fra-

gilitiez. Pour ce qui regarde l'intereſt de Madamoifelle voſtre femme, ie me confie tant en ſa charité, & debonnaireté, que ſi d'auanture elle auoit receu quelque deſplaiſir en ce debat qui la touche en particulier, conſiderant que ce n'a pas eſté par deſſein, ny par malice, mais par hazard, & par accident, elle teſmoignera ce que peut la conſideration de Dieu ſur vne ame Chreſtienne pour luy faire vaincre ſes reſſentimens en telles occaſions. Apres tout, Monsieur, quand tout le droit ſeroit de voſtre coſté, vous n'auetz pour le prouuer que des teſmoins domeſtiques qui ne ſont iamais conſiderez en la juſtice en faueur de leurs maiſtres; vous auez obtenu priſe de corps contre voſtre partie, il en a pareillement obtenu contre vous, & vn adjournement perſonnel contre Madamoifelle voſtre femme, ce qu'il m'a communiqué, & ie l'ay empesché iuſqu'icy de s'en ſeruir tant pour l'honneur que ie porte à voſtre maiſon, que par le pouuoir que j'ay ſur luy, & par le deſir qu'il m'a teſmoigné luy meſme de n'en venir pas à la rigueur de ces extremitez facheuſes, ſi de voſtre coſté vous vſez enuers luy d'vne meſme douceur, & condonation d'vne offenſe plus imaginee, & conceuë, que faite, ny deliberee. Ie vous ſupplie doncques, & vous coniure par toutes ſortes de conſiderations, & ciuiles, &

Chrestiennes, de donner cecy, sinõ à mes prieres qui sont de fort petit poids, du moins à vostre repos qui ne peut que perdre beaucoup en vne affaire de nul gain, & sur tout au respect de Dieu qui nous recommande si estroitement par sa loy la charité mutuelle, laquelle telles animositez ne peuuent que tuer du tout, ou blesser dangereusement. Si vous me donnez par quelque responce, ou d'escrit, ou de viue voix tant soit peu d'esperance d'incliner à la paix, & reconciliation, ie me porteray dans vostre maison pour en chercher ensemble les moyens plus ouuerts, & plus faisables pour vostre satisfaction, soit en remettant vostre affaire à quelque personne indifferente, & non interessée, soit en vous condonant reciproquement l'vn à l'autre ces petits ressentimens, soit en quelque autre façon que Dieu vous inspirera, lequel ie prieray de vouloir combler vous, & toute vostre famille de ses benedictions, qui suis à iamais, vostre &c.



L E T T R E
 A V N O M D E L A
 C O N F R A I R I E D E S
 P E N I T E N S N O I R S D E
 T O L O S E .

*Escriuant à la Confrairie des Penitens Noirs
 de Carcassonne, pour pacifier vne
 querele, & inimitié.*

MESSIEURS,

Quoy que l'usage n'ait pas ouuert entre nous iusques à present le commerce des lettres; si est ce que la charité n'a cessé iamais d'y nourrir de nostre costé celuy des esprits, & nous voulons croire que de vostre part vous nous auez non imitez, mais surmontez en cette vnion d'affections. Et certes s'il y a de la correspondance entre les membres du corps naturel, à plus forte raison entre ceux du corps mystique d'une sainte Confrairie, où le S. Esprit est l'ame, & l'amour le ciment qui joint par l'approche des cœurs

les parties diuifées par la distance des lieux, & fait conspirer en vn les volontez de ceux que les habitations separent. Cette pensee nous a persuadé que ce seroit vn office, & ciuil & religieux, si nous rompions enfin ce long silence, nay de l'éloignement, & entretenu par le defaut de l'occasion, en vn sujet, & obligation que nous impose la mesme charité qui nouë entre nous ce lien secret de communication spirituelle. Car la renommee viste messagere des tristes nouvelles, & de qui volontiers les maux qu'elle vient anaoncer augmentent, la celerité a porté iusqu'à nous le bruit de la funeste diuision qui s'est glissée par vn malheureux accident, entre Monsieur le Prieur de vostre Congregation, & l'vn des Messieurs de vostre corps, & d'vne petite estincelle est paruenüe à vn tel embrasement, que le feu en éclate par toute la ville avec la fumee du mauuais exemple, qui est pour offusquer la gloire de tant de belles, & sainctes actions qui marquent vostre Confrairie, à qui la nostre comme membre d'vn mesme corps est si estroitement associée. Ce fascheux message nous a navré le cœur d'vn regret d'autant plus sensible qu'il a touché ce que le cœur a de plus tendre, l'affection fraternelle née de la religion, & de la pieté, & le coup receu sur vne partie si delicate ne nous a peu permettre

d'en estouffer la douleur dans la conuiuence; mais nous a contrains de recourir aux remedes de cet écrit exhortatoire qui vous supplie, Messieurs, d'aporter par vostre prudence & discretion vne mesme guerison, & au different qui vous trouble, & au déplaisir que nous en ressentons. Et comment ne serions-nous affligés de cette disgrâce qui nous est arriuée, puis que c'est le propre des membres d'un corps de s'entre-communiquer leurs maux de mesme que leurs biens, comme il se fait vne communication des discords aussi bien que des accords entre les cordes d'un luth, & entre les parties d'un chœur de Musiciens ? Pourquoy serions-nous retenus par la crainte d'vser en vostre endroit de cette remonstrance, ou supplication, puis que si nous n'auons en cecy la iurisdiction des superieurs, nous auons la charité de Freres, & qu'en ce sujet il n'est pas moins permis au zele, qu'à l'autorité. Et puis toutes sortes de considerations Diuines, & humaines, se ioignent à nous en cette instance, & vous pressent d'oster promptement cette tache qui difforme la beauté de vostre corps. La discorde en toutes communautéz est dommageable, mais si és Ciuiles, & Politiques elle est pernicieuse, és saintes elle est scandaleuse, és religieuses impies: és hommes raisonnables c'est desordre, és Chrestiens c'est crime, mais entre Confre-

res d'une mesme ſaincte Societé c'eſt abomination ; ſur tout quand l'oſtination la rend irconciliable ; car la paſſion eſt vne foibleſſe humaine , la malice eſt vn peché diabolique. Mais comment eſt-ce que le nom , & l'eſprit de Penitent ſe peut maintenir dans l'habitude mortelle de la haine du prochain , & celuy de frere dans l'apetit de vengeance , & celuy d'aſſocié dans la diuiſion ? Comment peuuent eſtre vnis en meſme eſprit , en meſme nom , en meſme habit , en meſme patron , en meſme enſeigne , en meſmes Chapelle , en meſmes regles , en meſmes exercices ceux que les cœurs deſyniſſent ? Où le fondement branle tout l'edifice croule ; où la racine eſt ſeiche tout l'arbre fleſtrit , où le cœur eſt mort le corps n'a plus de vie , où la charité défaut toutes les vertus , & toutes les œuvres Chreſtiennes & religieuſes reſtent caduques & ſans fondement , arides ſans racines , mortes ſans cœur , & ſans ame , eſcorce ſans moielle , nom ſans effet , fard ſans ſolidité. L'oſfrande n'eſt pas acceptée de celuy qui garde l'inimitié contre ſon frere ; l'autre qui ne veut pas condōner la debte à ſon conſeruiteur eſt enuoyé dans la priſon ; l'autre qui ne porte pas la robe nuptiale de la charité , ſe voit chaffé du banquet ; le nom de Payen , & d'ethnique eſt donné à celuy qui ne peut aymer ſon ennemi , le pardon n'eſt promis qu'à

ceux qui pardonnent, la paix qu'à ceux qui se reconcilient, le Paradis qu'à ceux qui se surmontent. Et apres de si fortes autoritez de l'Escriture, apres de tels & si puiffans exemples, nous nous dirions ou Chrestiens sans charité, ou Penitens sans vnion, ou Confreres sans dilection mutuelle ! Nous logerons le merite avec l'inimitié, le pardon avec la vengeance, la grace avec son obstacle, le Paradis avec la marque de la reprobation ? Ces considerations sont communes & generales à tous, mais pour nous, Messieurs & tres-chers Confreres, qui auons la Croix pour enseigne, Iesus-Christ crucifié pour patron, & le sac Noir pour liurée, si nous ouurons les yeux nous verrons en ces objects des motifs particuliers pour bannir toute discorde & de nos cœurs, & de nos Congregations. La Croix fait la reünion de Dieu avec le monde, Iesus-Christ s'appelle nostre paix, & sa mort a esté le moyen, son sang le ciment, & la soudure de nostre reconciliation. N'est-ce pas renoncer & à la Croix qui nous a reünis à Dieu, quand nous nous desunissons entre nous mesme par nos partialitez ; & à la mort, & au sang du Redempteur, ciment de nostre vnion, quand nous nous iettons dans les diuisions ? suiure l'enseigne de la concorde, & l'Autheur de la paix avec vne ame qui respire la haine, & la ven-

gence, n'est-ce pas vne manifeste accusation, & condamnation pour nous ? Le sac Noir est le symbole de la mortification de nos passions, & que sert le symbole sur le corps si l'ame n'en a pas l'effet ? si la colere nous domine, si la vengeance nous emporte, si les passions sont aussi viues, & violentes en nos cœurs, qu'en ceux qui ne font aucune profession particuliere de pieté ? Dequoy nous profite de faire ostentation d'un sac qui porte la marque de la victoire de nous mesme ? Que nous sert de paroistre triomphans, si nous sommes esclaves, & de montrer la palme si nous trainons les liens ? Le diable se moquera de nous, & nous laissera sembler ceux que nous ne sommes pas, pourueu que nous soyons ceux qu'il desire. Il nous quitera l'apparance, pourueu qu'il ait la chose. Il luy chaut peu que Dieu paroisse en nostre habit, pourueu qu'il regne en nostre cœur. Son butin est plus assureé lors qu'il est mieux caché. Pensons à nous mesme, nos tres-chers freres, & cherchons les fructs non les fueilles, la solidité non l'escorce, la verité non la monstre ; ou du moins ne dementons l'un par l'autre, mais accordons l'interieur à l'exterieur, les mœurs à l'habit, ce que nous sommes à ce que nous paroissions. Banissons toute discorde de nostre Confrairie, qui a pour estandard l'instrument

de la concorde, pour patron l'auteur de la paix, pour liuree le sac, & la couleur de la penitence qui fait nostre accord avec Dieu; Enrolés sous mesme enseigne, marchans sous mesme Capitaine, portans mesme deuise, ne soyons pas diuisez en partis, partagez en factions, desynis en volontez. Prenant garde que l'honneur de nostre sainte Confrerie court risque dans nos quereles, & dans l'honneur de nostre Ordre, celuy de l'Eglise, & de Dieu. Les Penitens dira-t'on sont aussi quereleux, factieux, & vindicatifs que les autres: leurs Congregations sont des theatres de diuision, leurs Chapelles des lieux de desordres, leurs assemblées des semences de noises, & de procez; l'habit de sainteté qu'ils montrent n'est qu'une couuerture de la malice qu'ils couuent; ils couurent d'un modeste voile leur face, & leurs mauuais desseins, leur sac n'est que couleur, leur croix que parade, leur deuotion que pretexte, tout leur faict qu'hypocrisie. Quand ces medifances assez communes en la bouche de nos aduersaires auront pour se fortifier nos debats, nos inimitiez, & nos procez criminels intentez mutuellement, & poursuiuis ardemment de Confrerie contre Confrerie, qu'aurons nous pour repartie que le silence en nos bouches, la confusion en nos faces, & le regret en nos cœurs de voir non
plus

plus la calomnie, mais la verité mesme, parler pour nos accusateurs. Et quelle plus belle prise pourroit desirer l'indignation contre ces saintes Assemblées, l'irreligion contre la religion, l'impieté contre la gloire de Dieu? Que pour le moins, Nos tres-chers, l'interest de l'honneur de Dieu nous touche, si le nostre ne nous est en consideration. Osons aux ennemis de Dieu l'occasion de ces blasphemes, s'il ne nous chaut d'oster à nos enuieux le sujet de ces reproches: ou, puis que l'un ne se peut sans l'autre, & qu'en cecy l'honneur de Dieu se trouue tellement ioinct au nostre, qu'un mesme coup les blesse tous deux; empeschons l'iniure de Dieu en ostant ce blasme de nos Congregations, & procurons sa gloire en procurant nostre bonne renommée. Nous vous coniuurons doncques, Messieurs, par le nom des Penitens de la Croix, & des Disciples de Iesus-Christ crucifié, & par tous les motifs plus puissans qui peuuent toucher des ames Chrestiennes, & Religieuses, d'employer tous les efforts, & tous les artifices de vostre zele, & de vostre prudence, pour arracher ce scandale de vostre maison, & pacifier ce trouble que le malheur plustost que le dessein, & vne sinistre occasion plustost que la premeditation a excité parmy vous, de peur que si la chose passe plus auât

on ne puisse dire contre la verité que ce qui se poursuit avec tant de perseuerance n'est pas arriué sans conseil, & sans volonté. Pressez toutes parties par toutes sortes d'instance, de persuasion, & d'accommodement que la discretion, & la charité vous fourniront à déposer leurs ressentimens, & leurs interets particuliers pour l'amour de Dieu, pour l'exemple public, pour l'honneur de vostre Chapelle, & si cette consideration y peut quelque chose pour l'humble priere que nous leur en faisons, qui sommes à iamais.

Messieurs,

Ce 5. Iuin 1628.

Vos tres-humbles & tres-
affectionnés seruiteurs &
Confreres, les Prieur,
sous-Prieur, & Syndic
des Penitens Noirs de
T O L O S E.

LETTRE A
 A VN VICAIRE
 GENERAL D'VN
 EVESQVE.

MONSIEVR,
 Je suis aduertí de bonne part comme vous auez pressé, & violénté Monsieur l'Euesque N. par des importunes persuasions que les loix appellent vne espece de force, afin d'extorquer de ses mains vn Mandement pour la Chaire de son Eglise Cathedrale en faueur d'vn Pere N. contre la parole qui m'auoit esté donnée si solempnellement dans sa maison en vostre propre presence, & d'vne bonne partie de Messieurs de vostre Chapitre, & ce qui est plus considerable, moy ne l'en recherchant pas, & ne faisant que simplement accepter l'honneur de son offre, & de sa stipulation. Or cette parole que vous scauez vous-mesme m'auoir esté engagée si authentiquement, a depuis esté si souuent reíterée, soit par lettre escrite de sa part que ie puis encore monst^{er}, soit par sa propre bouche lors qu'estant venu ce Carefme passé dans Tolose vn mien frere

Chanoine de S. Sernin le fut salüer en mon absence, que ceux qui par sollicitation & par surprise l'ont induit a la rompre, luy ont fait vne iniure qu'ils ne scauroient reparer s'ils la scauent connoistre. Car cette affaire traine vne telle consequence contre ma volonté pour l'interest de sa reputation, dont la conseruation deuroit estre plus chere a ses seruiteurs que celle de ses biens, & de sa propre vie, que i'en suis touché d'un double regret & pour l'y voir engagé, & pour scauoir que c'est par des personnes que toutes sortes de consideratiõs & Diuines, & humaines, obligeoient à l'en garantir. Ce regret m'a contraint de tracer ces lignes, non pour me plaindre du tort que ie souffre, (qui pour tenir de mon costé ma parole engagée par de si forts, & si sacrés liens, ay depuis refusé quatre ou cinq occasions aussi honorables, & auantageuses, dequoy ceux mesmes qui me les ont offeres peuent rendre témoignage, & pour ce sujet me trouue maintenant priué de toute esperance d'employ,) mais pour représenter à ceux qui m'ont causé ce dommage, le detrimet qu'ils apportent à leur conscience, & à leur renommée, d'auoir si peu de soing de conseruer l'honneur de leur Prelat, & de leur Maistre. Quelle affection peuent ils auoir pour ses affaires, s'ils en ont si peu pour sa re-

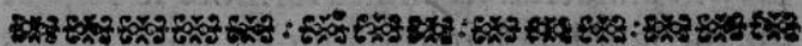
putation, & quel service peut-il attendre de ceux qui ne craignent pas de satisfaire a leur desir particulier, au desavantage si notable de son autorité, qui ne se peut maintenir qu'en gardant la parole donnée? Vne sainte liberté pousse ces mots, que la charité Chrestienne, & la correctiō fraternelle suggere a ma plume, afin qu'elle soit faite, & secretement en vn papier cacheté, & seul a seul selon le precepte de l'Euangile, lequel puisqu'il n'auray l'honneur de prescher en vostre Eglise, ie veux au moins pratiquer en corrigeant fraternellement celuy qui m'a fait vn tel tort, & rendant du bien a celuy qui m'a procuré ce mal sans aucun mien demerite, qui luis a iamais, &c.

A MONSIEVR
D'ACIER PRIEVR
DE S. GIRONS, ET
CHANOINE DE
L'EGLISE CATHEDRALE
DE CONSERANS.

MONSIEVR,
C'est faire tort a ceux qui nous ont obligez par des effets, de penser les payer par des paroles, & des complimens, monnoye qui

ne peut eſtre de miſe qu'enuers ces Courtiſans, de qui toutes les faueurs conſiſtent en offres de ſeruiſe, & qui meritēt veritablement de receuoir ce qu'ils ont donné, diſcours pour diſcours, & reconnoiſſance de paroles pour bienfaits de ceremonies. C'eſt pourquoy ie n'vſeray pas de longues actions de graces pour l'hospitalité ſi charitablement exercée en mon endroit dans voſtre maiſon. Voire ce qui rend l'action plus obligeante comme plus louable, & plus meritoire avec voſtre incommodité; car outre que ce ſeroit vn témoignage de gratitude trop inegal pour correſpondre à vne telle obligation, encore connois-ie que ce ſeroit offenſer voſtre eſprit qui tout franc, & genereux, meſpriſe telles bagatelles; & de plus il faut que i'aduoue que ie ferois en cecy violence à mon humeur, ou trop ruſtique pour ces ciuilitéz, ou trop naiſue pour le fard, & deguiſemens de pareilles affeteries. Ie me contenteray de vour dire pour tous remercimens ce que N. Seigneur a dit dans l'Euangile, que celuy qui reçoit le Prophete, ou le Predicateur au nom du maiſtre qui l'enuoye, recevra la recompense deuë au Prophete meſme, ſi bien que tout le merite que ie puis auoir acquis par mon trauail vous l'avez fait voſtre par cet office de charité, & ſi bien en m'obligeant vous avez fait vn pauvre debiteur, vn

riche plege qui est Dieu vous demeure engagé par sa propre parole. Je le supplie de vous donner en recompense toutes sortes de benedictions temporelles & spirituelles, & de me faire naistre quelque occasion qui puisse témoigner que ie suis veritablement vostre, &c.

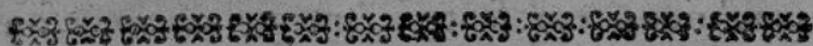


A MONSEIGNEUR
L'EVESQUE DE
COMENGE.

MONSEIGNEUR,
L'accueil que j'ay receu dans vostre maison, & les signes de bien-veüillance dont il vous a pleu m'honorer, ne permettent pas que i'en estouffe les actions de graces dans vn eternal silence; & la reconnoissance qui m'en reste dans l'ame commande à ma plume d'en produire quelque témoignage exterieur. Et certes la gratitude qui est toute dans le secret est ingrate par moitié, & ressemble au feu caché sous les cendres, à qui manque l'une des actions du feu qui est de reluire, & se faire voir. Que si ce qui cesse de sa fonction naturelle semble defaillir d'une partie de son Estre, la reconnoissance qui ne produit aucun remerciement,

& se contente du ressentiment interne, & du souuenir de l'honneur receu, reprime par violence l'exercice de sa plus forte inclination, & laissant sans vſage son mouuement plus naturel ne peut en cette oysiueté que decheoir insensiblement de sa vigueur, & de sa force, Cette consideration enfin a surmôté le respect qui me faisoit differer de iour en iour cet office de mon deuoir, pour declarer au moins vne fois ce que ie medite tous les iours, & vous assureur, Monseigneur, que si ie ne puis reconnoistre tant de faueurs receuës, à tout le moins ne veux-ie pas les dissimuler, veu mesme qu'en ces debtes d'honneur, la confession d'estre debiteur est vne espeece d'acquit. Mais ie sembleray dauanture inciuil, si en mesme temps que ie rends graces des faueurs passées i'en demande vne nouuelle, ce que i'oze neantmoins sur la confiance de vostre debonnaireté tant de fois experimentee, par vne humble supplication que ie luy fais de vouloir accorder au donneur de la presente la Chaire de vostre Eglise Cathedrale de S. Bertrand, dont il a plu à vostre courtoisie luy donner quelque esperance, comme les arthes, & les preuues du dernier effect qu'il en attend, ce que ie n'estimeray pas faueur pour luy, qui ale merite pour l'obtenir sans autre intercession, mais pour moy qui prendray cette grace comme faicte à

moy mesme, & adjouſtee à tant d'autres fa-
veurs qui m'obligēt, d'eſtre à jamais voſtre, &c.



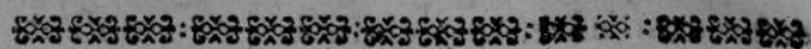
A MONSEIGNEVR
L'EVESQVE
D'ALBY,

Pour remerciement d'un don fait à la
Chapelle des Penitens Noirs de
Tolose, pour dorer le Retable:
au nom de toute la Confrerie.

^{de de}
MONSEIGNEVR,
La continuation de vos liberalitez
inuite celle de nos remercimens, qui ne peu-
vent tarir en nos cœurs, ny en nos bouches
non plus que les bien-faits en vos mains. Il est
vray que pour payer les effects par des vœux,
& les dons par des paroles, ce n'est pas obser-
ver la proportion entre la dette, & l'acquit;
aussi n'est-ce pas un payement, mais plustot
une cedula de nos obligations, & nous ne
pretendons nous rendre quites par ces lignes,

ains nous confesser insolubles, si ce n'est que
vostre beneficence imitant celle de Dieu, dont
vous nous representez l'image viue en son
Eglise, prenne pour retribution la confession,
& la louange de vos graces. Toutesfois nous
auons encore quelque chose de meilleur, sinon
pour atteindre à vne digne recognoissance,
au moins pour euitier la tache d'ingratitude, &
ce sont les humbles, & feruentes prieres que
nous ne cessons de presenter à Dieu dans sa
saincte Chapelle de la Croix pour vostre pro-
perité, Monseigneur, qui la decorez, & illustrez
par vos largesses, & où nous n'entrons iamais
que les'objets de vostre magnificence, & pie-
té qui se presentēt de tous costez deuant nous,
ne frapent nos yeux de leur éclat, & n'enflam-
ment nos cœurs de deuotion pour prier Dieu
pour leur Autheur. Plaise à sa Diuine bonté
d'enrichir de ses graces le temple de vostre
cœur, autant que vous embellissez par vostre
liberalité son Temple materiel, & de faire re-
gner sa Croix en vous, qui la faictes triompher
aux yeux de tout le monde. Que comme vous
dorez sur son Autel le Retable que vous y
auez basti par vostre magnificence, il rehaussé,
& releue de l'or de son diuin amour l'edifice
spirituel des vertus, qu'il a dressé dans vostre
ame, & nous donne la grace de pouuoir de-
clarer au public par quelque tesmoignage ex-

terieur le ressentiment interieur que nous auôs
de tant de faueurs qui nous rendent à iamais
vos tres-humbles, &c.



A VN PRELAT

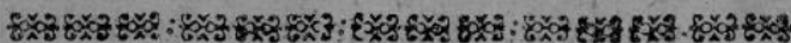
POVR LVY RENDRE

GRACES.

MONSEIGNEVR,
I'offenserois les faueurs que i'ay re-
ceu dans vostre maisõ, & plus encore
vostre iugemêt qui m'en a estimé digne, si main-
tenant par vne ingrate oubliance ie m'en
monstrois indigne, & si ie ne tesmoignoïs
au moins par des actions de graces ne pouuât
par des seruices le ressentimêt qui m'en demeu-
re. Que si i'ay tardé si long temps à m'acquiter
de ce mien deuoir, c'est que i'ay creu que com-
me les fruiçts qui s'aduancent sont les moins
savouraux, & les plus fragiles, il en est de mes-
me des remerciemens dont la celerité trop
grande declare vne impatience de se deschar-
ger bien-tost de la memoire des bien-faiçts
receus, indice de mescoignoissance plustot
que de gratitude. Au contraire ce fardeau

semble si doux à mon esprit, que ne desirant pas de s'en alleger, mais de le porter à iamais, il n'a pas voulu precipiter, mais retarder à dessein ces premiers gages de sa recognoissance, pour monstret que comme il se souuient apres long temps de ses obligations, il veut aussi s'en souuenir eternellement. Ce seul regret me reste, que comme on appelle ingrata la terre sterile, quoy qu'elle ne le soit que par vn defect naturel qui elle ne peut vaincre; ie crains aussi que la sterilité du desir que j'ay de recognoistre cet honneur ne r'emporte le nom d'ingratitude de ceux qui ne voudront pas considerer que la petitesse de la fortune peut beaucoup pour empescher les effects, mais rien pourtant pour amoindrir l'affection. Mais ce qui me console en cette crainte, c'est que vostre esprit, Monseigneur, releué pardeus le commun, ne iuge pas de la bonté des intentions par le bonheur des euenemens sur qui le sort vsurpe beaucoup de licence, & donne tout à la vertu, rien à la fortune, qui peut bien apporter de l'obstacle à ses executions, non toutesfois nuire au merite de son zele. C'est ce qui me satisfait pour le present, & si quelque iour Dieu me donne l'occasion de faire ce qu'ore ie ne puis que souhaiter, tout le monde recognoistra quelles racines vn tel honneur receu d'vn si grand Prelat a mises en

mon cœur, qui ne cesse cependant de faire des vœux à Dieu pour vostre prospérité, & pour l'acquit, & descharge de celuy qui desire estre à iamais vostre, &c.



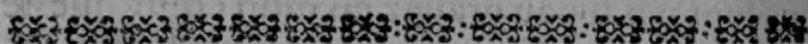
LETTRE DE COMPLIMENT

*à vne personne avec qui l'Auth eur auoit
conuersé familièrement.*

MONSIEVR,

L'honneur, & le contentement que i'ay receu de la douceur de vostre conuersation ne sont pas si peu grauez en mon cœur, que ie puisse les estouffer dans vn eternal silence. Ce seroit faire vne trop grande violence au deuoir que de vouloir le retenir à iamais dans la captiuité d'vn pretexte de respect, sans luy donner quelque fois la liberté de se produire; outre que l'affectiō, quelque ardante qu'elle soit, ne l'est pas toutesfois d'auantage que le feu qui s'esteint lors qu'on le laisse trop long-tēps sans le souffler, & l'animer. Et quant mesme la seule memoire de ceux qu'on honore pourroit suffire pour en conseruer l'amour, & la reuerence, ce seroit tousiours priuer l'amitié de ce qu'elle desire le plus, qui est de paroistre, &

se communiquer. Apres tout, l'arbre qui ne pousse ny fleur, ny fueille, quoy qu'il ait d'auanture de la vie en sa racine, si toutesfois ce prodige se peut voir en la nature, est reputé n'en auoir pas; & celuy qui sous ombre de reuerence se contente de garder en son cœur le souuenir de ce qu'il reuere sans en donner aucune marque exterieure, ne peut qu'il n'expose son respect au soubçon. Tout cecy m'a contraint de mettre enfin la main à la plume pour enfanter au moins vne fois ce que ie medite to⁹ les iours, qui est le ressentiment qui me reste de la gloire, & du bien qui m'ont reüssi de vostre familiarité qui m'a obligé d'estre à iamais, vostre &c.



LETTRE DE REMERCIMENT

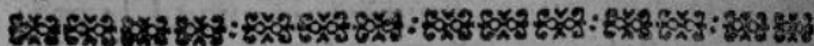
A VN PRELAT,

Qui auoit escrit à Paris à l'Authour.

MONSEIGNEUR,
 Le double honneur qu'il vous a pleu me faire employant vostre faueur pour Monsieur N. & vostre main propre pour m'escire, adjouste vn tel poids à mes premieres obligations, que si le fardeau des bien-faicts n'estoit de telle nature qu'il soulage ceux qu'il charge,

i'en ferois accablé. Mais quoy que cette charge me semble douce voire glorieuse, parce qu'elle m'honore, si dois-je considerer que comme le plaisir que le gratter, & le chatouiller donne au corps luy laisse bien souuent vn vlcere cuisant, & poignant; de mesme la joye dont les faueurs receuës flatent du commencement le cœur, se termine d'ordinaire és pointes viues d'un regret de n'en pouuoir rendre la vicissitude. Toutesfois quand la grandeur de la dette, ou la pauureté du debiteur rend l'acquit impossible, ie sçay bien que c'est chose honteuse és contracts par la loy du commerce, mais non és bien-faiçts par la loy de l'honneur qui ne sçait imputer à crime que le défaut de la volonté. Or à mesure que les autres choses me manquent celle-cy surabonde tellement en moy, que comme naturellement ce qui est plein, & ne se peut respandre pour quelque obstacle endure de la violence; ainsi mon cœur remply d'une sainte affection souffre de la peine de ne pouuoir enfanter, & produire au dehors par quelque seruice le zele dont il est gros, & ne pouuant ce qu'il voudroit, il declare pour le moins qu'il veut ce qu'il ne peut pas. Que si neantmoins la volonté sans fruiçt semble chose trop sterile, ie suis content de me soubsmettre aux rigueurs du droiçt ancien, qui obligeoit au creancier la

perſonne, & le corps du debiteur par vne ſeruitude perpetuelle lors que ſes biens eſtoient inſoluables; telle rigueur ſeroit grace pour moy qui ne pourrois deſirer de liberte plus douce, ny plus honorable, que de me voir entierement aſſeruy a celuy qui m'a du tout acquis, ſi i'eſtois auſſi digne d'eſtre, qu'affectionné de me dire, voſtre &c.



A MONSIEVR
ROCHEFORT,
 VICAIRE GENERAL
 DE MONSEIGNEVR
 L'ARCHEVESQVE
 D'AUCH,

MONSIEVR,
 Les ſinguliers attraits dont la douceur & courtoisie de voſtre eſprit charma le mien pendant le peu de temps que i'eus le bonheur d'en iouyr dans la maiſon de Monſeigneur l'Archeueſque d'Auch, me laiſſerent vn tel regret de m'en voir ſi toſt priué par voſtre voyage de Rome, que i'ay doubté depuis
 ſ'il

s'il vaudroit mieux n'auoir iamais vn bien que de le posseder si peu. Et comme les biens qu'on ne gouste qu'en passant eueillent plustot l'appetit qu'ils ne le contentent, & semblent ne s'estre laissez savourer que pour se faire desirer; aussi i'ay creu que le Ciel ne m'auoit permis cette briefue jouyissance des graces, & des appas de vostre conuersation, qu'afin que la priuation si soudaine m'en enflamat le desir. Mais puis qu'à vostre retour ie me trouue éloigné par mon malheur de l'occasion de reuoir celuy de qui la presence comme vn éclair ne fit que paroistre à mes yeux, i'ay recours à la seule consolation qui me reste, qui est de vous visiter par Lettres, & vous donner par escrit la salutation que ie ne puis de viue voix, congratulant au bonheur de la Prouince d'Auch d'auoir enfin recouuré le thresor que Paris luy auoit donné, & que Rome sembloit vouloir retenir. I'ose encore d'auantage, & l'experience que i'ay de vostre bonté, née à bien faire à tout le monde, me donne tant de confiance que de preuenir l'acquit de mes anciennes debtes par la demande d'vne nouvelle faueur enuers ce mien amy, donneur de la presente, qui a besoin de vostre assistance, & qui receuant comme ie promets la faueur esperée accroistra par son obligation les obligations de celuy qui desire &c.

A MONSEIGNEUR
LEVESQUE DE
CONSERANS,

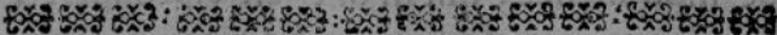
Lettre de congratulation ſur ſon arriuee
dans Tolofe, pour y preſcher le
Careſme.

MONSEIGNEUR,
Cette-cy prend la hardieſſe de fendre la preſſe des viſites, & ſalutations que voſtre arriuee dans Tolofe attire de tous coſtez dans voſtre maiſon, pour ſuppleer au deſaut de mon abſence, & faire par vn vray ſentiment de mon deuoir, ce que pluſieurs d'auanture ne font que par ceremonie. Car qui d'entre les Tolofains a plus d'obligation, & plus d'intereſt que moy de ſaluer celuy qui m'a honore des teſmoignages de ſa bienueuillance deuant que tous les autres euſſent iouy ſeulement de l'aſpect de ſa face, & lequel ie connois deſa par ſes faueurs, quand les autres ne ſçauoient pas ſa renommee que perſonne n'ignore. Et cependant ils luy rendent

maintenant sans moy les offices que ie luy
dois deuant tous, & plus que tous. Leur oc-
casion se preuaut de mon éloignement, &
leurs complimens peut-estre occupent en ses
bonnes graces la preface que i y puis pre-
tendre par le droict d'antiquité. Je donne cette
atteinte à mes compatriotes, poussé d'une es-
pece de jalousie, puis qu'il faut que ie confes-
se ma fragilité, de les voir si heureux que de
posseder vn bien qu'ils ont desiré si long temps,
& moy si malheureux que d'en estre priué par
la disgrace de ce mien banissement: duquel
certes si la cause n'estoit si iuste, & si sainte,
le regret en cette rencontre me seroit insup-
portable. Et faut-il doncques que ce thresor
que i'ay recherché si soigneusement dans Paris,
quand il estoit encore caché dans sa miniere,
quoy que connu pour son prix, soit main-
tenant dans ma propre patrie, à la porte de ma
maison, exposé pour l'usage de tous, & que
ie m'en trouue frustré, que chacun en ayant la
jouissance, la veüe mesme m'en soit interdite?
Qu'il ne me soit pas permis de voir luire sur le
chandelier ce flambeau, qui sous le muy mes-
me m'a rayé de ses lumieres? Et que cette
langue Apostolique que i'ay tant desiré d'en-
tendre pendant le temps, & le vœu de son si-
lence, retentisse maintenant sur le theatre de
ma Ville natale, sans qu'il me soit loisible

d'en ouyr les éclats, & les foudres, pareils non à ceux de Pericles, que la Grece nomma pour son eloquence tonnant, & foudroyant, mais plustot a ceux du grand S. Basile appelé du desert, & de la solitude a l'administration de l'Eglise, à qui S. Gregoire de Nazianze donne cet eloge, que sa predication estoit vn tónnerre, comme sa vie vn éclair? Le regret que ie souffre de me voir priué d'une si douce consolation est si sensible dans mon cœur, qu'il me semble que l'enuie que ie porte a ceux qui auront le bien d'en jouyr pendant tout ce prochain Carefme, n'est pas coupable en ce sujet: & sans la iustice de la cause qui m'éloigne de ce bonheur, ie ne scay quelles raisons pourroient suffire pour me rendre cette priuation tolerable. Mais il faut ceder à la volonté de Dieu, qui m'appellant moy-mesme a prescher son Euangile auprès de ces montaignes, me commande de renoncer au contentement d'estre auditeur pour ce coup. Ie dois quitter mon interest pour sa gloire, le suppliant d'accompagner, Monseigneur, vostre zele, & vos discours de ses benedictions pour faire fructifier en vn si beau champ, que celuy de Tolose, la semence de sa parole qu'une si bonne main y va resprendre, & de me rendre capable de pouvoir respondre par les-effects aux obligations, & aux vœux que j'ay fait d'estre à jamais, vostre &c.

De Garaison.



 A MADAMOISELLE
 DE GOVERNAY,

Sur le present de son Liure intitulé,
l'Ombre.

MADAMOISELLE,
 Estant de retour à Tolose sur la fin de
 ce mois d'Auril, d'où l'office de la Predica-
 tion que j'exerce m'auoit écarté bien loin de-
 puis le commencement du mois de Nouem-
 bre dernier, j'ay trouué dans ma maison vn
 fruiet de vostre esprit, & vne estrene de vo-
 stre liberalité, qui m'a tout ensemble obligé par
 vostre bienfait, ravi par ses propres graces;
 & qui me receuant tout harassé de voyage, a
 soudain recreé ma lassitude sous le doux air
 de son Ombre. Mais en me delassant à la frai-
 cheur de cet ombrage, j'y ay rencontré d'une
 part des fleurs qui m'ont resiouy, de l'autre
 des espines qui m'ont piqué par deux diuer-
 ses lettres qui ont accompagné vostre don,
 l'une du iour de l'An toute charmante par les
 attraits de vostre courtoisie, l'autre du mois
 de Mars, vn peu poignante par le reproche

de mon silence, qui m'ont fait esprouuer, & que Ianuier produit des roses, & que Mars ne donne pas seulement des violettes, & des fleurs, mais aussi des espines. Or nous voyons ordinairement que l'espine qui fait redouter la rose inuite à la cueillir, la piqueure aiguise nostre appetit, & ie ne sçay comment nostre main s'y jette plus volontiers, parce qu'elle nous poingt, Ce qui me femond a porter les yeux plus souuēt sur ce Liure, & sur ces lettres, où les aiguillons d'vne plainte iuste de vostre costé, quoy que du mien non meritée, entremellées parmy les suauités de l'Eloquence, me plaisent en me piquant, & leur blessure est si douce, que ie voudrois n'estre pas obligé d'en oster la cause, pour en prouoquer encore le coup. Toutesfois, parce que les interests de la justice sont preferables à celuy de nos plaisirs, ie dois me priuer moy-mesme de la delectation que me donnent les pointes de si doux reproches, pour rendre à la verité le témoignage que ie luy dois de mon innocēce en ce sujet, puisque s'il y a de la faute en vn si long delay de ma responce, mon ignorance qui la met hors du rang des omissions volontaires, la separe quant & quant du nombre des criminelles. Il ne me reste qu'vn regret, c'est qu'encore que l'offense n'y soit pas de ma part, neantmoins l'occasion du

mécontentement s'y soit rencontrée du costé de celle qui m'a tant honoré, & le déplaisir que j'en ressents est si grand, que si ie ne puis pour satisfaction requérir le pardon pour le peché qui n'y est pas, ie veux au moins le demander pour mon infortune qui seule semble coupable. Mais c'est trop s'amuser aux reparations d'une iniure non faite, quoy que raisonnablement pensée; en cecy la simple declaration de la verité, qui oste la tache de l'outrage imaginé, suffit pour en effacer le ressentiment, & puis les grandes & nobles ames ont tant d'inclination à pardonner les offenses, mesmes veritables, que c'est vne espece de crime, & vne deffiance de leur bonté d'vser en leur endroit d'excuses, & de complimens pour les fautes qui ne viennent que du malheur. Il fera plus à propos de changer les excuses d'un manquement où ie suis tombé par rencontre non par election, en actions de graces d'un don, & d'un honneur inespéré receu par vostre choix, & par vostre faueur, Mademoiselle, qui daignez vous souuenir de celuy que tout le monde oublie, tant il demeure caché dans l'obscurité de sa retraite, où il pense plus à cultiuer son ame que sa plume, & fait plus de cas du repos de l'esprit, que de la fumée d'une louange bien souuent sans iugement, du costé de ceux qui la donnent, & tousiours sans fruit

pour ceux qui la reçoivent. Aussi comme il se tient éloigné des occasions de capter la faueur populaire, le monde ne le regarde plus que pour le mespriser, mais d'un mespris heureux pour luy, puis qu'il le laisse dans sa tranquillité, d'où l'estime & la recommandation publique emporte les plus sages, dès que le vent enfle leurs voiles, les déroband du port, & les iettant dans les tempestes qui troublent les grandes mers. Tellement que ie ne sçauois expliquer l'admiration, & l'estonnement qui m'a faisi l'esprit, quand i'ay veu par la faueur d'un tel present enuoyé d'une telle main, que ie n'estois pas du tout hors de la memoire des hommes; moy qui pensois estre depuis long temps dans le sepulchre de l'oubly, & m'est arriué comme à ceux qui habitent en ces Regions où le Soleil demeure couché six mois de l'année, lesquels apres vne si longue nuit ayant perdu l'esperance de reuoir iamais plus le iour, se trouuent si ravis aux premiers rayons que le matin renaissant leur jette, que leurs esprits doutent encore s'ils doiuent croire à leurs yeux. Et certes ce n'est pas sans sujet que ie compare vostre Ombre au Soleil, puis qu'elle a fait poindre le iour dans mes tenebres, & qu'elle n'est pas comme les ombres communes qui chassent la lumiere; car elle la tire apres soy pour mettre vostre nom au iour, &

pour éclairer nos esprits de mille belles connoissances. Que si l'ombre corporelle s'engendre de la lumiere qui rencontre vn corps opposé, vostre Ombre tout au contraire qui est vn fruit de vostre esprit rencontrant le iugement, & l'aprobatiõ des bons esprits, en fera rejaillir pour la celebrité de vostre nom l'éclat, & la splendeur d'une immortelle louüange. De moy qui ne desire pas anticiper le suffrage des autres par le mien, mais plustost luy souscrire, & qui connoy trop mon insuffisance, pour m'arroger l'auctorité de iuger des escrits d'autruy, me contentant de donner ma voix au iugement public, si ie suis des derniers en rang, au moins seray-ie des premiers en zele, a rendre à de si dignes œuures la gloire qu'elles meritent, non tant comme vne reconnoissance de vostre bienfait, que comme vne iuste estime que ie dois à leur propre prix. I'en ay fait desia la cõmunication à plusieurs beaux esprits de nostre Ville qui les ont veuës de bon œil, ne les admirant pas moins pour le sujet qui les a produites, que pour leur excellence. I'en ay parlé avec recommandation à nos Libraires qui ne sont pas à la verité fort curieux, parce que nos Citoyens sont trop auares, & quoy qu'ils ayent assez de desir de voir les Liures nouueaux, ils ont trop de tenacité pour les auoir à leurs despens, & seroient bien

aifés de contenter leurs eſprits fans toutesfois faſcher leur bourſe. Ce qui fait que telle ſorte de denrées ayant en ces cartiers plus de nom que de debite, & acquerant plus de gloire à leurs Autheurs, que de profit à leurs Marchands, les Libraires n'y ſont pas fort aſpres à en faire voir grande quantité, mais ſe contentent de quelques exemplaires pour ſatisfaire en telle ſorte à noſtre curioſité qu'il n'y aille pas de leur intereſt. Neantmoins quelques-vns m'ont promis de ſeconder en cecy l'affection que j'apporte à la celebrite de vos œuures, & d'enuoyer à la premiere commodité pour en recouurer, ie ſolliciteray les autres, & ne tiendra pas à ma diligence qu'elles n'ayent en cette Prouince le cours qui leur eſt deu par tout. Car ie diray ſans flaterie qu'elles ſont dignes d'eſtre veuës, & que ce ſont eſcrits d'homme non de femme, quoy que ie ne ſuis pas de ceux qui eſtiment que le ſexe diſtingue les eſprits comme les corps, ayant appris de la Philoſophie que toutes les ames ſont egales en eſſence, & apprenant maintenant de la lecture de vos beaux & doctes Traitez, que la ſuffiſance eſt vne acquisition de l'eſprit, non vn appanage du ſexe. Mais ſur tout, Madamoifelle, ie priſe, & admire l'adreſſe, & la vigueur dont vous combattez en nouvelle Amazone ces

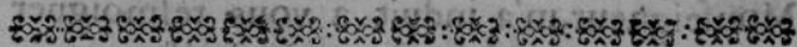
esprits, aussi mediocres qu'ils s'estiment eux-mesmes incomparables, qui se persuadent que deuant qu'ils fussent au monde le monde estoit ignorant, & la France barbare; qu'ils ont éclairé les esprits, poli la rudesse, denoué la langue de leur Nation, & appris à leur propre mere l'usage de la parole: nouueaux monstres en nostre France, qui n'auoit pas accoustumé d'en porter, & qui ont merité qu'un nouuel Hercule resuscitat en vne femme pour les atterrer non avec la massüe, mais avec la plume dont les coups sont plus forts, quoy que l'arme semble si foible. Encore qu'ils s'approprient la iurisdiction de decider definitiue-ment de nostre langue, de ses proprietéz, & de ses graces, sans monstrier d'autre titre d'une auctorité si absoluë, que la temerité de l'vsurper, & la vanité d'en vouloir estre creus, encore qu'ils baillent tous leurs aduis pour des Oracles, sans autre preuue de leurs Paradoxes, sinõ parce qu'ils les proposent comme s'ils tenoiët leçon en l'Escole de Pythagore, & que ce fust peché de leur demander raison, crime de leur cõtredire, encore que la foiblesse de plusieurs esprits fauorables a leur presõption, n'adore que ce qu'ils disent, & recueillët comme des perles les crachats mesmes de leur bouche: ce que les Anciens ont dit d'Homere, encore que par des louanges mutuelles ils

s'entregatent comme des mulets, ce que le siecle passé disoit de Ronfard, & de Dubellay, desquels toutesfois ils n'atteindront iamais la gloire, quoy qu'ils en diffament les œuures; si doiuent-ils apprendre vne verité que tous les François ne sont pas des Buffles pour se laisser mener par le nez, que plusieurs cachez derriere la tapisserie se moquent du personnage qu'ils pensent ioüer si excellemment sur le theatre, & que cependant qu'admirateurs, & idolatres d'eux-mesmes ils croyent estre admirez de tout le monde, ils se rendent sans le connoistre & ridicules, & ris de la plus saine partie. Je ne sçauois, Madamoiselle, avec quelles dignes congratulations applaudir à la genereuse entreprise qui a apporté vostre plume à leur denoncer le combat, que plusieurs meditoiēt contr'eux pour nous deliurer comme vne autre Iudith, de la tyrannie qu'ils veulent vsurper non sur nos corps, mais sur nos esprits, dont la franchise est plus chere, la seruitude plus insupportable. Toute la France vous en reste obligée, tous ces grands esprits qui nous ont deuancez, & que vous defendez si pertinemment contre l'impertinence de ces nouveaux Critiques, vous reconnoissent comme leur Aduocate, tous ceux qui ont quelque affection a l'esclat, & reputation de la langue Françoisse, se joignent a vous comme

interessez en cette querele ; & quoy que ie fois le dernier de tous, & que la culture de la langue, & de la plume soit par la grace de Dieu le moindre de mes soins, si ne redouteray-ie pas de me declarer vostre second en ce duel, tant pour les vers, que pour la prose, & ils apprendront peut-estre a leurs despens, que la suffisance n'est pas en leurs seules testes, & que le bien est plus vniuersel qu'ils ne se persuadent. Je vous supplieray seulement, Mademoiselle, de vouloir receuoir vn mien aduis, pour mettre vos escrits non seulement hors de tache, mais encore hors de prise a vos ennemis, c'est de communiquer les matieres Theologiques que vous y traitez par fois a quelque vn de tant de celebres, & excellents Docteurs que vous auez en la Sorbonne ; veu qu'en des sujets si delicats vn terme vsurpé d'autre façon qu'il ne faut, suffit pour blesser la verité de la Doctrine Orthodoxe en l'intelligence du Lecteur, quoy qu'elle soit saine, & entiere en l'intention, & en l'esprit de l'escriuain : & que demandent mieux les ergoteurs, & les Critiques qui s'en veulent prendre à nos œuures ? Vn mot mal entendu, & mal appliqué par vn Concile pensa jadis faire passer l'Arrianisme pour Article de foy, & l'Vniuers s'estonna d'estre Arrien, en termes quoy qu'il ne le fut pas en sens : & si cette inaduertance a peu se glisser

en vn Concile, qui d'entre nous presumerait tant de son esprit en des matieres de tel poids? que s'il n'y craint les pechez d'ignorance il n'y redoute au moins les fautes de l'inconsideration? Le zele que ie porte, Madamoiselle, à la gloire de vos escrits me fait oublier d'auanture les loix de la discretion pour celles de la charité; mais i'ay receu trop d'honneur de vostre part pour vous estre ingrat, & ie le ferois par mon silence, si ie ne vous suppliois de prendre cōseil, si en vostre Traicté de la vengeance, & en quelques autres qui regardent des matieres de conscience, & de Religion, la chaleur, ou la vitesse de vostre plume auroit pas laissé couler à vostre desceu quelques propositions qui puissent estre entendues autrement que vous ne voudriez, & d'où vos contredisans ayent occasion de tirer ou raison, ou couleur d'une interpretation oblique cōtre la sincerité de vostre intention. Mais ie ne m'aduisepas que cette lettre croist, & passe en vn liure pour donner sujet de changer contre moy l'accusation du silence en celle du trop parler, & dire par brocard, que ma lettre viét du pays où les paroles ayant demeuré gelées durant tout l'hyuer se degelent tout a coup au Printemps avec inondation, & débord aussi bien que les neiges. Aussi viens ie presentement du costé des Monts Pyrenées, ou le froid

auoit glacé ma plume, laquelle rencontrant la tieueur d'vn doux renouueau à l'Ombre de vostre Pin, & aux rayons de la faueur d'vn si cher present, se fond en torrens de babil que la seule crainte de vous estre importun, est capable d'arrester : mais si ie mets fin à vos loüanges, & à mes remerciemens, ie n'en mettray iamais au souuenir d'vn tel honneur receu, qui me rend pour l'eternité, vostre &c.



A MONSIEUR
L'EVESQUE
DE TARBE,

Lettre de remerciement.

MONSIEUR,
Il me souuiet de vous auoir ouy dire que vous hayssiez l'ingratitude sur tous les vices, & certes ce n'est pas sans sujet, puis que pour estre reconnoissant il suffit de le vouloir estre, & qu'il n'y a defaut plus coulpable que celuy du vouloir dont les actes sont si faciles. Car plusieurs obstacles peuuēt empescher vne

volonté recognoiffante de produire les effets de fa gratitude ; mais les vœux, & les defirs font toujours en fon pouuoir, la pauureté ne peut leur oppofer d'empeschement, & la fortune mefme, a qui toutes chofes cedent, n'a pas d'empire fur eux : fi bien qu'en cette forte d'office où l'affection fupplée à l'impuiffance, le manquement qui ne peut alleguer d'excufe eft indigne de pardon. Cette confideration, Monfeigneur, m'a induit à vous tefmoigner par ces lignes que le fouuenir de l'honneur, & du bon traitement receu dans vofre maifon eft fi viuement imprimé dans mon ame, que fi la petiteffe m'ofte la faculté de le reconnoifre par œuures, & par feruices ; au moins par deuotion, & par zele, ie tache d'euitier en ce mien deuoir le peché d'omiffion, & que confeffant les obligations que ie ne peux acquiter, ie m'exempte d'efre ingrat, quoy que ie refte debiteur. L'ingratitude en tous fujets eft honteufe, mais la debte en celuy-cy m'eft honorable, puiſque c'eft vn debte d'honneur que l'honneur receu d'vn tel Prelat a fait naiſtre, & dont le lien n'eft pas à charge, mais à gloire, honorant celuy qu'il oblige, lequel ne pouuant rendre pour tant de bien-faits d'autre remuneration que les prieres enuers Dieu, la louange deuant les hommes, ne fe laffera iamais de
prier

prier pour vostre prosperité, ny de celebrer vostre vertu, ny de se monstrier en toutes occasions vostre, &c.

A MONSIEUR

D'HIAARSE

VICAIRE GENERAL

DE TARBE.

MONSIEUR,

Si i'auois contracté par tant d'honneur que i'ay receu de vous, & chez vous, vne obligation de la nature de celles que les Iurifconsultes disent se contracter par paroles, ie pourrois d'auanture m'acquiter par des discours; & ce qui auroit noué le lien de ma debte, le pourroit aussi dissoudre. Mais les effets, & non les complimens m'ayant constitué vostre debiteur, si ie pensois pouuoir reconnoistre vostre courtoisie par des remercimens, ie n'en connoistrois pas le prix, & pensant m'en monstrier reconnoissant ie m'en declarerois indigne. C'est pourquoy ie ne pretends pas employer ces lignes comme vn acquit, ou comme vne

deſcharge, mais pluſtoſt comme vne confeſſiõ de ma debte, & pour declarer par eſcrit le ſouuenir que i'ẽ porte empraint, & grauẽ dans le cõeur, à qui la mort oſtera pluſtoſt le ſentiment de la vie, qu'il ne perdra le reſſentiment de l'honneur de voſtre bien-veüillance, que ie ne puis aſſez eſtimer. Le temps peut eſtre fauorable à mes ſouhairs, fera quelque iour naiſtre les occaſions de témoigner ma reconnoiſſance par des ſeruices, mais cependant i'en veux donner les gages par ces affection de mon zele, comme par des fleurs qui promettent, & preparent les fruiçts de mon humble deuotion. Et certes, Monsieur, les vers que ie vous enuoye, pour contenter voſtre deſir, ſont des fleurs de mon eſprit, & les vœux de vous ſeruir dont ie les accompagne, ſont des fleurs de mon cõeur, celles-là cueillies dans le champ des Muſes, celles-cy dans le champ des graces; celles-là pour vous recreer, celles-cy pour vous aſſeurer des fruiçts de ma gratitude; & des effectz de mon obeyſſance en tous les ſujets où vous, & Monsieur voſtre frere le Chanoine, que ie ſaluẽ pareillement par ces lignes, me iugerez digne de recevoir, ou propre pour exercer vos commandemens, voſtre &c.

A MONSEIGNEVR
 L'ARCHEVESQVE
 DE CORINTHE,
 COADIVTEVR
 D'AVCH.

Au nom de la Confrerie des Penitens
Noirs de Tolose.

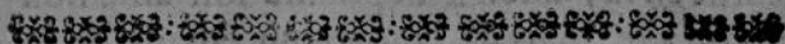
*Pour responce à vne Lettre de compliment, que
ledit Seigneur qu'ils auoient choisi pour
leur Prieur, leur auoit escrite.*

MONSEIGNEVR.
 Celle que nous auons receu de vo-
stre part, qui nous a tesmoigné quel-
le place nous tenons en vostre souuenance, &
biëveüillâce, a dissipé les broüillars que l'absê-
ce de vostre face, côme de nostre Soleil, auoit
fait leuer en nos esprits, & a paru côme vn rayõ
qui deuançant, & prometant vostre arriüée a
fait poindre le iour au milieu de nos tenebres.
Et quelle merueille que nous fussions plongez

dans vne obscure nuit, en vn si long interualle de temps, & de lieu, qui nous desroboit nostre iour, & sembloit desia nous menacer d'vn eternal eclipse sans ce petit éclair qui nous a tous resiouys? Certes les peuples qui habitent ces regions tristes, & funestes, où l'on dit que la nuit dure six mois entiers, ne sont pas plus consolez au moment qu'ils voyent paroistre dans le Ciel cette blancheur agreable qui commence deuant le point du matin de fendre l'obscurité, que nos cœurs serrez auparauant de la tristesse, se sont ouuerts & dilatez par vn tressaillement de joye à la premiere lecture de cette lettre marquée d'vn nom qui nous est si cher, nom qui nous a soudain éclairés en nostre nuit, recreés en nostre ennuy, fortifiés en l'impatience causée par vne si longue, & si dure separation. Que si le seul nom nous a donné tant d'allegresse, & inspiré tant de force, que feroit la presence mesme, si nous meritiôs d'en iouyr? Il faut que nous confessions que nous estions en doute si nous marquerions l'an courant ou de blanc, ou de noir, puis que nostre Confrerie sembloit n'auoir receu iamais en vne mesme annee tant d'heur, & tant de malheur, tant de grace, & tant de disgrâce, l'honneur de vous auoir pour chef, Monseigneur, surpassant tout ce qu'elle pouuoit esperer, comme le regret

d'auoir si peu iouy de vostre face, le pis qu'elle pouuoit craindre, & nous ne scauions qu'est-ce que nous deuions plustot, ou rendre graces au Ciel qui nous auoit donné la possession d'un tel bien, ou accuser nostre infortune qui nous en estoit l'usage. Toutesfois ore que la lettre dont vostre Seigneurie a voulu nous honorer a essuyé nos larmes, & ramené la serenité sur nos faces, nous aduoierons franchement que le bien pese plus que le mal, & qu'est cette balance la consolation emporte sur l'affliction; veu que l'affliction n'a qu'une cause, l'éloignement de nostre Chef, la consolation en a deux sa grandeur, & le soing qu'il tesmoigne de nostre Cōgregation. Outre que c'est le propre des causes vniuerselles, comme du premier mobile, & du Soleil en la nature, du souuerain Pontife dans l'Eglise, & du Roy dans l'Estat politique, d'operer où elles ne sont pas, d'estendre leur action au delà de leur presence, & de se faire sentir où elles ne se font pas voir; veu que le premier mobile quoy qu'il soit si éloigné, meut ce mode inferieur, le Soleil quoy que separé du corps le viuifie par sa vertu, le Pape, & le Roy quoy qu'ils ne soient presens qu'en un seul lieu de leurs Empires, l'un spirituel, & l'autre temporel, neantmoins ne laissent pas de communiquer leurs influences aux lieux les plus écartez de leur sejour:

côme aussi nous confessons, Monseigneur, que quoy que la necessité de vos affaires vous detienne si loin de nous, toutesfois nous esprouuons que vous agissez où vous n'estes pas, qu'une vertu secreete qui s'écoule en nous de la seule pensee de vous auoir pour moderateur, nous influë vne vigueur que nous pouuons bien ressentir, mais non pas exprimer en toute l'œconomie de nos saincts exercices : bref que l'esprit qui passe de vous en nous, nonobstant la distance des lieux, supplée si bien au defaut de vostre absence, que nous n'en souffrons d'autre dommage que le regret de nous voir separez de celuy qui nous a gagné le cœur. Il est vray que c'est n'estre pas absent que d'estre si present par le souuenir, & par la sollicitude de ce qu'on chérit, & la vostre nous assure si viuement de cette sorte de presence, que nous n'auons plus à nous plaindre de ce que nous appellons nostre malheur, mais plustot à vous remercier en toutes façons de l'honneur de vostre affection, Monseigneur, & prier Dieu qu'il rende bien-tost à la Gascogne, & au Languedoc, à Auch, & à Tolose, celuy que l'un, & l'autre desirent, & nous particulièrement qui sommes à iamais, vos tres-humbles &c.



A MONSIEUR

LE CVRE DE
S. NICOLAS DV
CHARDONERET,

Et Docteur en la faculté de Sorbonne
à Paris.

MONSIEUR,

J'ay appris de monsieur de Labatut, nommé par sa Majesté à l'Euesché de Commenge, qu'il vous auoit pleu prendre la peine de lire & d'examiner vn liure que j'ay composé sur la vie de feu son predecesseur de saincte & heureuse memoire, & d'ajouster au soin de la lecture, & de l'examen l'honneur de vostre approbation. Mais qu'en le parcourant vous y auiez remarqué certaine chose obscure, & douteuse sur laquelle vous desiriez d'estre éclairci, sur quoy apres vous auoir remercié, ie desire vous satisfaire, & accompagner mes actions de grâces de l'esclaircissement que vous demandez. La difficulté que vous cottez est en la page 658. ligne 25. où j'escriis que Iesus-

Christ en sa Passion a dépoüillé son ame non de la gloire, mais de la joye qui émane de la gloire. Vous sçauuez, Monsieur, que la gloire essentielle des Bien-heureux ne consiste précisément qu'en la vision de Dieu selon S. Thomas, ou en l'amour selon Scot, ou en tous les deux ensemble, vision, & amour selon S. Bonauenture; & que la joye, ou delectation qui emane de la vision, & de l'amour de ce Bien souuerain, quoy que ce soit vn des trois douaires de la gloire qui respond selon S. Thomas à la vertu d'esperance, comme la vision à la foy, & la jouyssance à la charité, elle n'appartient pas neantmoins à l'essence de la beatitude, mais à ses appanages, suites & dependances. Ce que S. Thomas dit clairement en la 1. 2. q. 4. art. 1. où il conclut que la joye des Bien-heureux n'est qu'une suite, & concomitance de leur gloire essentielle qui consiste en la vision. Ce fondement posé il me semble, sans meilleur aduis, que nous pouuons dire sans aucune erreur ny temerité, que la joye qui émane de la gloire n'appartenant pas précisément à ce qui constitue l'essence de la gloire, mais la suiuant, & l'accompagnant comme vne de ses dependances, se peut separer d'icelle par la toute-puissance Diuine, comme vn accident de sa substance qui peut subsister sans luy. Et que Iesus-Christ pour nous

declarer l'excez de son amour par l'excez d'un entier dépoüillement, & appauvrissement, a voulu en sa passion se priuer, & despoüiller, non de la gloire essentielle du tout inseparable de son ame vnie au Verbe diuin, mais à la joye, & delectation qui la suit, & l'accompagne, lors qu'il a dit à ses Apostres, *Tristis est anima mea vsque ad mortem*. Ce qui se peut entendre non seulement du despoüillement de la joye sensitiue, qui est vne des passions humaines, & de la joye intellectuelle qui accompagne l'operation de l'intellec, & de la volonté; mais aussi de la joye surnaturelle, & beatifique qui émanoit en son ame de la vision de Dieu. Ce que ie n'ay pas imaginé le premier, mais i'ay pour mon garant vn tres-excellent Docteur, nommé Melchior Canus, au liu. 12. *De locis Theologicis*, à la fin du chap. 14. où il soustient comme probable que Iesus-Christ s'est priué en sa passion de la joye qui émane de la vision de Dieu, & adiouste que cette opinion est d'autant plus plausible, qu'elle excite en nos cœurs de plus vifs aiguillons, soit de penitence, soit d'amour, soit de gratitude, & reconnoissance, *Hoc, dit-il, est eò plausibilis quò maiores igniculos excitat tum penitentiae, tum amoris, tum gratitudinis*. Ainsi ie n'ay pas auancé ce mot qu'estant appuyé de la raison, & de l'authorité. Que si toutesfois cecy ne

vous satisfait pas, ie me soubmets volontiers au iugement de ceux que ie reconnoy pour mes Maistres, estant si peu attaché a mes sentimens particuliers en ces matieres problematiques, qu'encore que sans interest de la foy chacun y puisse vser de la liberté d'opiner, neantmoins pour éuiter l'altercation, & la dispute que l'Apostre defend aux Docteurs Euāgeliques, *Pugnas legis deuita*, ie seray tousiours prest de suiure plustot l'aduis d'autruy que le mien. Cependant, Monsieur, ie vous rends tres-humbles actions de graces, tant de cet aduis que vous m'avez donné, que du soin exacte qu'il vous a pleu mettre à examiner des bagatelles si peu dignes de vostre attention, & de l'employ du temps que vous sçauuez donner à de meilleures occupations. Ce que ie dis pour ce qu'il y a du mien, que i'aduoüe auoir esté du tout indigne de vostre lecture, non pour le merite du sujet qui s'y traicte, lequel s'il estoit mieux traicté pourroit n'estre pas inutile. Ie prie Dieu de faire reüssir de mieux en mieux tous les bōs & saincts desseins que vous aués pour son seruice, & de me dōner quelque occasion en laquelle ie me puisse tesmoigner.

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur.

E. MOLINIER.

De Tolose ce 6. Nou. 1639.

LETTRE DV MESME, A
*Monſieur Hobier, Docteur en la faculté
 de Sorbonne à Paris.*

MONSIEVR,

Je rends graces à Dieu de ce que le liure que j'ay composé de la vie de feu Monſieur Donadiu de Griet Eueſque de Commenge, a eſté examiné par vn perſonnage qui a teſmoigné par les remarques faites en cet examen, la diligence & le ſoin exacte qu'il y a contribué. Ces remarques eſtant tombées en mes mains par le moyen de ceux à qui vous les aués communiquées pour cette fin, j'en ay receu d'autant plus de ſatiſfaction que j'ay reconnu que l'approbation qui les a ſuiuies a eſté coneede non perfunctoirement, mais avec pleine connoiſſance de cauſe pour donner & à l'œuure plus de poids, & à l'Autheur plus d'affeurance. Que pleuſt à Dieu que tous ces nouueaux Liures que nous voyons naiſtre tous les iours, paſſaſſent par la probation d'une pareille cenſure deuant que venir és mains du public. La crainte d'une telle touche en diminueroit le nombre, en reprimeroit la licence, & fermeroit le paſſage à ces nouuelles doctri-

nes pleines de propositions hardies, & inouïes de nos majeurs, qui vont saper, si l'on n'y prend garde, & miner insensiblement les fondemens de la vraye pieté. La facilité d'approuver tout sans examiner, & bien souuent sans lire ce qu'on approuue, donne cours à ces libertez qui nous menacent de quelque grand malheur, si vn examen plus réglé, & pareil à celuy que vostre zele y apporte n'en reprime l'audace. Ce qui fait que ie me resiouys tant pour moy, que pour le public de ce que cette derniere production de ma plume a esté mise à vne espreuue que tous ceux qui ayment la verité doiuent desirer. Vous remerciant, Monsieur, & du soin exacte que vous y auez apporté, & de la liberté des aduis qu'il vous a pleu me donner sur quelques difficultez, auxquelles avec vostre congé, ie desire de satisfaire tant pour ma descharge, que pour vostre contentement. Le texte du Sage au chap. 2. de l'Ecclesiastique auquel ie fais allusion en la page 5. ne porte pas en termes exprés, *Ne laudaueris*, ny *Ne laudes hominem in vita sua*, mais ces mots, *Ante mortem ne laudes hominem quenquam*, mais en escriuant cecy ie me souuenois des leçons du 2. Nocturne des Confesseurs Pontifes, où il y a *Ne laudes hominem in vita*: & parce que tous les deux, *Ne laudes* & *Ne laudaueris*, se peuvent dire congruement selon les regles de la

Grammaire, la memoire me trompa sur cette indifference en vn sujet non important, & où ce texte est raporté plustot par ornement que par autorité decisive. Ce qui est frequent comme vous scauez, Monsieur, ez escrits non seulement des SS. Peres qui parlent en Orateurs, mais mesmes des Scholastiques plus rigides, & plus exactes qui mettent bien souuent vn mot pour autre en alleguant les passages de l'Escriture, sur tout és matieres où les textes ne sont pas alleguez pour decision, mais par application. Toutesfois ie souscris à vostre aduis, que nous deuons estre fort exactes en l'allegation de la parole de Dieu, pour n'y changer pas mesme vne voyele, puis que nostre Seigneur a dit que le Ciel, & la terre periroit, mais qu'vne seule lettre, ny mesme vn seul accent de sa parole ne perira pas. En la page 54. la faute de la cotation apposee au marge estant suruenuë à l'impourueu, veu que ie n'auois pas mis B. Iob, mais D. Thom. Ce passage estant de S. Thomas. En la page 78. il est vray que le mot de Hierusalem est mis au lieu du mot, *Eius*; mais neantmoins le Prophete parle là de Hierusalem, & par ce changement de mot le sens n'est pas alteré, mais complet.

Le mot de fort, mis au lieu du mot, rencontre, en là pag. 96. ne peut pas à mon aduis sembler si profane, que les Autheurs Ecclesia-

stiques n'en puissent vser ; puis que les Escriuains sacrez, & inspirez de Dieu s'en font seruis ; Dauid entre les Prophetes, *In manibus tuis sortes meæ*, S. Paul entre les Apostres, *Sorte vocati sumus*. S. Luc entre les Euangelistes, *Cecidit fors super Matthiam*. Non pas qu'il y ait sort, ou rencontre eu égard à Dieu, qui preuoit, & dispose tout en sa diuine prescience, mais bien eu égard à nous, à qui plusieurs choses non preueuës, ny attenduës arriuent tous les iours, comme l'Apostre dit que nostre vocation à la foy, nous est escheuë par sort; car quoy que Dieu l'eut dés l'éternité preueuë, & predestinee, *Elegit nos ante mundi constitutionē*, nous n'attendions pas neantmoins ce bien, quand sa misericorde a preueni nos attentes, & nos recherches, *Inuentus sum à non quærentibus me*. Mesme, si ie ne me trompe, S. Aug. employe ce mot quand il veut signifier que nostre vocation à la foy, quoy que preueuë, & preparée en la prescience de Dieu, nous est écheuë par rencontre qui a preueni nostre merite, & mesme nostre pensee, comme quand il dit expliquant le verset 16. du Ps. 30. *Et si est apud te iustus, & occultus ordo electionis meæ; ego tamen quem hoc latet ad Tunicam Domini mei sorte perueni*.

La contradiction cottée en la pag. 97. l. 17. se cache du tout à ma connoissance, & plus i'examine les mots, moins i'y trouue de contra-

dition. Veu que la place pouuoit sembler prise par le consentement non pas au mal, mais à vn moindre bien, qui est le mariage comparé au celibat, & ainsi quoy que le cœur eut esté gaigné de ce costé, neantmoins il n'eut pas esté perdu pour Dieu de qui la grace demeure es saincts mariez. Mais on dira peut-estre, comment pouuoit estre la place prise, & Dieu n'en estre pas chassé ? La responce est aisée, elle pouuoit estre prise par l'allechement du mariage, & neantmoins demeurera Dieu par la perseuerance en son amour, que le mariage n'en chasse pas, s'il n'y a de vœu precedent. La difficulté cottée en la pag. 140. est éclaircie par les mesmes termes, d'où elle semble naistre, veu que le mot de feinte, n'y est pas absolument, & sans modification, que le mot, non mensongere y adiouste. Toute feinte qui destruiet la verité destruit la simplicité; mais celle avec laquelle la verité s'accorde, peut auoir aussi la simplicité pour cōpaigne, cōme au fait d'Abraham, dont il est parlé dans la Genese.

La difficulté cottée en la pag. 186. est du tout leuee, si on considere que c'est vn Dialogue entre le neveu & l'oncle; le neveu voulant laisser agir Dieu purement en l'affaire proposee, sans y mettre rien du sien; l'oncle insistant au contraire, & demandant la cooperation du neveu. Ainsi ce n'est pas vne con-

tradiction, mais vne diſpute où chacun des diſputans allegue, & ſouſtient ſon opinion. En la pag. 356. l'Autheur ne parle pas, mais rapporte les paroles de l'Eueſque, qui eſtoit aſſez diſcret, & retenu pour ſ'empêcher d'offenſer en particulier aucun viuant ; mais il eſtimoit que pour la gloire de Dieu, & pour le ſalut des ames il pouuoit, & deuoit, meſme en conſcience, taxer en general, & reprendre le vice des perſonnes viuantes, meſme le vice eſtant public & manifeſte, & neantmoins non reconnu pour vice par pluſieurs qui ſe flatent eux meſmes: auquel cas les Prelats, & les Docteurs ſont obligez abſolument, de deſcouvrir à ceux qui ſ'abusent de la ſorte, leur iniquité ; & du deſaut de cette liberté ſaincte procedent tous les deſordres dont nous ſouffrons en ce ſiecle les malheureux effectſ. Les Pharifiens eſtoient viuans quand Ieſus-Chriſt taxoit en general les vices de leur Ordre, non les vices du ſiecle paſſé, mais les vices de ſon temps, en S. Matth. 23. Les Princes, & les Seigneurs d'Iſraël eſtoient viuans quand le Prophete Iſaye crioit ſans eſtre retenu de tous ces froids reſpects, *Principes tui infideles, ſocij furũ, omnes diligunt munera, ſequuntur retributiones.* Nous n'auons pas, dira quelqu'un, l'eſprit des Prophetes, nous ne deurions donc pas prendre leur charge, *Nolite fieri plures magiſtri, quia maius vobis iudicium ſumitis.*

En prenant leur charge on s'oblige à suiure leur esprit, & vser de la mesme liberté dont ils ont vſé pour reprendre les excez de ceux de leur siècle, Autrement la prudence humaine, qui est maintenant en son plus haut point, estouffe dans le silence la verité Diuine, avec l'iniustice que l'Apostre nous reproche, *Veritatem Dei in iniustitia detinent.* Je dis cecy pour defendre le sieur defunct Euesque de Commenge en la liberté dont il vſoit à reprendre les vices des viuans qui luy estoient sujets. Liberté qui est d'autant plus a loüer que son humeur, & inclination estant du tout douce, & benigne, ce n'estoit pas la nature, mais la vertu qui le portoit à ces genereuses saillies.

En la pag. 518. au lieu de trois, on a mis quatre, ou bien on a obmis le quatriesme, ce que l'Autheur ne peut pas verifier, son Original estant à Paris entre les mains de l'Imprimeur.

En la pag. 519. l'Autheur raporte vne action del'Euesque duquel il descrit la vie; action qui n'est pas contre ce precepte naturel cotté pour difficulté si elle est bien considerée. Car il n'eut pas esté marry, mais tres-aïse qu'un autre Euesque eust fait le mesme en son endroit ayant plus d'égard à la gloire de Dieu, qu'à son propre interest, il consideroit que les parens des Euesques s'authorisent, & s'escha-

pent d'ordinaire dès qu'un Benefice les constitue auprès d'eux en autorité. C'est pourquoy il ayroit mieux que ses parens fussent colloquez ailleurs. Ce que tous les sages Euesques deuroient obseruer, pour se deliurer de plusieurs maux qu'aucun ne sçait que ceux qui en ont l'experience. Et neantmoins il estoit si circonspect en ce point, qu'il ne procureroit aucun Benefice a un sien parent en un autre Diocese, qu'apres auoir reconnu qu'il n'en estoit pas indigne. Quelle offense en cecy, & quelle transgression de ce precepte naturel, *Quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris?* Il bailloit de bons beneficiers aux autres, & les appelloit auprès de soy quand il les voyoit tres-bons, & du tout des-interessez; enquoy il donnoit aux autres le bon, & prenoit pour soy le meilleur, faisant du bien aux autres Dioceses, mais procurant deuant tout, le bien du Diocese qui luy estoit donné en charge.

En la pag. 646. il n'y a rien contre le priuilege de la Vierge, que nous croyons pieusement exempte du peché d'origine, quoy qu'elle n'ayt pas esté exempte de la Mort. C'est un article de foy que la mort est venue au monde comme vne peine du peché du premier homme: ce qui ne se peut nier sans heresie, puis que l'Escriture sacree dit clairement, *Per peccatum mors intrauit in orbem terrarum, &*

ailleurs, *Deus mortem non fecit*, & le Concile Mileuitain, *Primus homo mortuus est peccati merito, non natura necessitate*, & Sainct Augustin, *Mors est non natura hominis, sed pœna*, Iesus Christ toutesfois que la foy nous commande de croire immune du peché d'Adam, a souffert la mort non comme preuve de son peché, mais du peché de ceux pour lesquels il mouroit. La Sainte Vierge pareillement l'a soufferte, parce que la grace qui l'a affranchie du peché d'origine, ne l'a pas exemptee des preuues d'iceluy dont la principale est la mort. Elle a bien esté affranchie des preuues qui tiennent quelque corruption, comme de la concupiscence, & de l'inclination au mal qui vient en nous de la priuation de la justice originelle, mais non des preuues affligeantes, comme des douleurs, des afflictions, & de la mort.

En la pag. 662. ces mots, L'ame de Iesus-C. estoit la premiere de toutes les ames, qui à la sortie du corps alloit entre les mains de Dieu, ne veulent pas dire, ny qu'elle fut la premiere qui descendit aux Lymbes, où les ames des Saincts de l'ancienne Loy estoient auparavant, ny qu'en sortant du corps elle soit entrée au Ciel, où son entrée fut différée iusqu'au iour de l'Ascension mais qu'elle estoit la premiere qui auoit droit d'entrer en la vi-

ſion de Dieu, quant bien elle n'y fut pas entrée dès l'inſtant de ſa création. Car c'eſt la première de toutes les ames qui a iouy de Dieu, & quoy que cette iouyſſance n'ait pas eſté différée iuſqu'à l'iſſiue du corps, mais ait commencé dès le moment de ſon entrée en iceluy; neantmoins il eſt véritable meſme en toute rigueur d'eſchole, qu'elle eſtoit la première qui a ſa ſortie alloit entre les mains de Dieu, puis que c'eſtoit la première qui en ſortant du corps ſe trouuoit vnie à Dieu par iouyſſance.

En la pag. 732. cette propoſition generale, que les habitudes ſans actes ſont inutiles, ſ'entend en ceux qui peuuent operer, ce que ne peuuent ny les dormans, ny les enfans auant l'vſage de raiſon. Pour les autres vous ſçauetz, Mr. que le merite ne vient que de la vertu, & que ſelon le Philoſophe la vertu n'eſt pas en l'habitude, mais en l'operation, ny par conſequent le merite. Je diray plus que les habitudes acquiſes ſe perdent en ceux qui n'operent plus, & les infuſes ſont oſtées aux negligens ſelon la ſentence de noſtre Seigneur, *Ei qui non habet, & quod habet auferetur ab eo*, ce qui veut dire que celuy qui ne faiſant pas operer la grace l'a comme ſ'il ne l'auoit pas, merite que Dieu la luy oſte; ainſi ſans les actes elle eſt & inutile, & ſubjecte à perir.

En la pag. 734. Ce qui est dit, qu'il faisoit assembler ses domestiques en Oraison deux fois le iour deuant son liect pendant sa maladie, n'est pas contraire à ce qui est dit auparauant qu'il les faisoit assembler trois fois le iour pendant sa santé. l'adjouste que mesme pendant qu'il fut malade, la troisième conuocation de ses domestiques, qui estoit celle d'apres midy, se continuoit tousiours, mais hors de sa chambre.

En la pag. 755. le malade proposant son desir à ceux ausquels il s'estoit soubmis, ne faisoit rien comme il semble, contre sa resignation, veu que la declaration d'un simple desir, n'est pas vne absolue volonté, comme Iesus-Christ en proposant à son Pere le desir naturel d'estre affranchy de la passion, n'offensoit en rien sa parfaite obeyssance.

En la pag. 766. il ne me souuient pas que ce qui est là dit de la premiere fois qu'il pleura, soit contredit ailleurs, mais il est plustot confirmé en la pag. 825.

En la pag. 809. l'Authour raporte ce qui se fit, & a estimé en l'escriuant que la chose se fit bien, puis qu'elle se fit par le Conseil des hommes de sçauoir, de prudence, & de vertu.

En la pag. 820. si l'os Sacrum est à la cuisse, ou non, c'est vne question d'Anatomiste, mais au moins s'il n'est pas à la cuisse, il n'en est pas

fort éloigné. Le mot aux enuironſ, qui eſt au texte fert de garant à cette objection.

Voilà, Mr. comme pour vous complaire j'ay taſché de ſatisfaire par le menu a tous les doutes ſur leſquels vous deſiriez d'eſtre éclaircy, vous remerciant du ſoin exacte de voſtre examen, & de l'honneur de voſtre approbation qui m'oblige de prier Dieu pour voſtre proſperité, & d'eſtre à iamais.

MONSIEUR,

Votre tres-humble, & tres-obeyſſant ſeruiteur.

E. MOLINIER.

De Tolouſe ce 8. Nouembre 1639.

LETTRE
DE MESSIEURS
LES PENITENS
NOIRS DE TOLOSE.
A MONSIEUR DE LAFOREST.

MONSIEUR,
Les bienfaits de haut prix, qui d'un costé sont tres-avantageux a ceux qui les recoiuent, ont d'autre part ce contrepoids d'incommodité, que les mettant dans l'impuissance de les pouvoir reconnoistre, ils les exposent au hazard d'estre flestris d'un reproche d'ingratitude. Vos largesses, & beneficences enuers nostre Compagnie sont de cette qualité, estant si riches, que par leur moyen nostre Chapelle peut aller du pain avec les plus celebres; mais en mesme temps si pesantes que nous ostant le pouvoir de leur respondre par nos remerciemens, elles nous chargent autant qu'elles nous honorent. Cet excellent Tableau de la victoire de l'Empereur Constantin, obtenüe par la vertu du

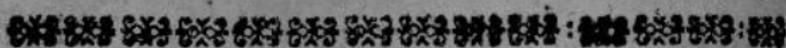
signe de la Croix qui luy apparut au Ciel, a commencé de produire au iour le magnifique dessein projeté par vostre pieté, pour l'entier ornement de nostre Eglise, avec vn tel succès que dans l'admiration qu'il donne à tous ceux qui le contemplent, il leur allume le desir de voir le reste accompli. Ce que vostre zele ne cesse de poursuiure avec tant d'affection, que non seulement il continue d'y contribuer vos liberalitez, mais ce qui nous oblige d'auantage, vostre application, & vostre soin, veu qu'il est facile aux riches, & puissans de fournir de leurs moyens à de pareilles œuures, mais rare, & extraordinaire d'y appliquer leur esprit. L'vn vient de la fortune, l'autre de la vertu qui adjouste vn nouveau prix à ses presens. Le don qu'il vous a pleu nous procurer de Monsieur le Thresorier de l'Espagne, pour la continuation de cet ouvrage, & le contract passé n'agueres pour sa perfection, & accõplissement avec le Peintre du Roy Monsieur Bouiet, qui est venu de vostre part pour voir l'affiète des Tableaux, & que nous auons receu ces iours passez, avec toute sorte d'hõneur, & d'accueil, sont des preuues de cette verité parlantes d'elles-mesmes, quant la crainte de fascher vostre modestie nous conseilleroit de les retenir dans vne reconnaissance muette. Toutes ces faueurs que

nous ne pouuons ny dissimuler sans estre ingrats, ny esperer de recompenser sans ignorer leur valeur, & nostre foiblesse, nous ont portez à rechercher quelque occasion de vous tesmoigner au moins le desir de nostre gratitude, puis que les moyens n'en sont pas en nostre pouuoir. Et sur cette pensee s'estant rencontré le temps de l'election de nostre Prieur, tous les esprits des Confreres remplis du souuenir de vos bien-faits, & de leurs obligations, se sont trouuez si conformes à vous desirer pour leur Chef, qu'on a veu fort raremēt en la liberte des suffrages vn accord si general. Nous cognoissons bien que c'est vne charge, non vne gratification que nous vous offrons, & qu'au lieu d'acquiter par ce moyen nos vieilles debtes, nous en contractons vne nouvelle pour l'honneur que nous nous promettons de receuoir de vostre acceptation; mais nous n'auons eu rien de plus grand, ny de meilleur à vous consacrer que nos esprits, nos volontez, & nos obeyssances que cette election vous soufmet, & que desia vous deuant auparauant en qualite d'obligez, nous auons souhaité de vous rendre en qualite de dependans, afin que le don en fut plus entier. Nous vous les dedions avec les prieres que l'election faite de vostre personne nous oblige plus que deuant d'offrir à Dieu pour vo-

stre prospérité, lequel nous supplierons de vous donner maintenant vn double esprit, & vne double grace, tant pour vostre bien particulier, que pour le general de nostre Confrairie, au nom de laquelle nous auons signé la presente, comme estans.

MONSIEVR,

Les tres-humbles &c.



A MONSIEVR

DE LABATVT,

SVR LA MORT DE MONSIEVR
D'AVXERRE, EVESQVE
DE COMENGE.

MONSIEVR,

Si ie suis des derniers à me cōdoulir avec vous de la mort de feu Monseigneur l'Euésque d'Auxerre, ce n'est pas que ie n'aye esté des premiers à prendre part au deuil que sa separation nous apporte; Mais c'est que i'ay creu que de se halter tant à se faire de feste en telles occasions ressent plus le compliment, & la ceremonie mondaine, que le tesmoignage d'une

vraye & Chrestienne affection, qui fuit l'ostentation exterieure, & se contente d'estre plus, que de paroistre. Cette consideration m'a retenu iusques icy dans le silence pour vostre regard, mais non pour l'ame du deffunt, pour qui rât la voix de mon cœur en mes secretes prieres, que celle de ma bouche en l'oblatiō du S. sacrifice a tasché de produire les preuues de l'hōneur que ie rends à sa memoire, & du souuenir que i'ay de sa bien-veüillâce, dès le premier iour que son despart d'avec nous me fut annoncé. Je sçay bien, Monsieur, que ce deuoir que ie n'ay pas obmis enuers luy, est le seul que vous desirez de vos seruiteurs en ce suiet, & qu'apres auoir rendu à celuy que vous honoriez & cherissiez si tendrement cette debte de ma recognoissance, l'office dont ie m'acquite maintenant enuers vous peut sembler importun & superflu; mais ce que ne demande ny vostre esprit esloigné de l'humour des Courtisans, qui se picquēt de ces formalitez, ny vostre resignation à la volonté de Dieu, ny vostre vertu, qui sçait avec sa grace mespriser les aduersitez; vous permettrez, s'il vous plaist, que ie le donne ou à la loy de la coustume, ou à l'exemple des autres, ou à ma propre satisfaction. Ce n'est pas pourtant que j'aye pris la plume pour escrire vne consolation, dont ny vostre constance n'a besoin, ny

mon insuffisance n'est capable, apres la perte de vostre predecesseur supportee avec tant de force. Celle de vostre bien-facteur, quoy qu'assez grande pour esbranler vne moindre resolution, n'a peu attaquer la vostre, que pour esprouuer sa fermeté tant de fois mise a l'espreuue, mais tousiours comme le bon or a la fournaise pour s'y raffiner dauantage. La vocation à l'Episcopat, estat de perfection, où Dieu vous appelle pour perfectionner les autres, ne vous a pas treuue tant imparfaict, qu'en ces accidens, quoy que tristes & funestes que vous scauez venir des decrets du Ciel, vous soyez en necessité d'estre consolé. Nous attendons de vous les lumieres qui nous renforcent comme les Anges de l'ordre plus bas, des Anges de la premiere hierarchie, & ne sommes pas si temeraires, que de nous ingerer de donner l'eau à nos fontaines, l'instruction à nos Maistres; ce seroit à nous foiblesse de le presumer, & vanité de l'entreprendre. La briefueté de ces lignes que ie vay conclurre, tesmoignera combien ie suis loing de cette presumption, & que ie ne pretends pas par cét escrit faire le consolateur, me contentant de l'offrir comme vne preuue de seruiteur affectionné.

A VN SIEN AMY, SVR LA
mort du mesme Seigneur Euesque
d'Auxerre.

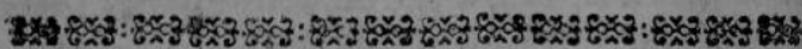
MONSIEVR,

La lecture de celle qu'il vous a pleu m'escri-
 re m'a rencontré dans la mesme douleur qui
 a donné le mouuement à vostre plume pour
 m'annoncer vostre affliction, la perte que nous
 venons de faire de Monseigneur d'Auxerre,
 renouuellant les playes encores fresches des
 pertes precedentes m'auoit tellement enta-
 mé le cœur, que les piteuses nouvelles du
 deuil qui vous afflige n'ont fait qu'y adiouster
 coup sur coup, & blessure sur blessure. Quelle
 consolation pouuez vous attendre de celuy,
 qui a luy mesme tant de besoin d'en deman-
 der, & quel secours peut esperer vn abbatu
 d'vn atterré? la societé de nos maux est l'vni-
 que remede qui les peut alleger, quoy que
 certes d'auoir ses amis pour Compagnons en
 ses miseres est vn triste soulagement: mais
 ce monde qui n'a que trauerses ne peut d'au-
 tre façon consoler nos tribulations, que par
 l'exemple des calamitez d'autruy, ce qui n'est

à vray dire que vouloir guerir le mal par le mal, & d'auoir le ſentiment des douleurs particulieres par la veuë des communes & generales: toutes fois eſt-ce encore quelque ſoulas aux affligez de conſiderer qu'ils ne ſont pas ſeulement dans les angoiſſes, & qu'en vn hoſpital tel que la terre, où l'on n'entend de tous coſtez que pleurs & lamentations, aucun ne doit trouuer eſtrange ſ'il a quelque part aux amertumes dont perſonne n'eſt exempt. Les loix qui n'ont de priuilege pour aucun quoy que dures & rigoureuſes, doiuent eſtre ſupportables, & la neceſſité de s'y ſoumettre eſt adoucie en chacun par l'egalité du ioug qu'elles impoſent à tous. Le mal qui nous egale tous, nous doit tous conſoler, & ce qui executant la loy commune & vniuerſelle du monde, rend iuſtice à chacun, ne fait iniure à perſonne. Nous, & nos parens, & nos amis auons receu l'vſufriict de la vie ſous condition de la rendre à la premiere ſemonce du Maïſtre, qui en a le droit & la propriété, c'eſt vne loy grauée ſur le diamant pour eſtre inefaçable, promulguée à tous pour eſtre vniuerſelle, executée contre tous generalement ſans exception aucune ny d'age ny de qualité, poueſtre d'autant moins inſupportable qu'elle ſe monſtre equitable en nous rendant tous egaux. Tirons doncques vertu de ſa ne-

cessité, consolation de son equité, qui n'exemptant personne de sa rigueur, donne à chacun matiere de se consoler. Mais ie ne m'aduiſe pas que l'office de Conſolateur ne conuient par a l'affligé, non plus que de faire l'aumoſne n'appartient pas a l'indigent, ny d'entreprendre les cures a vn malade, m'eſſayant de guerir voſtre douleur, ie monſtre en la miéne propre la foibleſſe de mes remedes, & l'onguent que ie penſe appliquer à vos vlceres, mes playes le decréditent, a meſure que ces lignes coulent de ma plume les pleurs me tombent des yeux, & conuainquent mes paroles d'auoir trop peu de vertu pour eſtancher vos pleurs; puis qu'en les eſcriuant ie ne puis arreſter les miens, qui ſortét pour les effacer. Nous ferons mieux tous deux de nous adreſſer à celuy que l'Apoſtre appelle le Dieu de toute conſolation, de qui la ſeule main peut guerir en nos cœurs la playe qu'elle y a fait, en nous oſtant ceux que nous cheriſſions & à qui nous deuous tesmoigner plus que iamais la continuation de noſtre amitié, par les prieres que leurs bons offices nous ont obligez de leur rendre, & qui leur ſont deuës, non ſeulement par charité, mais auſſi par iuſtice. Excusez ſ'il vous plaiſt, le regret qui m'opreſſe ſi ie n'eſtends dauantage la preſente, & ſi ie me contente de vous tesmoigner en

peu de mots la part que prend en vostre affliction celuy qui est à iamais.



A

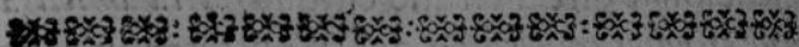
VN AMY.

M

ONSIER,

Le donneur de la vostre m'a grandement resiouy, pour m'auoir assureé du bon estat de vostre santé, dont ie vous souhaite la continuation; la mienne va bien graces à Dieu, mais comme celle d'un homme de qui l'âge qui touche la soixantiesme année, penche au declin, & l'aduertit de se souuenir de la sentence de l'Apostre, que nous n'auõs pas icy de maison permanente. Outre ce premier sujet de joye, la lecture de la vostre m'en a donné vn autre, pour y auoir veu la perseuerance de vostre amitié, a laquelle la mienne desire de ne ceder pas, estimant qu'il n'y a rien de si lasche, que de se laisser vaincre en vne chose qui rend non seulement licite, mais honneste l'emulation. Je vous remercie d'auoir le premier rompu le silence qui sembloit obscurcir cette affection mutuelle de quelque ombrage selon

ge selon le dire d'vn ancien, que *capita amicitia instar odiorum est*. Ce qui m'entretenoit dans le mien estoit la crainte de vous fascher, mais à present ie le rompt, par le desir de vous plaire, puis que ie voy que la vostre m'y prouoque: ie suis seulement marry de ne pouuoir satisfaire à vostre demande pour ce mien Oeuure que vous croyez estre publié, fondé sur la lettre que ie vous escriuy il y a plus d'vn an; mais outre que ie suis paresseux a trauailler, le dessein est de longue haleine, & ie ne suis pas encore à moitié du chemin: c'est vne composition qui contiendra trois volumes, si Dieu me dōne le temps de l'acheuer; le sujet est des vies des Saints & particulieremēt de tous les grands Euesques qui ont fleuri dans l'Eglise primitiue, apres la fin des persecutions. Le premier volume est desia imprimé, mais l'Imprimeur ne le veut pas diuulguer qu'il n'aye tout le reste: si ie sçauois quel autre liure vous desirez des miens, ie tascherois de vous satisfaire, cependant ie suis à jamais.



A

VN PRELAT.

MONSEIGNEUR,

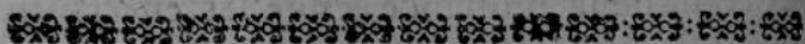
Je ſuis bien aiſe qu'un remerciement m'ou-
 ure l'entrée, & l'accez pour eſcrire à voſtre
 Seigneurie, & que le ſilence que iuſqu'à pre-
 ſent vn religieux reſpect m'a fait garder, vne
 action de graces neceſſaire m'oblige de le
 rompre, le deſir d'eſtre conſerué dans voſtre
 ſouuenir, & de teſmoigner combien ie priſe
 l'honneur d'eſtre connu d'un tel Prelat m'a-
 uoit ſouuent ſolicité de iaire ce que la conſi-
 deration de ma petiteſſe, & la crainte de pa-
 roître indiscret, ne m'ont iamais oſé permet-
 tre, iuſques à l'occaſion preſente, qui me
 conuainquant d'ingratitude ſi ie differois da-
 uantage ce deuoir, ne me laiſſe plus l'excuse
 de la diſcretiõ. Ce mien parent qui s'eſt char-
 gé de ces lignes m'a donné de tels teſmoigna-
 ges des faueurs & demonſtrations du chari-
 table deſir de l'aſſiſter de voſtre credit & pou-
 uoir, dont il a pleu à voſtre bonté de le preue-
 nir à la premiere recommandation de Mon-

sieur de Parade mon cousin, que la crainte, qui iusques icy m'auoit retenu, s'est enfin trouuée trop foible pour resister au deuoir de vous en remercier: la proximité qui veut que ie prenne part à ses interests, me commande pareillement d'en prendre en ses obligations, & de ioindre à sa gratitude, ceste petite preuve de la mienne, à la verité bien petite, puis qu'elle ne consiste qu'en paroles; mais à qui le defaut de la puissance refuse les effects, il ne reste rien de plus grand que les vœux & les fouhais que les paroles declarent; & puis i'ay tant de confiance en ceste mesme charité qui a daigné m'obliger en obligeant ce mien parent, que i'espere que la qualité que l'Apostre luy attribue de scauoir couvrir les pechez mesmes & les crimes, couvra benigne-ment vn defaut qui est d'autant plus excusable qu'il est moins volontaire; confiance qui passe encore plus auant, & prenant hardiesse, que ie ne dise audace, des bienfaits desia receus, ose s'en promettre de nouueaux, & demander la continuation des mesmes faueurs dont ceste premiere obligation est née; puis que la personne qui les a ressenties en a plus de besoin que iamais pour obtenir l'entiere reparation des iniures & des dommages soufferts de ceux qui ont tasché par toutes voyes de calomnier & persecuter son innocencē, le bon

commencement que ſon affaire a deſia eu dans le Parlement, luy donne l'eſperance d'une meilleure iſſüe, principalement, Monſieur, ſi voſtre protection ſe ioint a la iuſtice de ſa cauſe, ce qui l'obligera de plus en plus de prier Dieu pour voſtre proſperité, comme auſſi celuy qui eſt à iamais,

Monſieur,

Votre.



*AV TRES-REVEREND PERE
Taillade, Prieur du Grand Couuent des
Augustins de Paris.*

MONSIEUR ET REVEREND PERE,
Celle qu'il vous a pleu m'eſcrire dattee du 10. Octobre, ne m'ayant eſté renduë que vingt & vn iour apres la datte, pour les empeschemens que le commerce ſouffre de la peſte générale en tout ce pauvre pays, ie n'ay peu vous rendre reſponſe ſi toſt que vous euſſiez deſiré. L'affaire dont voſtre Reuerence me fait onuerture eſtant de conſequence demande vn peu de conſultation, pour ſuiure les regles de la prudence qui commande de conſulter meurement pour executer heureuſement. C'eſt pourquoy vous ſuppliât

de me donner vn mois de terme pour vous resoudre entierement, ie vous diray cependant que ie reçois plus d'honneur que ie ne merite de la recherche d'vne personne si qualifiée que la vostre la depeint, & que ie ne reconnois pas en moy de quoy pouuoir satisfaire à cette grande opinion, qu'il est aisé de conceuoir de ce qu'on n'a iamais veu, les objets éloignez trompent le iugement, aussi bien que la veüe, qui se représente la lumiere distante beaucoup plus grande qu'elle n'est en verité. Plusieurs ont perdu par leur presence ce que leur absence auoit acquis, & ie ne sçay comment le desir naist de l'éloignement, le mespris suit la possession. Outre cette suite crainte que me donne le sentiment de ma foiblesse, j'ay d'autres biens qui me retiennent icy, & qu'il ne m'est pas si tost ny aisé, ny libre de conper: le premier, & le plus fort est la charge de Curé que Monseigneur l'Archeuesque de Tolose m'a donné dans son Diocese, & par vn genre de vocation si honorable, que quant le don seroit à mespriser, la façon de donner, dont il a vsé ne le pourroit estre qu'avec beaucoup d'ingratitude. Tellement que sans son congé ie ne pourrois en aucune façon porter seulement ma pensée à changer de party, & celuy qui me veut auoir a plus à faire avec luy qu'avec moy, qui suis

du tout prest à suiure son commandement. Il est de present à Paris, où il me peut appeler s'il veut, pour me donner à celuy qu'il voudra. C'est avec luy qu'il faut premierement traicter, mon sort est du tout en ses mains. Pour ce qui me regarde, l'affection ne m'attache pas tant ny à ma Patrie, ny à mon Benefice que ie ne sois prest de quitter & l'un, & l'autre si ie trouue mieux ailleurs, & pour le seruice de Dieu, & pour le repos de ma conscience que ie prefere à toutes les dignitez. Et si celuy qui me desire estoit enuélépé dans les intrigues du monde par quelque voye que ce fut, ou de l'Estat, ou de l'Eglise, ie ne voudrois pas le suiure dans ce labyrinthe, quand il m'y presenteroit des Couronnes, & des Diademes. Je vous prieray doncques, **MON REVEREND PÈRE**, de m'escrire confidentement si le personnage qui me recherche est homme ou de tracas, ou de repos, & c'est le premier & principal du marché. Pour le reste qui regarde mes aduantages temporels, ie le considere comme accessoire qui suiura le principal par sa propre nature, & sans ma premeditation. Il faudroit seulement en cas que ie me dispose à prendre le party que vous m'offrez sur la responce que i'attends de vous, me deffrayer du voyage, moy, & vn seruiteur, car ie ne desire pas plus grand train;

mais les chemins sont maintenant trop dangereux, à raison de la peste qui s'est espendue par tout, & me semble qu'il faudroit attendre vne meilleure saison que la misericorde de Dieu commence de nous promettre. Je finiray la presente en vous remerciant de l'affection que vostre Reuerence tesmoigne à celuy qui ne l'à iamais obligee par aucune sorte de seruice, sinon par desir, & vœu d'estre admis au nombre de vos seruiteurs, si l'obligation peut naistre d'un desir qui n'a produit encore aucun effet, & n'en peut produire que de fort disproportionnés, & à ce que vous meritez, & à ce que vous doit

MONSIEVR, & Reuerend Pere,

Vostre tres-humble, & tres-obeyssant
seruiteur.

H. MOLINIER.

A

VN AMY.

MONSIEVR,

Si i'eusse trouué Cheual à emprunt, ou à louage en ce lieu de Castelginest, où ie suis depuis trois semaines, i'eusse esté vous visiter en vostre Maison de Launac, pour voir moy-mesme l'estat de vostre santé, que Monsieur vostre beau-frere m'a dit estre tres-bonne, & pour jouyr quelques iours de vostre veüe & conuersation, apres vne si longue absence; mais n'ayant peu recouurer de monture, & me trouuant trop pesant pour aller à pied, i'ay voulu faire par la presente, que vous porte mon seruiteur, ce que ie n'ay peu en propre personne. Je croy que vous sçauiez Monsieur, comme Monseigneur nostre Archeuesque m'a mis les fers aux pieds, & de vagabond que i'estois de Diocese en Diocese, comme ceux dont parle le Prophete, *Qui sicut nubes volant*, m'a retenu prisonnier par l'obligation de m'arrester, & resider en la Paroisse de Saubens, dont il m'a fait titre sans au

cune mienne poursuite ny pretention seulement, ains par sa vocation gratuite & liberale, comme celle de Dieu qui se plait de preuenir, & nos merites, & nos pensées. En quoy il me semble qu'il m'est arriué comme à Saül, qui estant sorty de sa Maison pour chercher les Asnes de son Pere, rencontra la Couronne qu'il ne cherchoit pas, & qui n'estoit pas mesme en son imagination; car n'estant party de Guaraïson avec autre pensée, que de chercher & recueillir les restes de la perte que j'ay fait en la mort de feu mon frere, nostre Samuel, m'est venu au deuant par sa gratification purement & absolument preuenante, pour m'offrir la Royauté spirituelle de la cure des ames, non moins éloignée de ma recherche, & de mes souhaits, que de mon peu de capacité. Or pour vous declarer avec liberté mon sentiment, ie vous confesseray, Monsieur, que ce rencontre m'a donné du premier abord plus d'apprehension & de tristesse, que de ioye, non par quelque vertu qui soit en moy, mais par ie ne scay quelle pusillanimité qui me fait redouter les charges, si ce n'est plustot, afin que ie decouure mon vlcere caché par vne affection & complaisance de la liberté, où mon esprit trouuoit ses franches coudées, & qui par l'acceptation de cette charge, m'est tout à fait ra-

nie. Mais considerant que cette vocatiõ estoit de Dieu pour estre du tout impremeditee de mon costé, mesme dans l'importunité de plusieurs pretendants & poursuuants, qui n'ont fait par leurs sollicitations que donner du lustre à la sincerité de nostre Prelat, qui se conduit par son propre chois non par le mouuement d'autruy en la distribution des benefices, i'ay connu que Dieu vouloit enfin que ie quittasse ma franchise, pour subir le ioug de ce fardeau, & qu'il desiroit desormais de moy, non le sacrifice volontaire de mes predications, mais l'obeyssance & la seruitude en la conduite des ames. Ce qui certes me semble fort pesant, puis que ie ne sçay pas conduire la mienne propre; mais puis que Dieu le veut ainsi, i'attends le secours d'ou la charge m'est venue, ie me dispose dès à present à la residence; mais il faut plustot que ie fasse vn petit voyage vers la Montaigne, pour aller remercier Monseigneur l'Euésque de Commenge, qui m'auoit donné l'Aduent & Carême en son Diocese, de quoy la charge que i'ay prise, & la volonté de nostre Prelat me commandent maintenant de m'aller excuser, ce qu'ayant à faire dans deux ou trois iours, outre quelques autres affaires qui m'y appellent, & me trouuent hors de commodité de recouurer monture pour le hazard qu'il ya

d'en prendre à loüage dans Tolose en ce temps d'infection, ie prends la hardiesse de vous demander vostre Cheual pour neuf ou dix iours, que vous pourrez, s'il vous plaist, bailler à mon homme donneur de la presente, pour obliger de plus en plus celuy qui desire d'estre à iamais,

Vostre tres-humble & tres
obeyssant seruiteur.

E. MOLINIER.

De Castelginest ce 24. Octobre 1629.

A

V N A M Y.

MONSIEVR,

La nouvelle de vostre bon estat m'a donné autant de ioye, que ce fascheux éloignement m'apporte du deplaisir. Paris a toutes choses, mais il n'a pas mes amis, & ne les ayant pas, il n'a rien pour moy. Ce mot ne part pas de ma plume, mais de mon cœur

qui ressent ce qu'elle escrit. I'esprouue de que ie n'eusse iamais creu, combien d'auantage reconoit-on le prix des choses par la priuation que par la possession? le ne le sçauois que par maxime, ie le sçay par experience. Priué de nostre douce conuersation i'en reconnois en l'absence le bien, & le plaisir, que ie n'auois iamais si bien connu: mais cette connoissance ne m'apporte pour tout fruiçt que le regret, & le desir, que i'entretiens par la souuenance, puis que la presence ne m'est plus permise. Toute la consolation qui me reste, c'est le commerce des lettres par lesquelles nous pouuons, sinon nous entreuoir, pour le moins nous entreparler, & sinon guerir, du moins alleguer la douleur de l'absence. Si le lieu éloigne les corps, l'amitié vnit les cœurs, & les lettres communiquent les desirs, & les pensées. Mais vous m'avez preueni en ce deuoir, & la vostre femblable aux roses, en me recreant des odeurs de sa grace, m'a semblé poindre de l'espine de ce reproche, toutesfois avec telle douceur, que ie voudrois estre souuent picqué de la façon. Vous n'imputez pas ce silence ny à la paresse, ny à l'oubly, mais au soin trop grand de mon estude, & de mes escrits. Telle louange m'est suspecte, c'est vn blasme couuert. Croyez vous doncques que ie prefere quelque chose

à vostre amitié? Si mes escrits me pouuoient rendre coupable de ce crime, ie les condamnerois au feu. Le seul empeschement qui m'a retardé de vous escrire, c'est qu'estât arriué de pardeça ie n'ay pas eu le loisir si tost de me recolliger, à peine ay- ie peu escrire à mon frere quelque lettre à la haste, veu mémemét qu'aussi tost que ie fus arriué, ie rencontray le sujet de composer vn Panegyrique sur la celebration de la feste de S. Louys, que ie presentay au Roy, le iour de la feste dans le Louure a son leuer, sous la faueur de Monsieur l'Archeuesque de Tours, & de Monsieur le Marechal de Souuray. La piece a esté bien receuë, le Pere Arnoux la recommanda en son Sermon qu'il fit l'apresdinee deuant le Roy, & deuant toute sa Cour; voire cita quelques vns des Vers qui sont à la fin, & m'a dit depuis que s'il se presente quelque aduis, il s'employera pour moy. Je l'ay enuoyee à mon frere pour la faire imprimer à Tolose. I'en ay donné aux plus grands, & aux plus habiles de Paris qui l'ont approuuee, on m'a depuis employé à prescher, le iour de la Natiuité nostre Dame, en vne Eglise de Chanoines Reguliers, & le iour de l'Exaltation de la sainte Croix dans la Sainte Chapelle, ou il y eust vne grande assemblee. Au reste ma santé continuë, & se renforce de iour en iour en cet

air qui m'est fort salutaire, quoy que la cherté, & l'incommodité des viures, en rendent le sejour assez fascheux, outre l'éloignement de mes amis, que ie trouue moins supportable que tout, & n'estoit que ie me suis logé en vne mesme Chambre, avec Monsieur Ferrages, Prestre, nostre ancien amy, duquel la conuersation adoucit mon ennuy, ie vous confesse que toutes les douceurs de Paris ne me sembleroient qu'amertumes. Ce qui me fasche icy encore plus que tout ce que i'ay dit, c'est la difficulté de pouuoir dire Messe, quoy qu'il y ait beaucoup d'Eglises en abondance, mais il y a fort peu de courtoisie pour receuoir les Prestres estrangers: Le finis & mes plaintes, & mon discours, pour ne vous estre pas importun, & ne vous donner pas de l'ennuy, en vous racontant le mien, lequel neantmoins ie desire pour l'aduancement que i'espere, non pas en ma fortune, le progres de laquelle ie crains plus que ie ne souhaite, mais en mon estude, en mon style, en mon accent, en ma predication, bref au dessein que ie suis obligé d'auoir du seruire de Dieu: Le vous prie de presenter mes recommandations à Madamoiselle vostre mere, à Mesdamoiselles vos sœurs, à Monsieur Mondran vostre beaufrere, & vostre nepueu, à Monsieur Manicourt, à Monsieur le Greffier de Goudin, &

ce deſaut à la diſtance du lieu, qu'à celle de voſtre cœur, & moy ie penſe touſiours à vous, ie parle avec vous, ie m'entretiens avec vous, & mon cœur eſt plus ſouuent au lieu de ſon amour qu'à celuy de ſa demeure. Ie vous diray avec toute naïfueté ce qui m'arriue bien ſouuent: N'ayant peu le iour iouyr de voſtre preſence, ie vous voy la nuit en ſonge, les tenebres me monſtrent celuy que le iour me cache, & la feinte me rend celuy que la verité me deſrobe, ſi bien qu'en cette ſi longue abſence ie me trouue plus heureux quand ie ſuis trompé que quand ie ne le ſuis pas: Vous penſerez que l'air de Paris m'apprend de parler ainſi, mais certes ie ne prends de cét air qu'une bonne ſanté, car ie n'en ſçaurois prendre le fard ny la diſſimulation. Mon corps en amende, mon cœur n'en empire pas, il eſt touſiours naïf & franc, & comme il ne ſçait deguiſer, auſſi ne ſçait il cacher ſon affection: Mais vous deſirez ſçauoir dauanture, non ſeulement l'eſtat de mon cœur, mais encore celuy de mes affaires, ie n'ay que les affaires que ie veux, tellement que ſi ie ſuis empreſſé, ce n'eſt que ma faute, icy les gens de ma condition ſont & autant libres qu'ils veulent, & autāt occupez qu'ils veulent, ils y trouuent & trop de liberté s'ils la deſirent, & trop d'occupation s'ils la cherchent, ie me plais au tra-
uail



uail & par habitude, & par necessité; car si ie ne trauaille principalement en ce lieu éloigné de la conuersation de tous mes amis, ie deuiens chagrin, triste, & melancholique, mais le trauail me diuertit, & me diuertissant allége pour le moins mon ennuy s'il ne le guerit. Je presche donc tous les Dimanches & Festes en diuerses Parroisses employé par les Curez; car pour estre icy cogneu, vn, ny dix, ny cinquante Sermons ne suffisent pas, il y faut vne perseuerance & vn trauail obstiné: du commencement i ay presché aux petites Parroisses, mais prescher à Paris, si l'on ne presche en quelque Parroisse fameuse, c'est demeurer plus caché que si l'on preschoit au plus petit village de vostre Diocese; c'est pourquoy i'ay commencé depuis quelque temps de prescher aux grandes Parroisses, & les gens d'esprit ont commencé d'y gouster mes Predications, & m'employent desia de plus en plus, ce qui me renforce & l'action & le courage pour continüer. Paris n'est pas comme Tolose, il y faut & vn long-temps, & vn grand labeur, & vn grand heur pour estre recogneu: ce qui paroist en vne telle presse & confusion doit estre bien eminent. Monsieur de Geneue y a presché tout ce Careme, neantmoins il n'a pas esté plus suiuy que le commun, & le Roy, ny la Cour ny a iamais

assisté; c'est l'hôme neantmoins que ie gouste par dessus tous ceux que i'ay iamais ouys: ie l'ay ouy presque tous les iours, il a vn iugement singulier, vne prudence n'ompareille, vn sçauoir exquis, mais sans recherche; vn langage net & pur, mais sans autre ornement, mais parce qu'il va lentement & grauement, & n'apporte pas la vehemence, ny les pointes ny les fleurs qu'on voit en ses discours imprimez, tout le monde ne le gouste pas comme il merite: il n'est que pour les esprits solides & iudicieux, quoy que tous, voire les plus simples en peuuent rapporter beaucoup d'edification: sur tout il fit deux, ou trois pieces de controuerse sur le S. Sacrement la sepmaine Sainte, a quoy ie confesse que ie n'ay iamais rien ouy d'egal pour la solidité & fermeté des raisons, capables de conuaincre les plus obstinez: ie l'ay veu deux fois en particulier, & luy ay communiqué vne de mes pieces qu'il tint huiét iours, & l'approuua, il est fort affable, doux, humble, deuot, mais sans aucune superstition ou ostentation, & ce que i'admire le plus en luy c'est la simplicité & naïfueté jointe avec la solidité & grauité: il ne fait pas parade de reforme par vn petit rabat, ou par quelque mine austere; habit commun, & façon commune, mais pureté singuliere: en vn mot, i'ay veu fort peu d'hommes semblables. I'ay voulu vous entretenir de cét homme

duquel ie sçay que vous aymez les escrits il est encore en ville, ie desire si i'en puis rencontrer l'ocasion de faire quelque Sermon deuant luy. I'auray, comme ie pense, ce Carefme prochain la Chaire à la Sainte Chappelle qui est auprès du Palais, car les principaux du Chapitre ont promis, ce qui me donne vn peu d'épouuante, c'est que la cõtation commence d'esclorre en cette ville, si elle croist ie seray contrainct de quitter tous mes desseins, ou de me resoudre à tous les éuenemēs. Je suis prest à mettre sur la presse neuf ou dix discours sur la Croix, avec le discours des Penitens Noirs, & en outre le discours congratulatoire à M^r du Vair Garde des feaux, où i'ay employé tout l'effort de ma plume. On a icy approuué mon style par le Panegyrique que ie dōnay au Roy, ce qui me pouffe à cõtiner. Mais ie vous detiens trop en la lecture de mes bagatelles, mais n'ayāt plus le contentemēt de vous parler bouche à bouche. permettez moy, ie vous prie, que i'assouisse mon desir en vous escriuāt. En escriuant cecy il me sēble que ie vous parle, & cēt objet m'est tant agreable. que n'en pouuant distraire mon cœur ie n'en puis distraire ma plume. Excusés l'affection, ou pardonnez à l'indiscretion: Je vous prie me conseruer en vos bonnes graces en vostre souuenāce, & sur tout, en vos prieres

Monfieur,

Vostre tres humble & tres
obeysant seruiteur.

E. MOLINIER

C 2



SE Q V E N T I A
 Q V Æ C A N T A R I
 SOLET IN MISSIS FIDELIVM
 DE F V N C T O R V M.



IES iræ, dies illa,
 Soluet seclum in fauilla:
 Teste Dauid cum Sibylla.

Quantus tremor est futurus,
 Quando Iudex est venturus,
 Cuncta strictè discussurus!

Turba mirum spargens sonum
 Per sepulchra regionum,
 Coget omnes ante thronum.

Mors stupebit, & natura,
 Cum resurget creatura,
 Iudicanti responsura.



PARAPHRASE
DE LA PROSE
DES TRESPASSEZ

Dies iræ dies illa, &c.



*E iour qu'on verra descendre
Le Iuge de l'Vniuers
Reduira le siecle en cendre
Comme David fait entendre,*

Et la Sibylle en ses Vers.

*Quand ce Iuge si seuerẽ
Viendra pour le Iugement
Quitant la dextre du Pere,
Qui pourra voir sa cholere
Sans crainte, & sans tremblement?
Vne Trompete effroyable
Qui par tout esclatera
Par vn son esmerueillable
Vers son Throne redoutable
Tous les Morts appellera.
La Nature esmerueillẽe,
Et la Mort avec effroy*

Liber scriptus proferetur,
 In quo totum continetur,
 Unde mundus iudicetur.

Iudex ergo cum sedebit,
 Quicquid latet apparebit,
 Nil inultum remanebit.

Quid sum miser tunc dicturus,
 Quem patronum rogaturus,
 Cum vix iustus sit securus ?

Rex tremendæ maiestatis,
 Qui salvandos salvas gratis,
 Salva me fons pietatis.

Recordare Iesu pie,
 Quod sum causa tuæ viæ,
 Ne me perdas illa die.

Quærens me, sedisti lassus:
 Redemisti, crucem passus:
 Tantus labor non sit cassus.

Verront la troupe esueillée
 Des Morts aller desolée
 Respondre devant ce Roy.
 Alors, chose triste, & dure,
 Chacun lira ses pechez
 Tous marquez dans l'escriture
 D'un liure, dont l'ouverture
 Produira les plus cachez.
 En ce Siege de Justice
 On verra manifester
 Ce que couure la malice,
 Et qui digne du supplice
 Ne pourra s'en exempter.
 Quelle excuse, ou quelle plainte
 Ma bouche proferera!
 Quel refuge en ceste crainte,
 Puis que l'Ame la plus sainte
 A peine s'assurera?
 Grand Roy sur tout adorable,
 Qui nous sauuez par amour,
 Que vostre cœur pitoyable
 Ne soit pas inexorable
 Pour me sauuer en ce iour.
 Voyez que du sein du Pere
 Vous estes venu pour moy
 Dans ce valon de misere,
 Ne me soyez pas seuer
 Pour me perdre en cét esmoy.
 Que de douleurs inhumaines

Iuste index ultionis,
Donum fac remissionis,
Ante diem rationis.

Ingemisco, tamquam reus:
Culpa rubet vultus meus:
Supplicanti parce Deus.

Qui Mariam absoluisti,
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.

Preces meæ non sunt dignæ,
Sed tu bonus fac benigne,
Ne perenni cremer igne.

Inter oves locum præsta,
Et ab hædis me sequestra,
Statuens in parte dextra.

Confutatis maledictis,
Pœnis acribus addictis,
Voca me cum benedictis.

Souffristes vous pour mon bien ,
Ne vueillez quelles soient vaines ,
Ny que le sang de vos veines
Soit espanché pour vn rien.

Iuste Iuge en la vengeance
De ce iour plein de terreur ,
Donnez moy la repentance ,
Afin que ma penitence
Preuienne vostre fureur.

Helas ! mon Ame contrite
Pleurant demande ce don ,
Et la douleur qui m'incite
Sur mon front paroist escrite ,
O Dieu faites moy pardon.

La Magdelaine pleurante ,
Et le Larron exaucé
Dessus vne Croix sanglante ,
Me confirment en l'attente
De n'estre pas repoussé.

Non que digne ie m'estime
Que vous exauciez mes vœux ,
Mais faites moy que mon crime
Ne me rende la victime
De l'Enfer , & de ses feux.

Comme mon Pasteur , & Maistre
Marquez moy de vostre doigt ,
Et le iour qu'on verra mettre
Tous les Boucs à la senestre
Rangez moy du costé droict.

Ora supplex & acclinis,
Cor contritum quasi cinis,
Gere curam mei finis.

Lacrymosa dies illa,
Qua resurget ex fauilla
Iudicandus homo reus,

Huic ergo parce Deus.
Pie Iesu Domine,
Dona eis requiem. Amen.

FIN.

*Ayant pour son demerite
Precipité dans l'Enfer
Toute la troupe maudite,
Faites qu'avec la benite
Au Ciel i'aille triompher.*

*Prosterné dessus ma face
O Dieu clement, & benin,
En fondant ce cœur de glace
Je vous demande la grace,
D'une bien-heureuse fin.*

*O iour, ô iour lamentable
Qui verra du monument
Sortir, chose espouventable!
L'homme pecheur, & comptable
Pour souffrir son Jugement.*

*Dieu traictez nous en clemence,
N'employez pas vos efforts,
Iesus usez d'indulgence,
Donnez trefue à la vengeance,
Pour donner repos aux morts.*

FIN.



S E Q V E N T I A
 Q V Æ C A N T A T V R
 I N M I S S A V E N .
 S A C R A M E N T I .



AVDA Sion Salvatorem,
 Lauda Ducem & pastorem
 In hymnis & canticis.

Quantum potes , tantum aude ,
 Quia major omni laude ,
 Nec laudare sufficis .

Laudis thema specialis ,
 Panis viuus , & vitalis
 Hodie proponitur .



PARAPHRASE
SVR LA PROSE
DV S. SACREMENT

Lauda Sion Saluatorem.



*Sion exalte ta voix
Et celebre comme tu dois
En hymnes de resiouissance
Les merueilles du Redempteur :
Du Capitaine, & du Pasteur,*

Qui nous repaist de sa substance.

*Esgale l'oser au pouuoir,
Et ne crains pas que ton scauoir
Puisse surmonter ses merites,
Tes chants comparez à ses faictz,
Et tes graces à ses bien-faictz
Se trouueront tousiours petites.*

*Vn pain viuant donné du Ciel,
Plus doux que la manne, & le miel,
Pour nourrir les hommes en Anges,
Te presente vn rare subiet,
Et la nouveauté d'vn obiet.*

Quem in sacra mensa Coenæ,
 Turbæ fratrum duodenæ,
 Datum non ambigitur.

Sit laus plena, sit sonora,
 Sit iucunda, sit decora
 Mentis iubilatio.

Dies enim solennis agitür,
 In qua mensæ prima recolitur
 Huius institutio.

In hac mensa noui Regis,
 Nouum Pascha nouæ legis,
 Phase vetus terminat.

Vetustatem nouitas,
 Vmbram fugat veritas,
 Noctem lux eliminat.

Digne de nouvelles loüanges.

La table du dernier soupé
A veu ce sacré Pain coupé
Pour paistre la Saincte Douzaine,
Iesus le donnant de sa main
Comme le gage plus certain
De sa charité souueraine.

Que donc vn son retentissant,
La terre, & le Ciel remplissant,
Porte son los par tout le monde,
Et que l'accord harmonieux
De nostre chant melodieux
A nostre allegresse responde.

Car nous faisons en ce sainct iour
La memoire du grand amour
Qui nous donna ce riche gage,
Quand les chers enfans du Sauueur
Emerueillez de sa faueur
En eurent le premier vsage.

Cette table du nouveau Roy
Auteur de la nouvelle Loy,
Qui toutes choses renouuelle,
Aux vieux mets subroge vn nouveau,
Et nous faiët voir le vieux Aigneau
Ceder à la Pasque nouvelle.

Les ombres de l'Antiquité
Fuyent deuant la verité
Les vieilles figures perissent
Deuant la nouveauté du Corps:

Quod in coena Christus gessit,
Faciendum hoc expressit,
In sui memoriam.

Docti sacris institutis,
Panem, vinum in salutis
Consecramus hostiam.

Dogma datur Christianis,
Quod in carnem transit panis,
Et vinum in sanguinem.

Quod non capis, quod non vides,
Animosa firmat fides,
Præter rerum ordinem.

Sub diuersis speciebus,
Signis tantum, & non rebus,
Latent res eximiæ.

Et le iour paroissant dehors
Les tenebres s'euanoüissent.

Ce que Iesus fait vne fois
Auant que d'aller à la Croix
Il nous commanda de le faire,
Pour conseruer de son tourment
Par vn si sacré monument
La souuenance salutaire.

Nous obseruons de point en point
Ce qu'il nous a luy mesme enioint,
Quand le Prestre qui sacrifie
Consacre le pain, & le vin
En vn holocauste diuin,
Qui s'immolant nous viuifie.

Les Chrestiens prennent de sa loy
La Doctrine de cette foy,
Qu'icy s'accomplit vne chose,
Qu'il faut croire, & non esplucher,
Du vin en sang, du pain en chair,
La diuine metamorphose.

Ce que tu ne vois pas des yeux,
Et de ton esprit curieux
Ce qui surpasse la capture,
La foy qui iamais ne nous ment
L'assure par vn fondement
Qui passe l'ordre de nature.

Dessous deux diuers accidens,
Signes qui n'ont rien au dedans
De leur naturelle substance,
Se cache la realité

Caro cibus , sanguis potus,
 Manet tamen Christus totus,
 Sub utraque specie.

A fumente non concisus ,
 Non contractus , non diuisus,
 Integer accipitur.

Sumit vnus , sumunt mille,
 Quantum isti, tantum ille,
 Nec sumptus confumitur.

Sumunt boni, sumunt mali,
 Sorte tamen inæquali
 Vitæ, vel interitus.

Mors est malis, vita bonis,
 Vide paris sumptionis,
 Quam sit dispar exitus.

De deux choses, dont la bonté
N'a rien d'esgal en excellence.

Sous le vin est le Sang sacré,
La chair sous le pain consacré,
Nostre mets, & nostre breuuage,
Et toutesfois, ô rareté!

Le Christ en son integrité
Remplit & l'un, & l'autre gage.

Il est coupé sans fraction,
Il est mangé sans lesion,
Et masché sans qu'on le diuise:
Bref pour se donner tout à tous,
Tout entier il entre dans nous,
Ore que l'espece se brise.

D'un, & de mil il est receu,
Vn comme mille en est repau,
Car d'une admirable maniere
On le prend sans le consumer,
Et qui vient boire en cette men
La boit toute, & la laisse entiere.

Tous y font sans distinction,
Vne egale communion,
Mais d'effets contraires suiuite,
Car par vn dissemblable sort
Les meschans aualent la mort,
Et les bons recoiuent la vie.

Ils mangent en vn mesme Autel
Les meschans vn venin mortel,
Les bons vn pain qui les sustente

Fracto demum Sacramento ,
 Ne vacilles, sed memento,
 Tantùm esse sub fragmento,
 Quantum toto tegitur.

Nulla rei fit scissura,
 Signi tantùm fit fractura,
 Qua nec status, nec statura
 Signati minuitur.

Ecce panis Angelorum,
 Factus cibus viatorum,
 Verè panis filiorum,
 Non mittendus canibus,

In figuris præsignatur,
 Cùm Isaac immolatur,
 Agnus Paschæ deputatur,
 Datur Manna Patribus.

Bone Pastor, panis vere,
 Iesu nostri miserere,
 Tu nos pasce, nos tuere,
 Tu nos bona fac videre,
 In terra viuentium.

Pouuons-nous sans estre pasmés,
 D'un manger esgal de ce mets
 Voir vne fin si differente ?

Enfin le Sacrement brisé,
 Et deuant tes yeux diuisé,
 Garde que ton cœur ne chancelle,
 Mais suy la foy, qui te resout,
 Et te confirme que le tout
 N'en a pas plus que la parcele.

Le signe est coupé seulement,
 Mais la chose sans detrimant
 Ne souffre rien de la fracture,
 Le Christ n'en diminuë point,
 Estant entier en chaque point,
 Ny son Estat, ny sa stature,
 O merueille! le pain des Cieux,
 Le pain des Anges glorieux
 Sert aux mortels de nourriture,
 C'est le Sainct mets des vrais Chrestiens,
 Ne venez profaner ô chiens
 Des enfans la chere Pasture.

Et figures signifié,
 En Isaac sacrifié,
 Aigneau de Pasque pour nos Peres,
 Et manne pour leur aliment,
 De l'un & l'autre Testament
 Il couronne tous les mysteres.

Nostre Pasteur & nostre pain,
 Bon Iesus tendez nous la main,
 En ce fascheux pelerinage

Tu qui cuncta scis, & vales,
Qui nos pascis hîc mortales,
Coheredes, & sodales,
Fac sanctorum ciuium,
Amen.



Soyez nous pasture, & soustien,
 Pour aller posseder le bien
 Promis au celeste heritage.

Vous qui scanex, & pouuez tout,
 Qui voilé paisez nostre goust,
 Des mets que le Ciel nous descouure,
 Faites nous voir les mets entiers,
 Compagnons & coheritiers
 Des Citoyens de vostre Louure.

COMPLAINTE
 SVR LES MISERES DV
 TEMPS, ET SVR LES FLEAVX
 DE DIEV, EN FORME DE
 CHANSON SPIRITVELLE.

Sur l'air, Vn Hermite dans vn bois, &c.



As! d'où vient cette terreur
 Qui saisit toutes les ames?
 C'est Dieu iuste en sa fureur
 Qui nous esclance ses flames:

Fuyons deuant son courroux.

Qui nous consumerait tous.

De trois dards enuenimez

Ses mains paroissent armées,

Et ses Anges animez

Ont ià dressé leurs armées.

Fuyons deuant, &c.

*La famine au pasle teint ,
La guerre pleine de rage ,
Menant la peste qui peint
La peur sur nostre visage.*

Fuyons deuant, &c.

*Ià son bras nous va dardant ,
Pour nous mettre tous en poudre ,
Les trois bouts de son trident ,
Les trois pointes de sa foudre.*

Fuyons deuant, &c.

*La guerre rauage tout ,
La peste nous exterminé ,
Et nous n'attendons au bout
Qu'une totale ruine.*

Fuyons deuant, &c.

*Villefranche est vn tombeau ,
Cahors est vn cimetiére ;
Et dans Moyssac le Corbeau
Met son ongle carnaciére.*

Fuyons deuant, &c.

*Sauueterre n'a sauué
Que son nom, & ses murailles ;
Dans Figeac ne s'est trouué
Qui fera ses funerailles.*

Fuyons deuant, &c.

*Tolose a faict son effort
De preuenir cet orage ,
Mais croyant toucher le port
Voicy venir le naufrage.*

Fuyons deuant, &c.

La peur la tient aux abois,
Elle abaisse sa superbe,
Et craint voir vne autre fois
Son pané deuenir herbe.

Fuyons deuant, &c.

Ses habitans esperdus
Cherchent des lieux de franchise,
Sement par tout respandus
L'espouuante qu'ils ont prise.

Fuyons deuant, &c.

La Guyenne est en esmoy,
Les mesmes coups la menassent,
Et dans ce soudain effroy
Craint l'ombre de ceux qui passent.

Fuyons deuant, &c.

Tous passans sont ennemis,
Et se trouuent sans repaire,
L'amy chasse les amys,
Le fils reiette le pere.

Fuyons deuant, &c.

O monde vain recognoy
De Dieu la dextre puissante;
Dieu n'estoit pas craint de toy,
Ore vne ombre t'espouuante.

Fuyons deuant, &c.

Ses loix te sembloient vn ieu,
Et ta force est consumée;
Tu ne craignois pas le feu,
Et fuis deuant la fumée.

Fuyons deuant, &c.

Tu n'attendois pas ces pleurs ,
 Et plonge dans tes delices
 Ne craignois pas ces douleurs ,
 Digne moisson de tes vices.

Fuyons deuant , &c.

Ià ton luxe ambitieux
 Desole toute la terre ;
 Ton orgueil braue les Cieux ,
 Et leur denonce la guerre.

Fuyons deuant , &c.

Ta luxure infecte l'air ,
 Et l'infection funeste
 Qu'elle nous faict exhaler ,
 Nous a causé ceste peste.

Fuyons deuant , &c.

Armant ta cupidité
 De rapines & d'usures ,
 Tu as de toute equité
 Outrepassé les mesures.

Fuyons deuant ; &c.

Par tout desolation ,
 Au commerce tromperie ,
 Ez Iuges corruption ,
 Ez Finances pillerie.

Fuyons deuant , &c.

Les Soldats viuent sans Dieu ,
 Et courant sans aucun ordre ,
 Laissent empraints en tout lieu
 Les effets de leur desordre.

Fuyons deuant , &c.

Complainte.

427

Les troupes faisant le cours
Par nos villes, & villages,
Soubs pretexte de secours,
N'y portent que les pillages.

Fuyons deuant, &c.

Et ceux dont le bras guerrier
Nous promettoit de la gloire,
Cherchent nos biens pour laurier,
Nos despoüilles pour victoire.

Fuyant deuant, &c.

Bref en ces communs excès
Qui commandent sans obstacle,
L'Estat proche du decès
N'a vie que par miracle.

Fuyons deuant, &c.

Tout est plein d'impieté,
Et mains regne l'iniustice,
Et langues la liberté,
Et dans les cœurs la malice.

Fuyons deuant, &c.

Helas! faut-il s'estonner,
Si Dieu voyant tant d'offenses,
Sur nos testes faiçt tonner
Le foudre de ses vengences?

Fuyons deuant, &c.

Nos pechez sont les vapeurs
D'oü s'esleuent ces nuages,
Et de nos desirs impurs
Se forment tous ces orages.

Fuyons deuant, &c.

*Las nous sommes pallissans
A sa menace effroyable :
Euitons les coups pesans
D'un esclair si redoutable.*

Fuyons deuant, &c.

*N'attendons pas que l'effort
De son bras frappant nos crimes,
Iette nos corps dans la mort,
Nos ames dans les abysses.*

Fuyons deuant, &c.

*Mondains vestez-vous de deuil,
Deposez le luxe, ô filles,
Luxe qui met au cercueil
Les ames, & les familles.*

Fuyons deuant, &c.

*La pompe ne conuient pas
A ceux qui vont au supplice
L'orgueil n'est point un appas
Propre à fleschir la Iustice :*

Fuyons deuant, &c.

*C'est l'effect des repentans
Se punir, & satisfaire :
Et l'habit des penitens
Le sac, la cendre, & la haire.*

Fuyons deuant, &c.

*Achab s'est humilié,
Et Dieu se reconcilie,
Dieu est reconcilié*

Quand le pecheur s'humilie.

Fuyons deuant, &c.

Doncques avec les sanglots
 Prosternez en sa presence,
 Versons des pleurs à grands flots,
 Fruicts de nostre penitence.

Fuyons deuant, &c.

O larmes qui degoutez
 Du roc de nostre poitrine,
 Lavez nos impuretez,
 Esteignez l'ire diuine.

Fuyons deuant, &c.

Et vous, ô profonds soupis,
 Appaisez cette menace,
 Et ressemblez aux Zephyrs,
 Qui ramencent la bonace.

Fuyons deuant, &c.

Mais nos pleurs seroient en vain,
 O Sainctz, sans vostre suffrage:
 Veuillez nous tendre la main,
 Et nous sauuez du naufrage.

Fuyons deuant, &c.

Exaucez les gemissans
 Sainct Roch, & par vos requestes
 Impetrez aux perissans
 La fin de tant de tempestes.

Fuyons deuant, &c.

Vous qui de flesches percé
 Consumastes le martyre,
 Ostez à Dieu courroucé
 Les sagettes de son ire.

Fuyons deuant, &c.

O vous de tous nos biens le principe, & l'auteur.

Christe audi nos. Christe exaudi nos.

Oyez ô Iesus-Christ les pecheurs repentans,

Iesus exaucez-nous, donnez-nous vostre grace,

A qui peuvent auoir recours les penitens,

Qu'à celuy dont le sang tous leurs crimes efface ?

Pater de cælis Deus, Miserere nobis.

O Pere sans principe, & principe de tout,

Qui du throne des Cieux gouvernant ce bas monde,

Atteignez puissamment de l'un à l'autre bout,

Qu'à nos humbles soupirs vostre bonté responde.

Fili redemptor mundi Deus, Miserere nobis.

Fils du Pere eternal, & venu de sa part

Pour estre des humains la victime, & l'offrande,

Donnez-nous le pardon, que par vous il depart

A tout pecheur contrit, qui par vous le demande.

Spiritus sancte Deus, Miserere nobis.

Saint Esprit procedant & du Fils, & du Pere,

Pour nous sanctifier enuoyé deuers nous,

Nous ployons deuant vous le cœur, & les genoux

A la misericorde offrant nostre misere.

Sancta Trinitas vnus Deus, Miserere nobis.

O Trin en vne essence, & vn en trois personnes.

Deité Souueraine, à qui tout est subiect ;

Asin que le pardon nous conduise aux couronnes

Que nostre repentir vous prenne pour object.

Sancta Maria, Ora pro nobis.

Sainte sur tous les saints, ô diuine MARIE,

ouurez aux exilz dans ce terrestre lieu,

La source de vos biens qui n'est iamais tari,

Pour les tirer du vice, & les mener à Dieu.

Sancta Dei genitrix, Ora pro nobis.

Sainte Mere de Dieu, ce titre glorieux

Vous élue en credit non moins qu'en eminence,
 lettez sur vos deuots, & le cœur & les yeux,
 Et par vostre secours monstrez vostre puissance.

Sancta Virgo Virginum, ora pro nobis.
 Vierge par excellence, & des Vierges la Mere,
 Qui n'auetz rien d'egal à vostre pureté,
 Que la terre benit, & que le Ciel reuere,
 Impetrez-nous le don d'aymer la chasteté.

Mater Christi, ora pro nobis.
 Mere de Iesus-Christ, & mere des Chrestiens
 Que sa grace produit, & son sang regenere,
 En qualité de Mere impetrez-nous les biens
 De celuy qui par vous s'est rendu nostre pere.

Mater diuinæ gratiæ, ora pro nobis.
 O Mere de l'auteur de la diuine grace,
 Priez vostre cher Fils nous en faire le don,
 Et que de nos pechez ayant eu le pardon,
 Dans son cœur paternel le nostre trouue place.

Mater purissima, ora pro nobis.
 O fleur de pureté qui parfumez les Anges,
 Et tout le Paradis d'une diuine odeur,
 Afin que nous puissions entonner vos loüanges,
 Ostor de nos pechez la tache, & la laideur.

Mater castissima, ora pro nobis.
 O vous Mere tres-chaste & de corps & de cœur,
 En qui le nom de Vierge est ioint au nom de Mere,
 Faites que nostre esprit de nostre chair vainqueur,
 De ses rebellions les tempestes modere.

Mater inuiolata, ora pro nobis,
 Mere dont la vertu tousiours inuiolable
 A foulé sous vos pieds tous les traits de l'Enfer,
 Rendez à ses assauts nostre ame invulnerable,
 Qu'avec vous, & par vous nous puissions triomfer.

Mater

Mater intemerata , ora pro nobis.

Mere de qui la fleur n'a pas de flettrissure ,
Et l'honneur d'estre mere accroist la pureté ,
Nettoyez nos esprits de la moindre soüilleure
Qui peut deuant vos yeux en ternir la beauté.

Mater amabilis , ora pro nobis.

Mere du bel amour , vos aimables attraits
Vous font du saint Esprit l'Esponse bien-aymée ;
Quel cœur ne sentira la force de vos traits ?
Qu'elle ame n'en sera sainctement enflamée ?

Mater admirabilis , ora pro nobis.

Mere vostre grandeur se treuve sans pareille ,
Comme vostre merite est sans comparaison ,
Dieu vous faisant sa Mere a fait vne merueille ,
Qui raut nostre esprit , passant nostre raison.

Mater Creatoris , ora pro nobis.

Mere du Createur qui fit sortir du rien
Ce qu'enlôt en son rond cette belle machine ,
Comme il nous a creez , impetrez-nous ce bien ,
Qu'il crée vn cœur nouveau dedans nostre poitrine.

Mater Saluatoris , ora pro nobis.

O Mere du sauueur , sauuez par vos prieres
Ceux que vostre cher Fils a sauuez par sa mort :
Obtenez à nos cœurs ses diuines lumieres ,
Pour fuir le naufrage & surgir à bon port.

Virgo prudentissima , ora pro nobis.

Vierge dont nous voyons la prudence ez parolles ,
Du Colloque sacré de l'Ange avec vous :
Faites qu'en euitant le sort des Vierges folles ,
Nous ayons de l'accés aux nopces de l'Espoux.

Virgo veneranda , ora pro nobis.

Venerant vostre nom , Vierge pleine d'honneur ,
Deuots nous celebrons vos graces nompareilles ,

Ayant appris de vous de benir le seigneur,
Qui puissant fait en vous reluire ses merueilles.

Virgo prædicanda, ora pro nobis.

Vierge sur tous les saints, digne d'estre preschée,
Vostre nom respandu remplit tout l'vniuers,
Et le zele seruent dont nostre ame est touchée
Admirant vos grandeurs les presche par ces vers.

Virgo potens, ora pro nobis.

Vierge dont le pouuoir est égal à la grace
Qui fit Dieu vostre Fils, & vous Mere de Dieu,
Montrez vostre credit en faueur de ce lieu,
Lieu qui de vostre choix porte empreinte la trace.

Virgo clemens, ora pro nobis.

Vierge dont la clemence attire les pecheurs,
Qui de Dieu courroucé redoutent la Iustice,
Mettez-les sous vostre ombre, & semez en leurs cœurs
L'amour de la vertu par la fuite du vice.

Virgo fidelis, ora pro nobis.

Vierge fidele à Dieu, de qui la gratitude
A fait à tous momens ses graces profiter,
Impetrez-nous l'esprit d'appliquer nostre étude
A pouuoir enuers luy nos debtes acquiter.

Speculum iustitiæ, ora pro nobis.

Miroir de la Iustice où Dieu voit son image,
Soyez deuant nos yeux tousiours représenté,
Non pour y corriger les taches du visage,
Mais ce qui de nostre ame enlaidit la beauté.

Sedes Sapientiæ, ora pro nobis.

Siege où la sapience a pris son domicile,
Quand elle vint sur terre instruire les humains,
Faites qu'à ses leçons nostre ame soit docile,
Pour auoir & lumiere & salut de ses mains.

Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis.

source de nos bonheurs, cause de nostre ioye,
Qui tarissez nos pleurs, qui chassez tout ennuy,
Que nostre doux IESVS à nos ames octroye
La ioye qu'on savoure en la paix avec luy.

Vas spirituale, ora pro nobis.

Vaisseau spirituel où se garde le bame,
Dont la vertu guerit l'ulcere des pechez,
Distillez vos liqueurs au profond de nostre ame
Pour remede des maux dont nous sommes touchez.

Vas honorable, ora pro nobis.

sacré vase d'honneur qui contient des odeurs,
A qui celles du musc ne sont pas comparables,
Puissons nous cuits au feu des divines ardeurs
Devenir comme vous des vases honorables.

Vas insigne deuotionis, ora pro nobis.

Vase choisi de grace & de deuotion
Qui recreez le Ciel & parfumez l'Eglise,
Gaignez par vos attraitz nostre imitation,
Et que de vos parfums nostre ame soit éprise.

Rosa mystica, ora pro nobis.

Rose qui sans la Croix n'eut pas eu des espines,
Faites seicher en nous l'espine du peché,
Et si quelque aiguillon en reste en nos poitrines,
Horsmis le repentir, qu'il en soit arraché.

Turris Dauidica, ora pro nobis.

O Tour du Vray Dauid, assurez bouleuart, [brèches,
Hors de prise aux Demons, hors d'approche à leurs
Nous sommes attaquez, seruez-nous de rempart,
Soyez nostre defense, & repoussez leurs fleches.

Turris eburnea, ora pro nobis.

si le col de l'Espouse est vne Tour d'ivoire
Vous estes del'Eglise & le Col & la Tour,

Tour, qui la defendant luy donne la victoire,
 Col, où de ses ioyaux pend le plus bel atour.

Domus aurea, ora pro nobis.

Maison où l'or reluit & dedans & dehors,
 Au corps par chasteté, par charité dans l'ame,
 Que la pudicité nous dore ainsi le corps,
 L'amour de Dieu, le cœur tout luisant de sa flame,
 Ecce deris arca, ora pro nobis.

Arche de l'alliance où fut traité l'accord

Qui ioint l'homme avec Dieu, le Ciel avec la terre,
 Faites que nous aymons plustost souffrir la mort,
 Que rampre cette paix, & r'allumer la guerre.

Ianua cæli, ora pro nobis.

Porte du Paradis, dont nous auons souffert

L'exil qui menaçoit d'une absence eernelle,
 Eue nous le ferma, vous nous l'auiez ouuert,
 Adam nous en chassa, I E S V S nous y r'apelle.

Stella matutina, ora pro nobis.

Que vous estes heureuse Estaille matiniere,

Et que vostre orient nous fut bien fortuné ?

L'Estaille du matin ne fait par sa lumiere
 Qu'annoncer le soleil, & vous l'auiez donné.

Salus infirmorum, ora pro nobis.

Salut des affligez qui viuent en langueur,

Et qui tenez la mort sous vos pieds affermie,
 Les infirmes par vous recourent la vigueur,
 Les mourans la santé, les morts mesme la vie.

Refugium peccatorum, ora pro nobis.

Asyle des pecheurs effrayez du courroux,

Fuyant deuant les coups des menaces du Iuge,
 Puisque les criminels se retirent à vous,
 On vous doit appeller la Cité de refuge.

Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.

Soulas des oppressez, & leur consolatrice,
Helas! le sentiment de vos propres douleurs,
Lors que vostre cher Fils estoit dans le supplice,
Vous fait avec pitié compatir à nos pleurs.

Auxilium Christianorum, ora pro nobis.

Nous recourons à vous, ô secours des Chrestiens,
En nos necessitez nostre voix vous appelle,
Car ceux que Iesus-Christ a marqué comme siens,
Estant vostres aussi sont sous vostre tutelle.

Regina Angelorum, ora pro nobis.

Reyne des Cherubins, des Thrones, des Archanges,
Et de tous les neuf Chœurs qui regnent dans les Cieux,
Que la Mere de Dieu soit la Reyne des Anges,
Cet honneur n'est pas moins iuste que glorieux.

Regina Patriarcharum, ora pro nobis.

Reyne de tous les Sainctz qui viuoient sous la loy,
Et des Peres premiers de l'estat de Nature,
Car vostre Fils estant leur Seigneur & leur Roy,
Avec droit & raison ce titre vous demeure.

Regina Prophetarum, ora pro nobis.

Que vous estes illustre ô Reyne des Prophetes,
Qui d'un commun accord ont predit vos grandeurs,
Des Volontez de Dieu les sacrez Interpretes,
Obligent tout le monde à chanter vos honneurs.

Regina Apostolorum, ora pro nobis.

Ô la Reyne de ceux qui par la mission
De vostre Fils Iesus ont presché sa parole,
Ils ont fait retentir des le Mont de Sion,
Sa gloire & vostre nom iusqu'à la fin du pole.

Regina Martyrum, Ora pro nobis.

Ô Reyne des Martyrs & Martyre vous mesme,
Non au corps, mais au cœur qui ressent les cloux,
Verges, Espines, Croix, d'une douleur extreme

438 Paraphrase de la sainte Vierge.

Quel des Martyrs pourroit se comparer à vous ?

Regina Confessorum, ora pro nobis.

Reyne des Confesseurs, & parfait exemplaire,
Que leur vie innocente a tousjours imité,
Afin qu'à vostre fils la nostre puisse plaire,
Moulez-là par la leur à vostre sainteté.

Regina Virginum, ora pro nobis.

Lys le plus blanc des lys qui repaissent l'Aigneau,
Vierge sans parangon & des Vierges l'élite,
Vous en estes la Reyne, & ce sacré troupeau
suit par tout apres vous l'Aigneau & sa conduite.

Regina Sanctorum omnium, ora pro nobis.

Reyne de tous les saints, & Mere de leur Roy,
Qui par vous les fait saints, & par vous les couronne
Faites que paruenant au but de nostre foy,
Nous obtenions comme eux les palmes qu'elle donne.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi,
Parce nobis Domine.

Pardon, Aigneau de Dieu de qui le sang efface
Toutes les saletez des crimes des mortels,
Lauz-nous dans ce baing, & que nous soyons tels,
Que dans nous du peché ne reste aucune trace.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi,
Exaudi nos Domine.

Aigneau de Dieu purgeant les offenses du monde,
Exaucez les pecheurs prosternez deuant vous,
Voyez avec pitie l'humilité profonde,
Qui veut par leurs souspirs calmer vostre courroux.

Agnus Dei qui tollis peccata mundi,
Miserere nobis.

Aigneau sacré de Dieu qui lauez le peché,
A ces pecheurs contrits faites misericorde,
Et que de vos faueurs la grace leur accorde
Ce qui par leur defaut pourroit estre empesché.



A

NOSTRE DAME

DV ROSAIRE,

STANCES.



ROSE du Paradis qui decoures les
Cieux,
Et parfumes les Anges,
Voy comme tes deuots sement en ces
bas lieux

L'honneur de tes louanges.

Rose dont le bouton est de Musc & de miel

Vne veine feconde,

Nous offrons ce Rosaire à toy la fleur du Ciel,

Et la Rose du monde.

Tu fus Rose vrayment quand ton cœur se fendit

De douleur n'ompareille,

Tu n'estois qu'un Lys blanc, mais ce coup te rendit

Vne Rose merueille.

La douleur de ton fils mourant pour les humains

Tes entrailles entame,

Ce qui perce son Chef, & ses pieds, & ses mains

Cela perce ton ame.

Ec 4

Helas ce mesme fer qui naura son costé
 Ta poitrine deschire.

Nous te pouuons nommer & Lys de pureté,
 Et Rose de martyre.

O Rose recoy donc & ne desdaigne pas
 Ce mystique Rosaire,

Anime nostre cœur, & renforce nos bras
 Contre nostre aduersaire.

Fay que nostre peché decourant sa laideur
 A tes beautez écloses,

Ressemble à l'escarbot qui fuit deuant l'odeur
 Des printanieres Roses.

Soleil de l'Vniuers éclaire nos labours
 Par tes douces lumieres,

Et ne refuse pas tes celestes faueurs
 A nos humbles prieres.

Eleue nous d'amour & de zele enflammez
 De l'estat où nous sommes,

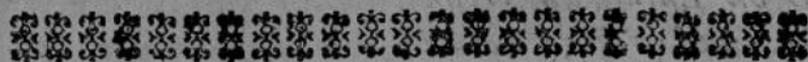
Et fay qu'estans par grace en Anges transformés
 Nous ne soyons plus hommes.

L'espine du peché qui nous met aux abois
 Entame nos poictrines,

Mais ton cœur s'en exempte, & ta fleur sans la
 N'eut pas eu des espines. (Croix

Escarte nous ces maux, verse nous tes liqueurs,
 Dissipe nos tenebres,

Et que ton sacré nom germe dedans nos cœurs
 Pour fleurir sur nos lèvres.



STANCES

SUR LES MYSTERES
DV ROSAIRE.

Le premier Mystere joyeux est l'Annoncia-
tion de l'Ange.

L'*Ambassadeur de Dieu*

Salüe en ce bas lieu

La Vierge nompareille ,

Et la Diuinité

Se conioinct (ô merueille !)

A nostre humanité.

Fruiet du Mystere.

Quand la sainte Pucelle

Se nomme son ancelle ,

C'est lors que le Seigneur

La choisit pour sa mere ,

Voyez si l'humble cœur

Des merueilles opere.

Le second Mystere joyeux est la Visitation de

Nostre Dame à Sainte Elizabeth.

Après un tel bonheur

Elle va faire honneur

A sa Cousine enceinte,

D'un Enfant qui tressaut
 Deuant la Vierge Saincte
 Adorant le tres-haut.

Fruict du Mystere.

On voit icy le zele
 Que ton ame fidele
 Doit a la charité :
 Car rien n'est agreable
 A la Diuinité,
 Que l'ame charitable.

Le troisieme Mystere joyeux est la Natiuité
 de Iesus Christ.

Neuf mois ayant enfin
 Le celeste Dauphin
 Naist dedans vne estable
 Plus luisant que le iour,
 O naissance admirable,
 Mais ô pauvre sejour.

Fruict du Mystere.

Helas ! pompes mondaines
 Combien vous estes vaines
 Puis que venant cà bas
 Dieu naist dans vne Creche,
 Quoy qu'il ne parle pas
 Son exemple le presche.

Le quatriesme Mystere joyeux est la Presen-
 tation de l'Enfant Iesus au Temple.

Vierge bien que la loy
 N'ait pas force sur toy,

Toutesfois pour l'exemple
 Ton cher gage portant
 Tu le vas dans le Temple
 Al' Autel presentant.

Fruict du Mystere.

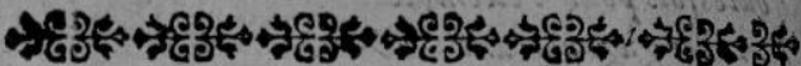
On voit en ce Mystere
 Quel bien est-ce de faire,
 Le vœu de chasteté,
 Et de quelles loüanges
 Digne est la pureté,
 Vertu propre des Anges.

Le cinquième Mystere joyeux est quand la
 Vierge & Sainct Ioseph treuuerent le
 petit Iesus au Temple.

Iesus-Christ nous fait voir
 Son celeste sçauoir,
 La parole Diuine
 Qui deuant les Docteurs
 S'éclot de sa poiètrine,
 Rait les auditeurs.

Fruict du Mystere.

Mais il sert à son Pere,
 Mais il sert à sa mere :
 O desobeyssant
 Pren garde à ta folie,
 Puis que le Tout-puissant
 Jusques là s'humilie.



LE PREMIER MYSTERE DOV-
 leureux, comme nostre Sauueur sua le
 sang priant Dieu son Pere au
 Iardin d'Oliuet.

Son corps comme vn Ruiffeau
 Suë le sang & l'eau
 Au Iardin des Olines,
 Et puis par les douleurs
 De mille sources viues
 Il arrose les fleurs.

Fruict du Mystere.

Toutesfois sa constance
 Fait telle resistance
 Aux frayeurs de la mort,
 Qu'il obtient la victoire
 Et ce puissant effort
 Rend plus grande sa gloire.

Le second Mystere douloureux est,
 la flagellation.

Vers Pilate accusé
 On le voit exposé
 Aux fureurs violentes
 De la main d'un bourreau,
 Qui de verges sanglantes
 Luy déchire la peau.

Fruict du Mystere.

O toy qui te dérites
Pour des choses petites
Considere comment
On traiete l'innocence,
Regarde son tourment
Et voy sa patience.

Le troisieme Mystere douloureux est, le
Couronnement d'Espines.

Ah ! quel horrible affront
On luy perce le front
De poignantes épines,
On charge d'un manteau
Ses épaules diuines,
Et ses mains d'un roseau.

Fruict du Mystere.

Ames audacieuses
Pestes ambitieuses
Pour la soif de l'honneur ;
Quelle est vostre manie
Regardez le Seigneur
Remply d'ignominie.

Le quatrieme Mystere douloureux est, le por-
tement de la Croix au Caluaire.

Voyez le Roy des Roys
Comme il porte sa Croix
Le feu qu'il a dans l'ame
Le fait ainsi courir,

Et l'amour qui l'enflamme
Le va faire mourir.

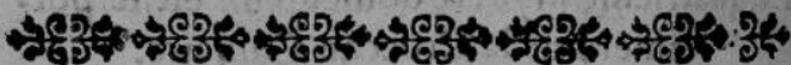
Stances sur les Mysteres
Fruict du Mystere.

Alors qu'une poitrine
A la flamme Diuine
D'un celeste desir,
La chair est comme morte,
Et l'ame n'a plaisir
Qu'en la Croix qu'elle porte.
Le cinquieme Mystere douloureux est le Cru-
cifiement de nostre Sauueur.

On oit desia les coups
Des marteaux & des cloux,
Sa poitrine est ouuerte,
Et son corps estendu
Et la terre couuerte
De son sang épandu.

Fruict du Mystere.

Il n'est point d'assurance
Qu'en la perseuerance,
On ne treuve le port
Qu'au bout du nauigage,
C'est la fin de la mort
Qui couronne l'ouurage.



LE PREMIER MYSTERE GLORIEUX
est la Resurrection de IESVS-CHRIST.

CE corps sort du tombeau
Plus luisant & plus beau

Que les rays de l'Aurore
Et l'éclat du Soleil,
Quand le iour fait éclore
Son visage vermeil,

Fruict du Mystere.

O trompez que nous sommes
En l'Ecole des hommes,
Il faut dire ie croy
Quand on lit ce Mystere,
Car où parle la Foy
La raison se doit taire.

Le second Mystere glorieux est l'Ascension
de nostre Seigneur.

Le corps deuant nos yeux
S'éleue dans les Cieux
La gloire l'environne
En sa felicité,
Et la riche Couronne
De l'immortalité.

Fruict du Mystere.

Si tu fuis les delices,
Et les trompeurs blandices
De ce monde si vain,
Ta Couronne s'apreste
Dieu qui l'a dans sa main
La mettra sur ta teste.

Le troisiéme Mystere glorieux est, la venue
du Sainct Esprit.

Le Fils de l'Eternel

Du thrône Paternel
 Le Sainct Esprit enuoye
 Sur la saincte Sion,
 Qui nous porte la ioye,
 L'amour, & l'union.

Fruict du Mystere.

Ainsi le charitable
 Au temps plus fauorable
 De sa prosperité,
 Resiouyt & console
 Ceux que l'aduersité
 De ses vagues desole.

Le quatrième Mystere glorieux est, l'Assum-
 ption de la Vierge.

La Vierge va montant
 Vers son thrône éclatant,
 Sa lumiere surmonte
 L'Aurore & sa clarté
 Toute rouge de honte
 D'auoir moins de beauté

Fruict du Mystere.

Suiuons cette Princesse
 En ce iour d'allegresse
 Et que nos chants ioyeux
 Bruyans comme un tonnerre
 Retentissent aux Cieux,
 Et remplissent la terre.

Le cinquiesme Mystere glorieux est le Coronement de la Vierge.

O Ciel qu'à cette fois,
 Tes astres soient des voix,
 Et tes voix des laüanges,
 On couronne chez toy
 La Reyne de tes Anges
 La Mere de ton Roy.

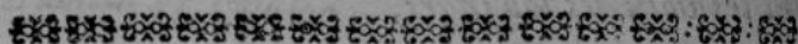
Fruict du Mystere.

Les grandeurs de la terre
 Secassent comme verre,
 C'est vn petit moment,
 Monde ce que tu donnes
 Aspirons seulement
 Aux celestes couronnes.

Sur la nuit de Noël.

O Nuit qui nous fais voir le Soleil de nos
 ames,
 O Soleil qui respands de si diuines flames,
 O Fils de l'Eternel qui viens en ces bas lieux,
 O creche qui reçois le Monarque des Cieux,
 O paille où ce grand Dieu fait sa couche Royale,
 O fumier où le Ciel ses richesses estale,
 O grandeur qui te rends si petite pour nous,
 O Maïesté sous qui tout courbe les genoux,
 O miracle d'amour, ô bonté nonpareille,
 O Anges qui courez pour voir cette merueille,
 O Vierge, ô sacré flanc, ô bienheureuses mains

450 *Meditations sur la naissance*
Qui tenez embrassé le salut des humains,
O Mysteres qu'on voit, mais qu'on ne pourroit dire,
Qui ne vous peut comprendre il faut qu'il vous
admire.



MEDITATIONS SVR LA
naissance de nostre Seigneur
IESVS-CHRIST.

STANCES.

ENfin Dieu vient chez nous chercher l'Hu-
manité,
Pour la rendre en sa gloire à soy mesme unie,
Pour l'oster de la mort, la rendre à la clarté,
L'arracher de la mort la conioindre à la vie.
Le voicy dans l'estable, il est venu lier
A nostre humanité sa diuine personne,
Il l'a vient dans l'estable enleuer du fumier, (ne
Pour au plus haut des Cieux la mettre sur son trô-
Il s'abaisse en un corps de nostre amour esprits,
Mais est pour enleuer ô merueilles estranges!
L'eau par dessus le feu, le corps sur les esprits,
La terre dessus l'air, & l'homme sur les Anges.
Il estoit tousiours Dieu, mais il descend cà bas
Estre homme cōme nous & prēdre un nouuel estre,
Il est ce qu'il estoit, & ce qu'il n'estoit pas,
Il l'a esté tousiours, & si commence d'estre.

C'est le divin Marchand qui la Divinité
Fait commencer ensemble avec nostre nature,
Et pour nous reuestir de l'immortalité,
Il emprunte de nous la mortelle vesture.

Il emprunte le naistre & nous donne en son lieu,
Le renaistre rendant nostre mort comme un sōme,
Et nous donnant la forme & l'Image de Dieu,
Il emprunte la forme & l'image de l'homme.

Iadis ce grand Ouvrier en nous voulant former,
Tira nostre portraict aux traiçts de son visage,
Ce portraict effacé, nous voulant reformer,
Il se tire luy mesme aux traiçts de nostre image.

Le façteur est le mesme avec ce qui est fait,
Le Createur est vn avec la creature,
La cause maintenant se rend son propre effet,
Et le Peintre luy mesme est sa propre peinture.

Nous qui ne sceusmes pas conseruer sa beauté,
Effaçames si tost sa figure Diuine,
Luy qui nous veut changer en sa propre clarté,
Vient nettoyer la nostre au sang de sa poitrine.

Nous tendismes la main à l'Arbre defendu,
Et ce doux fruiçt en nous fit mourir sa figure,
Il vient tendre sa main sur la Croix estendu,
Et par ce fruiçt amer guerir nostre nature.

Ainsi se venant ioindre à nostre humanité,
Accompagné des rays de sa viue lumiere,
Il vient orner nos corps de nouvelle beauté,
Et remettre nostre ame en sa beauté premiere.

C'est le porteur de paix qui descend en ce lieu,
 Mais ? que dis-je porteur c'est la paix elle mesme,
 Parce que derechef l'homme est vny avec Dieu,
 Ou plustot dans qui Dieu s'unit à l'homme mesme.

Car entre Dieu & l'hōme il fait vn grād accord,
 Et par dons mutuels doucement les allie,
 Ce que Dieu a de l'homme c'est le corps de la mort,
 Ce que l'homme a de Dieu c'est l'esprit de la vie.

Hōme il est le plus beau qui soit en ces bas lieux,
 Ayant les mesmes traiçts des beautez de sa mere,
 Comme Dieu ternissant les lumieres des Cieux,
 Il retient dedans soy la splendeur de son pere.

C'est vn viuant miroir de nostre humanité,
 Où ce mirant soy mesme il graue son visage,
 Ainsi dans le miroir de l'humaine beauté,
 De la beauté Diuine est le viuant image.

C'est l'accord de Musique ou l'un & l'autre ton,
 Se vont communiquant d'une douceur extreme,
 Ou le son le plus bas s'unit au plus haut son,
 La parole de l'homme au Verbe de Dieu mesme.

C'est le Luth composé des mains de l'Eternel,
 En qui la chanterelle à la basse est unie,
 Le S. Esprit qui est le doigt de l'Immortel,
 Accorde doucement leur parfaicte harmonie.

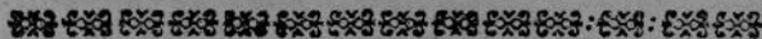
Les Anciēs nous ont feint que le Luth d'Amphio,
 Repara par ses sons la muraille Thebaine,
 Ce Luth par ses accords pleins de douce union,
 Doit aussi reparer la Cité souueraine.

de Nostre Seigneur Iesus-Christ. 453

*Les Rochers animez par l'esprit de ses sons,
Montoient sur la muraille & s'eleuoient de terre,
Ce Luth doit dans le Ciel tirer par ses chansons,
Les cœurs plus endurecis que rocher & que pierre.*

*Les pierres monteront à ces diuins accords,
Car son beau corps estant vne pierre angulaire,
Il leuera la pierre en leuant ce beau corps,
Iusqu'au plus haut degré du trône de la gloire.*

*Mille pierres apres le suiuront en ce lieu,
Pierres qui du peché n'auront craint le tonnerre,
Car pour donner entrée à ces pierres es Cieux,
Il baillera du Ciel la clefmesme à la pierre.*



AUTRES MEDITATIONS
sur le mesme sujet.

S T A N C E S.

LE Fils de Dieu viuât descēd en ces bas lieux,
Pour dōner aux humains la doctrine du Pere;
La voix se fait entendre à la terre & aux Cieux,
Lacreche pour prescher luy seruant d'vne chere.

*Le prescheur du mensonge estant iadis monté,
Sur vn arbre prescha le m'ensonge à nos peres;
Mais le Verbe Diuin la voix de verité,
Sur la terre commence à prescher ses Mysteres.*

Le Demon par la pomme a nos peres seruit,
 Mais lors que le Sauueur la verité nous presche,
 Ne craignons pas qu'il trompe en nous donnant
 du fruiçt,

Car il n'arien que paille, & que foin en la cresche.

Le Demon nous vouloit son sçauoir enseigner,
 Pour nous rēdre des Dieux en mangeāt vne pōme
 Mais Iesus-Christ nous veut par ce foin tēmoigner.
 Que le plus grād sçauoir est sçauoir qu'on est hōme.

Humains écouton-le c'est le Docteur des Cieux,
 Que iusqu' au fonds du cœur sa parole nous touche,
 Ne nous estonnons pas s'il nous presche des yeux,
 Car Enfant il ne peut nous prescher de la bouche.

C'est sçauoir qu'on est hōme & de chair & de peau,
 Que la chair, ou la peau n'est que foin qui se seiche,
 Que cette chair aux vers doit estre en vn tombeau,
 Ce qu'est memes aux bœufs le foin dās vne creche.

La chair n'est rien qu'un foin maintenant en
 verdure,

Et sec dès ausi-tot quand la mort le detaille,

Celuy qui bien matin y recueilloit la fleur,

Reuenu sur le soir n'y voit que de la paille.

La chair n'est rien que foin quand le foin est
 aux prez,

Les fleurs semblent débattre à qui sera plus
 belle,

L'une reluit sur l'autre en sis cheueux dorez,

Quand le faucheur venant les coupe pēse mēse.

de Nostre Seigneur Iesus-Christ. 455

Les hommes sont en terre à paroistre plus hauts,
La chair fait en ce monde à qui monstre sa teste,
Mais la mort pesle - mesle au tranchant de sa faux
Fait passer sans égard le sceptre & la houlette.

Vous vous battez humains à qui sera plus beau,
Mais c'est un vain combat d'une ombre & d'une
fable:

Ces beautez de la chair s'égalent au tombeau,
Comme les fleurs du foin s'égalent dans l'estable.

Vous vous vantez, ô Grâds, de paroistre si hauts!
Helas! en vain vos chefs dessus tous on voit poindre
Car du foin de la chair qui passe sous sa faux,
La mort coupe le Grand aussi bië que le moindre.

O belle Violette en vain ta douce odeur,
Remplit l'air des vapeurs d'une douce Ambroisie,
Maison verra bien tost le couteau du faucheur,
Qui te mettra par terre aussi bien que l'Ortie.

Beauté qui vas t'enflant de pompe & vanité,
Tu n'es parmi ce foin rien qu'une Violette,
La mort qui va bouchant ses yeux à ta beauté,
Parmy cét autre foin te coupera la teste.

Elle mettra sur toy le tranchant de sa main,
Sans se laisser charmer aux appas de ta grace,
Car encor qu'à ses yeux tu descouures ton sein,
Elle te couvrira d'un bandeau sur la face.

Quand sur ta vanité tu seras iusqu'aux Cieux,
Elle t'abaissera sous la funeste lame,
Où la fleur de beauté se sechant sur les yeux,
Laissera du peché l'espine dans ton ame.

456 *Meditations sur la naissance*

*La chair n'est donc que foin, dans ce foin le
Seigneur,*

*Et pour nous maintenant couché dessus la terre,
Il est parmy ce foin comme vne viue fleur,
Dans la fleur de ce foin comme vne dure pierre.*

*Iesus-Christ est la pierre, ô mystere tres-haut !
La pierre est dans le foin, ô merueille infinie !
La mort émoussera le tranchant de sa faux,
Rencontrant dans ce foin cette pierre Diuine.*

*On a feint que Saturne auoit accoustumé,
De manger son Enfant le iour de sa naissance,
Comme si seulement il ne l'auoit formé,
Qu'asin de le resoudre à sa premiere essence*

*Il n'estoit pas sorty de son natal sejour,
Quand il luy preparoit des sepulchres funebres,
Ses yeux pensoient s'ouuir aux lumieres du iour,
Alors qu'il les silloit d'eternelles tenebres.*

*Cybele ayant vn iour au fort de sa douleur,
Enfanté Iupiterreposoit dans sa couche,
Quand ce dur souuenir enfanta dans son cœur,
Ses larmes à ses yeux, ses sospirs à sa bouche.*

*Faut-il que de mes flancs mō sāg aille au tōbeau?
Faut-il donc que mes Fils ô dure tyrannie !
Soient éclos au sepulchre, & non pas au berceau,
Enfantez à la mort & non pas à la vie.*

*Cher Enfant qui ne fais que sortir de mon flanc,
Doncta natiuité serates funerailles,
Faut-il que tu te voye ô chresme de mon sang,
Entrer dans le tombeau sortant de mgs entrailles.*

de Nostre Seigneur Iesus-Christ. 457

Non, ie te veux sauuer, ô mon Enfant tres-cher,
Vn iour tu chasseras Saturne de la terre,
A ce cruel Saturne, à ce cœur de rocher,
Ie luy veux en ta place enuoyer vne pierre.

Qui ne sçait que Saturne en nos vers est la mort,
Il deuorait ses Fils, & la mort nous deuore,
L'homme entre dans le mode aussitost qu'il est mort,
Et voit fanir sa fleur quand il pense l'esclorre.

A peine sommes nous entrez dans le berceau,
Que ce cruel Saturne aussi tost nous enuie,
Nostre vie n'est rien qu'un bouillon dessus l'eau,
Qu'une terre mouuante ou qu'une ombre de vie.

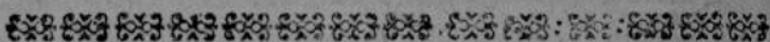
O pauvre humanité tu n'es clos de ton flanc,
Tes Fils que pour les mettre en ses ongles cruelles,
Cet affamé s'en vient repaistre de leur sang,
Lors qu'ils succēt encor le lait de tes mammelles.

Mais ne te fasches plus, car tu viens d'enfanter
Le vray Dieu, vray Seigneur du Ciel & de la terre,
Ne crains pas si la mort s'en vient pour te l'oster,
Pour tromper ce Saturne il est mesme la pierre.

O la sainte Cybele en qui le Dieu des Dieux,
Venant en ce bas monde a choisi sa retraite,
Qui dans ton sacré flanc as porté tous les Cieux,
Si Cibebe portoit la terre sur la teste.

Humanité sacrée où la virginité,
Et la fecondité se sont iointes ensemble,
Pour enfanter un Fils où la Diuinité,
Auec l'humanité se conioignent ensemble.

*Vierge refiouys toy ton Fils est vn enfant,
 Qui sur ce vieux Saturne emportera la gloire,
 Qui sera par sa mort sur la mort triomphant,
 Et en se laissant vaincre en aura la victoire.*



A LA REYNE STANCES,

Par E. MOLINIER Tolosain,
 pendant que le Roy Louys XIII.
 estoit au siege de la Rochelle.



V E L L E froideur ingrate à saisi
 ces esprits,
 Autrefois d'Apollon diuinement
 espris,

*Qui sembloiët s'enleuer iusqu' au dessus des Anges,
 Cët astre qui redore & nos lys, & nos champs,
 A qui nous deuons tous l'homage & les loüanges,
 N'at-il pas meritë le tribut de leurs chants?*

*Princesse le Soleil de tous les yeux de France,
 Comme de tous ces cœurs la plus douce esperance,
 Je me sens d'un costé du respect combatu,
 Mais poussë d'autre part d'un zele qui m'anime,
 Non tant pour dignement chanter vostre vertu,
 Que pour banir de nous la tache de ce crime.*

*La France si fertile en esprits renommës,
 Qui volent en leurs vers par le monde semës,*

Commande à mon esprit d'accuser le silence,
 De ses enfans ingrats, ou par trop retenus,
 Qui la font soubçonner coupable d'une offence,
 De desrober le los aux merites connus.

O Muse dès long-temps au silence obligé,
 Que le iuste deuoir qui t'en a desagé
 Entre dedans le Louure & ne crains pas d'offrir,
 Les Vers, que la chaleur d'un sainct zele t'inspire
 Au moins on cognoistra que tu n'as peu souffrir,
 Qu'aucun n'ait célébré ce que chacun admire.

Mais peux-tu contempler les rays de ce Soleil,
 Au bel astre des Cieux en lumiere pareil,
 Qui les autres beautez comme estoiles efface?
 Tu fais voler bien haut & ton cœur & tes Vers,
 Et s'ils peuuent souffrir les éclats de sa face,
 Ils pourront bien paroistre aux yeux de l'Vniuers.

Las! tu trembles pasmé, & tes Vers ont des aisles
 Dont la cire s'escoule au feu de ses prunelles,
 Comme ces aislerons dont Icare chargé,
 D'un ozer temeraire esprouua le supplice,
 Mais on s'aduiset tard quand on est engagé,
 Il faut sortir ou mort, ou vainqueur de lalice.

Reyne qui cherissez les esprits d'Apollon,
 Espoint secretement d'un diuin aiguillon,
 Qui scaués que leurs Vers consacrant la memoire
 D'un Laurier immortel pour leur chef couronner,
 Et que l'on veut cesser de meriter la gloire,
 Quand on reiette ceux qui la peuuent donner.

♥ Favorisez l'ardeur qui boult dans ma poitrine,

Et m'esleue montant iusqu'à vostre origine,
 Pour celebrer ces Ducs, & ces illustres Roys,
 Ces fameux Empereurs, & ces foudres de guerre
 Qui portâts en leurs mains les armes & les Loix,
 Ont sçeu non moins regir que conquister la terre.

L'heur conioinēt au courage, & la prudence à
 l'heur,

Ont fait voler par tout la guerriere valeur
 De vos nobles ayeux que l'Vniuers renomme,
 Et nos François boüillants de ce feu vehement,
 Qui donnoit la terreur à l'invincible Rome,
 Ont appris avec eux de craindre sagement.

La valeur a si haut leur fortune portée,
 Qu'elle est par tout connue, & par tout redoutée,
 Et l'astre d'ou le iour au monde est espendu,
 Et qui d'un cours coulant ce grand Tout enuironne,
 Treuuant de tous costez leur Empire estendu,
 Mesure par son tour celuy de leur Couronne.

Outre les qualitez ornemens des guerriers,
 Qui dans les chāps de Mars rēportent les lauriers,
 Les vertus dont la paix recommande l'usage,
 Font celebrer par tout vostre Auguste Maison,
 Qui monstre en sa conduite aussi lente que sage
 Que l'heur n'ait du Conseil se maintiēt par raison.

Mais entre les vertus d'ont leur ame est esprise,
 La foy qui pour le Ciel les couronnes mesprise,
 Rien n'estant digne d'elle en ce terrestre lieu,
 S'engraue en leur esprit si viue & si profonde,
 Qu'on les a veus foulans les Empires pour Dieu

Tesmoigner qu'un grād cœur trouue petit ce mōde.

Belle fleur de la terre & delice du Ciel,
 Où l'abeille confit la douceur de son miel,
 Cette tige d'elite & si noble, & si saincte
 Poussa nostre bouton pour le ioindre à nos lys,
 Lys qui cherchants le nœud de cette vie estraincte
 D'une langueur d'amour sembloient estre passis,

Nature vous formant de ses mains non auares
 Assembla tous les traiçts des beautez les plus rares
 Voulant produire au iour l'essay de son seauoir,
 Et sa main par son Art heureusement guidée,
 Surmonta son Art mesme & s'estonna de voir,
 Son ouurage plus beau que n'estoit son idée.

L'Ange qui prend le soin d'organizer le corps,
 Tempéra vos humeurs de si iustes accords,
 Qu'il nous faut admirer leur douceur naturelle,
 Et Dieu pour vous orner de son plus rare traiçt,
 Dedans un corps si beau mit vne ame si belle,
 Que l'un est sa Maison, & l'autre son pourtraict.

A ce moment heureux que le Ciel fit éclore
 Vostre Orient plus beau que celuy de l'Aurore,
 L'Espagne qui craignoit nos François irritez,
 D'une eternelle Paix vit paroistre le gage,
 La France l'ascendant de ses prosperitez,
 L'Vniuers de son bien, & l'Astre & le presage.

Les graces accourant épancherent soudain,
 Dessus vostre berceau mille fleurs de leur main
 Parmi l'Ambre & le Musc qui parfumoient leurs
 traces,

Mais vostre front Royal qui desia paroïssoit,
Comme vn boutõ de rose au milieu de trois graces,
Fit cognoistre deslors que leur nombre croissoit.

Le Ciel qui vous donna sa mammelle sacrée
Pour remplir vostre esprit d'une douceur sacrée,
Vous fit avec le lait succer la pieté,
Et Dieu vous embrasant d'une celeste flamme
Tandis que vostre corps élcuoit sa beauté,
Cultivoit au dedans la beauté de vostre ame.

Desia vous paroissiez comme l'Astre du jour,
Quand il chasse la nuit de nostre bas seiour,
Découvrant les rayons de sa clarté premiere,
Et que se faisant voir à l'un & l'autre bout.
Sa presence est au Ciel, & ça bas sa lumiere
Son corps en vne place, & sa flamme par tout,

L'Espagne vous gardoit & vostre renommée,
Auoit de tous costés vostre gloire semée
Des cœurs des plus grands Roys vos yeux estoient
vainqueurs,

Quoy que des yeux de tous leur beauté fut absente
Et si le seul renom gaigne tant sur les cœurs,
Quel pouuoir eut monstré vostre beauté presente ?

Tout ainsi que l'Aymant ores qu'il soit caché,
D'inuisibles liens tient le fer attaché,
Vostre beauté lioit tous les Roys de la terre,
Qui sans la voir sentoient la force de son feu,
Et son feu ressembloit à celuy du tonnerre,
Qui brûle tous les os, & son coup n'est pas veu.
Mais vous ne sçachant rië de tât d'ames blessées

Ne vacquiez cependant qu'à de saintes pensées,
 Ainsi que le Soleil qui se montrant si chaud,
 Qu'il embraze les Cieux, les airs, la terre, & l'ode
 Ne le sent pas luy mesme, & demeure là haut,
 Exempt de la chaleur dont il brûle le monde.

Vostre Esprit saintement eleue dans les Cieux
 Y iettoit ses élans d'un vœu deuotieux :

Loin de moy cet Enfant de la folle Cyprine,
 Qui dépourueu des yeux en priue les humains,
 Je ne veux, ô Seigneur, grauer en ma poitrine
 D'autre traict que celui qui viëdra de vos mains.

Vostre Loy sera l'arc, vostre Maïesté sainte
 La flesche de l'amour dans mes veines empreinté,
 Car ie veux que l'obiet de mon affection
 Entre dedans mon cœur par mon obeyssance,
 Et ie laisse le choix non à ma passion,
 Mais au sage Conseil de vostre prouidence,

Si toutesfois, ô Dieu, c'estoit vostre decret
 Je sens dedans mon cœur un mouuement secret,
 Vers ce braue Louys, cette fleur sans pareille
 Ce Roy des fleurs de Lys dont le nom glorieux,
 Qui resonne par tout le monstre par l'oreille,
 Plustot à mon esprit, que non pas par mes yeux.

Ainsi nostre bonheur & vostre destinée
 A l'amour de Louys vous rendoit fortunée,
 Tandis qu'apres l'acquest de vostre Toison d'or,
 Tous les braues Heros, tous les Princes aspirent,
 Et que chacun pretend à ce riche thresor,
 Qu'une terre possede, & que toutes de sirent.

Mais à vous qui ioignez avec la Royauté,
 De la condition celle de la beauté,
 L'une de la naissance, & l'autre du merite,
 Pour un dernier fleuron les Lys appartenoient :
 Et toute autre Couronne eut semblé trop petite
 Pour un Chef que desja deux Courōnes ornoient.

Et puis qui meritoit d'emporter la victoire
 De la fleur de beauté que la fleur de la gloire ?
 Et le Ciel eut-il peu de ses graces benir,
 Un plus sainct mariage où les pudiques flammes,
 Ont fait d'un sainct lien heureusement unir,
 Et deux corps si parfaits; & deux si belles ames ?

C'est le sang de Capet dont l'Auguste grādeur
 Egale à l'Vniuers a remply sa rondeur,
 Sang qui dōnant des Roys à toutes les Prouinces,
 Et surmontant le cours de six siecles entiers
 Par deux titres diuins semble rendre nos Princes
 Victorieux du temps, & du monde heritiers.

L'Occident, l'Orient, les plaines Idumées,
 Tous les coings de la terre ont senty leurs armées
 Quand d'une foy brûlante & d'un cœur genereux
 Des barbares Tyrans ils arrestoient la rage,
 Et ressembloient au Nil dont le débord heureux
 Porte le bien au monde, & non pas le rauage.

Ils sont des affligez l'azyle & le recours,
 L'Eglise a mille fois éprouué leur secours
 La Palestine scait les efforts de leur zele,
 Le Turc redoute encore leurs bras victorieux,
 Et leur nom s'est acquis vne gloire immortelle,
 Celebré

Celebré sur la terre inuocé dans les Cieux.

*Mais comme pour le Ciel leur courage s'employe
Le Ciel en leur faueur ses largesses déploye,
Communique sa grace à leur attouchement
Donne pour leur renom la voix de ses Oracles
L'huile pour les sacrer, le Lys pour ornement
Les couronne, les oingt, & les vest de miracles.*

*De cét illustre sang que le Ciel a chery
Sort ce nouveau Soleil, ce Fils du grand Henry,
Ce genereux Louys, dont le cœur est le Temple
De la pudicité, du zele, & de la Foy,
Et de tant de vertus qui n'auroient pas d'exemple
S'il ne trouuoit tousiours son exemple dans soy.*

*Il monstre en son ardeur le courage du Pere,
Son corps est le portraict des beautez de sa mere,
Son ayeul Sainct Louys dans son ame reluit,
Pour tirer sa vertu d'ou s'écoule son estre:
Et nous auons c'est heur si son siecle le suit,
Qu'encore l'âge d'or peut au monde renaistre.*

*Princesse s'il est vray que de se ressembler,
Naïsse l'honneur qui peut deux ames assembler,
Par le sacré lien d'un heureux Hyménée,
Certes l'égalité de vos saintes humeurs
Fit qu'on ne vit iamais couple si fortunée,
Puis qu'on ne vit iamais de si semblables mœurs.*

*Vous fille d'un grand Roy, luy grand Roy de
naissance,
Vous pleine de douceur luy doux en sa puissance,
Vous miroir de vertu, luy de graces comblé,*

Vous la chasteté mesme, & son ame si pure,
 Quel sacré mariage a iamais assemblé,
 Deux plus égaux d'humeur, derang, & de nature.

Le Ciel pour estancher nos deluges de sang,
 Vous fit naistre tous deux si semblables en rang,
 Si pareils en honneur, en esprit, & en âge,
 Qu'õ cogneut au plus fort de nos vieilles rãcœurs,
 Que cette ressemblance alloit au mariage,
 Cet heureux mariage à l'union des cœurs.

Nos vœux croissans depuis avecque vos années,
 N'ont cessé de presser le pas des destinées,
 Qui d'un si grand bõheur nous amenoient le iour,
 Et deuant que le temps par sa course trop lente,
 Eut permis à nos cœurs de soupirer d'amour,
 Les nostres mille fois ont soupiré d'attente.

Encor ce genereux ne songeoit qu'aux ébats,
 Qui sont dans les forets l'image des combats,
 Or pour suiuant le Cerf d'une prompte vitesse,
 Or d'un courage ardent le Sanglier dépité,
 Effays de sa valeur dont il monstre l'adresse,
 Non plus dans la figure, ains en la verité. (image

Mais deslors qu'il recent les traits de vostre
 A qui soudainement vos vœux firent hommage,
 Son cœur chãgeant d'obiet changea de mouuement,
 Il mesprisoit la chasse estant vostre conqueste
 Au fort de son amour, s'uisi d'estonnement
 De se sentir lié sans voir ce qui l'arreste.

Pourquoy tardés vous tãt, õ mes vers lâguissans
 D'anener en nos ports ces deux astres luisans,

Ces yeux qui font brûler nostre ieune Monarque,
 Ces Soleils de nos Lys, la lumiere, & l'honneur,
 Singlés singlés au port par vne mesme Barque,
 Qui conduit ces amours, porte nostre bonheur.

O fleur de l'Italie, ô gloire de Florance,
 Autrefois la Regente, or l'amour de la France,
 Qui trouuant son remede, & son soulagement,
 Quand vous seule pouviez alleguer son martyre,
 Aués par les travaux d'un brief gouvernement,
 Acquis dessus les vœux un eternel Empire.

C'est vous qui par l'effort d'un courage indoté,
 Foulant de tant de flots l'orage surmonté,
 Qui vouloit escarter bien loin de nostre riué,
 Le souhait de la France, & l'amour de Louys,
 Au milieu des lauriers aués cueilly l'Oliue,
 Dont l'abor pacifique à nos cœurs restouys.

Enfin voicy paroistre au milieu des nuages,
 Un nouveau feu S. Elme appaisant les orages,
 La belle fleur du Fresne écartant le venin,
 Astre dans nostre Ciel, & fleur en nos Parterres,
 Par qui le venin meurt & l'orage prend fin,
 Le venin de discorde, & l'orage des guerres.

Quel doux contentement saisit à cette fois,
 Les cœurs des Espagnols, & les cœurs des François,
 Ravis de voir enfin cette heureuse iournée:

Quand le Soleil fodoit nos broüillars plus espaix,
 Et quatre cœurs vnis du S. nœud d'Hyménée,
 Marioient tous les cœurs du saint nom de la paix.

Dieu fasse qu'à iamais leur Espagne soit riche,

De la fleur de Bourbon, vous ô Rose d' Austrube,
 Vous estes à la France, & la France est à vous :
 Vn coeur met tous les coeurs sous vostre obeissance,
 Et possédant vn coeur qui les possède tous,
 Vn sert à vos attrait, tous à vostre puissance.

Puissance, non, ie fauts, puis que vostre douceur,
 Rend de tous nos esprits le vostre possesseur.
 Et le fait Roy des coeurs sãs soldats, & sans armes,
 Tant vous semblez à tous née à l'authorité,
 Que vostre grace eut peu l'acquerir par ses charmes
 Quand vous ne l'aurez pas de vostre dignité.

Mais si le Lys Royal entre mille merueilles,
 Dont la terre se peint delecte les abeilles,
 Et si leur miel plus doux est composé de Lys,
 Reyne dont la vertu n'eut iamais de pareille,
 Qui ne voit que le Ciel a vos heurs accomplis,
 Donnant le miel au miel, & les Lys à l'abeille.

O que ce miel si doux cette aimable bonté,
 Nous a par ses appas gaigné la volonté,
 Car vn air si Royal captiue les personnes,
 Les yeux en sont charmez, & les coeurs en sôt pris,
 Et Reyne doublement vous auez deux couronnes,
 L'une sur vostre front, & l'autre en nos esprits.

Qui n'a veu tout Paris trépé dedans les larmes,
 Quand vostre infirmité nous liura les allarmes,
 De plus tristes regrets qu'on ait iamais preueux,
 Et qui n'a recognu par nostre zele extreme,
 Que vous estes deux fois accordez à nos voeux,
 Vne fois de l'Espagne, vn autre du Ciel mesme.

On n'entendoit par tout que des Processions,
 Pleurs & regrets témoins de nos afflictions,
 Souspirs dās les maisons, & vœux dedās l'Eglise:
 Le Ciel rendit sa ioye à nostre coeur troublé,
 Et depuis vous gardant comme deux fois acquise,
 La France vous cherit d'un amour redoublé.

Diray-ie le respect que vos vertus diuines,
 Qui luisent à nos yeux grauent en nos poitrines,
 Ce coeur brûlant de Dieu, dont la deuotion,
 Les coeurs plus embrarez en son zele surmonte,
 S'il n'imprime un desir de l'imitation,
 Il ne peut estre veu sans imprimer la honte.

Ces esprits qui poussez d'un diuin mouuement,
 Cherchèt loin de nos yeux, ceux de Dieu sculemēt,
 Ne sçachant que le cœur, le Ciel, & la cellule,
 Sont contraints d'aduoirer quand vous les visités
 Que leurs coeurs quoy qu'espris du S. feu qui les
 brûle.

Doiuent suiure le vostre & nous estre inuitez.

Les Conuens secourus, les aumosnes données,
 Les Autels enrichis, les Eglises ornées,
 Et la pompe obseruée és Sainct̄s canonisez,
 Qui l'honneur immortel dans les Cieux vous
 apprestent,
 Publient vostre zele, & ce que vous taisez,
 Par vostre humilité vos œures le trompettent.

Quel coeur quoy que glacé d'une morte froideur,
 Ne se sent embrazer d'une celeste ardeur,
 Quand vous accompagnez és Festes solemnelles,

De nos Processions le pompeux appareil,
 Et que Paris monstrant ses richesses plus belles,
 Ne sçait produire au iour rien qui vous soit pareil.

Que l'exemple des Roys a de secretes forces,
 Des attraits amoureux, & de douces amorces,
 Tout le peuple s'embraze à vos rays éclairans,
 Lors que vous paroissez à ces pompes celebres,
 Vous enflammés les bons, & laissez les errans
 Où troublez, ou confus de leurs propres tenebres.

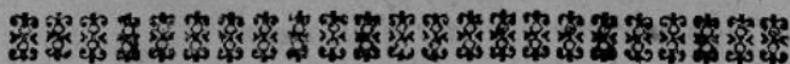
Que nous vous regardons avec contentement,
 Suiure pleine de foy le Diuin Sacrement,
 Où le Soleil du Monde est caché sous vn voile,
 Ceux qui creuent d'y voir nos peuples resouys,
 Vous voyant au milieu flamber comme vne estoile,
 S'ils n'en sont élairez, ils en sont ébloüis.

C'est là que tout fiché dessus vostre esperance,
 Le peuple de Paris perd l'ennuy de l'absence
 De son Roy triomphant des supposts de l'Enfer,
 Tandis que vous nouvelle & Diuine guerriere,
 Afsistant ce vainqueur qui combat par le fer,
 Combattez par le traict d'une ardante priere.

Puisse le Ciel benin tous vos vœux accomplir,
 Et vostre Majesté de ses graces remplir:
 Puissent vos iours tissus de fil d'or, & de foye,
 Porter vostre bonheur par dessus vos desirs,
 Chacun vous faire naistre vne nouvelle ioye,
 Et tous vous assembler vn comble de plaisirs.

Et pour rendre en nos iours ces titres veritables,
 Que la feinte Iunon eut iadis dans les Fables,

Qu'on nomme fille, soeur, femme, mere à la fois,
 Des Dieux, & Roys du Ciel, plaise au Ciel de-
 bonnaire,
 Comme vous estes soeur, fille, femme de Roys,
 Qu'on puisse quelque iour vous en appeller mere.



O D E

Sur l'entrée de Monsieur le Prince de
 Condé, en la Ville de Tolose.

O Res qu'aux rays de vostre flame,
 Nostre Cité s'espanouit,
 Et ne peut retenir en l'ame,
 Tant d'aise dont elle ioüit :
 Prince l'honneur & l'esperance,
 Et les delices de la France,
 Le zele qui brûle nos cocurs,
 Laissera de si belles marques
 Que les traicts en seront vainqueurs,
 Du temps, du destin, & des Parques.
 Sus donc qu'on chante ce-iour d'huy,
 Des Hymnes à vostre arriuée,
 Et qu'aucune marque d'ennuy,
 Ne soit en nos faces gravée,
 Que le Ciel responde à la voix,
 Des Trompettes & des Haubois,
 Et qu'ayant part à l'allegresse,

De tout ce peuple qui vous suit,
 La terre tremble sous la presse,
 Et l'air retentisse du bruit.

I'oy desia l'horrible tempeste
 Des Canons qui troublent le iour,
 Et portent le bruit de la feste,
 Iusqu'aux montaignes d'alentour,
 Le Dieu de Garonne s'éueille,
 Et court pour voir cette merueille
 Couronné de moites roseaux,
 De ionc, & de branches de Saule,
 Par dessus le coulant des eaux
 Monstrant à demy son épaule.

Ses Nymphes sortent aussi-tost
 Et suiuant le Dieu qui les guide,
 Vague sur vague, & flot sur flot,
 Coupent la campagne liquide,
 L'Onde à mesure qu'elles vont
 Leur tombe du poil & du front,
 Et battant leurs perruques blondes,
 Le vent d'un Zephyre leger,
 Fait l'or de leurs petites ondes
 Sur l'azur des ondes nager.

Desia sans pouls, & sans haleine,
 Ces Nymphes arrestent leurs cours,
 Quand soudain le Dieu qui les meine,
 Par le plis de mille destours,
 Lassé d'une si longue route,
 Lenc sa face qui desgoutte,

Et si tost qu'il iette les yeux
Sur les rays de vostre presence,
Il remplit l'eau, l'air, & les Cieux
Des cris de sa resiouyffance.

Venez, dit-il, ô belle fleur,
Scion de la Royale tige,
Prince dont la ieune valeur
Forme le pas sur le vestige
De vos inuincibles ayeux,
Que l'on met au nombre des Dieux,
Et de qui la gloire semée,
Vole encore par ce grand Tout,
Sur l'aisle d'une renommée,
Qui ne trouuera pas de bout.

Venez ô la fleur de nos Princes,
Petit fils de ce braue Roy,
Qui mit les barbares Prouinces,
Au ioug d'une plus douce loy,
Et faisant marcher ses Bannieres
De là les ondes marinieres,
Espouuanta tout le Leuant;
Qui d'une memoire eternelle,
Par les siecles va conseruant,
Sa valeur, non moins que son zele,

Venez ô beau Fleuron éclos,
Du tronc de l'heureuse lignée,
A qui le Ciel promet ce las,
Comme a iuré la destinée
Qu'elle doit vn Prince porter,
Qui verra sa gloire monter,

Sur l'ascendant de la fortune,
 Et s'élevant iusqu'au sommet,
 Fera coucher la Demy-lune,
 De l'infidele Mahomet.

Venez l'appuy de la Couronne,
 Le bras droiët de nostre Louys,
 Qui vn iour estonnant Bellone
 De ses miracles inouïs,
 Ira vomir dessus l'Asie,
 Le feu dont son ame est saisie,
 Et apres auoir abbatu,
 L'orgueil des troupes infideles,
 S'exemptera par sa vertu
 De la loy des choses mortelles.

Que ie voy de fleuues de sang
 Nager sur les bris des murailles,
 Que ie voy sans ordre, & sans rang,
 De pitoyables funerailles,
 Que le Turc fait de ses enfans,
 Morts sous les pieds des triomphans:
 Parmy lesquels ie voy paroistre
 Vostre œil comme vn astre luisant,
 Qui fait & pascir & décroistre,
 La lumiere, & son Croissant.

O combien ie preuois de gloire,
 Où que Louys prenne l'essor,
 L'honneur, le suit; & la victoire
 Le couure de ses aisles d'or,
 Soit qu'il conduise sa puissance,

Vers les murailles de Bysance
Les murs sont desja terrassez,
Soit qu'il marche vers l'Idumée,
Toutes les palmes n'ont assez
De Couronnes pour son armée.

Vous ferez tant d'actes guerriers,
Au champ de si belle conquête,
Qu'on contera plus de lauriers
Que des cheueux sur vostre teste,
Condé qui ardant aux combats,
Brûles de renuerser à bas
Les Monumens les plus superbes,
De l'Othoman victorieux,
Et mettre pardeffous les herbes,
Ses tours qui menassent les Cieux.

Vous surpasserez le courage,
De vos inuincibles ayeux,
Ardant à parfaire l'ouurage,
Des-long temps commencé par eux;
La commune voix des Oracles,
Vous oblige à tous ces miracles,
Qui sont escrits par le destin,
Non de la plume sur vn liure,
Mais du cizeau, & du burin,
Sur le rocher, & sur le Cuiure.

Le fleuve au milieu de sa bande,
Se voyant ailleurs rappeler,
Par le destin qui luy commande,
Pour tenir ces mysteres clos,

Il s'est plongé dedans les flots ,
 Pendant que les troupes s'estonnent ,
 Des merueilles qu'il a predit ,
 Et que les Trompetes entonnent
 Vn Echo de ce qu'il a dit.

Les Nymphes le suivent à nage,
 Mais en perdant vostre flambeau :
 De deuil elles ont le visage ,
 Plus trempé de larmes, que d'eau :
 Et voudroient bien qu'on leur fit grace ,
 De voir plus long temps vostre face ;
 Mais l'air plein d'une obscurité ,
 Qui sort de la poudre allumée ,
 Leur osteroit vostre clarté ,
 Par le voile de sa fumée,

Tandis qu'on ne voit en ce lieu ,
 Fumer que poussiere , & que soufre ,
 Ces Nymphes vont apres le Dieu
 A chef baissé dedans le gouffre ,
 Qui sur leurs testes ondoyantes
 En maint cercle va tournoyant ,
 Et entre deux eaux balancés ,
 On les vit plus viste couler ,
 Que des sagettes elancées ,
 Sifflant par le vague de l'air.

Desia cette bande est allée ,
 Au fonds des humides salez ,
 Trouuer la femme de Pelée
 Dedans son humide Palais ,

Tout maçonné de pierres blanches,
Où le Coral forme ses branches,
Et comme vn cep sur les ormeaux,
Y fait courir son petit arbre,
Qui des veines de ses rameaux,
Rampe sur les veines du marbre.

Elles y treuvent le festin,
Des Dieux arrangez en couronne,
Et leur racontent le destin,
Et les merueilles que Garonne,
Reuelant les secrettes loix,
Promet, ô Prince, à vos exploits,
Et tout ce que Tolose monstre,
De zele pour vous recevoir,
Sçachant qu'en si belle rencontre,
L'honneur prouoque le deuoir.

Soudain les Muses & les Graces,
Qui banquettoient avec les Dieux
Laisant à leurs diuines traces,
L'odeur ambrosine des Cieux,
En vn char roulant sur les niées,
Sont dedans Tolose venües,
Pour vous sacrifier leurs yeux,
Qui sont des offrandes petites,
Tant pour le respect de leurs vœux
Que pour celui de vos merites.

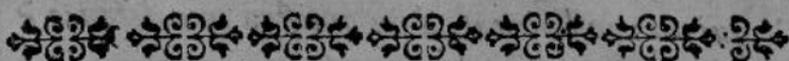
Que si vous leur donnez en prix
Le moindre ray de vos œillades,
Nyl Basme, nyl Ambre gris,

478 Ode sur l'entrée de M. le Prince.

Qui croit dans les Isles Orcades ,
Nerendra pas si bonne odeur ,
Que le nom de vostre grandeur ,
Porté sur le vent des loüanges ,
Qu'a iamais ce diuin troupeau
Fera iusqu'aux terres estranges ,
Voler de son double coupeau.

Mais que pendant en nostre Ville,
Aucun œil ne versé des pleurs,
Que sous vous la Manne distille,
Que dessous nous naissent des fleurs,
Que pour enrichir la verdure ,
Le Ciel dispense la nature ,
Des loix , & de l'ordre du temps ,
Et qui apres luy mesme s'estonne ,
De voir renaistre le Printemps ,
En la naissance de l'Automne.

Monstrez doncques vn doux accueil,
Prince aux Muses immortelles ,
Et que le rayon de vostre œil ,
Iette sa lumiere sur elles ,
Apollon qui craint vous fascher ,
Leur fait signe de se cacher ,
Et la loy de l'obeyssance ,
Surmontant celle du plaisir ,
Leur en oste la iouyssance ,
Mais leur en laisse le desir.



STANCES

P O U R V N

REMERCIEMENT.

CE beau gage d'amour que vous m'aués doné,
 M'impose sur le dos vn fardeau qui m'accable
 Et ce qui me rendoit autrefois fortuné,
 En me rendant ingrat, m'a rendu miserable.

Dois ie donc disputer chargée de vos bienfaits,
 S'il faut que le malheur au bonheur ie prefere,
 S'il faut blasmer la cause en voyant les effets,
 Et accuser mes biens quand ie sens ma misere.

Vos diuines faueurs m'ont tissé le lien,
 D'vn deuoir dont le noeud m'attache & me sur-
 monte,

Faut-il ou reprobuer le subiet de mon bien,
 Ou l'approuuant benir la cause de ma honte?

Ie n'oze condamner ce qui m'a releué,
 Ce seroit témoigner vne fureur extreme;
 Mais ie ne puis louer ce dont ie suis greué,
 Ce seroit me monstrer ennemy de moy mesme.

Si ie blasme vos dons se pourroit il trouuer,
 Assez d'eau dans la mer pour lauer mon offense,
 Mais aussi d'autre part si ie semble approuuer

480 Stances pour vn remerciement.

Ce qui me rend ingrat, d'où naistra ma defence ?
 De ces diuers soucis mon esprit agité,
 Flotte comme vn vaisseau poussé de la tempeste,
 Mais enfin i'ayme mieux en cette extremité,
 Honorer vos bienfaicts, que cacher ma disette.

La Palme soit à vous, laissez moy le bonheur,
 De garder vos bienfaits engraues en mon ame,
 Qui vainc en cette lice il r'emporte l'honneur,
 Mais qui vaincu s'aduouë il s'exempte de blasme.

EPITAPHE.

PAssant contemple ce tombeau,
 Et voy le thresor qu'il enferme,
 Tout ce que la terre eut de beau,
 Gist icy caché sous la terre,
 Non, c'est au Ciel, lieu des esprits,
 Où sa belle ame se retire,
 Et le corps que la terre a pris,
 Le Ciel encore le desire,
 Ne cherche donc plus en ce lieu,
 Celle qui regne deuant Dieu,
 Où son ame est par iouissance,
 Et le corps tend par esperance.

AUTRE.

DE celle qui repose icy parmy les morts,
 Cette pierret'en monstre & le nom, & les
 armes,
 La Chartreuse a le coeur, cette tombe le corps,
 Dieu l'ame, à son Espoux n'en restent que les
 larmes.

DIALOGVE .

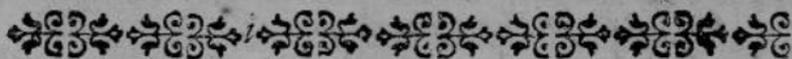
DIALOGUE.

L'Espoux à l'Espouse.

A Ton corps i ay basty cette funeste lame,
A ton esprit i ay fait vn Tēple dans le miē.

L'Espouse à l'Espoux.

Mon esprit, cher Espoux, n' a pas laisse ton ame,
Et mō corps n' est pas mort, mais viuant dās le tien.



A

MONSEIGNEUR

DE VERDUN,

Sur la promotion à l'Office de premier
President du Parlement de Paris.

CE iour que de nos biens la fortune ialouse,
Emporte avecque vous le bonheur de Tolose,
Tolose ne pouuant digerer ses douleurs,
Se laisseroit aller au transport qui l'agite,
S'il falloit au subiect qui prouoque ses pleurs,
Accuser son malheur, non pas vostre merite.

Mais puis que presider au Senat de Paris,
Estoit de vos vertus le salaire & le pris,
Quoy que Tolose perde & sa fleur & son astre,
Les pleurs ne doiuent pas son visage noyer :

H h

*Car les mêmes regrets qui plaindroiēt son desastre
Sembleroiēt enuier vostre iuste loyer.*

*Son amour ne scauroit se changer en enuie,
Et quoy qu'elle ait perdu la moitié de sa vie,
Regardant vostre bien, ses maux luy sont si doux,
Que son ressentiment la chatoüille & la flate,
Estans si grands les biens qu'elle a receu de vous,
Que si elle estoit triste, elle seroit ingrate.*

*Ou si par fois l'excès de son affection,
Luy fait donner des pleurs à cette affliction,
Elle mesme s'appaïse & flattant ses pensées,
Adoucit tous les flots du trouble qu'elle sent,
Et dans le souuenir des delices passées
Plonge toutel aigreur du martyre present.*

*Elle va meditant vostre heureuse arriuée,
Qui sera pour iamais dans son ame grauee,
Lors que Henry le Grand ayant veu dissipés,
Les broüillars de la guerre, & leur siere menace,
Et faisant éclater l'Orient de la paix,
Vous enuoya chez nous comme vn raiz de sa face.*

*Encore se plaignant de l'iniure du sort,
De son docte Du-faur elle pleuroit la mort,
Du-faur qu'à l'improuuen la Parque inexorable,
Luy auoit enleué sur le siege d'honneur
Lors que vostre descente à ses vœux favorable,
Fit renaistre sa ioye avec que son bonheur.*

*O combien d'allegresse & de resiouissance
Luy causa tout soudain vostre aymable presence,
Vostre los resonnoit en la voix d'un chacun,*

*Et toute la Cité qui se fendoit en zele,
Disoit que son Henry n'eust peu trouver aucun
Plus utile pour luy, ny plus iuste pour elle.*

*L'innocence trouuoit son azyle chez vous,
Mais le vice craignoit le seuer courroux,
De cette grauité qui vous sert de compagne,
Et ces Grands qui faisoient loy de leurs appetits,
Estimant que les loix sont des toiles d'aragne,
S'y voyoient attrapés non moins que les petits.*

*Vostre vertu donnant le traiët à la balance,
N'a iamais tant soit peu souffert de violence,
La grandeur ne pouuant vous causer de l'effroy,
La faueur ne scachant vous prendre à son amorce
Vous auez enseigné la force de la loy,
A ceux qui ne scauoient que la loy de la force.*

*Mais qui pourroit assés louer ce iugement,
Dont la dexterité sondoit si sagement,
Les crimes estouffés dans la nuit la plus noire,
Que Tolose portant vostre nom dans les Cieux,
Dit qu'elle a veu punir ce qu'elle n'eust peu croire,
Ou fait par les humains, ou cognu que des Dieux.*

*Vostre esprit imitoit au milieu des affaires,
L'eternel mouuement de ces roulantes spherés,
Qui portant nuit & iour leurs flâbeaux allumés,
Et faisant tournoyer leur route vagabonde,
En cercles infinis ne reposent iamais,
Pour faire reposer tout le reste du monde.*

*Aussi ce grand esprit plus celeste qu'humain,
Habite dans vn corps fort robuste & fort sain,*

Car le Ciel qui preuit ce penible exercice,
 Tempere vos humeurs des plus iustes accords,
 Sçachant qu'on ne peut guere esperer de seruice,
 Des forces de l'esprit sans les forces du corps.

Quoy que porter le faix d'une telle Prouince,
 Quoy qu'auoir sur les bras les affaires du Prince,
 Trauailer tout le iour, veiller toute la nuit,
 Fut pour tost renuerser la plus forte nature,
 Toutesfois vous aués heureusement conduit,
 Le travail & la force en égale mesure.

Vous aués consacré le temps & le desir,
 Au salut du public, non à vostre plaisir,
 Sinon à ce plaisir tout diuin & celeste,
 De trauailer pour nous d'un soucy nompareil,
 Et ne garder pour vous que trois heures dereste,
 Ou le iour de relasche, ou la nuit de sommeil.

Ie ne puis oublier avec quelle careffe,
 Vous remplissiez le cœur d'une viue allegresse,
 A ces braues esprits qu'un poignant aiguillon,
 Fait courir à la gloire au trauers de la peine,
 Qui tous vous souhaitoient leur unique Apollō,
 Et puis vous esprouuoient leur unique Mecene.

Vos rays cōme vn soleil empeschoient de pourrir,
 Vos louanges seruoient d'eau pour faire meurir,
 Le fruiēt des beaux esprits cōme des ieunes antes,
 Car certes la vertu ressemble l'arbrisseau,
 Et son plus rare fruiēt comme celuy des plantes,
 Se gaste sans Soleil, & se fane sans eau.

Ingrat à vos faueurs ie porterois en l'ame,

Et la tache d'un crime, & la honte d'un blasme,
Si j'avois effacé le iour marqué de blanc,
Pour qui ie dois encore vne offrande aux Charites,
De ce qu'en me loüant vous me mistes au rang,
De ceux dont la fortune obscurcit les merites.

C'estoit lors que les Dieux nous auoiēt fait presēt
De ce Duc d'Orleans, de cest astre luisant,
Qui tient le second lieu dans le Ciel de la France,
Lors que publiquement faisant cas de mes vers,
Vostre los m'anima de chanter l'esperance,
Que cest Astre nouveau donnoit à l'Vniuers.

Ie n'avois pas encor grimpé sur le Parnasse,
Qui d'un double sommet les estoilles menasse,
Si me vit-on pourtant plus courageux que fort
Enjoindre ce traual à mon obeysance,
Me surmontāt moy-mesme, & d'un loüable effort
Portant l'affection pardessus la puissance.

Ma Muse se taira du favorable accueil,
Que ses autres presans ont receu de vostre œil,
Car cest mal à propos que ma plume s'amuse,
A descrire en ce lieu combien vous esties doux,
Benin & gracieux à caresser la Muse,
Vous qui parliez par elle, où, bien elle par vous.

Et qui ne se souuient de la douce faconde,
Et de cette doctrine à nul autre seconde,
Dont la fluidité rouloit comme le cours
De l'or qui va coulant au Canal de Pactole,
Et monstroit ce que peut la beauté du discours,
A lors que la raison reluit en la parole.

Qui n'eust creu que c'estoit un Oracle nouveau,
 Lors que vous estaliez ce qu'on trouue de beau,
 Däs les vieux monumēts ou de Grece, ou de Rome,
 Qu'on ent dit que Mercure estoit en vostre lieu,
 Et celuy qui n'eut veu le visage d'un homme,
 Eut iuré qu'il oyoit le langage d'un Dieu.

Qui scauroit expliquer en paroles plus nettes,
 De la loy des Romains les enigmes secretes;
 Qui iamais fit paroistre au milieu d'une Cour,
 Auectel iugement vne telle memoire,
 Qui iamais prononçant en un celebre iour,
 Donnä plus de merueille, & receut plus de gloire?

Mais le los plus solide & plus digne de vous,
 C'est que vos actions forçoient les plus ialoux,
 De croire en vos discours en voyät vos exemples,
 Et confesser tout haut pour un comble d'honneur,
 Que Pithon & Themis auoiēt basty leurs Tēples,
 L'une däs vostre bouche, & l'autre en vostre cœur.

Car ce n'est pas gräd cas de charmer les oreilles
 De paroistre scauant & de dire merueilles,
 Ny par un beau discours monstrer qu'on a le goust
 D'une saincte iustice & du feu qu'elle allume,
 Dans les nobles esprits, & n'auoir apres tout,
 Comme le Rossignol que la voix & la plume.

Combien s'en trouue-il remplis d'iniquité,
 Qui iettent cependant auecque greuité,
 Les mots d'un Phocion & les traiçts d'un Oracle?
 Que si quelqu'un est gräd, scauant, & iuste encor,
 Le desordre du temps fait que c'est un miracle,

Et la necessite fait que c'est un tresor.

Ainsi vostre vertu fait briller d'avantage,
La clarté de son iour en la nuit de cét âge,
Quand on voit contre soy tout le monde s'armer,
Il faut bien du courage à gagner le trophée,
Il faut lors que l'on passe au milieu de la mer,
Ou prendre la salure, ou bien estre un Alphée.

Aussi recognoissant les diuines faueurs,
Qui vous prestoiét secours parmy tāt de labeurs,
(Vertu qu'on voit fort rare en c'est âge où nous
sommes,)

Vostre zele monstroit que vostre intention,
Cherchant l'honneur de Dieu, non la gloire des
hommes,

Donnoit tout au deuoir, rien à l'ambition.

La saincte pieté reluisoit en vostre ame,
Servant à nos esprits de lumiere & de flamme,
Vous monstrier liberal & secourir autrui,
De biens & d'assistance, estoit vostre delice,
Et le pauvre affligé trouuoit autant d'appuy,
En vostre charité, comme en vostre iustice.

Et sur tout le renom de cette integrité,
Qui ne relaschant rien de la seuerité,
Rendoit également son droit à la Clemence,
De tous les Citoyens a gagné les amours,
Laisant en leur memoire vne vne semence,
Dont le los de Verdun reuerdira tousiours.

O que ces qualitez & mille autres plus belles,
Estoiét de vrays miroirs & de parfaicts modelles?

O Que par leur moyen vous auriez merité,
 Qu'en la place publique on taillast vostre image,
 Si tailler vostre image au cœur de la Cité,
 Estant pour le deuoir n'estoit contre l'usage.

Mais il n'est pas besoin qu'une sçauante main
 Aille prendre la table ou le marbre ou l'airain,
 Pour y peindre ou tailler, ou grauer vostre face,
 Car nous allons assez vos bien-faits conseruant,
 Et nos cœurs d'où iamais leur portraict ne s'efface,
 Sont la Table d'airain, & le marbre viuant.

Vos diuines vertus ont trop laissé de marques,
 Pour redouter encore ou le temps, ou les Parques,
 Toute nostre Cité vous témoigne qu'il faut
 Qu'on perde la memoire auant qu'on vous oublie,
 Et quand ie dis ces mots elle crie tout haut,
 Que ce qu'elle confesse, est ce que ie publie.

Que dis-ie publier? hélas! ie suis deceu,
 La France le cognoit, tout le monde la sçeu,
 Et si vostre vertu n'eust esté recognüe,
 Desia depuis long temps nos pleurs fussent taris,
 Et nostre Languedocchantant vostre venue,
 Iouyroit du bonheur qu'on possède à Paris.

Que pleut aux immortels que de tant de
 merites
 Le bruit ne fut allé plus loin que nos limites;
 Excusez mon excez si ie tiens ce propos;
 Amour de mon Pays à garant ie t'appelle,
 C'est toy qui fais escrire à ma plume ces mots,
 Le peché n'est pas grand quand on peche de zele,

Je le presageay bien lors que vostre despart
Nous laissa de nos cœurs la plus petite part,
Et ne scay toutesfois qui me rendit prophete
Des pleurs, dont ce malheur nous prouoque le flus.
Sinon qu'une vertu si rare & si parfaicte,
Me sembloit meriter quelque chose de plus.

Je vis que ce despart estoit a nostre Ville,
L'esperance de voir iamais plus son azyle,
Que son cœur seroit tost par le deuil abbatu,
Ou qu'il estoit besoin pour ne voir un tel change
Qu'elle eut plus de grandeur, & vous moins de
vertu,

Elle plus de merite, ou vous plus de loüange.

Le sort en est ietté, l'Orient de Louys,
Qui a de ses rayons les peuples resouys
Regardant vos vertus accroit vostre puissance,
Et qui ne vous sert pas d'un petit ornement,
Estant jadis monté d'un grade a sa naissance,
Or vous montez d'un autre à son couronnement.

Vostre gloire croissant aux rais de son visage,
Suit comme pas à pas les degrez de son âge,
Que fera ce Soleil quand sa viue lueur
Sera heureusement sur le midy portée ?
Certes vostre fortune imitera la fleur,
Qui poinct à son leuer, s'écloist à sa montée.

Elle sera poussée au supreme degré,
Sur les lys fleurissants près du thrône sacré,
Le deuoir & l'amour aussi bien nous exhortent
A demander aux Dieux cette iuste faueur,

Qu'égayant le salaire aux merites, ils portent
Au poinct de vos vertus celuy de vostre honneur.

Et bien qu'en vous perdant, ce malheur nous
oblige,

A dōner quelques pleurs au deüil qui nous afflige:

Toutesfois regardant ce que nous vous deuons,

Vn v'fressentiment dedans l'ame nous touche,

Et sans plus resister aussi-tost nous auons,

Non les larmes à l'œil, mais les vœux à la bouche.

Nō pas que ce malheur n'ait de sensibles tr aiçts

Pour ietter nostre Ville à des iustes regrets,

Mais vos bien-faiçts sont tels, qu' aussi-tost qu' el-
le y pense,

Leur memoire l' inuite à quitter sa douleur,

Et de chanter plustot pour vostre recompense

Que non pas de pleurer pour son propre malheur.

Elle étouffe son deüil de peur qu' on ne l' estime

Pleine d'ingratitude & coupable d'vn crime,

Pour ne cognoistre pas d' où prouient son ennuy,

Et que le plus beau fruiçt des larmes qu' elle sème

Soit le bruit d' enuier à la gloire d' autruy,

Ou d' aymer seulement pour l' amour de soy-mesme.

Outre que cest honneur, estant comme le prix

Que le Prince reserve à ses plus fauoris,

Pour les recompenser d' vn fidele seruice,

Tolose peut cognoistre, & peut toucher au doigt,

Que la faueur du Roy luy fait vn bon office,

L' acquitant enuers vous de ce qu' elle vous doit.

Et puis elle commence à voir poindre l' estoile

Qui calme tous ses flots, & qui perce le voile
Du deuil qui luy couuroit le visage & les yeux,
Clary dont la vertu par la France cognie,
N'éclaire moins cà bas que le Soleil aux Cieux,
Quand il chasse l'orage & dissipe la nùe.

Lorsqu'il ouvre la bouche on trouue que le miel
N'est pas fait seulement par les filles du Ciel,
Son eloquence gagne & sa bonté possède
Les cœurs plus endurcis que le fer & l'aymant;
Et si Tolose peut recevoir du remede,
En cette affliction c'est de luy seulement.

Mais quant bien ne pouuant supporter ces
allarmes,
Elle s'écouleroit en fontaines de larmes,
Quand sa bouche éclatant en maint & maint
sanglot,
Me fraperoit le cœur d'une plainte eternelle,
J'aduoie librement que j'aymerois plustot,
M'estouir avec vous, que pleurer avec elle.

Non pas que ie ne sois par les loix obligé,
D'estre comme son fils avec elle affligé,
La consoler entrant en part de son supplice,
Et des sanglots qui vont sa poitrine estouffant:
Mais alors que le deuil repugne à la iustice,
N'escouter pas la mere est l'honneur de l'enfant.

Et qui peut iustement regretter que le Prince
Tire ses fauoris du sein d'une Prouince,
Desirant leur donner ce qu'ils ont merité,
Et les voir honnorer d'une plus haute place,

492 *A Monseigneur de Verdun.*

Où leur vertu montant recoit la dignité,
Comme vne recompense, & nō comme vne grace.

Doit-on pas s'esiouir qu'en ce siècle de fer,
Où l'on voit seulement le vice triompher,
Et par force raur les couronnes plus belles,
Des mains de la vertu: doit-on pas s'esiouyr,
Que la vertu gaignant des victoires nouvelles,
Nous fasse de rechef ses conquestes ouyr?

Doit-on pas s'esiouyr & rendre mille graces
De voir aux grāds Estats ceux-là de qui les traces,
Portent empraints les pas de la seule vertu,
Et desquels le travail & l'estude s'applique,
Au salut du commun, n'estimant qu'un festu,
L'utilité priuée au prix de la publique?

Il faut donc regretter que le flambeau du iour
S'éloigne de nos yeux & de nostre sésouyr,
Pour despartir ailleurs les raiz de sa lumiere,
Ou bien, s'il est permis, se fascher contre Dieu,
Qui le faisant sortir de sa route premiere,
En diuerses saisons veut qu'il change de lieu.

Il faut donc se fascher que les plus belles choses
Imitent icy bas les œillets & les roses,
Que nature bien-tost raurit d'entre nos mains;
Et que Castor luisant sur le Mast du Nauire,
Pour calmer la tempeste & les flots inhumains,
Commence à disparoistre aussi tost que reluire.

Non-non Tolose doit constamment endurer,
La perte d'un bonheur qui ne pouuoit durer,
Ou bien si la paupiere est aux larmes ouuerte,

*Ayant perdu l'object de son affection,
Elle doit appaiser le regret de la perte,
Par le doux souuenir de sa possession.*

*Et certes ce n'est pas une grace petite,
D'auoir eu si long-temps celuy que le merite,
Cōme un vent favorable a portē iusqu'aux Cieux,
Et (s'il faut que l'honneur la tristesse console)
Voir sortir de chés-nous le flambeau radieux,
Que la Iustice élēue au plus haut de son pole.*

*Est-ce un petit honneur d'auoir eu parmi nous,
Celuy que nostre Reyne a choisi dessus tous,
Comme digne d'aller en la Place seconde,
Où monte la vertu non pas l'ambition,
Et a si bien élēu qu'on entend tout le monde,
Loüer son jugement en son élēction?*

*Il nous faut contenter que de vostre presence
Nous auons eu long-temps la douce iouyssance,
Que si Paris s'estant à la fin appercen,
De vos belles vertus vous a voulu reprendre:
Sc̄mons nous pas assés que ce qu'on a receu,
On ne peut iustement se fascher de le rendre?*

*Iouyſſez donc heureux de ce riche loyer,
Pour qui vous aués deu tant de peine employer,
Iouyſſez en repos du pris; dont les merueilles
De vos perfection̄s vous ont fait couronner,
Mais que dis-ie repos? vos travaux & vos veilles,
Refusent de le prendre afin de le donner.*

*Iouyſſez pour le moins de cette renommée,
Par toute nostre France heureusement semée,*

Puis qu'aussi travaillant & de iour & de nuit,
 Vous semblez au Soleil qui ne cessant de luire,
 De tant & tant de biens que pour nous il produit,
 Veut seulement pour soy l'honneur de les produire.

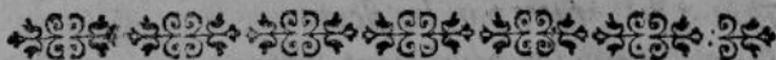
Iouyſſez longuement des titres glorieux,
 Que des-ja vostre nom du temps victorieux,
 Peint sur l'Eternité d'un si beau caractère,
 Entamant vostre los ie cognois mon défaut,
 Et voy qu'il me conuient begayer, ou me taire,
 Tant il est mal-aisé d'en parler comme il faut.

Iouyſſez longuement de cette bien-veüillance,
 Que vostre integrité s'est acquise en la France,
 Tant luit de vos vertus le rayon éclatant :

Que Paris maintenant vous appelle son Ange,
 Comme jadis Tolose, où vous avez autant
 Laisſé d'affection qu'emporté de louange.

Que si les humbles vœux que fait cette Cité,
 Peuvent contribuer à la prosperité,
 Qui sur l'aisle du vent porte vostre Navire ;
 Iouyſſez du plaisir que vous pouuez tirer,
 D'entendre que si Dieu fait ce quelle desirer
 Vous n'avez pas sujet de rien plus desirer.

E. MOLINIER.



VOEV DES PELERINS
à nostre Dame de Guaraïson pour
la prosperité du Roy.

Exemplaire de pureté,
Dont l'incomparable beauté,
Ravit les hommes & les Anges,
De merueille & d'estonnement,
Faut-il celebrer vos loüanges,
Ou les admirer seulement ?

Les Anges ne le peuuent dire,
C'est trop d'honneur qu'on les admire :
Mais quoy ? les pouuons nous celer,
Ore qu'un saint zele nous touche,
Que l'amour contraint de parler,
Et que le cœur ouure la bouche ?

O Laurier de virginité,
Oliue de fecondité,
Palme de force & de constance,
Cyprés en contemplation,
Cedre pour la perseuerance,
Myrrhe pour l'incorruption.

O beau Soucy de patience,
Rose d'amour, Lys d'innocence,
Printemps enrichy de couleurs,
Qui s'efforceroit de descrire,

Toutes vos graces par les fleurs,
 Quels jardins luy pourroient suffire?
 Vous estes comme le Soleil,
 Qui ne treuve rien de pareil,
 Al'or de sa perruque blonde;
 Vostre eminente dignité,
 N'arien d'égal en tout le monde,
 Que vostre seule humilité.

Sur tous les Ordres Angeliques,
 Sur tous les Ordres Seraphiques,
 Tenant le plus auguste lieu
 Du Paradis qui vous reuere,
 Vous ne recognoissez que Dieu,
 Qui vous recognoit pour sa Mere.

Vous estes l'espoir des humains,
 Nostre salut est en vos mains,
 Vous releuez par vos lumieres,
 Le cœur du pecheur abatu,
 Qui n'attend que de vos prieres,
 Ce qui defaut a sa vertu.

On peut bien remarquer les traces
 De vos bienfaits & de vos graces,
 Par tout où se leue le iour,
 Mais toute la terre contemple,
 Les miracles de vostre amour,
 Qui luisent en ce sacré Temple.

O digne d'eternel honneur,
 O l'astre de nostre bonheur,
 O le chef-d'œuvre de la grace,

O le Soleil de l'Vniuers,
Donnez en ce lieu quelque place
Au sacrifice de nos vers.

Ces vers vous consacrent nos ames,
Qui brûlent de vos saintes flames,
Flames qui ont embrassé Dieu,
Lors que vos graces n'ont pareilles,
L'attirent en ce bas lieu,
Pour monstrer en vous ses merueilles.

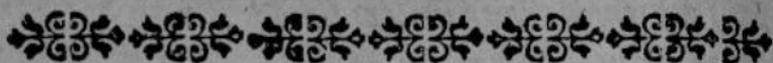
Comment n'attireriez vous pas
Par le charme de vos appas,
Où le Ciel ses graces enserre,
Les peuples moins deuotieux,
Des extremitez de la terre,
Vous qui tirastes Dieu des Cieux.

Escoutez les vœux de la France,
Qui met en vous son esperance,
Et court a vous à tout moment,
Ainsi qu'au lys l'abeille vole,
Ainsi que le fer suit l'Aymant,
Et le Quadrant cherche le pole.

Ne mesprisez pas sa ferueur,
T'esmoignez que vostre faueur
Ne luy fut iamais inutile,
Et qu'elle esprouue en ses trauaux,
Que qui se met sous vostre azyle,
Se met à l'abry de tous nos maux.

Que son inuincible Monarque,
De vos bienfaits porte la marque,

Qu'il mette le pied sur l'Enfer,
 Et que sa puissance adorée,
 Refonde ce siecle de fer,
 En l'éclat d'une âge dorée.



PARAPHRASE DE LA
 Prose de Pasques.

Victimæ Paschali laudes
 Immolent Christiani.

Agnus redemit oues,
 Christus innocens Patri,
 Reconcilianit peccatores.

Mors, & vita duello,
 Confluxere mirando,
 Dux vitæ mortuus
 Regnat viuus.

Dic nobis Maria,
 Quod vidisti in via ?
 Sepulchrum Christi viuentis,
 Et gloriam vidi resurgentis.

Angelicos testes,
 Sudarium, & vestes.



Victimæ Paschali laudes, &c.

Immolons, ô Chrestiens, des Hymnes à la gloire
De nostre Aigneau Paschal immolé sur la Croix;
Et pour faire par tout retentir sa victoire,
Animons nostre zele, exaltons nostre voix.

L'Aigneau pour les brebis a serui de victime,
Iesus-Christ innocent s'est sousmis à la mort,
Et par son propre sang effaçant nostre crime,
Entre nous, & son Pere a moyenné l'accord.

Vn merueilleux duel s'est fait sur le Caluaire,
Où la mort a blessé la vie dans le cœur,
Mais la vie en mourant a vaincu sa contraire,
Et le mort de la mort s'est monstré le vainqueur.

Quel miracle as-tu veu, dis-le nous ô Marie,
Venant de Iesus-Christ visiter le tombeau?
I'ay veu que de la mort il a tiré la vie,
Et que de son Sepulchre il a fait son berceau.

I'ay veu pour m'asseurer vn messenger celeste,
Témoigner la merueille, & i'ay veu de mes yeux,
Le Suaire laissé dans la tombe funeste,
Pour gage que mon Maistre est sorty glorieux.



Surrexit Christus spes mea,
Præcedet vos in Galilæam.

Scimus Christum surrexisse
A mortuis verè,
Tu nobis victor Rex miserere.

Amen, Alleluya..



Iesus mon esperance est sorty de la terre,
Glorieux de l'opprobre, immortel du trespas,
Il est passé sans bois au trauers de la pierre,
Et vers la Galilée il precede vos pas.

Par signes euidens nostre foy confirmée,
Nous rend du tout certains qu'il est resuscité:
O Roy victorieux de la mort desarmée,
Comme vostre valeur monstrez vostre bonté.

Ainsi soit accomplly l'effet de ce Mystere,
Qui nous promet la vie, & de l'ame, & du corps:
Chantons tous d'allegresse en ce iour salutaire,
Et si haut que le Ciel responde à nos accords.



CHANT ROYAL.

Æ Ole qui cõtients les vents sous ton Empire,
 Retiës les autres vents däs la noire prisõ,
 Lasche nous seulement le glorieux Zephyre,
 Qui chassant les broüillars dore nostre horizon.
 Sa Flore le desire, & la fresche verdure,
 Attend de sa faueur sa plus belle parure:
 C'est luy, qui ramenant le Printemps souhaité
 Nous donne les beaux iours qui deuancent l'Esté;
 C'est luy, par qui de pleurs la terre est decorée,
 C'est luy, qui fait eclorre en sa rare beauté.
 La fleur, en qui la Croix se monstre figurée.
 Au point que le Zephyr ses haleines respire,
 La terre ouure son sein, & l'on voit à foison,
 Les fleurs de tous costés comme estoiles reluire,
 Et peindre leur esmail sur le verd du gazon.
 L'Art ne peut égaler l'admirable Peinture
 Que fait en nos jardins la main de la nature;
 Le Ciel brillant de feux en la serenité,
 D'une nuit sans broüillars n'apas tât de clarté,
 Que la terre de fleurs si richement parée,
 Mais pas vne n'egale en prix, & rareté.
 La fleur, en qui la Croix se monstre figurée.

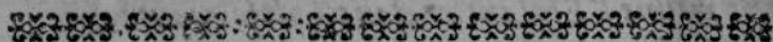
Ny cette fleur qu' Ajax en l'ardeur de son ire,
 De qui la violence offusquoit sa raison,
 Fit naistre de son sang, ny la fleur qui souspire
 Le Narcisse noyé, n'entre en comparaison.
 Ny la fleur du Soucy, dont la riche dorure,
 Imiter du Soleil la blonde chevelure,
 Nyle beau violet, nyle Lys argenté,
 Nymesme l'Esglantier dans Tolose vanté,
 Ny la fleur de Cypris sur toutes honorée,
 N'approchent pas enteint, en odeur, & bonté,
 La fleur, en qui la Croix se monstre figurée.

Qui peut de cette fleur les merucilles descrire,
 A lors qu'espanoüye en la belle saison,
 Elle apporte depeints les outils du martyre,
 De Iesus, dont la mort fut nostre gucrison?
 On y peut voir des cloux empreinte la figure,
 Dont ses mains, & ses pieds sentirent la pointure:
 L'espine de doulcür, que sa teste a porté,
 Le fer, dont le soldat luy perça le costé,
 La colomme où des foüets sa chair fut dechirée:
 Par ses diuins portraiçts tient nostre œil arresté.
 La fleur, en qui la Croix se monstre figurée.

Granatille: est son nom, sa vertu qu'on admire,
 Au venin plus mortel sert de contrepoison,
 O fleur Reyne des fleurs que mon amé desire,
 Ta figure nous presche, & nous sert de leçon:
 O mortels, nous dis-tu, pour qui Iesus endure,
 Porterez vous tousiours la poiëtrine si dure,

Que ce que ie vous monstre en moy representé,
 Estant fait pour vous seuls soit de vous reietté :
 Vostre cœur est d'airain, & vostre ame ferrée,
 Si despourueus d'amour vous n'aués imité,
 La fleur, en qui la Croix se monstre figurée.

ALLEGORIE.



L' Ame deuotieuse, en qui la charité,
 Du Sauueur patissant à la Croix arborée,
 Est en Allegorie, imité en verité.
 La fleur en qui la Croix se monstre figurée.





Six Sonnets sur des Anagrammes,

A MONSIEVR D'ALIGRE
CHANCELIER DE FRANCE.

ESTIENE D'ALIGRE,
LE GARDE-SEEL NE.

SONNET.

Toute chose reçoit au point de sa naissance,
La vertu de montrer à sa perfection,
Le Chesne quand il naist n'est qu'un tédre scion,
Mais sa vigueur l'escloit à sa iuste croissance.

L'enfançon a desia la raison en puissance,
Puis le progresz de l'âge en produit l'action,
L'usage s'en acquiert, non la possession,
Car l'ame ne croist pas, mais bien sa cognoissance.

Vous donc que la vertu ioincte avec le bonheur,
A porté par degrez au faiste de l'honneur,
Vous ne pouviez cueillir des Palmes plus petites.

Que celles qui par tout sement vostre renom,
Car les Seaux ne pouuoient faillir à vos merites,
Estans dès la naissance enclos en vostre nom.



A V T R E A N A G R A M M E .

ESTIENE D'ALIGRE,
LE GARDE-SEEL NET.

S O N N E T .

LE grād fläbeau du iour qui iette sur l'ordure,
Côme sur le Crystal la splendeur de ses rays,
Ne les salit non plus au bourbier des marais,
Que dans les claires eaux d'une fontaine pure.
La vertu d'un grand cœur se maintient sans
söuilleure,

Dans les siecles de fer comme és siecles dorez,
Et les fermes esprits sortent plus épurez,
De tout ce qui corromp une lasche nature;

Encore qu'en ce temps le vice déborde,
Comme un autre deluge ayt par tout inondé,
Vous nagez dans les flots sans y faire naufrage.

Vous vous conseruez net en vostre dignité,
Vostre nom des-long temps en donnoit le presage,
Et maintenant la France en voit la verité.



DOUBLE ANAGRAMME.

ESTIENE HALIGRE

IL GIT NE' CHANCELIER
GENTIL CHANCELIER.

SONNET.

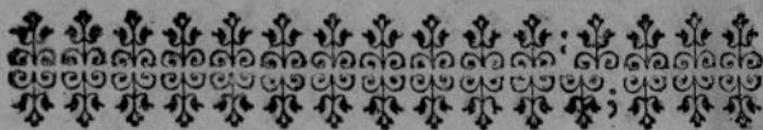
O Vous qui des naissans cherchez les auatures
Fouillans tous les secrets des hommes, &
des Dieux,

Ce n'est pas en ce liure où les choses futures,
Closes dans nostre esprit se monstrent à nos yeux.

Cōbien en ont trompé leurs vaines coniectures,
Et puny du peché d'estre trop curieux,
Combien ont esprenuë n'estre rien qu'impostures,
Vos presages donnez comme Oracles des Dieux.

Non, non, il ne faut plus consulter les Planetes,
Mais éplucher des noms les enigmes secrettes,
Quand Haligre enfançon gisoit dās les maillots.

Il portoit en son nom sa fortune comprise,
Il git ne Chancelier estoit lors sa deuisse,
Et gentil Chancelier est maintenant son los.



A V T R E A N A G R A M M E ,

E S T I E N E A L I G R E ,

E L I S L' A N G L E N T I E R .

S O N N E T A V R O Y .

G Rād Roy dont la valeur accōpagnant le zele
 Et la prosperité secondant la valeur,
 Font que nos ennemis sentent en leur malheur,
 Combien aux Roys pieux Dieu se monstre fidele.

Poursuinez hardiment d'attaquer le Rebelle,
 Imprimez en son front la crainte, & la palleur,
 Et que la mauuestié conuertie en douleur,
 Porte de vos exploits vne marque eternelle.

Outre vostre bon droit vous auez pour conseil,
 L' Ange en integrité qui n'a point de pareil,
 Et qui n'a d'interest que pour vostre couronne.

Qui se monstre plus fort, plus il est combatu,
 Son nom vous inuitoit d'éliue sa personne,
 Sa vie vous oblige à cherir sa vertu.



A V T R E A N A G R A M M E ,

E S T I E N N E D ' A L I G R E ,

D V L Y S L ' A N G E N T I E R .

S O N N E T .

LE Souuerain moteur qui gouuerne le Monde,
 En cōmet la cōduite aux Biëheureux esprits,
 Dont les vns font tourner le celeste pourpris,
 Et reglent de son cours la route vagabonde.

Les autres ont le soin de la terre, & de l'onde,
 Et de tout ce qu'on voit dans leur sphere cōpris,
 Et d'un cil non iamais par le somme surpris,
 Gardent & nuit & iour cette machine ronde,

France, l'œil & le cœur de ce bas Vniuers,
 Laisse moy celebrer ton bonheur dans mes Vers,
 Ayant pour Chancelier un Ange tutelaire,

L'Ange du Lys entier en son autorité,
 Qui n'a pour mouuement que sa fidelité,
 Ton salut pour objet, & l'honneur pour salaire.



A V T R E A N A G R A M M E ,

E S T I E N N E D ' A L I G R E ,

I L E S T N E ' G R A N D E L I E .

S O N N E T .

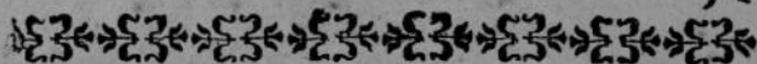
L A vertu qui du Ciel tire son origine ,
 Ne cherche pas sō prix en ces terrestres lieux ,
 Elle est incorruptible estans plus vicieux ,
 Et le propre interest en son cœur ne domine .

L'amour du bien public embraze sa poictrine ,
 Mais d'un desir sincere , & non ambitieux ,
 Elle agit sur la terre & ne vise qu'aux Cieux ,
 Allumant les esprits d'une flamme diuine .

Celuy qu'elle possède en brûle peu à peu ,
 Et devient vn Elie enleué par le feu ,
 Tant le zele du bien à son ame se lie .

France si ton Aligre est ore en ce renom ,
 Ne t'en estonne pas , il est né grand Elie ,
 Et son zele produit ce que promet son nom .

E . M O L I N I E R T o l o s a i n .



A

MONSIEVR BAYNAGVET,
neveu de l'Autheur, sur son
Poëme de l'Amour prisonnier
des Nymphes.

SONNET.

Est-il donc prisonnier celuy qui dans ses rets,
Sembloit emprisonner la machine du mōde,
Celuy qui captiuoit les Lyons és forests,
Les Milans dans les airs, les Baleines dans l'onde.

Celuy dont l'arc puissant, & les traic̄ts acerez,
Perçoit les cœurs de fer d'une playe profonde,
Qui tenoit les Césars sous sa main enserrez
Qui se monstroit le Roy de cette masse ronde.

O brauetriomphant si la chose est ainsi,
Tout le Monde avec toy triomphe du Soucy,
Mais qu'est-ce si tes Vers nous racōtent des fables.

Et si ce fils Tyran que tu feins estre pris,
Rendât tes discours vains, & nos maux veritables,
Esclauue dans tes Vers, regne dans nos esprits ?

E. MOLINIER.

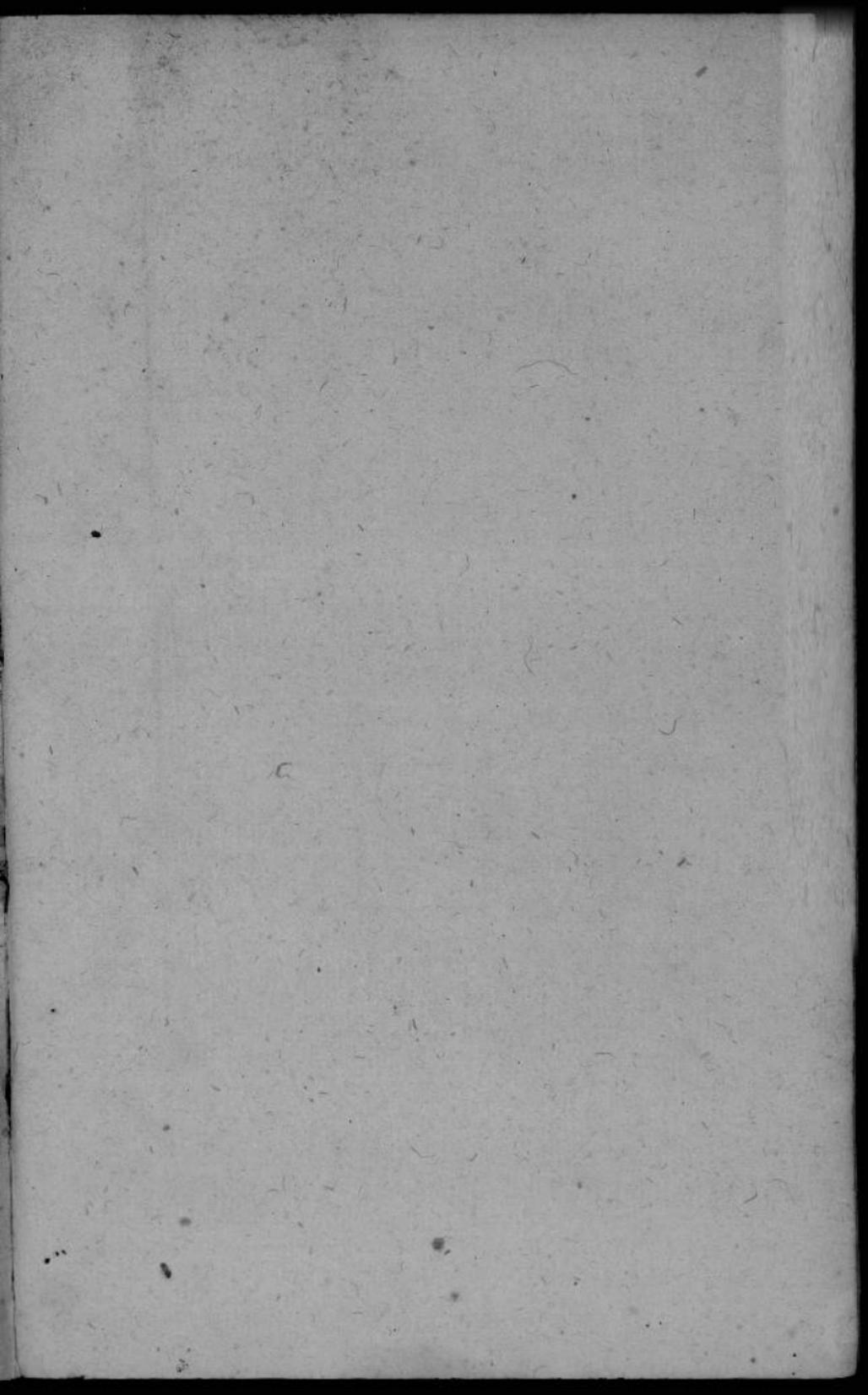
FIN.

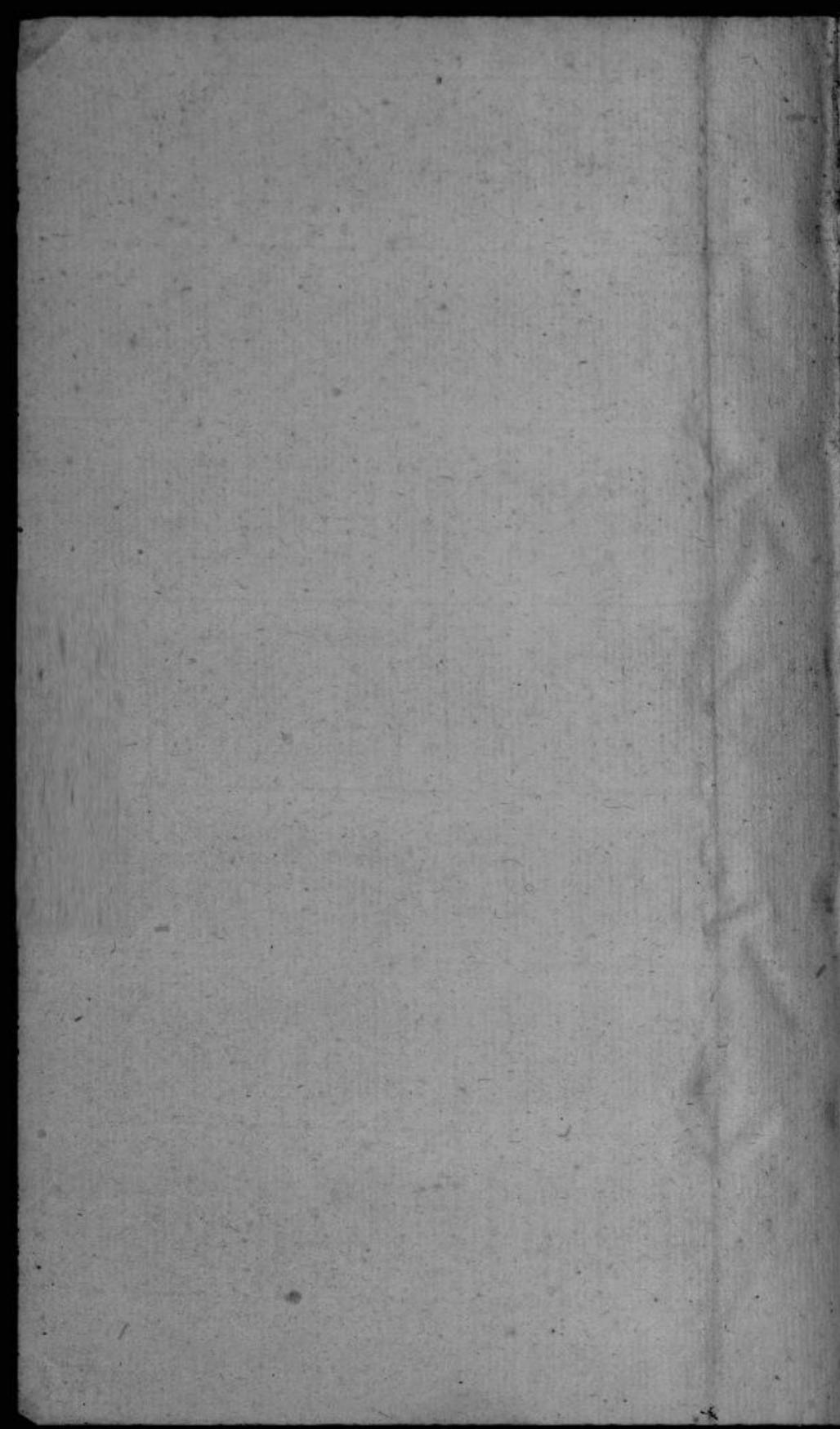


NO. 1111 BATHING
The Bathing Machine
The Bathing Machine
The Bathing Machine

ET







1058

256

8